

Stichting tota... van 1841 tot
tot de nuut...
van de tota... re. organisatie.
tot de nuut... tot de nuut.

Pagina 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 omdr.
Pagina 13, 24, 43, 58, 80, 104, 127, 129, 252,
256, 259, 308, 402, 447, 448, 455, 456,
toevoeging

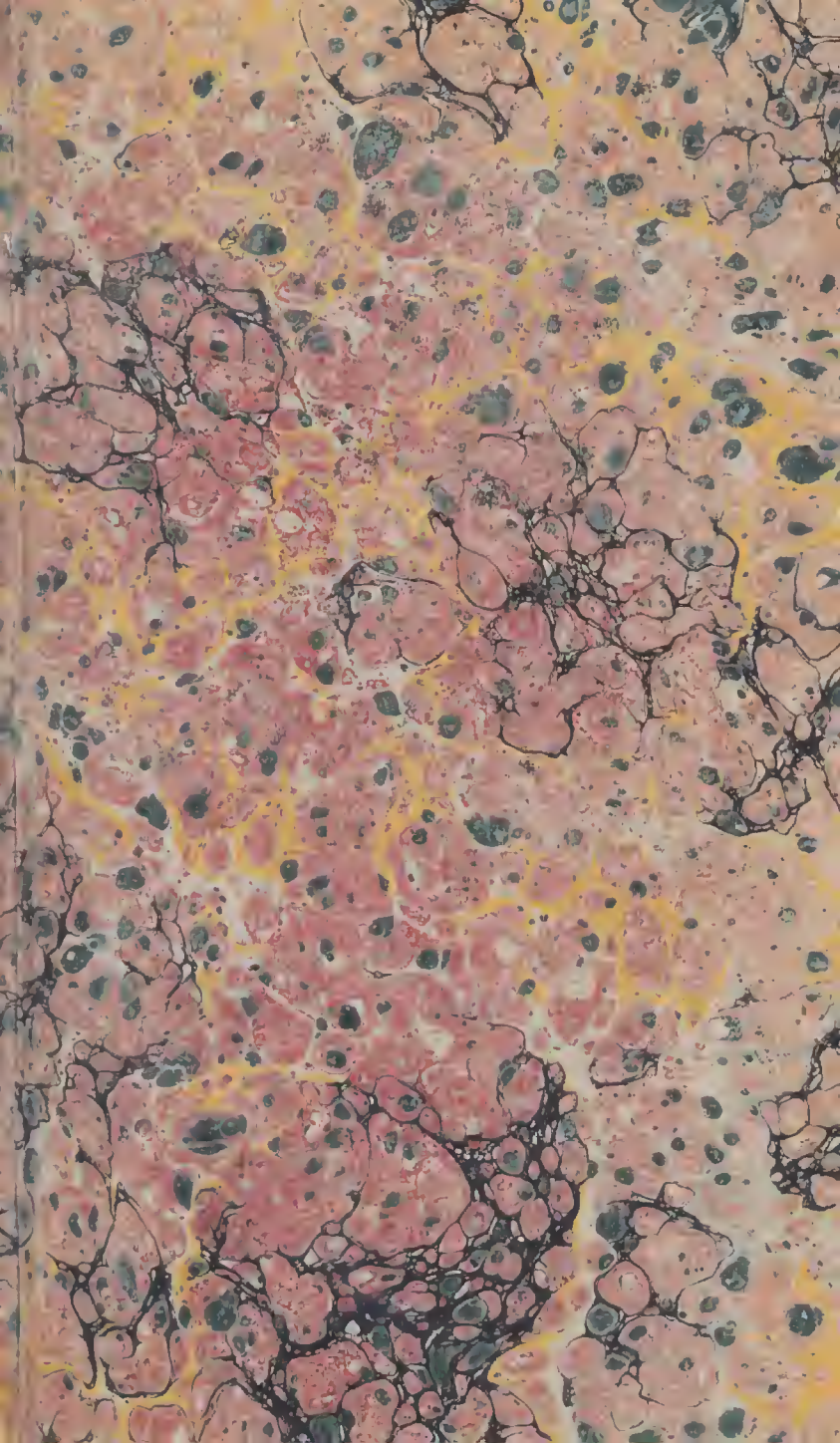
N N N

BIBLIOTHEEK



7 7496 00041729 3

NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



~~THE OFFICE~~

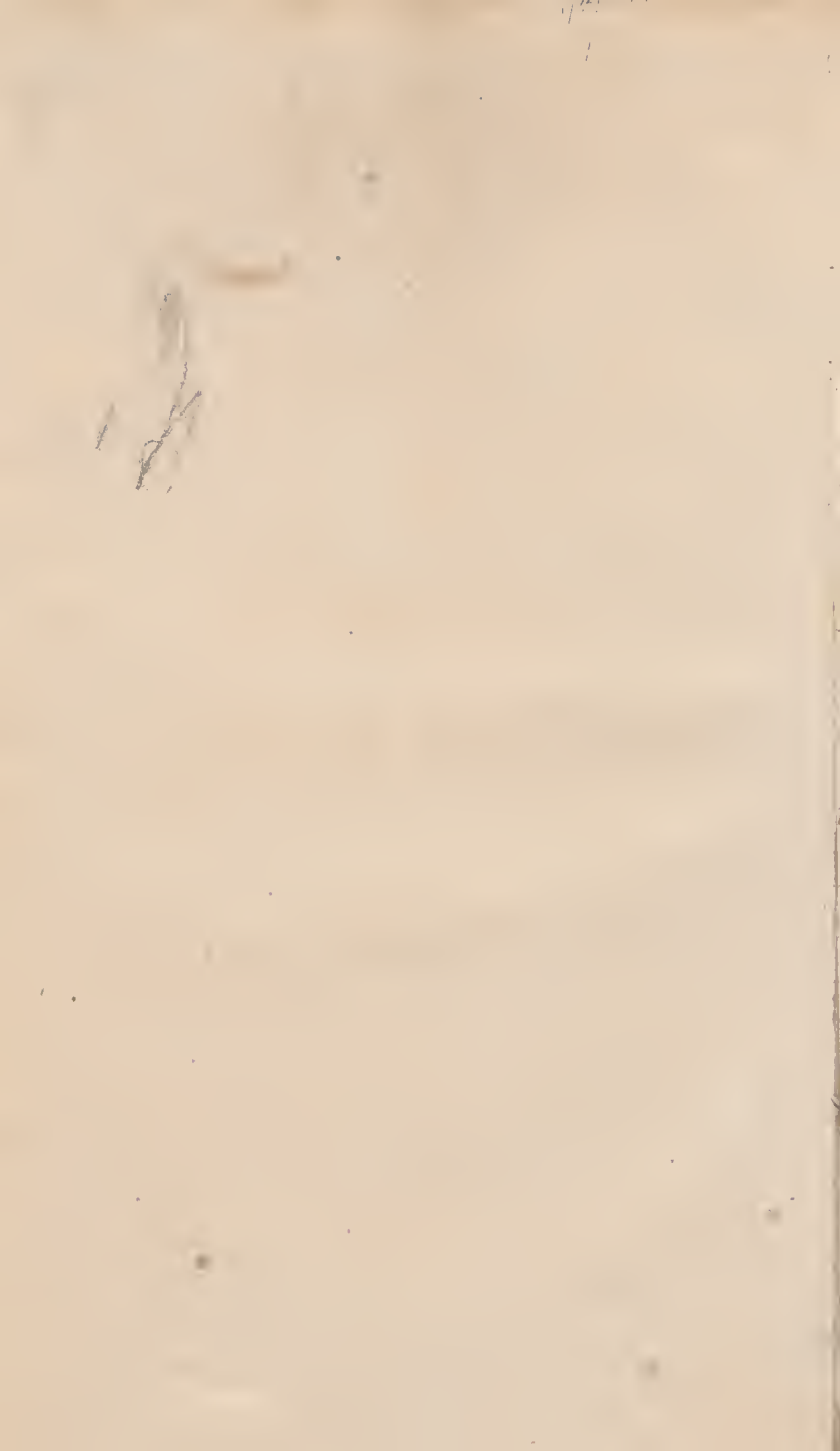
RBR A00732

(Frys) 31, 19

Voor veertien dagen.

W. J. 2430

Voor veertien dagen
met de y. van g. nis



BIBLIOTHEEK
DER
IV^e INFANTERIE BRIGADE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

OISEAUX.

DE L'IMPRIMERIE DE WAGREZ AINÉ.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

TOME IX.



BRUXELLES ,
CHEZ H. TARLIER , LIBRAIRE , RUE DE L'EMPEREUR
M. DCCCXXII.



HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.



LE PINSON.

CET oiseau a beaucoup de force dans le bec : il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre; et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *pinson* : mais, comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres espèces d'oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, quadrupèdes, millepèdes, bipèdes, etc., je trouve mieux fondée l'opinion de M. Frisch, qui tire ce mot *pinson* de *pincio*, latinisé du mot allemand *pinck*, qui semble avoir été formé d'après le cri de l'oiseau.

Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver

avec nous : je dis avec nous , car la plupart s'approchent en effet des lieux habités , et viennent jusque dans nos basse-cours , où ils trouvent une subsistance plus facile ; ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens , et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable : jamais on ne les entend chanter dans cette saison , à moins qu'il n'y ait de beaux jours ; mais ce ne sont que des momens , et des momens fort rares : le reste du tems , ils se cachent dans des haies fourrées , sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles , sur des arbres toujours verts , quelquefois même dans des trous de rocher , où ils meurent lorsque la saison est trop rude. Ceux qui passent en d'autres climats , se réunissent assez souvent en troupes innombrables ; mais où vont-ils ? M. Frisch croit que c'est dans les climats septentrionaux.

Le pinson est un oiseau très-vif ; on le voit toujours en mouvement ; et cela , joint à la gaieté de son chant , a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale , *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printems , et plusieurs jours avant le rossignol ; il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât ; on y a distingué un préludo , un roulement , une finale : on a donné des noms particuliers à chaque reprise , on les a presque notées ; et les plus grands connaisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort , trop *mordant* ; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faibles , ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartemens trop résonnans , où le son direct est exagéré , gâté par les sons réfléchis : la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois ; allons donc dans les bois pour juger leur chant , et sur-tout pour en jouir.

Si l'on met un jeune pinson , pris au nid , sous la leçon d'un serin , d'un rossignol , etc. , il se rendra propre le chant de ses maîtres : on en a vu plus d'un exemple ; mais on n'a point vu d'oiseaux de cette espèce qui eussent appris à siffler des airs de notre musique : ils ne savent pas s'éloigner de la nature jusqu'à ce point.

Les pinsons , outre leur ramage ordinaire , ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printems , et de plus un autre cri peu agréable , qui , dit-on , annonce la pluie. On a aussi remarqué que ces oiseaux ne chantaient jamais mieux ni plus longtemps que lorsque par quelque accident , ils avaient perdu la vue ; et cette remarque n'a pas été plutôt faite , que l'art de les rendre aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux , pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe , on ne leur creve point les yeux ; on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle , en touchant légèrement , et à plusieurs reprises , les bords de ces deux paupières , avec un fil de métal rougi au feu , et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération , d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours , et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour , avec leur cage , dans un coffre , afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité ¹. Ces pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables ² , et l'on s'en sert par pré-

¹ Gesner prétend qu'en tenant des pinsons ainsi renfermés pendant tout l'été , et ne les tirant de prison qu'au commencement de l'automne , ils chantent pendant cette dernière saison ; ce qu'ils n'eussent point fait sans cela : l'obscurité les rendait muets , le retour de la lumière est le printems pour eux.

² On les appelle en Flandre , *rabadiaux*.

férence ¹, comme d'appeaux ou d'*appelans*, pour attirer dans les pièges les pinsons sauvages : on prend ceux-ci aux gliaux, et avec différentes sortes de filets, entr'autres celui d'alouette ; mais il faut que les mailles soient plus petites, et proportionnées à la grosseur de l'oiseau.

Le tems de cette chasse est celui où les pinsons volent en troupes nombreuses, soit en automne à leur départ, soit au printemps à leur retour : il faut, autant que l'on peut, choisir un tems calme, parce qu'alors ils volent plus bas, et qu'ils entendent mieux l'appeau. Ils ne se façonnent point aisément à la captivité ; les premiers jours ils ne mangent point ou presque point, ils frappent continuellement de leur bec les bâtons de la cage, et fort souvent ils se laissent mourir ²,

Ces oiseaux font un nid bien rond et solidement tissu : ils semble qu'ils n'aient pas moins d'adresse que de force dans le bec. Ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus : ils le font quelquefois jusque dans nos jardins, sur les arbres fruitiers ; mais ils le cachent avec tant de soin, que souvent on a de la peine à l'apercevoir, quoiqu'on en soit fort près : ils le construisent de mousse blanche, et de petites racines en dehors, de laine, de crins, de fils d'araignée et de plumes en dedans. La femelle pond cinq ou six œufs gris-rougeâtres, semés de taches noirâtres plus fréquentes au gros bout. Le mâle ne la quitte point tandis qu'elle

¹ Avec d'autant plus de raison que ceux qui ne sont point aveugles sont des châtres fort capricieux, et qui se taisent pour peu qu'il fasse de vent ou qu'ils éprouvent d'incommodité, et même d'inquiétude.

² Ceux que l'on prend aux gliaux meurent souvent à l'instant où on les prend, soit par le regret de la liberté, soit qu'ils aient été blessés par la chouette, soit qu'ils en aient eu peur,

couve , sur-tout la nuit : il se tient toujours fort près du nid et le jour s'il s'éloigne un peu , c'est pour aller à la provision. Il se pourrait que la jalousie fût pour quelque chose dans cette grande assiduité ; car ces oiseaux sont d'un naturel très-jaloux : s'il se trouve deux mâles dans un même verger au printems , ils se battent avec acharnement jusqu'à ce que le plus faible cède la place ou succombe ; c'est bien pis s'ils se trouvent dans une même volière où il n'y ait qu'une femelle.

Les pères et mères nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes ; ils en mangent eux-mêmes : mais ils vivent plus communément de petites grains , de celles d'épine blanche , de pavot , de bardane , de rosier , surtout de faine , de navette et de chènevis ; ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine , dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse. Quoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif , on vient à bout de les former au petit exercice de la galère , comme les éhardonnerets : ils apprennent à se servir de leur bec et de leurs pieds pour faire monter le seau dont ils ont besoin.

Le pinson est plus souvent posé que perché : il ne marche point en sautillant ; mais il coule légèrement sur la terre , et va sans cesse ramassant quelque chose. Son vol est inégal ; mais lorsqu'on attaque son nid , il plane au-dessus en criant.

Cet oiseau est un peu plus petit que notre moineau ; il est trop connu pour le décrire en détail : on sait qu'il a les côtés de la tête , le devant du cou , la poitrine et les flancs , d'une belle couleur vineuse ; le dessus de la tête et du corps marron , le croupion olivâtre , et une tache blanche sur l'aile. La femelle a le bec plus effilé , et les couleurs moins vives ; mais , soit dans la femelle , soit dans le mâle , le plumage est fort sujet à varier.

J'ai eu une femelle vivante, prise sur ses œufs le 7 mai, qui différait de celle que M. Brisson a décrite ; elle avait le dessus de la tête et du dos d'un brun olivâtre, une espèce de collier gris qui environnait le cou par derrière, le ventre et les ouvertures inférieures de la queue blanes, etc. Parmi les mâles, il y en a qui ont le dessus de la tête et du cou cendré, et d'autres d'un brun marron ; quelques-uns ont les pennes de la queue les plus voisines des deux intermédiaires, bordées de blanc, et d'autres les ont entièrement noires : est-ce l'âge qui produit ces petites différences ?

Un jeune pinson pris sous la mère, dont les pennes de la queue étaient déjà longues de six lignes, avait le dessous du corps comme la mère, le dessus d'un brun cendré, le erou pion olivâtre ; ses ailes avaient déjà les deux raies blanches ; mais les bords du bec supérieur n'étaient point encore échanrés près de la pointe comme ils le sont dans les mâles adultes ; ce qui me ferait croire que cette échancre, qui se trouve dans beaucoup d'espèces, ne dépend pas immédiatement de la première organisation, mais que c'est un effet secondaire et mécanique, produit par la pression continuelle de l'extrémité du bec inférieur, qui est un peu plus court, contre les bords du bec supérieur.

Tous les pinsons ont la queue fourchue, et composée de douze pennes ; le fond de leurs plumes est cendré obscur, et leur chair n'est pas bonne à manger : la durée de leur vie est de sept ou huit ans.

Longueur totale, six pouces un tiers ; bec, six lignes ; vol, près de dix pouces ; queue, deux pouces deux tiers : elle dépasse les ailes d'environ seize lignes.

VARIÉTÉS ET OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU PINSON.

I. *Le pinson à ailes et queue noires.* Il a en effet les ailes entièrement noires ; mais la penne extérieure de la queue , et la suivante , sont bordées de blanc en dehors , depuis le milieu de leur longueur. Cet oiseau se tient sur les arbres , dit M. Linnæus.

II. *Le pinson brun.* Il est remarquable par sa couleur brune et par son bec jaunâtre : mais cette couleur brune n'est point uniforme ; elle est moins foncée sur la partie antérieure , et participe du cendré et du noirâtre sur la partie postérieure. Cette variété a les ailes noires comme la précédente , les pieds de même couleur , et la queue fourchue. Les Suédois lui donnent le nom de *riska* , dit M. Linnæus.

III. *Le pinson brun huppé.* Sa huppe est couleur de feu , et c'est le trait caractéristique qui le distingue de la variété précédente.

IV. *Le pinson blanc.* Il est fort rare , selon Schwenckfeld , et ne diffère que par la couleur de notre pinson ordinaire. Gesner atteste qu'on avait vu un pinson dont le plumage était entièrement blanc.

V. *Le pinson à collier.* Il a le sommet de la tête blanc , et un collier de la même couleur : cet oiseau a été pris dans les bois , aux environs de Kotzna.

VI. *Les pinsons d'Ardenne* ne nichent point dans nos pays ; ils y passent , d'année à autre , en très-grandes troupes. Le tems de leur passage est l'automne et l'hiver ; souvent ils s'en retournent au bout de huit ou dix jours ; quelquefois ils rosent jusqu'au printems. Pendant leur

séjour , ils vont avec les pinsons ordinaires , comme eux , dans les feuillages. Il en parut des volées très-nombreuses en Bourgogne , dans l'hiver de 1774 , et des volées encore plus nombreuses dans le pays de Wirtemberg , sur la fin de décembre 1775 ; ceux-ci allaient se gîter tous les soirs dans un vallon sur les bords du Rhin , et , dès l'aube du jour , ils prenaient leur vol : la terre était toute couverte de leur fiente. La même chose avait été observée dans les années 1755 et 1757.

Ils mangent le jour et la nuit ; ils vivent aussi de toutes sortes de petites graines. Je me persuade que ces oiseaux restent dans leur pays natal tant qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient , et que c'est la disette qui les oblige à voyager : du moins il est certain que l'abondance des graines qu'ils aiment de préférence , ne suffit pas toujours pour les attirer dans un pays , même dans un pays qu'ils connaissent ; car , en 1774 , quoiqu'il y eût abondance de faine en Lorraine , ces pinsons n'y parurent pas , et prirent une autre route : l'année suivante , au contraire , on en vit quelques troupes , quoique la faine eût manqué. ¹ Lorsque qu'ils arrivent chez nous , ils ne sont point du tout sauvages , et se laissent approcher de fort près. Ils volent serrés , se posent , et partent de même ; cela est au point que l'on en peut tuer douze ou quinze d'un seul coup de fusil.

En pâturant dans un champ , ils font à peu près la même manœuvre que les pigeons ; de tems en tems on en voit quelques-uns se porter en avant , lesquels sont bientôt suivis de toute la bande.

La chair des pinsons d'Ardenne , quoiqu'un peu amère , est fort bonne à manger , et certainement

¹ Je tiens ces faits de M. I ottinger.

meilleure que celle du pinson ordinaire. Leur plumage est aussi plus varié , plus agréable , plus velouté ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils chantent aussi bien : on a comparé leur voix à celle de la chouette et à celle du chat. Ils ont deux cris : l'un est une espèce de pialement ; l'autre , qu'ils font entendre étant posés à terre , approche de celui du traquet ; mais il n'est ni aussi fort ni aussi prononcé. Quoique nés avec si peu de talens naturels , ces oiseaux sont néanmoins susceptibles de talens acquis : lorsqu'on les tient à portée d'un autre oiseau dont le ramage est le plus agréable , le leur s'adoucit , se perfectionne , et devient semblable à celui qu'ils ont entendu. Au reste , pour avoir une idée juste de leur voix , il faudrait les avoir ouïs au tems de la ponte ; car c'est alors , c'est en chantant l'hymne de l'amour , que les oiseaux font entendre leur véritable ramage.

VII. *Le grand montain.* Ce pinson est le plus grand de ceux qui habitent l'Europe ;

VIII. *Le pinson de neige ou la niverolle.* Il ne paraît guère dans les pays tempérés qu'en hiver et lorsque la terre est couverte de neige.

IX. *Le brunor.* Ce nom renferme une description en raccourci ; car l'oiseau à qui on l'a donné , et qui est le plus petit de tous les pinsons connus , a la gorge , la poitrine et tout le dessous du corps , d'un orangé rougeâtre : il a de plus la tête et tout le dessus du corps , d'un brun foncé ; mais les plumes et même les penes sont bordées d'une nuance plus claire , ce qui produit une couleur mêlée ; enfin il a le bec blanc et les pieds bruns.

X. *Le brunet.* La couleur dominante de cet oiseau est le brun ; mais elle est moins foncée sous le corps.

XI. *Le bonana.* Le bonana est un arbre d'Amérique

sur lequel se perche volontiers l'oiseau dont il sagit ici, et c'est de là qu'il a pris son nom.

XII. *Le pinson à tête noire et blanche.* La tête de cet oiseau est noire , ainsi que le dos et les plumes scapulaires ; mais elle a de chaque côté deux raies blanches ; dont l'une passe au dessus et l'autre au dessous de l'œil.

Cet oiseau est très-commun à Bahama et dans plusieurs autres contrées de l'Amérique méridionale ; il est à peu près de la grosseur de notre pinson ordinaire.

XIII. *Le Pinson noir aux yeux rouges.* Cet oiseau se trouve à la Caroline ; il va par paires , et se tient dans les bois les plus épais : il est de la grosseur d'une alouette huppée.

XIV. *Le Pinson noir et jaune.* Cet oiseau a été envoyé du cap de Bonne-Espérance ; il est de la grosseur de notre pinson ordinaire.

XV. *Le Pinson à long bec.* Il a été envoyé du Sénégal ; sa grosseur est à peu près celle de notre pinson ordinaire.

XVI. *L'olivette, ou Pinson de la Chine.*

XVII. *Le Pinson jaune et rouge.* Seba dit que cet oiseau avait été envoyé de l'île Saint-Eustache , et il l'appelle *pinson d'Afrique*. Apparemment que cet auteur connaissait une île de Saint-Eustache en Afrique , bien différente de celle de même nom qui est l'une des petites Antilles. La grosseur du pinson jaune et rouge est à peu près celle de notre pinson ordinaire.

XVIII. *La touite.* Ce bel oiseau a la tête d'un rouge clair , mêlé de pourpre ; la poitrine , de deux jaunes ; le bec jaune , les pieds rouges ; tout le reste varié de rouge , de blanc , de jaune et de bleu ; enfin les ailes et la queue bordées de blanc. Il est à peu près de la grosseur de notre pinson ordinaire.

XIX. *Le pinson frisé.* Le nom de cet oiseau vient de ce qu'il a plusieurs plumes frisées naturellement , tant sous le ventre que sur le dos.

XX. *Le pinson à double collier.* Cet oiseau a en effet deux colliers , ou plutôt deux demi-colliers , l'un pardevant , et l'autre parderrière : le premier , noir , et le plus bas des deux ; l'autre , blanc.

XXI. *Le noir souci.* Ces oiseaux vont par couples : le mâle et la femelle paraissent avoir , l'un pour l'autre , un attachement et une fidélité réciproques. Ils se tiennent dans les terres cultivées et les jardins , et vivent d'herbes et de graines.

LES VEUVES.

TOUTES les espèces de veuves se trouvent en Afrique ; mais elles n'appartiennent pas exclusivement à ce climat, puisqu'on en a vu en Asie jusqu'aux îles Philippines : toutes ont le bec des granivores , de forme conique , plus ou moins raccourci , mais toujours assez fort pour casser les graines dont elle se nourrissent ; toutes sont remarquables par leur longue queue , ou plutôt par les longues plumes qui , dans la plupart des espèces , accompagnent la véritable queue du mâle , et prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des plumes dont cette queue est composée ; toutes enfin , ou presque toutes , sont sujettes à deux mues par an , dont l'intervalle , qui répond à la saison des pluies , est de six à huit mois , pendant lesquels les mâles sont privés , non-seulement de la longue queue dont je viens de parler , mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli plumage ¹. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix , à reprendre leur véritable plumage , leur longue queue , en un mot tous les attributs , toutes les marques de leur dignité de mâles.

Les femelles , qui subissent les mêmes mues , non-seulement perdent moins , parce qu'elles ont moins à

¹ Les veuves chantent en effet très agréablement , et c'est une des raisons qui déterminent M. Edwards à juger qu'elles doivent être rapportées aux pigeons plutôt qu'aux moineaux.

perdre , mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

Quant à la première mue des jeunes mâles , on sent bien qu'elle ne peut avoir de tems fixe , et qu'elle est avancée ou retardée , suivant l'époque de leur naissance : ceux qui sont venus des premières pontes , commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai ; ceux au contraire qui sont venus des dernières pontes , ne la prennent qu'en septembre et même en octobre.

Les voyageurs disent que les veuves font leur nid avec du coton ; que ce nid a deux étages ; que le mâle habite l'étage supérieur , et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Il serait possible de vérifier ces petits faits en Europe et même en France , où , par des soins bien entendus , on pourrait faire pondre et couvrir les veuves avec succès , comme on l'a fait en Hollande.

Ce sont des oiseaux très-vifs , très-remuans , qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue : ils aiment beaucoup à se baigner , ne sont point sujets aux maladies , et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'alpiste et de millet , et on leur donne pour rafraichissement des feuilles de chicorée.

Au reste , il est assez singulier que ce nom de *veuves* , sous lequel ils sont généralement connus aujourd'hui , et qui paraît si bien leur convenir , soit à cause du noir qui domine dans leur plumage , soit à cause de leur queue traînante , ne leur ait été néanmoins donné que par pure méprise : les Portugais les appellèrent d'abord *oiseau de Whidha* (c'est-à-dire , de Juida) parce qu'ils sont très-communs sur cette côte d'Afrique. La ressemblance de ce mot avec celui qui signifie *veuve* en langue portugaise , aura pu tromper des étrangers ; quelques-uns auront pris l'un pour l'autre , et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément , que le nom

de *veuves* paraissait , à plusieurs égards , fait pour ces oiseaux.

I. *La veuve au collier d'or.* Le cou de cette veuve est ceint parderrière d'un demi collier fort large , d'un beau jaune doré ; elle a la poitrine orangée ; le ventre et les cuisses blanches ; le bas-ventre et les ouvertures du dessous de la queue , noirâtres ; la tête , la gorge , le devant du cou , le dos , les ailes et la queue , noirs. Cette queue est comme celle des autres oiseaux ; elle est composée de douze pennes à peu près égales , et recouverte par quatre longues plumes , qui naissent aussi du croupion , mais un peu plus haut : les deux plus longues ont environ treize pouces elles ; sont noires , de même que les pennes de la queue , et paraissent on-dées et comme moirées ; elles sont aussi un peu arquées comme celle du coq ; leur largeur , qui est de neuf lignes près du croupion , se réduit à trois lignes vers leur extrémité : les deux plus courtes sont renfermées entre les deux plus longues , et n'ont que la moitié de leur longueur ; mais elles sont une fois aussi larges , et se terminent par un filet délié , par une espèce de brin de soie , qui a plus d'un pouce de long.

II. *La veuve à quatre brins.* Cette veuve est un peu plus petite que le serin. On a vu plus d'un individu de cette espèce vivant à Paris ; tous avaient été apportés des côtes d'Afrique.

III. *La veuve dominicaine.* On lui a donné le nom de *dominicaine* à cause de son plumage noir et blanc : elle a tout le dessus du corps varié de ces deux couleurs.

IV. *La grande veuve.* Le deuil de cette veuve est un peu égayé par la belle couleur rouge de son bec ; par une teinte de verre bleuâtre répandue sur tout ce qui est noir , c'est-à-dire , sur toute la surface supérieure.

V. *La veuve à épaulettes.* La couleur dominante

dans le plumage de cet oiseau est un noir velouté ; il n'y a d'exception que dans les ailes : leurs petites couvertures sont d'un beau rouge , et les moyennes d'un blanc pur , ce qui forme à l'oiseau des espèces d'épaulettes ; les grandes , ainsi que les pennes des ailes , sont noires , bordées d'une couleur plus claire.

VI. *La veuve mouchetée.* Toute la partie supérieure est en effet mouchetée de noir sur un fond orangé ; les pennes de l'aile et ses grandes couvertures sont noires , bordées d'orangé ; la poitrine est d'un orangé plus clair , sans mouchetures.

VII. *La veuve en feu.* Tout est noir dans cet oiseau , et d'un beau noir velouté , à l'exception de la seule plaque rouge qu'il a sur la poitrine , et qui paraît comme un charbon ardent.

VIII. *La veuve éteinte.* Le brun cendré règne sur le plumage de cette veuve , à cela près qu'elle a la base du bec rouge , et les ailes couleur de chair mêlé de jaune : elle a en outre deux pennes triples de la longueur du corps , lesquelles prennent naissance du croupion , et sont terminées de rouge bai.

LE GRENADIN.

LES Portugais trouvant apparemment quelque rapport entre le plumage du grenadin et l'uniforme de quelques-uns de leurs régimens , ont nommé cet oiseau *capitaine de l'Orénoque*. Il a le bec et le tour des yeux d'un rouge vif, les yeux noirs ; sur les côtés de la tête une grande plaque de pourpre presque ronde, dont le centre est sur le bord postérieur de l'œil, et qui est interrompue entre l'œil et le bec par une tache brune : l'œil, la gorge et la queue sont noirs ; les plumes des ailes gris brun, bordées de gris clair ; la partie postérieure du corps, tant dessus que dessous, d'un violet bleu : tout le reste du plumage est mordoré ; mais sur le dos il est varié de brun verdâtre, et cette même couleur mordorée borde extérieurement les couvertures des ailes : les pieds sont d'une couleur de chair obscure. Dans quelques individus, la base du bec supérieur est entourée d'une zone pourpre.

LE CHARDONNERET.

BEAUTÉ du plumage , douceur de la voix , finesse de l'instinct , adresse singulière , docilité à l'épreuve , ce charmant petit oiseau réunit tout , et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné , pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat.

La femelle a moins de rouge que le mâle, et n'a point du tout de noir. Les jeunes ne prennent leur beau rouge que la seconde année; dans les premiers tems, leurs couleurs sont ternes, indécises, et c'est pour cela qu'on les appelle *grisets*: cependant le jaune des ailes paraît de très-bonne heure, ainsi que les taches blanches des penes de la queue; mais ces taches sont d'un blanc moins pur.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison; ils le conservent même l'hiver dans les poêles où ils trouvent la température du printems.

Ces oiseaux sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie, je dirais volontiers plus élégante: les matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les li-

chens , l'hépatique , les jones , les petites racines , la bourre des chardons , tout cela entrelacé avec beaucoup d'art ; et pour l'intérieur , l'herbe sèche , le crin , la laine et le duvet. Ils le posent sur les arbres , et par préférence sur les pruniers et noyers ; ils choisissent d'ordinaire les branches faibles et qui ont beaucoup de mouvement : quelquefois ils nichent dans les taillis , d'autres fois dans des buissons épineux ; et l'on prétend que les jeunes chardonnerets qui proviennent des ces dernières nichées , ont le plumage un peu plus rembruni , mais qu'ils sont plus gais et chantent mieux que les autres. Olin dit la même chose de ceux qui sont nés dans le mois d'août. Si ces remarques sont fondées , il faudrait élever par préférence les jeunes chardonnerets éclos dans le mois d'août , et trouvés dans des nids établis sur des buissons épineux. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps ; cette première ponte est de cinq œufs , tachetés de brun rougeâtre vers le gros bout. Lorsqu'ils ne viennent pas à bien , elle fait une seconde ponte , et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas ; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte. Je n'ai jamais vu plus de quatre œufs dans les nids qu'on m'a apportés au mois de juillet , ni plus de deux dans les nids du mois de septembre.

Ces oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits : ils les nourrissent avec des chenilles et d'autres insectes ; et si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage , ils continueront d'en avoir soin. Il est vrai que , de quatre jeunes chardonnerets que j'ai fait ainsi nourrir en cage par leurs père et mère prisonniers , aucun n'a vécu plus d'un mois. J'ai attribué cela à la nourriture , qui ne pouvait être aussi bien choisie qu'elle l'est dans l'état de liberté , et

non à un prétendu désespoir héroïque qui porte, dit-on, les chardonnerets à faire mourir leurs petits lorsqu'ils ont perdu l'espérance de les rendre à la liberté pour laquelle ils étaient nés.

Il ne faut qu'une seule femelle au mâle chardonneret; et pour que leur union soit féconde, il est à propos qu'ils soient tous deux libres. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce mâle se détermine beaucoup plus difficilement à s'apparier efficacement dans une volière avec sa femelle propre qu'avec une femelle étrangère; par exemple, avec une serine de Canarie, ou toute autre femelle qui, étant originaire d'un climat plus chaud, aura plus de ressources pour l'exciter.

On a vu quelquefois la femelle chardonneret nichier avec le mâle canari; mais cela est rare, et l'on voit, au contraire, fort souvent la femelle canari, privée de tout autre mâle se joindre avec le mâle chardonneret. C'est cette femelle canari qui entre en amour la première, et qui n'oublie rien pour échauffer son mâle du feu dont elle brûle: ce n'est qu'à force d'invitations et d'agaceries; ou plutôt c'est par l'influence de la belle saison, plus forte ici que toutes les agaceries, que ce mâle froid devient capable de s'unir à l'étrangère, et de consommer cette espèce d'adultère physique; encore faut-il qu'il n'y ait dans la volière aucune femelle de son espèce. Les préliminaires durent ordinairement six semaines, pendant lesquelles la serine a tout le tems de faire une ponte entière d'œufs clairs, dont elle n'a pu obtenir la fécondation, quoiqu'elle n'ait cessé de la solliciter; car ce qu'on peut appeler le libertinage dans les animaux, est presque toujours subordonné au grand but de la nature, qui est la reproduction des êtres. Le R. P. Bougot, qui a déjà été cité avec éloge, a suivi avec attention le petit manège d'une serine panachée, en pareille cir-

constance; il l'a vue s'approcher souvent du mâle chardonneret, s'acroupir comme la poule, mais avec plus d'expression, appeler ce mâle, qui d'abord ne paraît point l'écouter, qui commence ensuite à y prendre intérêt, puis s'échauffe doucement et avec toute la lenteur des gradations; il se pose un grand nombre de fois avant d'en venir à l'aete décisif, et à chaque fois elle épanouit ses ailes et fait entendre de petits cris: mais lorsqu'enfin cette femelle, si bien préparée, est devenue mère, il est fort assidu à remplir les devoirs de père, soit en l'aidant à faire le nid, soit en lui portant la nourriture tandis qu'elle couve ses œufs ou qu'elle élève ses petits.

Quoique les eouvées réussissent quelquefois entre une serine et un chardonneret sauvage pris au battant, néanmoins on conseille d'élever ensemble ceux dont on veut tirer de la race, et de ne les apparier qu'à l'âge de deux ans. Les métis qui résultent de ces unions forcées, ressemblent plus à leur père par la forme du bec, par les couleurs de la tête, des ailes, en un mot par les extrémités, et à leur mère par le reste du corps. On a encore observé qu'ils étaient plus forts et vivaient plus long-tems; que leur ramage naturel avait plus d'éclat, mais qu'ils adoptaient difficilement le ramage artificiel de notre musique.

Ces métis ne sont point inféconds; et lorsque l'on vient à bout de les apparier avec une serine, la seconde génération qui provient de ce mélange, se rapproche sensiblement de l'espèce du chardonneret: tant l'empreinte masculine a de prépondérance dans l'œuvre de la génération.

Le chardonneret a le vol bas, mais suivi et filé comme celui de la linotte, et non pas bondissant et sautillant comme celui du moineau. C'est un oiseau actif et labo-

rieux ; s'il n'a pas quelques têtes de pavots , de chanvre ou de chardons à éplucher pour le tenir en action , il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. Il ne faut qu'un mâle vacant de cette espèce dans une volière de canaris pour faire manquer toutes les pontes ; il inquiétera les couveuses , se battra avec les mâles , défera les nids , cassera les œufs. On ne croirait pas qu'avec tant de vivacité et de pétulance , les chardonnerets fussent si doux et même si dociles. Ils vivent en paix les uns avec les autres ; ils se recherchent , se donnent des marques d'amitié en toute saison , et n'ont guère de querelles que pour la nourriture. Ils sont moins pacifiques à l'égard des autres espèces : Ils battent les serins et les linottes ; mais ils sont battus à leur tour par les mésanges. Ils ont le singulier instinct de vouloir toujours se coucher au plus haut de la volière , et l'on sent bien que c'est une occasion de rixe lorsque d'autres oiseaux ne veulent point leur céder la place.

A l'égard de la docilité du chardonneret , elle est connue ; on lui apprend , sans beaucoup de peine , à exécuter divers mouvemens avec précision , à faire le mort , à mettre le feu à un pétard , à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger : mais pour lui apprendre ce dernier exercice , il faut savoir *l'habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large , percée de quatre trous , par lesquels on fait passer les ailes et les pieds , et dont les deux bouts se rejoignant sous le ventre , sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve , il prend plaisir à se regarder dans le miroir de sa galère , croyant voir un autre oiseau de son espèce ; et ce besoin de société paraît chez lui aller de front avec ceux de première nécessité : on le voit souvent prendre son chènevis

grain à grain , et l'aller manger au miroir , croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des chardonnerets , il faut les séparer et les élever seul à seul , ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun.

L'automne , les chardonnerets commencent à se rassembler ; on en prend beaucoup en cette saison parmi les oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins : leur vivacité naturelle les précipite dans tous les pièges ; mais , pour faire de bonnes chasses , il faut avoir un mâle qui soit bien en train de chanter. Au reste , ils ne se prennent point à la pipée , et ils savent échapper à l'oiseau de proie en se réfugiant dans les buissons. L'hiver , ils vont par troupes fort nombreuses , au point que l'on peut en tuer sept ou huit d'un seul coup de fusil : ils s'approchent des grands chemins , à portée des lieux où croissent les chardons , la chicorée sauvage ; ils savent fort bien en éplucher la graine , ainsi que les nids de chenilles , en faisant tomber la neige. En Provence , ils se réunissent en grand nombre sur les amandiers. Lorsque le froid est rigoureux , ils se cachent dans les buissons fourrés , et toujours à portée de la nourriture qui leur convient. On donne communément du chènevis à ceux que l'on tient en cage. Ils vivent fort long-tems ; Gesner en a vu un à Mayence , âgé de vingt-trois ans ; on était obligé toutes les semaines de lui rogner les ongles et le bec , pour qu'il pût boire , manger et se tenir sur son bâton. Sa nourriture ordinaire était la graine de pavot. Toutes ses plumes étaient devenues blanches ; il ne volait plus , et il restait dans toutes les situations qu'on voulait lui donner. On en a vu , dans le pays que j'habite , vivre seize à dix huit-ans.

Ils sont sujets à l'épilepsie , à la gras-fondure ; et souvent la mue est pour eux une maladie mortelle.

VARIÉTÉS DU CHARDONNERET.

I. *Le chardonneret à poitrine jaune.* Il n'est pas rare de voir des chardonnerets qui ont les côtés de la poitrine jaunes, et qui ont le tour du bec et les penes des ailes d'un noir moins foncé. On croit s'être aperçu qu'ils chantaient mieux que les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que la femelle à les côtés de la poitrine jaunes comme le mâle.

II. *Le chardonneret à sourcils et front blancs.* Tout ce qui est ordinairement rouge autour du bec et des yeux dans les oiseaux de cette espèce, était blanc dans celui-ci. Aldrovande, qui l'a observé, ne parle d'aucune autre différence. J'ai vu un chardonneret qui avait en blanc tout ce qui est en noir sur la tête des chardonnerets ordinaires.

III. *Le chardonneret à tête rayée de rouge et de jaune.* Il a été trouvé en Amérique; mais probablement il y avait été porté.

IV. *Le chardonneret à capuchon noir.* A la vérité, le rouge propre aux chardonnerets se retrouve ici, mais par petites taches semées sur le front.

V. *Le chardonneret blanchâtre,* excepté le dessus de la tête et la gorge, qui étoient d'un beau rouge comme dans le chardonneret ordinaire, la queue, qui était d'un cendré brun, et les ailes, qui étoient de la même couleur, avec une bande d'un jaune terné, cet oiseau avait en effet le plumage blanchâtre.

VI. *Le chardonneret blanc.* Celui d'Aldrovande avait sur la tête le même rouge qu'ont les chardonnerets ordinaires, et de plus quelques penes de l'aile bordées de jaune; tout le reste était blanc.

VII. *Le chardonneret noir.* On en a vu plusieurs de cette couleur. Celui d'Aspernaz , dont parle André Schenberg Anderson , était devenu entièrement noir après avoir été long-tems en cage.

VIII. *Le chardonneret noir à tête orangée.* Aldrovande trouvait cet oiseau si différent du chardonneret ordinaire, qu'il le regardait non comme étant de la même espèce , mais seulement du même genre.

IX. *Le chardonneret métis.* On a vu beaucoup de ces métis ; il serait infini et encore plus inutile d'en donner ici toutes les descriptions. Ce qu'on peut dire en général , c'est qu'ils ressemblent plus au père par les extrémités , et à la mère par le reste du corps , comme cela a lieu dans les muets quadrupèdes. Ce n'est pas que je regarde absolument ces métis comme de vrais muets : les muets viennent de deux espèces différentes , quoique voisines , et sont presque toujours stériles , au lieu que les métis résultant de l'accouplement de deux espèces granivores , telles que les serins , chardonnerets , verdiers , tarins , bruans , linottes , sont féconds et se reproduisent assez facilement , comme on le voit tous les jours. Il pourrait donc se faire que ce qu'on appelle différentes espèces parmi les granivores , ne fussent en effet que des races diverses , appartenant à la même espèce , et que leurs mélanges ne fussent réellement que des croisemens de races , dont le produit est perfectionné , comme il arrive ordinairement. On remarque en effet que les métis sont plus grands , plus forts , qu'ils ont la voix plus sonore , etc. : mais ce ne sont ici que des vues ; pour conclure quelque chose il faudrait que des amateurs s'occupassent de ces expériences , et les suivissent jusqu'où elles peuvent aller. Ce que l'on peut prédire , c'est que plus on s'occupera des oiseaux , de leurs multiplications , du mélange ou plutôt du croisement des races diverses , plus

on multipliera les prétendues espèces. On commence déjà à trouver dans les campagnes , des oiseaux qui ne ressemblent à aucune des espèces connues.

X. *Le chardonneret à quatre raies.* Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiseau , ce sont ses ailes , dont la base est rousse , et qui ont outre cela quatre rais transversales de diverses couleurs dans cet ordre , noir , roux , noir , blanc.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU CHARDONNERET.

I. *Le chardonneret vert , ou le maracaxao.* Cet oiseau est de la grosseur de nos chardonnerets ; il a le bec fait de même et les pieds gris.

II. *Le chardonneret jaune.* Tous ceux qui ont parlé de cet oiseau se sont accordés à lui donner le nom de *chardonneret d'Amérique* : mais pour que cette dénomination fût bonne , il faudrait que l'oiseau à qui on l'a appliqué , fût le seul chardonneret qui existât dans tout le continent du nouveau monde ; et non seulement cela est difficile à supposer , mais cela est démenti par le fait même , puisque le chardonneret de l'article précédent est aussi d'Amérique. J'ai donc cru devoir changer cette dénomination trop vague en un autre qui annonçât ce qu'il y a de plus remarquable dans le plumage de l'oiseau.

LE SIZERIN.

M. Brisson appelle cet oiseau *petite linotte de vignes*. Je ne lui conserve point le nom de *linotte*, parce qu'il me semble avoir plus de rapport avec le tarin, et que d'ailleurs son ramage est fort inférieure à celui de la linotte.

J'ai dit qu'il tenait plus du tarin que de la linotte : c'était l'avis de Gesner, et c'est celui de M. le docteur Lottinger, qui connaît bien ces petits oiseaux. M. Frisch va plus loin ; car, selon lui, le tarin peut servir d'appât pour attirer les sizerins dans les pièges au tems du passage, et ces deux espèces se mêlent et produisent ensemble. Aldrovande a trouvé au sizerin beaucoup de ressemblance avec le chardonneret, et l'on sait qu'un chardonneret approche fort d'un tarin qui aurait du rouge sur la tête. Un oiseleur qui a beaucoup de pratique et peu de lecture, m'a assuré, en voyant la figure enluminée du sizerin, qu'il avait pris plusieurs fois des oiseaux semblables à celui-là pêle-mêle avec des tarins, auxquels ils ressembloient fort, mais sur-tout les femelles aux femelles ; seulement elles ont le plumage plus rembruni et la queue plus courte. Enfin M. Linnæus remarque que ces oiseaux se plaisent dans les lieux plantés d'aunes, et Schwenckfeld met la graine d'aune parmi celles dont ils sont friands ; or on sait que les tarins aiment beaucoup la graine de cet arbre, ce qui est un nouveau trait de conformité entre ces deux espèces : d'ailleurs les sizerins ne mangent point de navette comme

la linotte , mais bien du chènevis , de la graine d'ortie grièche , de chardon , de lin , de pavot , les boutons des cunes branches de chêne , etc. Ils se mêlent volontiers au autres oiseaux. L'hiver est la saison où ils sont le plus familiers , on les approche alors de très-près sans les effaroucher ; en général , ils sont peu défiants et se prennent facilement aux gluaux.

Le sizerin fréquente les bois ; il se tient souvent sur les chênes , y grimpe comme les mésanges , et s'aceroche comme elles à l'extrémité des petits branches : c'est de là que lui est venu probablement le nom de *linaria turcalis* , et peut-être celui de *petit chêne*.

Les sizerins prennent beaucoup de graisse , et sont un fort bon manger. Schwenckfeld dit qu'ils ont un jabot comme les poules , indépendamment de la petite poche formée par la dilatation de l'œsophage , avant son insertion dans le gésier ; ce gésier est musculieux comme dans tous les granivores , et l'on y trouve beaucoup de petits cailloux.

Le mâle a la poitrine et le sommet de la tête rouge , deux raies blanches transversales sur les ailes ; le reste de la tête et tout le dessus du corps mêlés de brun et de roux clair ; la gorge brune ; le ventre , et les couvertures inférieures de la queue et des ailes , d'un blanc roussâtre ; leurs pennes brunes , bordées tout autour d'une couleur plus claire ; le bec jaunâtre , mais brun vers la pointe ; les pieds bruns. Les individus observés par Schwenckfeld avaient le dos cendré.

La femelle n'a du rouge que sur la tête , encore est il moins vif. M. Linnæus le lui refuse tout-à-fait ; mais peut-être que la femelle qu'il a examinée avait été long-tems en cage.

Klein raconte qu'ayant électrisé au printems un de ces oiseaux avec un chardonneret , sans leur causer d'im-

commodité apparente , ils moururent tous deux au mois d'octobre suivant , et tous deux la même nuit : mais ce qui est à observer , c'est que tous deux avaient entièrement perdu leur rouge.

LE TARIN.

DE tous les granivores , le chardonneret est celui qui passe pour avoir le plus de rapport au tarin : tous deux ont le bec allongé, un peu grêle vers la pointe; tous deux ont les mœurs douces, le naturel docile et les mouvemens vifs. Quelques naturalistes, frappés de ces traits de ressemblance, et de la grande analogie de nature qui se trouve entre ces oiseaux puisqu'ils s'apparient et produisent ensemble des métis féconds, les ont regardés comme deux espèces voisines appartenant au même genre; on pourrait même, sous ce dernier point de vue, les rapporter avec tous nos granivores comme autant de variétés, ou, si l'on veut, de races constantes, à une seule et même espèce, puisque tous se mêlent et produisent ensemble des individus féconds. Mais cette analogie fondamentale entre ces races diverses doit nous rendre plus attentifs à remarquer leurs différences, afin de pouvoir reconnaître l'étendue des limites dans lesquelles la nature semble se jouer, et qu'il faut avoir mesurées, ou du moins estimées par approximation, avant d'oser déterminer l'identité des espèces.

Le tarin est plus petit que le chardonneret; il a le bec un peu plus court à proportion, et son plumage est tout différent: il n'a point de rouge sur la tête, mais du noir; la gorge brune; le devant du cou, la poitrine, et les plumes latérales de la queue, jaunes; le dessus du corps d'un vert d'olive moucheté de noir, qui prend une teinte de jaune sur le croupion,

et plus encore sur les couvertures supérieures de la queue.

A l'égard des qualités plus intérieures et qui dépendent immédiatement de l'organisation ou de l'instinct, les différences sont encore plus grandes. Le tarin a un chant qui lui est particulier, et qui ne vaut pas celui du chardonneret; il recherche beaucoup la graine de l'aune, à laquelle le chardonneret ne touche point, et il ne lui dispute guère celle de chardon; il grimpe le long des branches, et se suspend à leur extrémité comme la mésange; en sorte qu'on pourrait le regarder comme une espèce moyenne entre la mésange et le chardonneret. De plus, il est oiseau de passage, et, dans ses migrations, il a le vol fort élevé; on l'entend plutôt qu'on ne l'aperçoit; au lieu que le chardonneret reste toute l'année dans nos pays, et ne vole jamais bien haut. Enfin l'on ne voit pas ces deux races faire volontairement société entr'elles.

Le tarin apprend à faire aller la galère, comme le chardonneret; il n'a pas moins de docilité que lui, et, quoique moins agissant, il est plus vif à certains égards, et vif par gaieté: toujours éveillée le premier dans la volière il est aussi le premier à gazouiller et à mettre les autres en train; mais comme il ne cherche point à nuire, il est sans défiance, et donne dans tous les pièges, gluaux, trébuchets, filets, etc. On l'apprivoise plus facilement qu'aucun autre oiseau, pris dans l'âge adulte; il ne faut pour cela que lui présenter habituellement dans la main une nourriture mieux choisie que celle qu'il a à sa disposition, et bientôt il sera aussi apprivoisé que le serin le plus familier. On peut même

1 Les oiseleurs l'appellent vulgairement *boute-en-train*.

J'accoutumer à venir se poser sur la main au bruit d'une sonnette : il ne s'agit que de la faire sonner dans les commencemens , chaque fois qu'on lui donne à manger ; car la mécanique subtile de l'association des perceptions a aussi lieu chez les animaux. Quoique le tarin semble choisir avec soin sa nourriture , il ne laisse pas de manger beaucoup, et les perceptions qui tiennent de la gourmandise, paraissent avoir une grande influence sur lui ; cependant ce n'est point là sa passion dominante , ou du moins elle est subordonnée à une passion plus noble : il se fait toujours un ami dans la volière parmi ceux de son espèce, et à leur défaut parmi d'autres espèces; il se charge de nourrir cet ami comme son enfant , et de lui donner la becquée. Il est assez singulier que sentant si vivement le besoin de consommer , il sente encore plus vivement le besoin de donner. Au reste , il boit autant qu'il mange ¹ , ou du moins il boit très-souvent; mais il se baigne peu : on a observé qu'il se met sur le bord de la baignoire , et qu'il y plonge seulement le bec et la poitrine sans faire beaucoup de mouvemens, excepté peut-être dans les grandes chaleurs.

On prétend qu'il niche dans les îles du Rhin , en Franche-Comté, en Suisse, en Grèce, en Hongrie, et par préférence dans les forêts en montagne. Son nid est fort difficile à trouver , et si difficile que c'est une opinion reçue parmi le peuple , que ces petits oiseaux savent le rendre invisible par le moyen d'une certaine pierre : aussi personne ne nous a donné de détails sur la ponte des tarins. M. Frisch dit qu'ils font ou plutôt qu'ils cachent leur nid dans des trous ; M. Cramer croit qu'ils le cachent dans les feuilles , et que c'est la raison pour-

¹ Aussi les oiseleurs en prennent-ils beaucoup à l'abreuvoir.

quoi on n'en trouve point : mais on sent bien que cela n'est pas applicable à la plupart de nos provinces ; autrement il faudrait que les tarins eux-mêmes demeurassent aussi cachés tout l'été dans les mêmes trous , puisqu'on n'y en voit jamais dans cette saison.

Si l'on voulait prendre une idée de leurs procédés dans les diverses opérations qui ont rapport à la multiplication de l'espèce , il n'y aurait qu'à les faire nicher dans une chambre ; cela est possible , quoiqu'on l'ait tenté plusieurs fois sans succès : mais il est plus ordinaire et plus aisé de croiser cette race avec celle des serins ; il y a une sympathie marquée entre ces deux races , au point que si on lâche un tarin dans un endroit où il y ait des canaris en volière , il ira droit à eux , s'en approchera autant qu'il sera possible , et que ceux-ci le rechercheront aussi avec empressement ; et si on lâche dans la même chambre un mâle et une femelle tarin avec bon nombre de canaris , ces derniers , comme on l'a déjà remarqué , s'apparieront indifféremment entr'eux et avec les tarins , sur-tout avec la femelle , car le mâle reste quelquefois vacant.

Lorsqu'un tarin s'est apparié avec une femelle canari , il partage tous ses travaux avec beaucoup de zèle ; il l'aide assidument à porter les matériaux du nid et à les employer , et ne cesse de lui dégorger la nourriture tandis qu'elle couve ; mais , malgré toute cette bonne intelligence , il faut avouer que la plupart des œufs restent clairs. Ce n'est point assez de l'union des cœurs pour opérer la fécondation , il faut de plus un certain accord dans les tempéramens , et à cet égard le tarin est fort au dessous de la femelle canari. Le peu de méis qui proviennent de leur union tiennent du père et de la mère.

En Allemagne , le passage des tarins commence en

octobre , ou même plus tôt : ils mangent alors les graines du houblon , au grand préjudice des propriétaires ; on reconnaît les endroits où ils se sont arrêtés , à la quantité de feuilles dont la terre est jonchée. Ils disparaissent tout-à-fait au mois de décembre , et reviennent au mois de février ; chez nous , ils arrivent au tems de la vendange , et repassent lorsque les arbres sont en fleurs ; ils aiment sur-tout la fleur du pommier.

En Provence , ils quittent les bois et descendent des montagnes sur la fin de l'automne ; on en trouve alors des volées de deux cents et plus , qui se posent tous sur le même arbre , ou ne s'éloignent que très-peu. Le passage dure quinze ou vingt jours , après quoi on n'en voit presque plus.

Le tarin de Provence diffère du nôtre en ce qu'il est un peu plus grand , et d'un plus beau jaune ; c'est une petite variété de climat.

Ces oiseaux ne sont point rares en Angleterre , comme le croyait Turner ; on en voit , au tems du passage , comme ailleurs : mais il en passe quelquefois un très-grand nombre , et d'autres fois très-peu. Les grands passages ont lieu tous les trois ou quatre ans : on en voit alors des nuées que quelques-uns ont cru apportées par le vent.

Le ramage du tarin n'est point désagréable , quoique fort inférieur à celui du chardonneret , qu'il s'approprie , dit-on , assez facilement ; il s'approprierait de même celui du serin , de la linotte , de la fauvette , etc. s'il était à portée de les entendre dès le premier âge.

Suivant Olin , cet oiseau vit jusqu'à dix ans ; la femelle du R. P. Bougot , dont j'ai parlé ci-dessus , est parvenue à cet âge : mais il faut toujours se souvenir que les femelles d'oiseaux vivent plus que leurs mâles. Au reste , les tarins sont peu sujets aux maladies , si ce n'est

à la gras-fondure , lorsqu'on ne les nourrit que de chènevis.

Le mâle tarin a le sommet de la tête noir, le reste du dessus du corps olivâtre , un peu varié de noirâtre ; le croupion teinté de jaune ; les petites couvertures supérieures de la queue tout-à-fait jaunes ; les grandes olivâtres , terminées de cendré ; quelquefois la gorge brune , et même noire ; les joues, le devant du cou , la poitrine, et les couvertures inférieures de la queue , d'un beau jaune citron ; le ventre blanc jaunâtre ; les flancs aussi, mais mouchetés de noir ; deux raies transversales olivâtres ou jaunes sur les ailes , dont les pennes sont noirâtres, bordées extérieurement de vert d'olive ; les pennes de la queue jaunes ; excepté les deux intermédiaires , qui sont noirâtres , bordées de vert d'olive ; toutes ont la côte noire ; le bec a la pointe brune , le reste est blanc, et les pieds sont gris.

La femelle n'a pas le dessus de la tête noir comme le mâle, mais un peu varié de gris , et elle n'a la gorge ni jaune , ni brune , ni noire , mais blanche.

VARIÉTÉS DANS L'ESPÈCE DU TARIN.

I. *Le tarin de la nouvelle Yorck.* Il suffit de comparer cet oiseau avec le tarin d'Europe , pour voir que ce n'est qu'une variété de climat.

II. *L'olivarez.* Le dessus du corps olivâtre ; le dessous citron ; la tête noire ; les pennes de la queue et des ailes , noirâtres , bordées plus ou moins de jaune clair ; les ailes marquées d'une raie jaune : tout cela ressemble fort à notre tarin et à celui de la nouvelle Yorck.

III. *Le tarin noir.* Comme il y a des chardonnerets noirs à tête orangée , il y a aussi des tarins noirs à tête jaune.

OISEAUX ÉTRANGERS. QUI ONT RAPPORT AU TARIN.

I. *Le cātōtol.* On appelle ainsi au Mexique un petit oiseau de la taille de notre tarin , lequel a toute la partie supérieure variée de noirâtre et de fauve, toute la partie inférieure blanchâtre , et les pieds cendrés : il se tient dans les plaines , vit de la graine de l'arbre que les Mexicains appellent *hoauhtli* , et chante fort agréablement.

II. *L'acatéchili.* Le peu que l'on sait de cet oiseau ne permet pas de le séparer du tarin : il est à peu près de la même grosseur ; il chante comme lui ; il vit des mêmes nourritures ; il a la tête et tout le dessus du corps d'un brun verdâtre , la gorge et tout le dessous du corps d'un blanc nuancé de jaune. Fornandès lui donne le nom d'*oiseau se frottant contre les roseaux* : cela tiendrait-il à quelques-unes de ses habitudes ?

LES TANGARAS.

On trouve dans les climats chauds de l'Amérique un genre très-nombreux d'oiseaux , dont quelques-uns s'appellent au Bresil *tangaras* ; et les nomenclateurs ont adopté ce nom pour toutes les espèces qui composent ce genre. Ces oiseaux ont été pris par la plupart des voyageurs pour des espèces de moineaux. Ils ne diffèrent en effet de nos moineaux d'Europe que par les couleurs et par un petit caractère de conformation , c'est d'avoir la mandibule supérieure du bec échancrée des deux côtés vers son extrémité : mais ils ressemblent aux moineaux par tous les autres caractères , et même ils en ont à très-peu près les habitudes naturelles ; comme eux ils n'ont qu'un vol court et peu élevé , la voix désagréable dans la plupart des espèces. On doit aussi les mettre au rang des oiseaux granivores , parce qu'ils ne se nourrissent que de très-petits fruits. Ils sont d'ailleurs presque aussi familiers que les moineaux , car la plupart viennent auprès des habitations ; ils ont aussi les mœurs sociables entr'eux. Ils habitent les terres sèches , les lieux découverts , et jamais les marais. Ils ne pondent que deux œufs , et rarement trois : les moineaux de Cayenne n'en pondent pas davantage , tandis que ceux d'Europe en pondent cinq ou six , et cette différence est presque générale entre les oiseaux des climats chauds et ceux des climats tempérés. Le petit nombre dans le produit de chaque ponte est compensé par des pontes plus fréquentes ; comme ils sont en amour dans toutes les saisons , parce que la température est toujours à très-

peu près la même , ils ne font à chaque ponte qu'un moindre nombre d'œufs que les oiseaux de nos climats , qui n'ont qu'une ou deux saisons d'amour.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX TANGARAS.

I. *Le grand tangara , ou le tangara des bois de Cayenne.*

II. *La houppette.* Nous avons appelé cet oiseau *houppette* , parce qu'il diffère de tous les autres tangaras par une petite huppe qu'il porte sur la tête , ou plutôt qu'il relève lorsqu'il est agité.

III. *Le tangavio.*

IV. *Le scarlatte.* C'est le même oiseau que le cardinal de M. Brisson , et le même que le moineau scarlet d'Edwards. On doit aussi lui rapporter :

1°. Les deux moineaux rouges et noirs d'Aldrovande , qui ne diffèrent entr'eux qu'en ce que l'un des deux n'avait pas de queue , et qu'Aldrovande a fait de ce défaut un caractère spécifique en le nommant l'un *moineau rouge sans queue* , et l'autre *moineau rouge à queue* ; cette erreur et ses descriptions ont été copiées par presque tous les ornithologues :

2°. Le *tijepiranga* de Marcgrave :

3°. Le *chilottotl* de Fernandès :

4°. Et enfin le merle du Brésil de Belon , qu'il a ainsi nommé , parce que ceux qui apportaient en France quelques-uns de ces oiseaux , les appelaient *merles du Brésil*.

Ces oiseaux appartiennent aux climats chauds du

Mexique, du Pérou et du Bresil; mais ils sont fort rares à la Guiane. Belon dit que de son tems les marchands qui venaient du Bresil, apportaient beaucoup de ces oiseaux et en tiraient un grand profit.

On doit présumer que c'est du scarlatte qu'il faut entendre ce que les voyageurs disent du ramage du cardinal; car le *cardinal huppé* étant du genre des gros becs, doit être silencieux comme eux.

Nous regardons encore comme des variétés de cette espèce, 1°. le *cardinal tacheté*, cité par M. Brisson, qui ne diffère de notre scarlatte qu'en ce que quelques plumes du dos et de la poitrine sont bordées de vert; ce qui forme des taches de cette couleur qui ont la figure d'un croissant.

2°. Le *cardinal à collier*, cité par M. Brisson, qui a la taille et les couleurs du scarlatte, mais qui a de plus les petites couvertures et les bords des penes des ailes bleus, et de chaque côté du cou deux grandes taches de la même couleur.

3°. *L'oiseau mexicain*, que Hermandès a indiqué par la phrase suivante, *avis Mexicana psittaci colore*, et que M. Brisson, d'après lui, a décrit comme s'il l'avait vu, sous le nom de *cardinal du Mexique*.

Au reste, ces oiseaux volent en troupe; on les prend facilement avec des lacets et autres petits pièges; ils s'appriivoisent aisément, et de plus ils sont gras et bons à manger.

V. *Le tangara du Canada*. Cet oiseau a été décrit exactement par M. Brisson.

VI. *Le tangara du Mississipi*,

VII. *Le catmail*, ou *la cravate*. Cette espèce est nouvelle, et c'est M. Sonini de Mononcourt qui nous l'a donnée pour le cabinet. Nous avons tiré son nom du caractère le plus apparent, son plumage étant d'une couleur uniforme cendrée, un peu plus claire sous le ventre, à l'exception du devant et du derrière de la tête, de la gorge, et du haut de la poitrine, sur lesquelles parties s'étend une couleur noire en forme de cravate, ce qui lui a fait donner le nom de *tangara à cravate noire*.

VIII. *Le mordoré*. Cette espèce est encore nouvelle, et a été apportée, comme la précédente, par M. Sonini de Mononcourt. Ses dimensions sont les mêmes que celles du précédent; sa longueur est de sept pouces; la tête, les ailes et la queue sont d'un beau noir lustré; le reste du corps est d'une belle couleur mordoré, plus foncée sur le devant du cou et la poitrine, et c'est de ce caractère très-apparent que nous avons tiré son nom.

IX. *L'onglet*. Dans cet oiseau, chaque ongle a, sur chacune des faces latérales, une petite rainure concentrique au contour des bords de cette face, et c'est de ce caractère singulier que nous avons tiré son nom.

X. *Le tangara noir, et le tangara roux*.

XI. *Le turquin*. Nous avons donné à ce tangara le nom de *turquin*, parce qu'il a toutes les parties inférieures du corps, le dessus de la tête et les côtés du cou, d'un bleu turquin; le front, le dessus du corps, les ailes et la queue sont noirs; il y a quelques taches de cette couleur noire près des jambes, et une bande assez large au bas de la poitrine.

XII. *Le bec-d'argent.* Nos colons de Cayenne ont donné à cet oiseau le nom de *bec-d'argent*, que nous avons adopté, parce qu'il exprime un caractère spécifique bien marqué, et qui consiste en ce que les bases de la mandibule inférieure du bec se prolongent jusque sous les yeux en s'arrondissant, et forment de chaque côté une plaque épaisse qui, lorsque l'oiseau est vivant, paraît être de l'argent le plus brillant; cet éclat se ternit quand l'oiseau est mort.

XIII. *L'esclave.* Nous conserverons à cet oiseau le nom d'*esclave* qu'il porte à Saint-Domingue, selon M. Brisson.

XIV. *Le bluet.* Cet oiseau a été indiqué sous le nom de *l'évêque de Cayenne*.

XV. *Le rouge-cap.* Nous appelons cet oiseau *rouge-cap*, parce que sa tête entière est couverte d'une belle couleur rouge.

XVI. *Le tangara vert du Bresil.*

XVII. *L'olivet.* Nous lui avons donné ce nom, parce qu'il est partout d'un vert couleur d'olive, plus foncé sur le dessus du corps, et plus clair en dessous.

XVIII. *Le tangara diable-enrhumé.* C'est le nom que les créoles de Cayenne donnent à cet oiseau, dont le plumage est mélangé de bleu, de jaune et de noir, et dont le dessus et les côtés de la tête, la gorge, le cou et le croupion, la partie antérieure du dos, sont noirs, sans aucune teinte de bleu.

XIX. *Le verderoux.* Nous avons appelé cet oiseau *verderoux*, parce qu'il a tout le plumage d'un vert

plus ou moins foncé, à l'exception du front qui est roux des deux côtés de la tête, sur lesquels s'étendent deux bandes de cette couleur, depuis le front jusqu'à la naissance du cou en arrière de la tête; le reste de la tête est gris cendré.

XX. *Le passe-vert, ou moineau à tête rouge de Cayenne. Tangara à tête rouge de Brisson.*

XXI. *Le passe-vert à tête bleue, variété.*

XXII. *Le tricolor, tangara varié à tête verte de Cayenne.*

XXIII. *Le gris-olive, ou tangara olive de la Louisiane.*

XXIV. *Le septicolor.* Nous appelons *septicolor* cette espèce de tangara, parce que son plumage est varié de sept couleurs bien distinctes.

XXV. *Le tangara bleu.*

XXVI. *Le tangara à gorge noire.*

XXVII. *La coiffe noire.*

Les tangaras de moyenne grandeur dont nous venons de faire l'énumération, ne sont en général pas plus gros qu'une linotte; ceux dont nous allons donner la description, sont encore sensiblement plus petits, et il y en a qui ne sont pas plus gros qu'un roitelet.

XXVIII. *Le rouverdin.*

Ce nom que nous lui avons donné, indique, pour ainsi dire toute la description des couleurs de l'oiseau; car il a le corps entièrement vert avec la tête rousse: seulement il a sur la poitrine une légère couleur bleue avec une tache jaune sur le haut de l'aile.

XXIX. *Le syacou.*

XXX. *L'organiste.*

XXXI. *Le jacarini*. Cet oiseau a été nommé *jacarini* par les Bressiliens.

XXXII. *Le teité*.

XXXIII. *Le tangara nègre*. Ce petit oiseau est d'un bleu si foncé, qu'il paraît parfaitement noir, et que ce n'est qu'en le regardant de près, que l'œil est frappé de quelques reflets bleus.

XXXIV. *L'oiseau silencieux*. Cet oiseau est d'une espèce que nous ne pouvons rapporter à aucun genre, et que nous ne plaçons après les tangaras que parce qu'il a, par sa conformation extérieure, quelque rapport avec eux : mais il en diffère tout-à fait par les habitudes naturelles ; car il ne fréquente pas, comme eux, les endroits découverts ; il ne va pas en compagnie, on le trouve toujours seul dans le fond des grands bois fort éloignés des endroits habités, et on ne l'a jamais entendu ramager ni même jeter aucun cri ; il sautille plutôt qu'il ne vole, et ne se repose que rarement sur les branches les plus basses des arbrisseaux, car d'ordinaire il se tient à terre. Toutes ses habitudes sont, comme l'on voit, bien différentes de celles des tangaras ; mais il leur ressemble par la forme du corps et des pieds ; il a une légère échancrure aux deux côtés du bec, qui néanmoins est plus alongé que le bec des tangaras ; il est du même climat de l'Amérique ; et ce sont ces rapports communs qui nous ont déterminés à placer cet oiseau à la suite de ce genre.



De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 L'ORTOLAN. 2 LE BRUANT DE FRANCE. 3 LE BOUVREUIL.

L'ORTOLAN.

IL est très-probable que notre ortolan n'est autre chose que la miliaire de Varron , ainsi appelée parce qu'on engraisait cet oiseau avec du millet.

L'ortolan , lorsqu'il est gras , est un morceau très-fin et très-recherché. A la vérité , ces oiseaux ne sont pas toujours gras lorsqu'on les prend ; mais il y a une méthode assez sûre pour les engraisser. On les met dans une chambre parfaitement obscure , c'est-à-dire , dans laquelle le jour extérieur ne puisse pénétrer ; on l'éclaire avec des lanternes entretenues sans interruption , afin que les ortolans ne puissent point distinguer le jour de la nuit ; on les laisse courir dans cette chambre , où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet : avec ce régime ils engraissent extraordinairement , et finiraient par mourir de gras-fondure , si l'on ne prévenait cet accident en les tuant à propos. Lorsque le moment a été bien choisi , ce sont de petits pelotons de graisse , et d'une graisse délicate , appétissante , exquise ; mais elle pèche par son abondance même , et l'on ne peut en manger beaucoup : la nature , toujours sage , semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès , afin de nous sauver de notre intempérance.

Les ortolans gras se cuisent très-facilement , soit au bain-marie , soit au bain de sable , de cendre , etc. , et l'on peut très-bien les faire cuire ainsi dans une coque d'œuf naturelle ou artificielle , comme on y faisait cuire autrefois les becs-figues.

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair , ou

plutôt de leur graisse , n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage : cependant , lorsqu'on les tient en cage , ils chantent au printems , à peu près comme le bruant ordinaire , et chantent , ainsi que je l'ai dit plus haut , la nuit comme le jour ; ce que ne fait pas le bruant. Dans les pays où il y a beaucoup de ces oiseaux , et où par conséquent ils sont bien connus , comme en Lombardie , non-seulement on les engraisse pour la table , mais on les élève aussi pour le chant , et M. Salerne trouve que leur voix a de la douceur. Cette dernière destination est la plus heureuse pour eux , et fait qu'ils sont mieux traités et qu'ils vivent davantage ; car on a intérêt de ne point étouffer leur talent en les excédant de nourriture. S'ils restent long-tems avec d'autres oiseaux , ils prennent quelque chose de leur chant , sur-tout lorsqu'ils sont fort jeunes ; mais je ne sache pas qu'on leur ait jamais appris à prononcer des mots , ni à chanter des airs de musique.

Ces oiseaux arrivent ordinairement avec les hirondelles ou peu après , et ils accompagnent les cailles ou les précèdent de fort peu de tems. Ils viennent de la basse Provence , et remontent jusqu'en Bourgogne , surtout dans les cantons les plus chauds où il y a des vignes : ils ne touchent cependant point aux raisins , mais ils mangent les insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne. En arrivant ils sont un peu maigres , parce qu'ils sont en amour. Ils font leurs nids sur les ceps , et les construisent assez négligemment , à peu près comme ceux des alouettes : la femelle y dépose quatre ou cinq œufs grisâtres , et fait ordinairement deux pontes par an. Dans d'autres pays , tels que la Lorraine , ils font leurs nids à terre , et par préférence dans les blés.

La jeune famille commence à prendre le chemin des

provinces méridionales dès les premiers jours du mois d'août ; les vieux ne partent qu'en septembre et même sur la fin. Ils passent dans le Forès , s'arrêtent aux environs de Saint-Chaumont et de Saint-Étienne : ils se jettent dans les avoines , qu'ils aiment beaucoup ; ils y demeurent jusqu'aux premiers froids , s'y engraisent , et deviennent pesans au point qu'on les pourrait tuer à coups de bâton. Dès que le froid se fait sentir , ils continuent leur route pour la Provence ; c'est alors qu'ils sont bons à manger , sur-tout les jeunes : mais il est plus difficile de les conserver que ceux que l'on prend au premier passage. Dans le Béarn , il y a pareillement deux passes d'ortolans et par conséquent deux chasses , l'une au mois de mai , et l'autre au mois d'octobre.

Quelques personnes regardent ces oiseaux comme étant originaires d'Italie , d'où ils se sont répandus en Allemagne et ailleurs ; cela n'est pas sans vraisemblance , quoiqu'ils nichent aujourd'hui en Allemagne , où on les prend pêle-mêle avec les bruants et les pinsons : mais l'Italie est un pays plus anciennement cultivé ; d'ailleurs il n'est pas rare de voir ces oiseaux , lorsqu'ils trouvent sur leur route un pays qui leur convient , s'y fixer et l'adopter pour leur patrie , c'est-à-dire , pour s'y perpétuer.

Le mâle a la gorge jaunâtre , bordée de cendré ; le tour des yeux du même jaunâtre ; la poitrine , le ventre et les flanes , roux , avec quelques mouchetures , d'où lui est venu le nom italien de *tordino* ; les couvertures inférieures de la queue de la même couleur , mais plus claire ; la tête et le cou , cendré olivâtre ; le dessus du corps varié de marron brun et de noirâtre ; le croupion et les couvertures supérieures de la queue d'un marron brun uniforme ; les plumes de l'aile noirâtres , les grandes bordées extérieurement de gris , les moyen-

nes de roux ; leurs couvertures supérieures variées de brun et de roux , les inférieures d'un jaune soufre ; les pennes de la queue noirâtres , bordées de roux , les deux plus extérieures bordées de blanc ; enfin le bec et les pieds jaunâtres.

La femelle a un peu plus de cendré sur la tête et sur le cou , et n'a pas de tache jaune au dessous de l'œil : en général , le plumage de l'ortolan est sujet à beaucoup de variétés.

VARIÉTÉS DE L'ORTOLAN.

I. *L'ortolan jaune.* Aldrovande , qui a observé cette variété , nous dit que son plumage était d'un jaune paille , excepté les pennes des ailes , qui étaient terminées de blanc , et dont les plus extérieures étaient bordées de cette même couleur. Autre singularité , cet individu avait le bec et les pieds rouges.

II. *L'ortolan blanc.* Aldrovande compare sa blancheur à celle du cigne , et dit que tout son plumage , sans exception , est de cette blancheur. Le sieur Burel de Lyon , qui a nourri pendant long-tems des ortolans , m'assure qu'il en a vu plusieurs lorsqu'ils ont blanchi en vieillissant.

III. *L'ortolan noirâtre.* Le sieur Burel a aussi vu des ortolans qui avaient sans doute le tempérament tout autre que ceux dont on vient de parler , puisqu'ils ont noirci en vieillissant. L'individu observé par Aldrovande avait la tête et le cou verts , un peu de blanc sur la tête et sur deux pennes de l'aile ; le bec rouge et les pieds cendrés ; tout le reste était noirâtre.

IV. *L'ortolan à queue blanche.* Il ne diffère de l'ortolan que par la couleur de sa queue , et en ce que toutes les teintes de son plumage sont plus faibles.

V. J'ai observé un individu qui avait la gorge jaune mêlé de gris ; la poitrine grise , et le ventre roux.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'ORTOLAN.

I. *L'ortolan de Roseaux.* Les ortolans de roseaux se plaisent dans les lieux humides , et nichent dans les joncs , comme leur nom l'annonce ; cependant ils gagnent quelquefois les hauteurs dans les tems de pluie : au printemps , on les voit le long des grands chemins , et sur la fin d'août ils se jettent dans les blés. M. Kramer assure que le millet est la graine qu'ils aiment le mieux. En général , ils cherchent leur nourriture le long des haies et dans les champs cultivés , comme les bruants ; ils s'éloignent peu de terre et ne se perchent guère que sur les buissons. Jamais ils ne se rassemblent en troupes nombreuses ; on n'en voit guère que trois ou quatre à la fois. Ils arrivent en Lorraine vers le mois d'avril , et s'en retournent en automne ; mais ils ne s'en retournent pas tous , et il y en a toujours quelques-uns qui restent dans cette province pendant l'hiver. On en trouve en Suède , en Allemagne , en Angleterre , en France , et quelquefois en Italie , etc.

Ce petit oiseau a presque toujours l'œil au guet , comme pour découvrir l'ennemi ; et lorsqu'il a aperçu quelques chasseurs , il jette un cri qu'il répète sans cesse , et qui non-seulement les ennuie , mais quelquefois avertit le gibier , et lui donne le tems de faire sa

retraite. J'ai vu des chasseurs fort impatientés de ce cri, qui a du rapport avec celui du moineau. L'ortolan de jongs a outre cela un chant fort agréable au mois de mai, c'est-à-dire, au tems de la ponte.

Cet oiseau est un véritable hoche-queue; car il a dans la queue un mouvement de haut en bas, assez brusque et plus vif que les lavandières.

II. *La coqueluche.* Une espèce de coqueluchon d'un beau noir recouvre la tête, la gorge et le cou de cet oiseau, puis descend en pointe sur sa poitrine, à peu près comme dans l'ortolan de roseaux.

III. *Le gavoué de Provence.* Il est remarquable par une plaque noire qui couvre la région de l'oreille, par une ligne de la même couleur, qui lui descend de chaque côté du bec en guise de moustaches, et par la couleur cendrée qui règne sur la partie inférieure du corps.

IV. *Le mitilène de Provence.* Cet oiseau diffère du précédent en ce que le noir qu'il a sur les côtés de la tête, se réduit à trois bandes étroites, séparées par des espaces blancs, et en ce que le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont nuancés de plusieurs roux.

V. *L'ortolan de Lorraine.*

VI. *L'ortolan de la Louisiane.* On retrouve sur la tête de cet oiseau d'Amérique la bigarrure de blancâtre et de noir qui est commune à presque tous nos ortolans: mais au lieu d'avoir la queue un peu fourchue, il l'a au contraire un peu étagée.

VII. *L'ortolan à ventre jaune du cap de Bonne-Espérance.* Nous devons cet ortolan à M. Sonnerat ; c'est un des plus beaux de la famille.

VIII. *L'ortolan du cap de Bonne-Espérance.* Si l'ortolan à ventre jaune du cap de Bounc-Espérance efface tous les autres ortolans par la beauté de son plumage , celui-ci semble être venu du même pays tout exprès pour les faire briller par la comparaison de ses couleurs sombres , faibles ou équivoques.

IX. *L'ortolan de neige.* Les montagnes de Spitzberg, les Alpes lappones , les côtes du détroit d'Hudson , et peut-être des pays encore plus septentrionaux , sont le séjour favori de cot ortolan pendant la belle saison ; si toutefois il est une belle saison dans des climats aussi rigoureux.

X. *L'agripenne , ou l'ortolan de riz.* Cet oiseau est voyageur , et le motif de ses voyages est connu : on en voit au mois de septembre des troupes nombreuses , ou plutôt on les entend passer pendant la nuit , venant de l'île de Cuba , où le riz commence à durcir , et se rendant à la Caroline , où cette graine est encore tendre. Ces troupes ne restent à la Caroline que trois semaines , et au bout de ce tems elles continuent leur route du côté du nord , cherchant des graines moins dures ; elles vont ainsi de station en station jusqu'au Canada , et peut-être plus loin. Mais ce qui pourra surprendre , et qui n'est cependant pas sans exemple , c'est que ces volées ne sont composées que de femelles. On s'est assuré , dit-on , par la dissection d'un grand nombre d'individus , qu'il n'arrivait au mois de septembre que des femelles , au lieu qu'au commencement du printemps les femelles et les mâles passent ensemble ; et c'est en effet l'époque marquée par la nature pour le rapprochement des deux sexes.

LE BRUANT DE FRANCE.

LE tubercule osseux ou grain d'orge que cet oiseau a dans le palais , est le titre inecontestable par lequel il prouve sa parenté avec les ortolans ; il a encore avec eux plusieurs autres traits de conformité , soit dans la forme extérieure du bec et de la queue , soit dans la proportion des autres parties et dans le bon goût de sa chair. M. Saterne remarque que son eri est à peu près le même , et que c'est d'après ce eri , semblable , dit-il , à celui de l'ortolan , qu'on l'appelle dans l'Orléanois *binery*.

Le bruant fait plusieurs pontes , la dernière en septembre. Il pose son nid à terre , sous une motte , dans un buisson , sur une touffe d'herbe , et dans tous ces cas il le fait assez négligemment : quelquefois il l'établit sur les basses branches des arbustes ; mais alors il le construit avec un peu plus de soin. La paille , la mousse et les feuilles sèches sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors ; les racines et la paille plus menue , le crin et la laine , sont ceux dont il se sert pour mater lasser le dedans. Ses œufs , le plus souvent au nombre de quatre ou cinq , sont tachetés de brun de différentes nuances , sur un fond blanc : mais les taches sont plus fréquentes au gros bout. La femelle couve avec tant d'affection , que souvent elle se laisse prendre à la main , en plein jour. Ces oiseaux nourrissent leurs petits de graines , d'insectes , et même de hannetons , ayant la précaution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs

ailes , qui seraient trop dures. Ils sont granivores ; mais on sait bien que cette qualité ne leur interdit pas les insectes. Le millet et le chènevis sont les graines qu'ils aiment le mieux. On les prend au lacet avec un épi d'avoine pour tout appât : mais ils ne se prennent pas , dit-on , à la pipée. Ils se tiennent l'été autour des bois, le long des haies et des buissons ; quelquefois dans les vignes , mais presque jamais dans l'intérieur des forêts. L'hiver une partie change de climat ; ceux qui restent , se rassemblant entr'eux et se réunissant avec les pinsons, les moineaux , etc. , forment des troupes très-nombreuses , sur-tout dans les jours pluvieux ; ils s'approchent des fermes , et même des villes et des grands chemins , où ils trouvent leur nourriture sur les buissons , et jusque dans la fiente des chevaux , etc. Dans cette saison , ils sont presque aussi familiers que les moineaux. Leur vol est rapide ; ils se posent au moment où l'on s'y attend le moins , et presque toujours dans le plus épais du feuillage , rarement sur une branche isolée. Leur cri ordinaire est composé de sept notes , dont les six premières égales et sur le même ton , et la dernière plus aiguë et plus traînée , *tī , tī , tī , tī , tī , tī , tī* ¹ .

Les bruants sont répandus dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'à l'Italie inclusivement , et par conséquent peuvent s'accoutumer à des températures très-différentes , c'est ce qui arrive à la plupart des oiseaux

¹ Selon quelques-uns , ils ont encore un autre cri , *vignerot , vignerot , vignerot , titchye*. Olin dit qu'ils imitent en partie le ramage des pinsons , avec lesquels ils volent en troupes. Frisch dit qu'ils prennent aussi quelque chose du chant du canari lorsqu'ils l'entendent étant jeunes , et il ajoute que le métis provenant du mâle bruant et de la femelle canari chante mieux que son père. M. Guys assure que le chant du mâle bruant devient agréable à l'approche du mois d'août. Aldrovande parle aussi de son beau ramage.

qui se familiarisent plus ou moins avec l'homme , et savent tirer parti de sa société.

Le mâle est remarquable par l'éclat des plumes jaunes qu'il a sur la tête et sur la partie inférieure du corps : mais sur la tête , cette couleur est variée de brun ; elle est pure sur les côtés de la tête , sous la gorge , sous le ventre et sur les couvertures du dessous des ailes , et elle est mêlée de marron clair sur tout le reste de la partie inférieure. L'olivâtre règne sur le cou et les petites couvertures supérieures des ailes ; le noirâtre mêlé de gris et de marron clair , sur les moyennes et les plus grandes , sur le dos , et même sur les quatre premières pennes de l'aile ; les autres sont brunes , et bordées , les grandes de jaunâtre , les moyennes de gris ; les pennes de la queue sont brunes aussi , et bordées , les deux extérieures de blanc , et les dix autres de gris blanc ; enfin leurs couvertures supérieures sont d'un marron clair , terminées de gris blanc. La femelle a moins de jaune que le mâle , et elle est plus tachetée sur le cou , la poitrine et le ventre : tous deux ont les bords du bec inférieur rentrants et reçus dans le supérieur ; les bords de celui-ci échancrés près de la pointe ; la langue divisée en filets déliés par le bout : enfin l'ongle postérieur est le plus long de tous. L'oiseau pèse cinq ou six gros ; il a sept pouces et demi de tube intestinal ; des vestiges de cœcum ; l'œsophage long de deux pouces et demi , se dilatant près du gésier ; le gésier musculeux ; la vésicule du fiel très-petite. Dans l'ovaire de toutes les femelles que j'ai disséquées , il s'est trouvé des œufs de grosseur inégale.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU BRUANT.

I. *Le zizi*, ou *bruant de haie*. Il a à peu près la même taille et les mêmes mœurs que notre premier bruant ; en sorte qu'on peut légitimement soupçonner que ces deux oiseaux étant mieux connus, pourront se rapporter à la même espèce.

II. *Le bruant fou*. Les Italiens ont ainsi appelé cet oiseau, parce qu'il donne indifféremment dans tous les pièges, et que cette insouciance de soi-même et de sa propre conservation est en effet la plus grande marque de folie, même dans les animaux ; mais, comme nous l'avons remarqué, le bruant et le zizi participent plus ou moins à cette espèce de folie, et l'on peut la regarder comme une maladie de famille, que le bruant dont il s'agit ici a seulement dans un plus haut degré : je lui ai donc conservé le nom qu'il porte en Italie, avec d'autant plus de raison que celui de *bruant des prés* me paraît ne lui point convenir, les oiseleurs et les chasseurs les plus attentifs m'ayant assuré unanimement qu'ils n'avaient jamais vu dans les prés de ces prétendus bruants des prés.

III. *Le proyer*. C'est un oiseau de passage, et que l'on voit arriver de bonne heure au printemps. Je suis surpris qu'on ne l'ait pas appelé *bruant des prés*, car il ne s'éloigne guère des prairies dans la belle saison ; il y établit son nid, ou bien dans les orges, les avoines, les millières, etc., rarement à plate terre, mais trois ou quatre pouces au dessus du sol, dans l'herbe la plus serrée et assez forte pour porter ce nid.

IV. *Le guirnegat*. Si ce bruant n'était point de l'Amérique méridionale, et que son cri ne fût point différent de celui de notre bruant, je ne l'aurais donné que comme une variété de celui-ci : il est même en quelque sorte plus bruant que le nôtre ; car il a plus de jaune que le nôtre n'en a communément, et je ne doute pas que ces deux races ne se croisassent avec succès, et qu'il ne résultât de leur mélange des individus féconds et perfectionnés.

V. *La thérèse jaune*.

VI. *La flavéole*.

VII. *L'olive*. Ce petit bruant, qui se trouve à Saint-Domingue, n'est guère plus gros qu'un roitelet.

VIII. *L'amazone*. Cet oiseau se trouve à Surinam. On le compare, pour la grosseur, à notre mésange. Il a le dessus de la tête fauve ; les couvertures inférieures des ailes, blanchâtres ; le reste du plumage, brun.

IX. *L'embérise à cinq couleurs*.

X. *Le mordoré*. Tout le corps de cet oiseau est mordoré, tant dessus que dessous, et presque partout de la même teinte ; les couvertures des ailes, leurs pennes et celles de la queue sont brunes, bordées d'un mordoré plus ou moins clair ; le bec est brun, et les pieds sont jaunâtres, teintes légèrement de mordoré ; en sorte que c'est avec raison que nous avons donné à cet oiseau le nom de *mordoré*. On le trouve dans l'île de Bourbon. Sa taille est à peu près celle du bruant ; mais il a la queue plus courte et les ailes plus longues : celles-là ne dépassent celles-ci que de dix lignes environ,

XI. *Le gonambouch.* Seba nous apprend que cet oiseau est très-commun à Surinam, qu'il a la taille de l'alouette, et qu'il chante comme le rossignol, par conséquent beaucoup mieux qu'aucun de nos bruants; ce qui est remarquable dans un oiseau d'Amérique. Les habitans du pays disent qu'il aime beaucoup le maïs ou blé de Turquie, et qu'il se perche très-souvent sur cette plante, tout au haut de sa tige.

XII. *Le bruant familier.* Cet oiseau se trouve en Asie; il est à peu près de la taille du tarin.

XIII. *Le cul-rousset.* Nous devons cette espèce à M. Brisson, qui l'a décrite sur un individu venant du Canada.

XIV. *L'azuroux.* C'est encore M. Brisson qui a fait connaître cet oiseau, lequel est aussi originaire du Canada.

XV. *Le bonjour-commandeur.* On appelle ainsi, dans l'île de Cayenne, une espèce de bruant qui a coutume de chanter au point du jour, et que les colons sont à portée d'entendre, parce qu'il vit autour des maisons. Quelques-uns l'appellent *bruant de Cayenne*: il ressemble parfaitement à celui du cap de Bonne-Espérance.

Le mâle a sur la tête une calotte noire, traversée par une bande grise; les joues cendrées; une raie noire qui s'étend de la base du bec à la calotte dont j'ai parlé; au dessous de cette calotte, parderrière, un demi-collier roux; le dessus du corps d'un brun verdâtre, varié sur le dos par des taches noires oblongues; les couvertures des ailes, bordées de roussâtre; tout le dessous du corps, cendré.

XVI. *Le catfat.*

LE BOUVREUIL.

LA nature a bien traité cet oiseau ; car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté , d'abord après la première mue ; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection. Un bouvreuil qui n'a point eu de leçons , n'a que trois cris , tous fort peu agréables : le premier , je veux dire celui par lequel il débute ordinairement , est une espèce de coup de sifflet ; il n'en fait d'abord entendre qu'un seul , puis deux de suite , puis trois et quatre , etc. Le son de ce sifflet est pur ; et quand l'oiseau s'anime , il semble articuler cette syllabe répétée , *tui , tui , tui* , et ses sons ont plus de force. Ensuite il fait entendre un ramage ¹ plus suivi , mais plus grave , presque enroué et dégénérant en fausset. Enfin dans les intervalles il a un petit cri intérieur , sec et coupé , fort aigu , mais en même tems fort doux , et si doux , qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son , fort ressemblant à celui d'un ventriloque , sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier , mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'abdomen. Tel est le chant du bouvreuil de la nature , c'est-à-dire , du bouvreuil sauvage abandonné à lui-même , et n'ayant eu d'autre

¹ Voici ce ramage , autant que l'on peut noter le ramage d'un oiseau : *sf , üt , üt , üt , üt , sf , rë , üt , üt , üt , üt , üt , üt , sf , rë , üt*. Il disait encore avec cette même voix , *ut , la , ut , mi , ut , la*. Quelquefois ces passages étaient précédés d'un ton traîné dans le même genre , mais sans aucune inflexion , et qui ressemblait à une espèce de miaulement.

modèle que ses père et mère , aussi sauvages que lui ; mais lorsque l'homme daigne se charger de son éducation , lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût , lui faire entendre avec méthode ¹ des sons plus beaux , plus moelleux , mieux filés ; l'oiseau docile , soit mâle , soit femelle ² , non-seulement les imite avec justesse , mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître , sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine , et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant , une expression intéressante , qui ferait presque soupçonner en lui une âme sensible , et qui peut bien nous tromper dans le disciple , puisqu'elle nous trompe si souvent dans l'instituteur. Au reste , le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel , et même d'un attachement très-fort et très-durable : on en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière , vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année , et , au bout de ce tems , reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés , et revenir à elle pour ne la plus abandonner ³ ; on en a vu d'autres qui , ayant été forcés de quitter leur premier maître , se sont laissémourir de regret. Ces oiseaux se souviennent fort bien et quelque fois trop bien de ce qui leur a nui : un d'eux ayant été jeté par terre avec sa cage par des gens

¹ On prétend que pour bien réussir avec les bouvreuils , il faut les siffler , non pas avec le petit flageolet à serins , mais avec la flûte traversière ou la flûte à bec ; dont le son est plus grave et plus plein. Le bouvreuil sait aussi se rendre propre le ramage des autres oiseaux.

² La femelle du bouvreuil est , dit-on , la seule de toutes les femelles des oiseaux de ramage qui apprenne à siffler aussi bien que le mâle.

³ Un de ces oiseaux , qui revint à sa maîtresse après avoir vécu un an dans les bois , avait toutes les plumes chiffonnées et tortillées. La liberté a ses inconvéniens , sur-tout pour un animal dépravé par l'esclavage.

de la vile populace , n'en parut pas fort incommodé d'abord ; mais dans la suite on s'aperçut qu'il tombait en convulsion toutes les fois qu'il voyait des gens mal vêtus , et il mourut dans un de ces accès , huit mois après le premier événement.

Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes ; ils y font leur nid sur les Laissons , à cinq ou six pieds de haut , et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors , et de matières plus mollettes en dedans ; il a , dit-on , son ouverture du côté le moins exposé au mauvais vent : la femelle y pond de quatre à six œufs ² , d'un blanc sale , un peu bleuâtre , environnés , près du gros bout , d'une zone formée par des taches de deux couleurs , les unes d'un violet éteint , les autres d'un noir bien tranché. Cette femelle dégorge la nourriture à ses petits , ainsi que les chardonnerettes , linottes , etc. et le mâle a aussi grand soin de sa femelle ; M. Linnæus dit qu'il tient quelquefois fort long-tems une araignée dans son bec pour la donner à sa compagne. Les petits ne commencent à siffler que lorsqu'ils commencent à manger seuls , et dès-lors ils ont l'instinct de la bienfaisance , si ce que l'on m'a assuré est vrai , que de quatre jeunes bouvreuils d'une même nichée , tous quatre élevés ensemble , les trois aînés , qui savaient manger seuls , donnaient la becquée au plus jeune , qui ne le savait pas encore. Après que l'éducation est finie , les père et mère restent appariés , et le sont encore tout l'hiver ; car on les voit toujours deux à deux , soit qu'ils voyagent , soit qu'ils restent : mais ceux qui restent dans le même pays , quittent les bois au tems des neiges , descendent de leurs

* Jusqu'à huit , suivant M. Salerne , qui s'était bien assuré , sans doute , que l'on n'avait pas réuni les œufs de deux nids dans un seul.

montagnés , abandonnent les vignes , où ils se jettent sur l'arrière-saison , et s'approchent des lieux habités , ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins : ceux qui voyagent , partent , avec les bécasses , aux environs de la Toussaints , et reviennent dans le mois d'avril. Ils se nourrissent en été de toutes sortes de graines , de baies , d'insectes , de prunelles , et l'hiver de grains de genièvre , des bourgeons de tremble , de l'aune , du marsaule , etc. d'où leur est venu le nom d'*bourgeonneux*. On les entend , pendant cette saison , siffler , se répondre , et égayer par leur chant , quoiqu'un peu triste , le silence encoro plus triste qui règne alors dans la nature.

Ces oiseaux passent auprès de quelques personnes pour être attentifs et réfléchis : du moins ils ont l'air pensant , et , à juger par la facilité qu'ils ont d'apprendre , on ne peut nier qu'ils ne soient capables d'attention jusqu'à un certain point ; mais aussi , à juger par la facilité avec laquelle ils se laissent approcher et se prennent dans les différens pièges , on ne peut s'empêcher d'avouer que leur attention est souvent en défaut. Comme ils ont la peau très-fine , ceux qui se prennent aux gluaux perdent , en se débattant , une partie de leurs plumes et même de leurs pennes , à moins que l'on n'aille les débarrasser promptement. Il faut encore remarquer que les individus dont le plumage sera le plus beau , seront ceux qui auront le moins de disposition pour apprendre à siffler ou à chanter , parce que ce seront les plus vieux , et par conséquent les moins dociles. Au reste , quoique vieux , ils s'accoutument facilement à la cage , pourvu que , dans les premiers jours de leur captivité , on leur donne à manger largement. Ils se privent aussi très-bien , comme je l'ai dit plus haut ; mais il y faut du tems , de la patience et des

soins raisonnés : c'est pourquoi l'on n'y réussit pas toujours. Il est rare que l'on n'en prenne qu'un seul à la fois ; le second se fait bientôt prendre , pour peu qu'il entende son camarade : ils redoutent moins l'esclavage qu'ils ne craignent de se séparer.

On a dit , on a écrit , que le serin , qui s'allie avec tant d'autres espèces , ne s'alliait jamais avec celle du bouvreuil , et on en a donné pour raison que le mâle bouvreuil ouvre le bec lorsqu'il est en amour , et que cela fait peur à la serine ; mais c'est une nouvelle preuve du risque que l'on court en avançant légèrement des propositions négatives , qu'un seul fait peut réfuter et détruire. M. le marquis de Piolenc m'a assuré avoir vu un bouvreuil mâle apparié avec une femelle canari ; que de cette union il résulta cinq petits , qui étaient éclos vers le commencement d'avril. Ils avaient le bec plus gros que les petits serins du même âge , et ils commençaient à se revêtir d'un duvet noirâtre ; ce qui donnait lieu de croire qu'ils tiendraient plus du père que de la mère : malheureusement ils moururent tous dans un petit voyage qu'on tenta de leur faire faire. Et ce qui donne du poids à cette observation , c'est que Frisch indique la manière d'apparier le mâle bouvreuil avec la femelle canari : il conseille de prendre ce mâle de la plus petite taille parmi ceux de son espèce , et de le tenir long-tems dans la même volière avec la femelle canari : il ajoute qu'il se passe souvent une année entière avant que cette femelle le laisse approcher et lui permette de manger dans son auget ; ce qui suppose que cette union est difficile , mais qu'elle n'est pas impossible.

On a remarqué que les bouvreuils avaient dans la queue un mouvement brusque de haut en bas , comme la lavandière , mais moins marqué. Ils vivent cinq à six

ans. Leur chair est mangeable , suivant quelques-uns ; elle n'est point bonne à manger , selon d'autres , à cause de son amertume : cela dépend de l'âge , de la saison et de la nourriture. Ils sont de la grosseur de notre moineau , et pèsent environ une once. Ils ont le dessus de la tête , le tour du bec et la naissance de la gorge , d'un beau noir lustré , qui s'étend plus ou moins , soit en avant , soit en arrière ; le devant du cou , la poitrine et le haut du ventre , d'un beau rouge ; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue et des ailes , blancs ; le dessus du cou , le dos et les scapulaires , cendrés ; le croupion blanc ; les couvertures supérieures et les plumes de la queue , d'un beau noir tirant sur le violet , et une tache blanchâtre sur la plume la plus extérieure ; les plumes des ailes d'un cendré noirâtre , d'autant plus foncé qu'elles sont plus voisines du corps ; la dernière de toutes , rouge en dehors ; les grandes couvertures des ailes , d'un beau noir changeant , terminées de gris clair rougeâtre ; les moyennes cendrées ; les petites d'un cendré noirâtre , bordé de rougeâtre ; l'iris noisette , le bec noirâtre , et les pieds bruns.

Les côtés de la tête , les côtés et le devant du cou , la poitrine , le haut du ventre , en un mot presque tout ce qui est rouge dans le mâle , est d'un cendré vineux dans la femelle , quelquefois même le bas-ventre ; elle n'a pas non plus ce beau noir changeant et lustré que le mâle a sur la tête et ailleurs : mais j'ai vu de ces femelles qui avaient la dernière des plumes de l'aile bordée de rouge , et qui n'avaient point de blanc sur la plus extérieure de celles de la queue. M. Linnæus ajoute qu'elle a le bout de la langue divisé en petits filets ; cependant je l'ai toujours trouvée bien entière , comme celle du mâle , ayant la forme d'un bec de cure-dent fort court.

Plusieurs jeunes bouvreuils que j'ai observés sur la fin de juin, avaient le front d'un roux clair; le devant du cou et la poitrine, d'un brun roussâtre; le ventre et les couvertures inférieures de la queue, d'un fauve qui allait toujours se dégradant du côté de la queue; le dessus du corps plus ou moins rembruni; la raie blanche de l'aile chargée d'une forte teinte de roussâtre; le croupion d'un blanc plus ou moins pur. On sent bien que tout cela est sujet à beaucoup de petites variétés.

VARIÉTÉS DU BOUVREUIL.

I. *Le bouvreuil blanc.* Schwenefeld parle d'un bouvreuil blanc que l'on avait pris aux environs du village de Frischbach en Silésie, et qui avait seulement quelques plumes noires sur le dos.

II. *Le bouvreuil noir.* Je comprends sous cette dénomination non-seulement les bouvreuils entièrement ou presque entièrement noirs, mais encore ceux qui commencent sensiblement à le devenir.

III. *Le grand bouvreuil noir d'Afrique.* Ce bouvreuil est tout noir à l'exception d'une très-petite tache blanche sur les grandes couvertures de l'aile.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU BOUVREUIL.

I. *Le bouveret.*

II. *Le bouvreuil à bec blanc.* C'est le seul oiseau de la Guiane que M. de Sonini reconnaisse pour un véritable bouvreuil.

III. *Le bouveron.*

IV. *Le bec-rond à ventre roux.* L'Amérique a ses bouvreuils , et j'en ai fait connaître une espèce d'après M. de Sonini.

Il demeure apparié toute l'année avec sa femelle. Ils sont très-vifs et peu farouches ; ils vivent autour des lieux habités , dans les terrains qui étaient auparavant en culture , et qui ont été abandonnés depuis peu. Ils se nourrissent de fruits et de graines , et font entendre, en sautillant , un cri assez semblable à celui du moineau , mais plus aigu. Ils font , avec une certaine herbe rougeâtre , un petit nid rond de deux pouces de diamètre intérieur , et le posent sur les mêmes arbustes où ils trouvent leur nourriture ; la femelle y pond trois ou quatre œufs.

Cet oiseau a le dessus de la tête , du cou et du dos , d'un gris brun ; les couvertures des ailes , leurs pennes et celles de la queue , de la même couleur , à peu près , bordées de blanc ou de marron clair ; la gorge , le devant du corps , les couvertures inférieures de la queue et le croupion , d'un marron foncé ; le bec et les pieds blancs.

Dans quelques individus , la gorge est du même gris brun que le dessus de la tête.

V. *Le bec-rond , ou bouvreuil bleu d'Amérique.* M. Brisson fait mention de deux bouvreuils bleus d'Amérique dont il fait deux espèces séparées : mais comme ils sont tous deux d'Amérique , tous deux de même grosseur , tous deux proportionnés à peu près de même , tous deux du même bleu , et qu'ils ne diffèrent que par la couleur des ailes , de la queue et du bec , j'ai crue devoir les rapporter à une seule et même es-

espèce , et regarder leurs différences comme produite par l'influence du climat.

VI. *Le bouvreuil , ou bec-rond noir et blanc.* Cet oiseau est du Mexique.

VII. *Le bouvreuil , ou bec-rond violet de la Caroline* Tout est violet dans cet oiseau , et d'un violet obscur , excepté le ventre , qui est blanc , les couvertures supérieures des ailes , où le violet est un peu mêlé de brun' , et les plumes de la queue et des ailes , qui sont mi-parties de violet et de brun , les premières suivant leur largeur et les dernières suivant leur longueur.

VIII. *Le bouvreuil , ou bec rond violet à gorge et sourcils rouges.* Cet oiseau est encore plus violet que le précédent ; car les plumes de la queue et des ailes sont aussi de cette couleur : mais ce qui relève son plumage , et donne du caractère et du jeu à sa physionomie , c'est sa gorge rouge ; ce sont de beaux sourcils rouges , que la nature s'est pluë à dessiner sur ce fond violet. La couleur rouge reparait encore sur les couvertures inférieures de la queue ; le bec et les pieds sont gris.

IX. *La huppe noir.* Le plumage de cet oiseau est peint des plus riches couleurs ; la tête noire , surmontée d'une huppe de même couleur ; le bec blanc ; tout le dessus du corps d'un rouge brillant ; le dessous d'un beau bleu ; une marque noire devant le cou. Voilà de quoi justifier ce que dit Seba de cet oiseau , qu'il ne le cède en beauté à aucun oiseau chanteur. On peut conclure delà , ce me semble , qu'il a quelque ramage. Il se trouve en Amérique.

X. *L'hambouvreux.* Quoique ce prétendu bou-

vreuil habite notre Europe, je ne le place cependant qu'après ceux d'Afrique et d'Amérique, parce que ce n'est point l'ordre géographique que je suis, et que son habitude de grimper, soit en montant, soit en descendant, le long des branches des arbres, comme les mésanges, celle de vivre de cerfs-volans et d'autres insectes, et sa queue étagée, semblent l'éloigner plus de nos houvreux qu'une distance de deux mille lieues entre le pays natal des uns et des autres.

Cet oiseau a le dessus de la tête et du cou d'un brun rougeâtre, teinté de pourpre; la gorge brune; un large collier de même couleur sur un fond blanc; la poitrine d'un brun jaunâtre, semé de taches noires un peu longues; le ventre et les couvertures inférieures de la queue blanches; le dos, les scapulaires, et tout le dessus du corps, comme la poitrine; deux taches blanches sur chaque aile; les plumes des ailes d'un brun clair et jaunâtre; celles de la queue d'un brun sombre dessus, mais blanches dessous; l'iris jaune, et le bec noir.

L'hambouveau est un peu plus grand que notre moineau-franc; il se trouve aux environs de la ville de Hambourg.

LE COLIOU.

L nous paraît que le genre de cet oiseau doit être placé entre celui des veuves et celui des bouvreuils : il tient au premier par les deux longues plumes qu'il porte , comme les veuves , au milieu de la queue , et il s'approche du second par la forme du bec , qui serait précisément la même que celle du bouvreuil s'il était convexe en dessous comme en dessus ; mais il est aplati dans la partie inférieure , et du reste tout semblable à celui du bouvreuil , étant également un peu crochu , et proportionnellement de la même longueur. D'autre côté, nous devons observer que la queue du coliou diffère de celle des veuves en ce qu'elle est composée de plumes étagées , dont les deux dernières , ou celles qui recouvrent et excèdent les autres , ne les surpassent que de trois ou quatre pouces , au lieu que les veuves ont une queue proprement dite , et des appendices à cette queue. J'entends par la queue proprement dite un amas de plumes attachées au croupion et d'égale longueur. Mais , outre cette queue qu'ont toutes les veuves , les unes , comme la veuve commune et la veuve dominicaine , ont deux plumes ; les autres en ont quatre , comme la veuve à quatre brins ; et les autres enfin ont six ou huit plumes , comme les veuves du cap de Bonne-Espérance. Toutes ces plumes excèdent celles de la queue proprement dite , et cet excédant dans certaines espèces n'est que de la longueur de la queue proprement dite ; et dans les autres , cet excédant ost du double et du triple de cette longueur. Les colious n'ont point cette queue pro-

prement dite ; car leur queue n'est composée que de plumes étagées. On doit encore observer que , dans les veuves , les plumes qui excèdent les autres plumes , ont des barbes assez longues et égales des deux côtés ; que ces barbes vont insensiblement en diminuant de longueur de la base à la pointe de la plume , excepté dans la veuve dominicaine et la veuve à quatre brins : dans la première , les plumes excédantes n'ont que des barbes fort courtes , qui vont en diminuant sensiblement de la base à la pointe de la plume ; dans la veuve à quatre brins , au contraire , les quatre plumes excédantes n'ont , dans leur longueur , que des barbes très-courtes , qui s'allongent et forment un épanouissement au bout des plumes ; et dans les colious , les plumes de la queue , soit celles qui excèdent , soit celles qui sont excédées , ont également des barbes , qui vont en diminuant de la base à la pointe des plumes. Ainsi le rapport réel entre la queue des veuves et celle des colious n'est que dans la longueur ; et celle de toutes les veuves dont la queue ressemble le plus à la queue des colious , est la veuve dominicaine.

M. Mauduit a fait , à cette occasion , deux remarques intéressantes. La première est que les longues queues , et les autres appendices ou ornemens que portent certains oiseaux , ne sont pas des parties surabondantes et particulières à ces oiseaux , dont les autres soient dépourvus ; ce ne sont , au contraire , que les mêmes parties communes à tous les autres oiseaux , mais seulement beaucoup plus étendus ; de sorte qu'en général les longues queues ne consistent que dans le prolongement de toutes les plumes , ou seulement de quelques plumes de la queue. De même les huppés ne sont que l'allongement des plumes de la tête. Il en est encore de même des plumes longues et étroites qui forment des

moustaches à l'oiseau de paradis ; elles ne paraissent être qu'une extension des plumes fines, étroites et oblongues, qui, dans tous les oiseaux, servent à couvrir le *méat auditif externe*. Les plumes longues et flottantes qui partent de dessous les ailes de l'oiseau de paradis commun, et celles qui représentent comme des doubles ailes dans le roi des oiseaux de paradis, sont les mêmes plumes qui partent des aisselles dans tous les autres oiseaux. Lorsque ces plumes sont couchées, elles sont dirigées vers la queue ; et lorsqu'elles sont relevées, elles sont transversales à l'axe du corps de l'oiseau. Ces plumes diffèrent, dans tous les oiseaux, des autres plumes, en ce qu'elles ont les barbes égales des deux côtés du tuyau ; elles représentent, quand elles sont relevées, de véritables rames, et l'on peut croire qu'elles servent non-seulement à soutenir les oiseaux, mais à prendre la direction du vent lorsqu'ils volent. Ainsi tous les ornemens du plumage des oiseaux ne sont que des prolongemens ou des excroissances des mêmes plumes plus petites dans le commun des oiseaux.

La seconde remarque de M. Mauduit est, que ces ornemens des plumes prolongées sont assez rares dans les climats froids et tempérés de l'un et l'autre continent, tandis qu'ils sont assez communs dans les oiseaux des climats les plus chauds, sur-tout dans l'ancien continent. Il n'y a guère d'oiseaux à longue queue, en Europe, que les faisans, les coqs, qui sont en même-temps souvent huppés, et qui ont de longues plumes flottantes sur les côtés, les pies, et la mésange à longue queue ; et de même nous ne connaissons guère, en Europe, d'autres oiseaux huppés que le grand, le moyen et le petit duc, la huppo, le cochevis et la mésange huppée. Quelques oiseaux d'eau, tels que les canards et les hérons, ont souvent de longues queues, ou des

ornemens composés de plumes , des aigrettes , et des plumes flottantes sur le croupion. Ce sont là tous les oiseaux des zones froides et tempérées auxquels on voit des ornemens de plumes : dans la zone torride , au contraire , et sur-tout dans l'ancien continent , le plus grand nombre des oiseaux ont de ces ornemens ; on peut citer , avec les colious , tous les oiseaux de paradis , toutes les veuves , les kacatoes , les pigeons couronnés , les huppés , les paons , qui sont originaires des climats chauds de l'Asie , etc.

Les colious appartiennent à l'ancien continent , et se trouvent dans les contrées les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique ; mais jamais on n'en a trouvé en Amérique , non plus qu'en Europe.

Nous en connaissons assez imparfaitement quatre espèces ou variétés :

- 1°. Le *coliou du cap de Bonne-Espérance.*
 - 2°. Le *coliou huppé du Sénégal.*
 - 3°. Le *coliou rayé.*
 - 4°. Le *coliou de l'île Panay.*
-

LES MANAKINS.

CES oiseaux sont petits et fort jolis ; les plus grands ne sont pas si gros qu'un moineau , et les autres sont aussi petits que le roitelet. Leurs caractères communs et généraux sont d'avoir le bec court , droit , comprimé par les côtés , vers le bout ; la mandibule supérieure convexe en dessus , est légèrement échancrée sur les bords , un peu plus longue que la mandibule inférieure , qui est plane et droite sur sa longueur. Tous ces oiseaux ont aussi la queue courte et coupée quarrément , et la même disposition dans les doigts que les coqs de roche , les todiers et les calaos ; c'est-à-dire , le doigt du milieu réuni étroitement au doigt extérieur , par une membrane , jusqu'à la troisième articulation , et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation seulement ; et autant ils ressemblent au coq de roche par cette disposition des doigts , autant ils diffèrent des colingas par cette même disposition : néanmoins quelques auteurs ont mêlé les manakins avec les colingas ; d'autres les ont réunis aux moineaux , aux mésanges , aux linottes , aux tangaras , au roitelet ; enfin les nomenclateurs ont encore eu plus de tort de les appeler *pipra* , ou de les réunir dans la même section avec le coq de roche , auquel ils ne ressemblent réellement que par cette disposition des doigts , et par la queue coupée quarrément ; car ils en diffèrent constamment non-seulement par la grandeur , puisqu'un coq de roche est aussi gros par rapport à un manakin qu'une de nos poules l'est en comparaison d'un moineau , mais encore par plusieurs

caractères évidens. Les manakins ne ressemblent en aucune façon au coq de roche par la conformation du corps : ils ont le bec à proportion beaucoup plus court ; ils n'ont communément point de huppe , et , dans les espèces qui sont huppées , ce n'est point une huppe double , comme dans le coq de roche , mais une huppe de plumes simples , un peu plus longues que les autres plumes de la tête. On doit donc séparer les manakins non seulement des colingas , mais encore des coqs de roche , et en faire un genre particulier , dont les espèces ne laissent pas d'être assez nombreuses.

Les habitudes naturelles qui leur sont communes à tous , n'étaient pas connues , et ne sont pas encore aujourd'hui autant observées qu'il serait nécessaire pour en donner un détail exact. Nous ne rapporterons ici que ce que nous en a dit M. de Manencourt , qui a vu un grand nombre de ces oiseaux dans leur état de nature. Ils habitent les grands bois des climats chauds de l'Amérique , et n'en sortent jamais pour aller dans les lieux découverts , ni dans les campagnes voisines des habitations. Leur vol , quoiqu'assez rapide , est toujours court et peu élevé : ils ne se perchent pas au faite des arbres , mais sur les branches , à une moyenne hauteur : ils se nourrissent de petits fruits sauvages , et ils ne laissent pas de manger aussi des insectes. On les trouve ordinairement en petites troupes de huit ou dix de la même espèce , et quelquefois ces petites troupes se confondent avec d'autres troupes d'espèces différentes de leur même genre , et même avec des compagnies d'autres petits oiseaux de genre différent , tels que les *pitpits* , etc. C'est ordinairement le matin qu'on les trouve ainsi réunis en nombre : ce qui semble les rendre joyeux ; car ils font alors entendre un petit gazouillement fin et agréable. La fraîcheur du matin leur donne

cette expression de plaisir ; car ils sont en silence pendant le jour , et cherchent à éviter la grande chaleur en se séparant de la compagnie , et se retirant seuls dans les endroits les plus ombragés et les plus fourrés des forêts. Quoique cette habitude soit commune à plusieurs espèces d'oiseaux , même dans nos forêts de France , où ils se réunissent pour gazouiller le matin et le soir , les manakins ne se rassemblent jamais le soir , et ne demeurent ensemble que depuis le lever du soleil jusqu'à neuf ou dix heures du matin ; après quoi ils se séparent pour tout le reste de la journée et pour la nuit suivante. En général , ils préfèrent les terrains humides et frais aux endroits plus secs et plus chauds ; cependant ils ne fréquentent ni les marais ni le bord des eaux.

Le nom *manakin* a été donné à ces oiseaux par les Hollandais de Surinam. Nous en connaissons des espèces bien distinctes : mais nous ne pourrions désigner que la première par le nom qu'elle porte dans son pays natal ; nous indiquerons les autres par des dénominations relatives à leurs caractères les plus apparens.

I. *Le tijé*, ou *grand manakin*. Cette espèce a été bien indiquée par Marcgrave , car elle est en effet la plus grande de toutes.

II. *Le casse-noisette*. Nous donnons le nom de *casse-noisette* à cet oiseau , parce que son cri représente exactement le bruit du petit outil avec lequel nous cassons des noix. Il n'a nul autre chant ni ramage. On le trouve assez communément à la Guiane , sur-tout dans les lisières des grands bois ; car il ne fréquente pas plus que les autres manakins les savanes et les lieux découverts.

III. *Le manakin rouge.* Cette espèce est à la Guiane la plus commune de toutes celles des manakins.

IV. *Le manakin orangé.*

V. *Le manakin à tête d'or.*

VI. *Le manakin à tête rouge.*

VII. *Le manakin à tête blanche.*

VIII. *Le manakin à gorge blanche.*

IX *Le manakin varié.* Nous donnons la dénomination de *manakin varié* à cet oiseau, parce que son plumage est en effet varié de plaques de différentes couleurs, toutes très-belles et très-tranchées.

X. *Oiseau nommé par les Brésiliens maizi de miacatotoll.*

XI. *Rubetra, ou oiseau d'Amérique huppé.*

XII. *Picicitti, ou oiseau du Brésil très-petit et huppé.*

XIII *Coquantotoll. ou petit oiseau huppé, de la figure du moineau.*

XIV *Le plumet blanc.* Cette espèce est nouvelle, et se trouve à la Guiane, où néanmoins elle est assez rare.

XV. *L'oiseau cendré de la Guiane.* Cet oiseau cendré se trouve à la Guiane où il est assez rare.

XVI. *Le manikor.*

LE COQ DE ROCHE

CET oiseau, quoique d'une couleur uniforme, est l'un des plus beaux de l'Amérique méridionale, parce que cette couleur est très-belle, et que son plumage est parfaitement étagé. Il se nourrit de fruits, peut-être faute de grains; car il serait du genre des gallinacés s'il n'en différait pas par la forme des doigts, qui sont joints par une membrane, le premier et le second jusqu'à la troisième articulation, et le second au troisième jusqu'à la première seulement. Il a le bec comprimé par les côtés vers l'extrémité, la queue très-courte et coupée carrément, ainsi que quelques plumes des couvertures des ailes; quelques-unes des plumes ont une espèce de frange de chaque côté, et la première grande plume de chaque aile est échancrée du tiers de sa longueur de la pointe à la base. Mais ce qui le distingue et le caractérise plus particulièrement, c'est la belle huppe qu'il porte sur la tête: elle est longitudinale en forme de demi-cercle.

Le mâle ne prend qu'avec l'âge sa belle couleur rouge; dans la première année, il n'est que brun comme la femelle: mais à mesure qu'il grandit, son plumage prend des taches de couleur rousse, qui deviennent tout-à-fait rouges lorsqu'il est adulte, et peut-être même âgé; car il est assez rare d'en trouver qui soient peints partout et uniformément d'un beau rouge.

Quoique cet oiseau ait dû frapper les yeux de tous ceux qui l'ont rencontré, aucun voyageur n'a fait mention de ses habitudes naturelles. M. de Manoncourt est le premier qui l'ait observé. Il habite non-seulement

les fentes profondes des rochers, mais même les grandes cavernes obscures, où la lumière du jour ne peut pénétrer; ce qui a fait croire à plusieurs personnes que le coq de roche était un oiseau de nuit: mais c'est une erreur; car il vole et voit très-bien pendant le jour. Cependant il paraît que l'inclination naturelle de ces oiseaux les rappelle plussouvent à leur habitation obscure qu'aux endroits éclairés, puisqu'on les trouve en grand nombre dans les cavernes où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux. Néanmoins, comme on en trouve aussi pendant le jour en assez grand nombre aux environs de ces mêmes cavernes, on doit présumer qu'ils ont les yeux comme les chats, qui voient très bien pendant le jour, et très-bien aussi pendant la nuit. Le mâle et la femelle sont également vifs et très-farouches; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup, parce que, dès qu'ils vous aperçoivent, ils fuient assez loin par un vol rapide, mais court et peu élevé. Ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ont l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les poules: mais ils n'ont ni le chant du coq, ni la voix de la poule; leur cri pourrait s'exprimer par la syllabe *ké*, prononcée d'un ton aigu et traînant. C'est dans un trou de rocher qu'ils construisent grossièrement leur nid, avec de petits morceaux de bois sec: ils ne pondent communément que deux œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros pigeons.

Les mâles sortent plus souvent des cavernes que les femelles, qui ne se montrent que rarement, et qui probablement sortent pendant la nuit. On peut les approcher aisément, et M. de Manoncourt en a vu un dans

le poste hollandais du fleuve Maroni , qu'on laissait en liberté vivre et courir avec les poules.

On les trouve en assez grande quantité dans la montagne Luca , près d'Oyapock , et dans la montagne Courouaye , près de la rivière d'Aprouak. Ce sont les seuls endroits de cette partie de l'Amérique où l'on puisse espérer de se procurer quelques-uns de ces oiseaux. On les recherche à cause de leur beau plumage , et ils sont fort rares et très-chers , parce que les sauvages et les nègres , soit par superstition ou par timidité , ne veulent point entrer dans les cavernes obscures qui leur servent de retraite.

Il y a une autre espèce , ou plutôt une variété du coq de roche dans les provinces du Pérou , qui diffère de celui-ci , en ce qu'il a la queue beaucoup plus longue , et que les plumes ne sont pas coupées quarrément : celles des ailes ne sont pas frangées comme dans le précédent. Au lieu d'être d'un rouge uniforme partout , il a les ailes et la queue noires , et le croupion d'une couleur cendrée. La huppe est aussi différente , moins élevée , et composée de plumes séparées. Mais pour tout le reste des caractères , cet oiseau du Pérou ressemble si fort au coq de roche de la Guiane , qu'on ne doit le regarder que comme une variété de cette même espèce.

On pourrait croire que ces oiseaux sont les représentans de nos coqs et de nos poules dans le nouveau continent : mais j'ai été informé qu'il existe dans l'intérieur des terres de la Guiane et au Mexique , des poules sauvages , qui ressemblent beaucoup plus que les coqs de roche à nos poules ; on peut même les regarder comme très-approchantes du genre de nos poules et de nos coqs d'Europe : elles sont , à la vérité , bien plus petites , n'étant guère que de la grosseur d'un pigeon commun ; elle sont ordinairement brunes et rousses ; elles ont la même figure de

corps , la même petite crête charnue sur la tête et la même démarche que nos poules ; elles ont aussi la queue semblable , et la portent de même : le cri des mâles est aussi le même que celui de nos coqs ; seulement il est plus faible. Les sauvages de l'intérieur des terres connaissent parfaitement ces oiseaux : eependant ils ne les ont pas réduits en domesticité ; et cela n'est pas étonnant , parce qu'ils n'ont rendu domestique aucun des animaux , qui néanmoins auraient pu leur être très-utiles , sur-tout les hoceos , les marails , les agamis , parmi les oiseaux ; les tapirs, les pécaris et les paeas , parmi les quadrupèdes. Les anciens Mexicains , qui , comme l'on sait , étaient civilisés , avaient au contraire réduit en domesticité quelques animaux , et particulièrement ces petites poules brunes. Gemelli Carreri rapporte qu'ils les appelaient *chiacchialacca* , et il ajoute qu'elles ressemblent en tout à nos poules domestiques , à l'exception qu'elles ont les plumes brunâtres , et qu'elles sont un peu plus petites.

LES COTINGAS.

IL est peu d'oiseaux d'un aussi beau plumage que les cotingas ; tous ceux qui ont eu occasion de les voir , naturalistes ou voyageurs , en ont été comme éblouis , et n'en parlent qu'avec admiration. Il semble que la nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies , pour les répandre , avec autant de goût que de profusion , sur l'habit de fête qu'elle leur avait destiné. On y voit briller toutes les nuances de bleu , de violet , de rouge , d'orangé , de pourpre , de blanc pur , de noir velouté , tantôt assorties et rapprochées par les gradations les plus suaves , tantôt opposées et contrastées avec une entente admirable , mais presque toujours multipliées par des reflets sans nombre qui donnent du mouvement , du jeu , de l'intérêt , en un mot tout le charme de la peinture la plus expressive , à des tableaux muets , immobiles en apparence , et qui n'en sont que plus étonnans , puisque leur mérite est de plaire par leur beauté propre , sans rien imiter et d'être eux-mêmes inimitables.

Toutes les espèces , ou , si l'on veut , toutes les races qui composent la brillante famille des cotingas , appartiennent au nouveau continent , et c'est sans fondement que quelques-uns ont cru qu'il y en avait dans le Sénégal. Il paraît qu'ils se plaisent dans les pays chauds : on ne les trouve guère au-delà du Brésil du côté du sud , ni au-delà du Mexique du côté du nord , et par conséquent il leur serait difficile de traverser les vastes mers qui séparent les deux continens à ces hauteurs.

Tout ce qu'on sait de leurs habitudes, c'est qu'ils ne font point de voyage de long cours, mais seulement des tournées périodiques, qui se renferment dans un cercle assez étroit. Ils reparaissent deux fois l'année aux environs des habitations; et quoiqu'ils arrivent tous à peu près dans le même tems, on ne les voit jamais en troupes. Ils se tiennent le plus souvent au bord des rivières dans les lieux marécageux; ce qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de *poules d'eau*. Ils trouvent en abondance sur les palétuviers qui croissent dans ces sortes d'endroits, les insectes dont ils se nourrissent et sur-tout ceux qu'on nomme *karias* en Amérique, et qui sont des poux de bois suivant les uns, et des espèces de fourmis selon les autres. Les créoles ont, dit-on, plus d'un motif de leur faire la guerre: la beauté de leur plumage, qui charme les yeux, et, selon quelques-uns, la bonté de leur chair, qui flatte le goût. Mais il est difficile de concilier tous les avantages, et l'une des intentions fait souvent tort à l'autre; car, en dépouillant un oiseau pour manger sa chair, il est rare qu'on le dépouille comme il faut pour avoir son plumage bien conservé. Cela explique assez naturellement pourquoi tous les jours il nous arrive d'Amérique tant de cotingas imparfaits. On ajoute que ces oiseaux se jettent aussi sur les rizières et y causent un dégât considérable. Si cela est vrai, les créoles ont une raison de plus pour leur donner la chasse.

La grandeur des différentes espèces varie depuis celle d'un petit pigeon à celle du mauvis, et même au dessous. Toutes ces espèces ont le bec large à la base; les bords du bec supérieur, et très-souvent ceux du bec inférieur, échancrés vers la pointe; et la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu: enfin la plupart ont la queue un peu fourchue ou rentrante, et composée de douze peunes.

I. *Le cordon bleu*. Un bleu éclatant règne sur le dessus du corps , de la tête et du cou , sur le croupion , les couvertures supérieures de la queue et les petites couvertures des ailes : cette même couleur reparait encore sur les couvertures inférieures de la queue , le bas-ventre et les jambes. Un beau pourpre violet règne sur la gorge , le cou , la poitrine et une partie du ventre jusqu'aux jambes : sur ce fond on voit se dessiner , à l'endroit de la poitrine , une ceinture du même bleu que celui du dos , et qui a valu à cette espèce le nom de *cordon bleu*.

L'individu que j'ai observé venait du Bresil :

II. *Le quereiva*. Cet oiseau se trouve à Cayenne ; il est de la grosseur du mauvis.

III. *La tersine*.

IV. *Le cotinga à plumes soyeuses*. Presque toutes les plumes du dessus et du dessous du corps , et même les couvertures des ailes et de la queue , sont effilées , décomposées dans cet oiseau , et ressemblent plus à des poils soyeux qu'à de véritables plumes ; ce qui doit le distinguer de toutes les autres espèces de cotingas.

V. *Le pacapac ou pompadour*. Le pompadour est un oiseau voyageur ; il paraît dans la Guiane , aux environs des lieux habités , vers les mois de mars et de septembre , tems de la maturité des fruits qui lui servent de nourriture. Il se tient sur les grands arbres au bord des rivières ; il niche sur les plus hautes branches , et jamais ne s'enfonce dans les grands bois.

VI. *L'ouette , ou cotinga rouge de Cayenne*.

VII. *Le guira panga , ou cotinga blanc*.

VIII. *L'averano*. L'averano est presque aussi gros qu'un pigeon.

Il prend beaucoup de chair, et une chair succulente. Le mâle a la voix très-forte, et la modifie de deux manières différentes : tantôt c'est un bruit semblable à ce lui qu'on ferait en frappant sur un coin de fer avec un instrument tranchant (*kock, kick*) ; tantôt c'est un son pareil à celui d'une cloche fêlée (*kur, kur, kur*). Au reste, dans toute l'année il ne se fait entendre que pendant environ six semaines du grand été, c'est-à-dire, en décembre et janvier, d'où lui vient son nom portugais *ave de verano*, oiseau d'été.

IX. *Le guirarou*. Les guirarous sont assez communs dans l'intérieur de la Guiane, mais non pas à Cayenne. Ils voyagent peu ; on en trouve ordinairement plusieurs dans le même canton. Ils se perchent sur les branches les plus basses de certains grands arbres, où ils trouvent des graines et des insectes, qui leur servent de nourriture. De tems en tems ils crient tous à la fois, mettant un intervalle entre chaque cri : ce cri, peu agréable en lui-même, est un renseignement précieux pour les voyageurs égarés, perdus dans les immenses forêts de la Guiane, qui sont sûrs de trouver une rivière en allant à la voix des guirarous.

LES FOURMILIERS.

DANS les terres basses , humides et mal peuplées du continent de l'Amérique méridionale , les reptiles et les insectes semblent dominer par le nombre sur toutes les autres espèces vivantes. Il y a dans la Guiane et au Bresil ¹ des fourmis en si grand nombre , que , pour en avoir une idée il faut se figurer des aires de quelques toises de largeur sur plusieurs pieds de hauteur ; et ces monceaux immenses , accumulés par les fourmis , sont aussi remplis , aussi peuplés , que nos petites fourmilières , dont les plus grandes n'ont que deux ou trois pieds de diamètre , en sorte qu'une seule de ces fourmilières d'Amérique peut équivaloir à deux ou trois cents de nos fourmilières d'Europe , et non-seulement ces magasins,

¹ C'est la même chose dans plusieurs autres endroits de l'Amérique méridionale. Pison rapporte qu'au Bresil , et même dans les terres humides du Pérou , la quantité de fourmis était si grande , qu'elles détruisaient tous les grains que l'on confiait à la terre , et que , quoiqu'on employât pour les détruire le feu et l'eau , on ne pouvait en venir à bout. Il ajoute qu'il serait fort à désirer que la nature eût placé dans ces contrées beaucoup d'espèces d'animaux semblables au tamanoir et au tamandua , qui fouillent profondément , avec leurs griffes , les énormes fourmilières dont elles sont couvertes , et qui , par le moyen de leur longue langue , en avalent une prodigieuse quantité. Les unes de ces fourmis ne sont pas plus grandes que celles d'Europe ; les autres sont du double et du triple plus grosses : elles forment des monceaux aussi élevés que des meules de foin ; et leur nombre est si prodigieux , qu'elles tracent des chemins , de quelques pieds de largeur , dans les champs et dans les bois , souvent dans une étendue de plusieurs lieues. -- Fernandès dit aussi que ces fourmis sont plus grosses et assez semblables à nos fourmis ailées , et que leurs fourmilières sont d'une hauteur et d'une largeur incroyables.

ces nids formés par ces insectes en Amérique, excèdent prodigieusement ceux de l'Europe par la grandeur, mais ils les excèdent encore de beaucoup par le nombre. Il y a cent fois plus de fourmilières dans les terres désertes de la Guiane que dans aucune contrée de notre continent; et comme il est dans l'ordre de la nature que les unes de ses productions servent à la subsistance des autres, on trouve dans ce même climat des quadrupèdes et des oiseaux qui semblent être faits exprès pour se nourrir de fourmis. Nous avons donné l'histoire du tamanoir, du tamandua, et des autres fourmiliers quadrupèdes : nous allons donner ici celle des oiseaux fourmiliers, qui ne nous étaient pas connus avant que M. de Manoncourt les eût apportés pour le cabinet du roi.

Les fourmiliers sont des oiseaux de la Guiane qui ne ressemblent à aucun de ceux de l'Europe, mais qui, pour la figure du corps, du bec, des pattes et de la queue, ont beaucoup de ressemblance avec ceux que nous avons appelés *brèves*, et que les nomenclateurs avaient mal-à-propos confondus avec les merles; mais comme les brèves se trouvent aux Philippines, aux Moluques, à l'île de Ceylan, au Bengale et à Madagascar, il est plus que probable qu'ils ne sont pas de la même famille que les fourmiliers d'Amérique. Ces derniers me paraissent former un nouveau genre, qui est entièrement dû aux recherches de M. de Manoncourt, que j'ai déjà cité plusieurs fois, parce qu'il a fait une étude approfondie sur les oiseaux étrangers, dont il a donné au cabinet du roi plus de cent soixante espèces. Il a bien voulu me communiquer aussi toutes les observations qu'il a faites dans ses voyages au Sénégal et en Amérique : c'est de ces mêmes observations que j'ai tiré l'histoire et la description de plusieurs oiseaux, et en particulier celle des fourmiliers.

Dans la Guiane française , ainsi que dans tous les pays où l'on n'est pas instruit en histoire naturelle , il suffit d'apercevoir dans un animal un caractère ou une habitude qui ait de la conformité avec les caractères et les habitudes d'un genre connu , pour lui imposer le nom de ce genre ; c'est ce qui est arrivé au sujet des fourmiliers. L'on a remarqué qu'ils ne se perchaient point ou très-peu , et qu'ils couraient à terre comme les perdrix : il n'en a pas fallu davantage pour ne plus les distinguer que par la taille ; et , sans faire attention aux traits nombreux de dissemblance , on les a nommés à Cayenne *petites perdrix* ¹.

Mais ces oiseaux ne sont ni des perdrix ni des merles , ni même des brèves : ils ont seulement , comme ces derniers , pour principaux caractères extérieurs , les jambes longues , la queue et les ailes courtes , l'ongle du doigt postérieur plus arqué et plus long que les antérieurs , le bec droit et alongé , la mandibule supérieure échancrée à son extrémité , qui se courbe à sa jonction avec la mandibule inférieure , qu'elle déborde d'environ une ligne ; mais ils ont de plus ou de moins que les brèves (car nous ne connaissons pas la forme de la langue de ces oiseaux) la langue courte et garnie de petits filets cartilagineux et charnus vers sa pointe : les couleurs sont aussi très-différentes , comme on le verra par leurs descriptions particulières ; et il y a toute apparence que les fourmiliers diffèrent encore des brèves par leurs habitudes naturelles , puisqu'ils sont de climats très-éloignés , et dont les productions étant différentes , les nourritures ne peuvent guère être les mêmes. Lorsque nous avons parlé des brèves , nous n'avons rien pu

¹ Les naturels de la Guiane donnent à quelques espèces de fourmiliers le nom de *pulikours*.

dire de leurs habitudes naturelles , parce qu'aucun voyageur n'en a fait mention : ainsi nous ne pouvons pas leur comparer à cet égard les fourmiliers d'Amérique.

En général , les fourmiliers se tiennent en troupes et se nourrissent de petits insectes , et principalement de fourmis , lesquelles , pour la plupart , sont assez semblables à celles d'Europe. On rencontre presque toujours ces oiseaux à terre , c'est-à-dire , sur les grandes fourmilières , qui communément , dans l'intérieur de la Guiane , ont plus de vingt pieds de diamètre. Ces insectes , par leur multitude presque infinie , sont très-nuisibles aux progrès de la culture , et même à la conservation des denrées dans cette partie de l'Amérique méridionale.

L'on distingue plusieurs espèces dans ces oiseaux mangeurs de fourmis ; et , quoique différentes entr'elles , on les trouve assez souvent réunies dans le même lieu : on voit ensemble ceux des grandes et ceux des petites espèces , et aussi ceux qui ont la queue un peu longue et ceux qui l'ont très-courte. Au reste , il est rare , si l'on en excepte les espèces principales , qui se réduisent à un petit nombre ; il est rare , dis-je , de trouver dans aucune des autres deux individus qui se ressemblent parfaitement , et l'on peut présumer que ces variétés si multipliées proviennent de la facilité que les petites espèces ont de se mêler et de produire ensemble ; de sorte qu'on ne doit les regarder , pour la plupart , que comme de simples variétés , et non pas comme des espèces distinctes et séparées.

Tous ces oiseaux ont les ailes et la queue fort courtes , ce qui les rend peu propres pour le vol ; elles ne leur servent que pour courir et sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. On ne les voit jamais voler en

plein air : ce n'est pas faute d'agilité , car ils sont très-vifs et presque toujours en mouvement ; mais c'est faute des organes ou plutôt des instrumens nécessaires à l'exécution du vol , leurs ailes et leur queue étant trop courtes pour pouvoir les soutenir et les diriger dans un vol élevé et continu.

La voix des fourmiliers est aussi très-singulière ; ils font entendre un cri qui varie dans les différentes espèces , mais qui , dans plusieurs , a quelque chose de fort extraordinaire , comme on le verra dans la description de chaque espèce particulière.

Les environs des lieux habités ne leur conviennent pas ; les insectes dont ils font leur principale nourriture , détruits ou éloignés par les soins de l'homme , s'y trouvent avec moins d'abondance : aussi ces oiseaux se tiennent-ils dans les bois épais et éloignés et jamais dans les savanes ni dans les autres lieux découverts , et encore moins dans ceux qui sont voisins des habitations. Ils construisent avec des herbes sèches assez grossièrement entrelacées , des nids hémisphériques , de deux , trois et quatre pouces de diamètre , selon leur propre grandeur ; ils attachent ces nids ou les suspendent par les deux côtés sur des arbrisseaux , à deux ou trois pieds au-dessus de terre : les femelles y déposent trois à quatre œufs presque ronds.

La chair de la plupart de ces oiseaux n'est pas bonne à manger ; elle a un goût bilieux et désagréable , et le mélange digéré des fourmis et des autres insectes qu'ils avalent , exhale une odeur infecte lorsqu'on les ouvre.

I. *Le roi des fourmiliers.* Celui-ci est le plus grand et le plus rare de tous les oiseaux de ce genre : on ne les voit jamais en troupes , et très-rarement par paires ; et comme il est presque toujours seul parmi les autres qui sont en nombre , et qu'il est

plus grand qu'eux , on lui a donné le nom de *roi des fourmiliers*. Nous avons d'autant plus de raison d'en faire une espèce particulière et différente de toutes les autres , que cette affectation avec laquelle il semble fuir tous les autres oiseaux , et même ceux de son espèce , est assez extraordinaire : et si un observateur aussi exact que M. de Manoncourt ne nous avait pas fait connaître les mœurs de cet oiseau , il ne serait guère possible de le reconnaître , à la simple inspection , pour un fourmilier ; car il a le bec d'une grosseur et d'une forme différente de celle du bec de tous les autres fourmiliers : mais comme il a plusieurs habitudes communes avec ces mêmes oiseaux , nous sommes fondés à présumer qu'il est du même genre. Ce roi des fourmiliers se tient presque toujours à terre , et il est beaucoup moins vif que les autres qui l'entourent en sautillant ; il fréquente les mêmes lieux , et se nourrit de même d'insectes , et sur-tout de fourmis : sa femelle est , comme dans toutes les autres espèces de ce genre , plus grosse que le mâle.

II. *Le grand béfroi*. Ce qui distingue plus particulièrement cet oiseau , auquel nous avons donné le nom de *béfroi* , c'est le son singulier qu'il fait entendre le matin et le soir ; il est semblable à celui d'une cloche qui sonne l'alarme. Sa voix est si forte , qu'on peut l'entendre à une grande distance , et l'on a peine à s'imaginer qu'elle soit produite par un oiseau de si petite taille. Ces sons aussi précipités que ceux d'une cloche sur laquelle on frappe rapidement , se font entendre pendant une heure environ : il semble que ce soit une espèce de rappel comme celui des perdrix , quoique ce bruit singulier se fasse entendre en toutes saisons et tous les jours les matins au lever du soleil , et les

soirs avant son coucher ; mais on doit observer que comme la saison des amours n'est pas fixée dans ces climats , les perdrix , ainsi que nos fourmiliers , se rappellent dans tous les tems de l'année.

Au reste , le roi des fourmiliers et le békroï sont les seuls oiseaux de ce genre dont la chair ne soit pas mauvaise à manger.

III. *Le petit Békroï*, Il y a dans cette espèce une différence sensible pour la grandeur , et c'est par cette raison que nous l'appellerons *le petit békroï*.

IV. *Le palikour, ou fourmilier proprement dit*. Les oiseaux de cette espèce sont très-vifs ; mais ils ne volent pas plus que les autres en plein air : ils grimpent sur les arbrisseaux à la manière des pies , et en étendant les plumes de leur queue.

Ils font entendre une espèce de fredonnement , coupé par un petit cri bref et aigu.

V. *Le colma*.

VI. *Le tétéma*. Le tétéma est un oiseau de Cayenne , qui nous paraît avoir beaucoup de rapport avec le colma.

VII. *Le fourmilier huppé*. Ces fourmiliers ont le cri semblable à celui d'un petit poulet ; ils pondent trois œufs , et plusieurs fois l'année.

VIII. *Le fourmilier à oreilles blanches*.

IX. *Le carillonneur*.

X. *Le bambla*.

XI. *L'arada*. L'arada fuit les environs des lieux habités ; il vit seul dans l'épaisseur des bois éloignés des

habitations , et l'on est agréablement surpris de rencontrer dans ces vastes forêts un oiseau dont le chant mélodieux semble diminuer la solitude de ces déserts : mais on ne le rencontre pas aussi souvent qu'on le désirerait ; l'espèce n'en paraît pas nombreuse , et l'on fait souvent beaucoup de chemin sans en entendre un seul.

XII. *Les fourmiliers rossignols.* Ces oiseaux , par leur conformation extérieure , forment un genre moyen entre les fourmiliers et les rossignols ; ils ont le bec et les pieds des fourmiliers , et , par leur longue queue , ils se rapprochent des rossignols. Ils vivent en troupes dans les grands bois de la Guiane , courent à terre et sautent sur les branches peu élevées , sans voler en plein air ; ils se nourrissent de fourmis et d'autres petits insectes. Ils sont très-agiles , et font entendre en sautillant une espèce de fredonnement , suivi d'un petit cri aigu , qu'ils répètent plusieurs fois de suite lorsqu'ils se rappellent.

Nous n'en connaissons que de deux espèces , *le coraya* et *l'alapi*.

L'AGAMI. ¹

Nous rendons à cet oiseau le nom d'*agami*, qu'il a toujours porté dans son pays natal, afin d'éviter les équivoques dans lesquelles l'on ne tombe que trop souvent par la confusion des noms ; nous-mêmes avons déjà parlé de cet oiseau sous le nom de *caracara*, sans savoir que ce fût l'*agami* : mais tout ce que nous en avons dit d'après le P. du Tertre, doit néanmoins se rapporter à cet oiseau, qui n'est point un faisan, comme le dit cet auteur, et qui est encore plus éloigné du *caracara* de Marcgrave, lequel est un oiseau de proie, et dont le P. du Tertre avait mal-à-propos emprunté le nom.

Cet oiseau n'est point un faisan ni un hoeco ; car il diffère de ce genre non-seulement par les pieds et les jambes, mais encore par les doigts et les ongles, qui sont beaucoup plus courts : il diffère encore plus de la poule, et l'on ne doit pas non plus le placer avec les grues, parce qu'il a le bec, le cou et les jambes beaucoup plus courts que la grue, qu'on doit mettre avec les oiseaux d'eau, au lieu que l'*agami* doit être rangé dans les gallinacés.

L'*agami* a vingt-deux pouces de longueur ; le bec, qui ressemble parfaitement à celui des gallinacés, a vingt-deux lignes : la queue est très-courte, n'ayant que trois pouces un quart ; de plus, elle est couverte

¹ Par erreur on a porté au *caracara* quelques-unes des qualités de ces oiseaux.

et un peu dépassée par les couvertures supérieures , et elle n'exécède pas les ailes lorsqu'elles sont pliées : les pieds ont cinq pouces de hauteur , et sont revêtus tout autour de petites écailles , comme dans les autres gallinacés ; et ces écailles s'étendent jusqu'à deux pouces au dessus des genouillères , où il n'y a point de plumes.

La tête en entier , ainsi que la gorge et la moitié supérieure du cou , en dessus et en dessous , sont également couvertes d'un duvet court , bien serré et très-doux au toucher ; la partie antérieure du bas du cou , ainsi que la poitrine , sont couvertes d'une belle plaque de près de quatre pouces d'étendue , dont les couleurs éclatantes varient entre le vert , le vert doré , le bleu et le violet , la partie supérieure du dos et celle du cou qui y est contiguë , sont noires , après quoi le plumage se change sur le bas du dos en une couleur de roux brûlé ; mais tout le dessous du corps est noir , ainsi que les ailes et la queue ; seulement les grandes plumes qui s'étendent sur le croupion et sur la queue , sont d'un cendré clair ; les pieds sont verdâtres.

Des habitudes de l'agami dans l'état de domesticité.

Voici ce que dit M. Vosmaër : « Quand ces oiseaux sont entretenus avec propreté , ils se tiennent aussi fort nets , et font souvent passer par leur bec les plumes du corps et des ailes , lorsqu'ils joûtent quelquefois entr'eux ; cela se fait tout en sautant et avec d'assez forts mouvemens et battemens d'ailes. La différence du climat et des alimens amortit certainement ici (en Hollande) leur ardeur naturelle pour la propagation , dont ils ne donnent que de très-faibles marques. Leur nourriture ordinaire est du grain , tel que le blé-sarrasin , etc. ; mais ils mangent aussi fort volontiers de petits poissons , de la viande et du pain.

Leur goût pour le poisson , et leurs jambes passablement longues , font assez voir qu'en ceci ils tiennent encore de la nature des hérons et des grues , qu'ils sont amis des eaux , et qu'ils appartiennent à la classe des oiseaux aquatiques. » Nous devons remarquer ici que ce goût pour le poisson n'est pas une preuve , puisque les poules en sont aussi friandes que de toute autre nourriture. « Ce que Pistorius nous raconte , continue M. Vosmaër , de la reconnaissance de cet oiseau , peut faire honte à bien des gens. Cet oiseau , dit-il , est reconnaissant quand on l'a apprivoisé , et distingue son maître ou bienfaiteur pardessus tout autre ; je l'ai expérimenté moi-même , en ayant élevé un tout jeune. Lorsque le matin j'ouvrais sa cage , cette caressante bête me sautait autour du corps , les deux ailes étendues , trompetant (c'est ainsi que plusieurs croient devoir exprimer ce son) du bec et du derrière , comme si , de cette manière , il voulait me souhaiter le bon jour. Il ne me faisait pas un accueil moins affectueux quand j'étais sorti et que je revenais au logis : à peine m'apercevait-il de loin , qu'il courait à moi , bien que je fusse même dans un bateau , et , en mettant pied à terre , il me félicitait de mon arrivée par les mêmes complimens ; ce qu'il ne faisait qu'à moi seul en particulier , et jamais à d'autres. »

Dans l'état de nature , l'agami habite les grandes forêts des climats chauds de l'Amérique , et ne s'approche pas des endroits découverts , et encore moins des lieux habités. Il se tient en troupes assez nombreuses , et ne fréquente pas de préférence les marais ni le bord des eaux ; car il se trouve souvent sur les montagnes et autres terres élevées. Il marche et court plutôt qu'il ne vole , et sa course est aussi rapide que son vol est pesant ; car il ne s'élève jamais que de quelques pieds , pour se reposer à une petite distance sur terre ou sur

terre ou sur quelques branches peu élevées. Il se nourrit de fruits sauvages comme les hoccos, les marails et autres oiseaux gallinacés. Lorsqu'on le surprend, il fuit et court plus souvent qu'il ne vole, et il jette en même-tems un cri aigu semblable à celui du dindon.

Ces oiseaux grattent la terre au pied des grands arbres, pour y creuser la place du dépôt de leurs œufs; car ils ne ramassent rien pour le garnir, et ne font point de nid. Ils pondent des œufs en grand nombre, de dix jusqu'à seize, et ce nombre est proportionné, comme dans tous les oiseaux, à l'âge de la femelle. Ces œufs sont presque sphériques, plus gros que ceux de nos poules, et peints d'une couleur de vert clair. Les jeunes agamis conservent leur duvet, ou plutôt leurs premières plumes effilées, bien plus long-tems que nos poussins ou nos perdreaux: on en trouve qui les ont longues de près de deux pouces, en sorte qu'on les prendrait pour des animaux couverts de poil ou de soie jusqu'à cet âge; et ce duvet ou ces soies sont très-serrées, très-fournies et très-douces au toucher: les vraies plumes ne viennent que quand ils ont pris plus du quart de leur accroissement.

Non-seulement les agamis s'appriivoient très-aisément, mais ils s'attachent même à celui qui les soigne, avec autant d'empressement et de fidélité que le chien: ils en donnent des marques les moins équivoques; car si l'on garde un agami dans la maison, il vient au devant de son maître, lui fait des caresses, le suit ou le précède, et lui témoigne la joie qu'il a de l'accompagner ou de le revoir: mais aussi lorsqu'il prend quelqu'un en guignon, il le chasse à coups de bec dans les jambes, et le reconduit quelquefois fort loin, toujours avec les mêmes démonstrations d'humeur ou de colère, qui souvent ne provient pas de mauvais traitemens ou d'offenses, et qu'on ne peut guère attribuer qu'au caprice de l'oiseau, déterminé

peut-être par la figure déplaisante ou par l'odeur désagréable de certaines personnes. Il ne manque pas aussi d'obéir à la voix de son maître ; il vient même auprès de tous ceux qu'il ne hait pas , dès qu'il est appelé. Il aime à recevoir des caresses , et présente sur-tout la tête et le cou pour les faire gratter ; et lorsqu'il est une fois accoutumé à ces complaisances , il en devient importun , et semble exiger qu'on les renouvelle à chaque instant. Il arrive , sans être appelé , toutes les fois qu'on est à table , et il commence par chasser les chats et les chiens , et se rendre maître de la chambre avant de demander à manger ; car il est si confiant et si courageux , qu'il ne fuit jamais , et les chiens de taille ordinaire sont obligés de lui céder , souvent après un combat long , et dans lequel il sait éviter la dent du chien en s'élevant en l'air , et retombant ensuite sur son ennemi , auquel il cherche à crever les yeux , et qu'il meurtrit à coups de bec et d'ongles ; et lorsqu'une fois il s'est rendu vainqueur , il poursuit son ennemi avec un acharnement singulier , et finirait par le faire périr si on ne les séparait. Enfin il prend dans le commerce de l'homme presque autant d'instinct relatif que le chien , et l'on nous a même assuré qu'on pouvait apprendre à l'agami à garder et conduire un troupeau de moutons. Il paraît encore qu'il est jaloux contre tous ceux qui peuvent partager les caresses de son maître ; car souvent lorsqu'il vient autour de la table , il donne de violents coups de bec contre les jambes nues des nègres ou des autres domestiques , quand ils approchent de la personne de son maître.

La chair de ces oiseaux , sur-tout celle des jeunes , n'est pas de mauvais goût ; mais elle est sèche et ordinairement dure. On découpe , dans leurs dépouilles , la partie brillante de leur plumage ; c'est cette plaque de

couleur changeante et vive que l'on a soin de préparer pour faire des parures.

M. de la Borde nous a aussi communiqué les notices suivantes au sujet de ces oiseaux.

« Les agamis sauvages , dit-il , sont écartés dans l'intérieur des terres , de manière qu'il n'y en a plus aux environs de Cayenne..... et ils sont très-communs dans les terres éloignées ou inhabitées..... On les trouve toujours dans les grands bois , en nombreuses troupes de dix à douze , jusqu'à quarante..... Ils se lèvent de terre pour voler à des arbres peu élevés , sur lesquels ils restent tranquilles ; les chasseurs en tuent quelquefois plusieurs sans que les autres fuient..... Il y a des hommes qui imitent leur bourdonnement ou son sourd si parfaitement , qu'ils les font venir à leurs pieds..... Quand les chasseurs ont trouvé une compagnie d'agamis , ils ne quittent pas prise qu'ils n'en aient tué plusieurs. Ces oiseaux ne volent presque pas , et leur chair n'est pas bien bonne ; elle est noire , toujours dure : mais celle des jeunes est moins mauvaise.... Il n'y a pas d'oiseau qui s'apprivoise plus aisément que celui-ci : il y en a toujours plusieurs dans les rues de Cayenne..... Ils vont aussi hors de la ville , et reviennent exactement se retirer chez leur maître.... On les approche et les manie tant qu'on veut ; ils ne craignent ni les chiens , ni les oiseaux de proie dans les basses-cours : ils se rendent maîtres des poules , et ils s'en font craindre. Ils se nourrissent comme les poules , les marails , les paraguas ; cependant les agamis très-jeunes préfèrent les petits vers et la viande à tout autre nourriture.

« Presque tous ces oiseaux prennent à tic de suivre quelqu'un dans les rues ou hors de la ville , des personnes même qu'ils n'auront jamais vues : vous avez beau vous cacher , entrer dans les maisons ; ils vous atten-

dent , reviennent toujours à vous , quelquefois pendant plus de trois heures. Je me suis mis à courir quelquefois , ajoute M. de la Borde ; ils couraient plus que moi , et me gagnaient toujours le devant : quand je m'arrêtais , ils s'arrêtaient aussi fort près de moi. J'en connais un qui ne manque pas de suivre tous les étrangers qui entrent dans la maison de son maître , et de les suivre dans le jardin , où il fait , dans les allées , autant de tours de promenade qu'eux , jusqu'à ce qu'ils se retirent. »

Comme les habitudes naturelles de cet oiseau étaient très-peu connues , j'ai cru devoir rapporter mot à mot les différentes notices que l'on m'en a données. Il en résulte que de tous les oiseaux l'agami est celui qui a le plus d'instinct et le moins d'éloignement pour la société de l'homme. Il paraît à cet égard être aussi supérieur aux autres oiseaux que le chien l'est aux autres animaux. Il a même l'avantage d'être le seul qui ait cet instinct social , cette connaissance , cet attachement bien décidé pour son maître ; au lieu que , dans les animaux quadrupèdes , le chien , quoique le premier , n'est pas le seul qui soit susceptible de ces sentimens relatifs. Et puisque l'on connaît ces qualités dans l'agami , ne devrait-on pas tâcher de multiplier l'espèce ? Dès que ces oiseaux aiment la domesticité , pourquoi ne les pas élever , s'en servir , et chercher à perfectionner encore leur instinct et leurs facultés ? Rien ne démontre mieux la distance immense qui se trouve entre l'homme sauvage et l'homme policé , que les conquêtes de celui-ci sur les animaux : il s'est aidé du chien , s'est servi du cheval , de l'âne , du bœuf , du chameau , de l'éléphant , du renne , etc. ; il a réuni autour de lui les poules , les oies , les dindons , les canards , et logé les pigeons : le sauvage a tout négligé , ou plutôt n'a rien entrepris , même pour son utilité ni pour ses besoins : tant il est

vrai que le sentiment du bien-être, et même l'instinct de la conservation de soi-même, tient plus à la société qu'à la nature, plus aux idées morales qu'aux sensations physiques.

LES TINAMOUS¹.

CES oiseaux, qui sont propres et particuliers aux climats chauds de l'Amérique, doivent être regardés comme faisant partie des oiseaux gallinacés; car ils tiennent de l'outarde et de la perdrix, quoiqu'ils en diffèrent par plusieurs caractères; mais on se tromperait si l'on prenait pour caractères constans certaines habitudes naturelles, qui ne dépendent souvent que du climat ou d'autres circonstances: par exemple, la plupart des oiseaux qui ne se perchent point en Europe, et qui demeurent toujours à terre comme les perdrix, se perchent en Amérique, et même les oiseaux d'eau à pieds palmés, que nous n'avons jamais vus dans nos climats se percher sur les arbres, s'y posent communément; ils vont sur l'eau pendant le jour, et retournent la nuit sur les arbres au lieu de se tenir à terre. Il paraît que ce qui détermine cette habitude, qu'on aurait d'abord jugée contraire à leur nature, c'est la nécessité où ils se trouvent d'éviter non-seulement les jaguars et autres animaux de proie, mais encore les serpens et les nombreux insectes dont la terre fourmille dans ces climats chauds, et qui ne leur laisseraient ni tranquillité ni repos; les fourmis seules, arrivant toujours en colonnes pressées et en nombre immense, feraient bientôt autant de squelettes des jeunes oiseaux qu'elles pourraient envelopper pen-

¹ *Tinamous*, nom que les naturels de la Guiane donnent à ces oiseaux.

dant leur sommeil, et l'on a reconnu que les serpens avalent souvent des cailles, qui sont les seuls oiseaux qui se tiennent à terre dans ces contrées. Ceci semble d'abord faire une exception à ce que nous venons de dire; tous les oiseaux ne se perchent donc pas, puisque les cailles restent à terre dans ce climat, comme dans ceux de l'Europe: mais il y a toute apparence que ces cailles, qui sont les seuls oiseaux qui se tiennent à terre en Amérique, n'en sont pas originaires; il est de fait que l'on y en a porté d'Europe en assez grand nombre, et il est probable qu'elles n'ont pas eu le tems de conformer leurs habitudes aux nécessités et aux convenances de leur nouveau domicile, et qu'elles prendront peut-être à la longue, et à force d'être incommodées, le parti de se percher, comme le font tous les autres oiseaux.

Les espagnols de l'Amérique et les français de Cayenne ont également donné aux tinamous le nom de *perdrix*; et ce nom, quoique très-impropre, a été adopté par quelques nomenclateurs: mais le tinamou diffère de la perdrix en ce qu'il a le bec grêle, alongé et mousse à son extrémité, noir pardessus et blanchâtre en dessous, avec les narines oblongues et posées vers le milieu de la longueur du bec; il a aussi le doigt postérieur très-court, et qui ne pose point à terre; les ongles sont fort courts, assez larges et creusés en gouttière pardessous: les pieds diffèrent encore de ceux de la perdrix; car ils sont chargés parderrière, comme ceux des poules, et sur toute leur longueur, d'écailles qui ont la forme de petites coquilles, mais dont la partie supérieure se relève et forme autant d'inégalités, ce qui n'est pas si sensible sur le pied des poules. Tous les tinamous ont aussi la gorge et le jabot assez dégarnis de plumes, qui sont très-écartées et clair-semées, sur ces parties;

les plumes de la queue sont si courtes , que , dans quelques individus , elles sont entièrement cachées par les couvertures supérieures. Ainsi ces oiseaux ont été très-mal-à-propos appelés *perdrix* , puisqu'ils en diffèrent par tant de caractères essentiels.

Mais ils diffèrent aussi de l'outarde par quelques-uns de leurs principaux caractères , et particulièrement par ce quatrième doigt qu'ils ont en arrière , et qui manque à l'outarde ; en sorte que nous avons cru devoir en faire un genre particulier , sous le nom qu'ils portent dans leur pays natal.

Les habitudes communes à toutes les espèces de tinamous sont , comme nous l'avons dit , de se percher sur les arbres pour y passer la nuit , et de s'y tenir aussi quelquefois pendant le jour , mais de ne jamais se placer au faîte des grands arbres , et de ne se poser que sur les branches les moins élevées. Il semble donc que ces oiseaux , ainsi que beaucoup d'autres , ne se perchent que malgré eux , et parce qu'ils sont contraints par la nécessité : on en a un exemple évident par les perdrix de cette contrée , qui ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'Europe , et qui ne quittent la terre que le plus tard qu'elles peuvent chaque jour ; elles ne se perchent même que sur les branches les plus basses , à deux ou trois pieds de hauteur de terre. Ces perdrix de la Guiane ne nous étaient pas bien connues lorsque nous avons écrit l'histoire de ce genre d'oiseaux ; mais nous en donnerons la description à la suite de cet article.

En général , les tinamous sont tous bons à manger ; leur chair est blanche , ferme , cassante et succulente , sur-tout celle des ailes , dont le goût a beaucoup de rapport à celui de la perdrix rouge. Les cuisses et le croupion ont d'ordinaire une amertume qui les rend désagréables ; cette amertume vient des fruits de balisier dont ces

oiseaux se nourrissent , et l'on trouve la même amertume dans les pigeons ramiers qui mangent de ces fruits : mais lorsque les tinamous se nourrissent d'autres fruits , comme de cerises sauvages , etc. , alors toute leur chair est bonne , sans cependant avoir de fumet. Au reste , on doit observer que comme l'on ne peut garder aucun gibier plus de vingt-quatre heures à la Guiane sans qu'il soit corrompu par la grande chaleur et l'humidité du climat , il n'est pas possible que les viandes prennent le degré de maturité nécessaire à l'excellence du goût , et c'est par cette raison qu'aucun gibier de ce climat ne peut acquérir de fumet. Ces oiseaux , comme tous ceux qui ont un jabot , avalent souvent les fruits sans les broyer , ni même sans les casser ; ils aiment de préférence , non-seulement les cerises sauvages , mais encore les fruits du palmier *comon* , et même ceux de l'arbre de café , lorsqu'ils se trouvent à portée d'en manger. Ce n'est pas sur les arbres mêmes qu'ils cueillent ces fruits ; ils se contentent de les ramasser à terre ; il les cherchent. Ils grattent aussi la terre et la creusent pour y faire leur nid , qui n'est composé pour l'ordinaire que d'une couche d'herbes sèches. Ils font communément deux pontes par an , et toutes deux très-nombreuses ; ce qui prouve encore que ces oiseaux , ainsi que l'agami , sont de la classe des gallinacés , lesquels pondent tous en beaucoup plus grand nombre que les autres oiseaux. Leur vol est aussi , comme celui des gallinacés , pesant et assez court ; mais ils courent à terre avec une grande vitesse. Ils vont en petites troupes , et il est assez rare de les trouver seuls ou par paires ; ils se rappellent en tout tems , matin et soir , et quelquefois aussi pendant le jour : ce rappel est un sifflement lent , tremblant et plaintif , que les chasseurs imitent pour les attirer à leur portée ; car c'est l'un

des meilleurs gibiers et le plus commun qui soit dans ce pays.

Au reste , nous observerons , comme une chose assez singulière , que dans ce genre d'oiseaux , ainsi que dans celui des fourmiliers , la femelle est néanmoins plus grosse que le mâle ; ce qui n'appartient guère , dans nos climats , qu'à la classe des oiseaux de proie : mais du reste les femelles tinamous sont presque entièrement semblables aux mâles par la forme du corps , ainsi que par l'ordre et la distribution des couleurs.

I. *Le magoua*. Nous donnons au plus grand des tinamous le nom de *magoua* , par contraction de *macou-cagua* , nom qu'il porte au Bresil. Cet oiseau est au moins de la grandeur d'un faisau ; son corps est si charnu , qu'il a , selon Marcgrave , le double de la chair d'une bonne poule.

II. *Le tinamou cendré*. Nous avons adopté cette dénomination , parce qu'elle fait , pour ainsi dire , la description de l'oiseau , qui n'étaient connu d'aucun naturaliste , et que nous devons à M. de Manoncourt. C'est de tous les tinamous le moins commun à la Guiane.

III. *Le tinamou varié*. Cette espèce , qui est la troisième dans l'ordre de grandeur , diffère des deux premières par la variété du plumage. C'est par cette raison que nous lui avons donné le nom de *tinamou varié*. Les créoles de Cayenne l'appellent *perdrix pentade*, quoique cette dénomination ne lui convienne point ; car il ne ressemble en rien à la peintade , et son plumage n'est pas piqué , mais rayé.

IV. *Le soui*. C'est le nom que cet oiseau porte à la Guiane , et qui lui a été donné par les naturels du pays.

LES GOBE-MOUCHES , MOUCHEROLLES ET TYRANS.

Au dessus du dernier ordre de la grande classe des oiseaux carnassiers , la nature a établi un petit genre d'oiseaux chasseurs plus innocens et plus utiles, et qu'elle a rendus très-nombreux. Ce sont tous ces oiseaux qui ne vivent pas de chair , mais qui se nourrissent de mouches , de moucherons et d'autres insectes volans , sans toucher ni aux fruits ni aux graines. On les a nommés *gobe-mouches*, *moucherolles* et *tyrans*. C'est un des genres d'oiseaux le plus nombreux en espèces : les unes sont plus petites que le rossignol , et les plus grandes approchent de la pie-grièche , ou l'égalent ; d'autres espèces moyennes remplissent tous les degrés intermédiaires de ces deux termes de grandeur.

Cependant des rapports de ressemblance et des formes communes caractérisent toutes ces espèces : un bec comprimé , large à sa base , et presque triangulaire , environné de poils ou de soies hérissées , courbant sa pointe en un petit crochet dans plusieurs des moyennes espèces , et plus fortement courbé dans toutes les grandes , une queue assez longue et dont l'aile pliée ne recouvre pas la moitié , sont des caractères que portent tous les gobe-mouches , moucherolles et tyrans. Ils ont aussi le bec échancré vers la pointe ; caractère qu'ils partagent avec le genre du merle , de la grive , et de quelques autres oiseaux.

Leur naturel paraît , en général , sauvage et solitai-

re , et leur voix n'a rien de gai ni de mélodieux. Trouvant à vivre dans les airs , ils quittent peu le sommet des grands arbres ; on les voit rarement à terre : il semble que l'habitude et le besoin de serrer les branches sur lesquelles il se tiennent constamment , leur ait agrandi le doigt postérieur , qui , dans la plupart des espèces de ce genre , est presque aussi long que le grand doigt antérieur.

Les terres du midi , où jamais les insectes ne cessent d'éclorre et de voler , sont la véritable patrie de ces oiseaux : aussi contre deux espèces de gobe-mouches que nous trouvons en Europe , en comptons-nous plus de huit dans l'Afrique et les régions chaudes de l'Asie , et près de trente en Amérique , où se trouvent aussi les plus grandes espèces ; comme si la nature , en multipliant et agrandissant les insectes dans ce nouveau continent , avait voulu y multiplier et fortifier les oiseaux qui doivent s'en nourrir. Mais l'ordre de grandeur étant le seul suivant lequel on puisse bien distribuer un aussi grand nombre d'espèces que les ressemblances dans tout le reste réunissent , nous ferons trois classes de ces oiseaux muscivores ; la première , de ceux qui sont au dessous de la grandeur du rossignol ; et ce sont les gobe-mouches proprement dits , la seconde , sous le nom de *moucheroles* , de ceux qui égalent ou surpassent de peu la taille de ce même oiseau ; dans la troisième , qui est celle des tyrans , ils sont tous à peu près , si même ils ne l'excèdent , de la grandeur de l'écorcheur ou pie-grièche rouge , du genre de laquelle ils se rapprochent par l'instinct , les facultés et la figure : ils terminent ainsi ce genre nombreux d'oiseaux chasseurs aux mouches , en le rejoignant à la dernière espèce des oiseaux carnassiers.

I. *Le gobe-mouche d'Europe.* Il se tient communément dans les forêts , où il cherche la solitude et les

lieux couverts et fourrés ; on en rencontre aussi quelquefois dans les vergers épais. Il a l'air triste , le naturel sauvage , peu animé , et même assez stupide. Il place son nid tout à découvert , soit sur les arbres , soit sur les buissons : aucun oiseau faible ne se cache aussi mal , aucun n'a l'instinct si peu décidé. Ces oiseaux travaillent leurs nids différemment : les uns le font entièrement de mousse , et les autres y mêlent de la laine. Ils emploient beaucoup de tems et de peine pour faire un mauvais ouvrage : et l'on voit quelquefois ce nid entrelacé de si grosses racines , qu'on n'imaginerait pas qu'un ouvrier aussi petit pût employer de tels matériaux. Il pond trois ou quatre œufs , et quelquefois cinq , couverts de taches rousses.

II. *Le gobe-mouche noir à collier* , ou *gobe-mouche de Lorraine*. Le gobe-mouche noir à collier est la seconde des deux espèces de gobe-mouches d'Europe , On l'a nommé aussi *gobe-mouche de Lorraine* , et cette dénomination peut avec raison s'ajouter à la première , puisque c'est dans cette province qu'il a été , pour la première fois , bien vu et bien décrit , et où il est plus connu et apparemment plus commun.

Suivant les différentes saisons , l'oiseau mâle paraît porter quatre habits différens : l'un , qui est celui d'automne ou d'hiver , n'est guère ou point différent de celui de sa femelle , laquelle n'est pas sujette à ces changemens de couleur ; leur plumage ressemble alors à celui du mûrier , vulgairement *petit pinson des bois* : dans le second état , lorsque ces oiseaux arrivent en Provence ou en Italie , le plumage du mâle est tout pareil à celui du bec-sigue : le troisième état est celui qu'il prend quelque tems après son arrivée dans notre pays , et qu'on peut appeler son *habit de printems* : c'est comme la nuance

par laquelle il passe au quatrième , qui est celui d'été , et qu'on peut nommer avec raison , dit M. Lottinger , son *habit de noces* , puisqu'il ne le prend que lorsqu'il s'apparie , et qu'il le quitte aussitôt après les nichées. L'oiseau est alors dans toute sa beauté : mais cette beauté disparaît dès le commencement de juillet.

Au reste , ce petit oiseau , triste et sauvage , mène pourtant une vie tranquille, sans danger , sans combats , protégé par la solitude. Il n'arrive qu'à la fin du printemps , lorsque les insectes dont il fait sa proie ont repris leurs ailes , et part dans l'arrière-saison pour retrouver aux contrées du Midi sa pâture , sa solitude et ses amours.

III. *Le gobe-mouche de l'Ile de France.*

IV. *Le gobe-mouche à bandeau blanc du Sénégal.* Nous comprendrons sous cette dénomination les deux oiseaux désignés sous les noms de *gobe-mouche à poitrine rousse du Sénégal* , et *gobe-mouche à poitrine noire du Sénégal*. Ces deux jolis oiseaux peuvent être décrits ensemble; ils sont de la même grandeur et du même climat : ils se ressemblent aussi par l'ordre et la distribution de leurs couleurs , il y a même toute apparence que l'un est le mâle , et l'autre la femelle d'une même espèce.

V. *Le gobe-mouche huppé du Sénégal.*

VI. *Le gobe-mouche huppé de l'Ile Bourbon.*

VII. *Le gobe-mouche à gorge brune du Sénégal.* Ce gobe-mouche a été apporté du Sénégal par M. Adanson. C'est celui que décrit M. Brisson sous le nom peu approprié de *gobe-mouche à collier du Sénégal*.

VIII. *Le petit azur gobe-mouche bleu des Philippines.*

Un beau bleu d'azur couvre le dos , la tête et tout le

devant du corps de ce joli petit gobe-mouche , à l'exception d'une tache noire sur le derrière de la tête et d'une autre tache noire sur la poitrine : le bleu s'étend en s'affaiblissant sur la queue ; il teint les petites barbes des penes de l'aile , dont le reste est noirâtre , et on l'aperçoit encore dans le blanc des plumes du ventre.

Cet oiseau est un peu moins grand , plus mince , et plus haut sur ses jambes , que notre gobe-mouche.

IX. *Le barbichon de Cayenne.*

X. *Le gobe-mouche brun de Cayenne.*

XI. *Le gobe-mouche roux à poitrine orangée de Cayenne.* Ce gobe-mouche se trouve dans la Guiane , à la rive des bois et le long des savanes. L'orangé de la poitrine et le roux du reste du corps sont les couleurs qui frappent assez pour le faire reconnaître.

XII. *Le gobe-mouche citrin de la Louisiane.*

XIII. *Le gobe-mouche olive de la Caroline et de la Jamaïque.*

XIV. *Le gobe-mouche huppé de la Martinique.*

XV. *Le gobe-mouche noirâtre de la Caroline.* Cet oiseau est à peu près de la grandeur du rossignol. Son plumage , depuis la tête à la queue , est d'un brun uniforme et morne ; la poitrine et le ventre sont blancs , avec une nuance de vert jaunâtre ; les jambes et les pieds noirs. La tête du mâle est d'un noir plus foncé que celle de la femelle ; ils ne diffèrent que par-là. Ils nichent à la Caroline , au rapport de Gatesby , et en partent à l'approche de l'hiver.

XVI. *Le gillet, ou gobe-mouche pie de Cayenne.* Cet oiseau, qui se trouve à la Guiane, se nomme *gillit* en langue garipone, et nous avons cru devoir adopter ce nom, comme nous l'avons toujours fait pour les autres oiseaux; et pour les animaux qui ne peuvent jamais être mieux indiqué que par les noms de leur pays natal.

Le gobe-mouche à ventre blanc de Cayenne, ne diffère presque en rien du *gillit*, et nous ne les séparerons pas, de peur de multiplier les espèces dans un genre déjà si nombreux, et où elles ne sont séparées que par de très-petits intervalles.

Nous rapporterons aussi à ce gobe-mouche à ventre blanc, la *mouche-rolle blanche et noire* d'Edwards, et dont les couleurs sont les mêmes, excepté du brun aux ailes, et du noir au sommet de la tête; différences qui ne sont rien moins que spécifiques.

XVII. *Le gobe-mouche brun de la Caroline.* C'est le *petit preneur de mouches brun* de Gatesby,

XVIII. *Le gobe-mouche olive de Cayenne.* Ce gobe-mouche n'est pas plus grand que le *pouillot* d'Europe; il a sa taille et ses couleurs, si ce n'est que le verdâtre domine un peu plus ici sur le cendré et le blanc sale, qui font le fond du plumage de ces deux petits oiseaux.

XIX. *Le gobe-mouche tacheté de Cayenne.*

XX. *Le petit noir-aurore, gobe-mouche d'Amérique.* Nous caractérisons ainsi des deux couleurs qui tranchent agréablement dans son plumage, ce petit gobe-mouche que les naturalistes avaient jusqu'à présent nommé vaguement *gobe-mouche d'Amérique*, comme si ce nom pouvait le faire distinguer au milieu de la foule d'oiseaux du même genre qui habitent également ce nouveau continent. Celui-ci est à peine aussi grand que le *pouillot*.

XXI. *Le rubin, ou gobe-mouche rouge huppé de la rivière des Amazones.* De toute la nombreuse famille des gobe-mouches, celui-ci est le plus brillant : une taille fine et légère assortit l'éclat de sa robe ; une huppe de petites plumes effilées d'un beau rouge eramoisi, se hérissé et s'étale en rayons sur sa tête ; le même rouge reprend sous le bec, couvre la gorge, la poitrine, le ventre, et va s'étendre aux couvertures de la queue ; un cendré brun, coupé de quelques ondes blanchâtres au bord des couvertures et même des plumes, couvre tout le dessus du corps et les ailes. Le bec, très-applati, a sept lignes de longueur ; la queue, deux pouces : elle dépasse les ailes de dix lignes, et la longueur totale de l'oiseau est de cinq pouces et demi. M. Commerson l'avait nommé *mésange cardinal* ; mais ce petit oiseau étant encore moins cardinal que mésange, nous lui avons donné un nom immédiatement relatif à la vivacité de sa couleur. Ce serait, sans contredit, un des plus jolis oiseaux que l'on pût renfermer en cage ; mais la nature, dans le genre de nourriture qu'elle lui a prescrit, paraît l'avoir éloigné de toute vie commune avec l'homme, et lui avoir assuré, après le plus grand des biens, le seul qui en répare la perte, la liberté ou la mort.

XXII. *Le gobe-mouche roux de Cayenne.*

XXIII. *Le gobe-mouche à ventre jaune.* Ce beau gobe-mouche habite en Amérique, le continent et les îles.

XXIV. *Le roi des gobe-mouches.* On a donné à cet oiseau le nom de *roi des gobe-mouches*, à cause de la belle couronne qu'il porte sur la tête, et qui est posée transversalement, au lieu que les huppées de tous les autres oiseaux sont posées longitudinalement.

XXV. *Les gobe-moucherons.* Ici la nature a proportionné le chasseur à la proie : les moucherons sont celle de ces petits oiseaux , que telle grosse mouche ou scarabée d'Amérique attaquerait avec avantage. Le premier de ces gobe-moucherons est plus petit qu'aucun gobe-mouche ; il l'est plus que le souei , le plus petit des oiseaux de notre continent : il en a aussi à peu près la figure et même les couleurs ; un gris d'olive un peu plus foncé que celui du souei et sans jaune sur la tête , fait le fond de la couleur de son plumage ; quelques ombres faibles de verdâtre se montrent au bas du dos , ainsi que sur le ventre , et de petites lignes d'un blanc jaunâtre sont tracées sur les plus noirâtres et sur les couvertures de l'aile. On le trouve dans les climats chauds du nouveau continent.

La seconde espèce est plus petite que la première ; tout le dessous du corps de ce très-petit oiseau est d'un jaune clair tirant sur la couleur paille. C'est un des plus petits oiseaux de ce genre ; il a à peine trois pouces de longueur. La tête et le commencement du cou sont partie jaunes et partie noirs , chaque plume jaune ayant dans son milieu un trait noir , qui fait paraître les deux couleurs disposées par taches longues et alternatives ; les plumes du dos , des ailes et leurs couvertures , sont d'un cendré noir et bordée de verdâtre ; la queue est très-courte , l'aile encore plus. Le bec effilé se prolonge , ce qui porte toute la figure de ce petit gobe-mouche en avant , et lui donne un air tout particulier et très-reconnaissable.

Nous ne pouvons mieux terminer l'histoire de tous ces petits oiseaux chasseurs aux mouches , que par une réflexion sur le bien qu'ils nous procurent ; sans eux , sans leurs secours , l'homme ferait de vains efforts pour écarter les tourbillons d'insectes volans dont il serait assailli :

comme la quantité en est innombrable et leur pullulation très-prompte, ils envahiraient notre domaine, ils rempliraient l'air et dévasteraient la terre, si les oiseaux n'établissaient pas l'équilibre de la nature vivante, en détruisant ce qu'elle produit de trop. La plus grande incommodité des climats chauds est celle du tourment continuel qu'y causent les insectes; l'homme et les animaux ne peuvent s'en défendre : ils les attaquent par leurs piqures ; ils s'opposent aux progrès de la culture des terres dont ils dévorent toutes les productions utiles; ils infectent de leurs excréments ou de leurs œufs toutes les denrées que l'on veut conserver : ainsi les oiseaux bienfaisans qui détruisent ces insectes, ne sont pas encore assez nombreux dans les climats chauds, où néanmoins les espèces en sont très-multipliées. Et dans nos pays tempérés, pourquoi sommes-nous plus tourmentés des mouches au commencement de l'automne qu'au milieu de l'été? Pourquoi voit on, dans les beaux jours d'octobre l'air rempli de myriades de moucheron? C'est parce que tous les oiseaux insectivores, tels que les hirondelles, les rossignols, fauvettes, gobe-mouches, etc., sont partis d'avance, comme s'ils prévoyaient que le premier froid doit détruire le fonds de leur subsistance, en frappant d'une mort universelle tous les êtres sur lesquels ils vivent. Et c'est vraiment une prévoyance; car ces oiseaux trouveraient encore, pendant les quinze ou vingt jours qui suivent celui de leur départ, la même quantité de subsistance, la même fourniture d'insectes qu'auparavant : ce petit tems, pendant lequel ils abandonnent trop tôt notre climat, suffit pour que les insectes nous incommodent par leur multitude, plus qu'en aucune autre saison; et cette incommodité ne ferait qu'augmenter, car ils se multiplieraient à l'infini, si le froid n'arrivait pas tout à propos pour en

arrêter la pullulation , et purger l'air de cette vermine aussi superflue qu'incommode.

LES MOUCHEROLLES.

On trouve des moucherolles , ainsi que des gobe-mouches , dans les deux continens : mais dans chacun les espèces sont différentes , et aucune ne paraît commune aux deux. L'océan est pour ces oiseaux , comme pour tous les autres animaux des pays méridionaux, une large barrière de séparation , que les seuls oiseaux palmipèdes ont pu franchir , par la faculté qu'ils ont de se reposer sur l'eau.

Les climats chauds sont ceux du luxe de la nature ; elle y pare ses productions , et quelquefois les charge de développemens extraordinaires. Plusieurs espèces d'oiseaux , tels que les veuves , les guêpiers et les moucherolles , ont la queue singulièrement longue , ou prolongée de pennes exorbitantes : ce caractère les distingue des gobe-mouches, desquels ils diffèrent encore par le bec , qui est plus fort et un peu plus courbé en crochet à la pointe que celui du gobe-mouche.

I. *Le savana*. On l'appelle *veuve* à Cayenne : mais ce nom ayant été donné à un autre genre d'oiseaux , ne doit pas être adopté pour celui-ci , qui ne ressemble aux veuves que par sa longue queue. Comme il se tient toujours dans les savanes noyées , le nom de *savana* nous a paru lui convenir. On le voit , perché sur les arbres , descendre à tout moment sur les mottes de terre ou les touffes d'herbes qui surnagent , hochant sa longue queue comme les lavandières. Il est gros comme l'alculette huppée.

II. *Le moucherolle huppé à tête couleur d'acier poli.* Ce moucherolle se trouve au cap de Bonne-Espérance, au Sénégal et à Madagascar ; il est donné trois fois dans l'*Ornithologie* de M. Brisson, sous trois dénominations différentes ; 1°. sous le nom de *gobe-mouche du cap de Bonne-Espérance*; 2°. sous le nom de *gobe-mouche blanc du cap de Bonne-Espérance*; 3°. sous le nom de *gobe-mouche huppé du Bresil*. Ces trois espèces n'en font qu'une, dans laquelle l'oiseau rouge est le mâle, et le blanc la femelle, qui est un peu plus grande que son mâle, comme nous l'avons observé dans l'espèce du barbichon.

III. *Le moucherolle de Virginie.* Gatesby nomme ce moucherolle *oiseau-chat (the cat-bird)*, parce que sa voix ressemble au miaulement du chat. On le voit en Virginie, où il vit d'insectes ; il ne se perche pas sur les grands arbres, et ne fréquente que les arbrisseaux et les buissons. Il est aussi gros, dit cet auteur, et même un peu plus gros qu'une alouette.

IV. *Le moucherolle brun de la Martinique.* Ce moucherolle n'est pas à longue queue comme les précédens. Par sa grandeur et sa figure, on pourrait le regarder comme le plus gros des gobe-mouches.

V. *Le moucherolle à queue fourchue du Mexique.* Ce moucherolle est plus gros que l'alouette.

VI. *Le moucherolle des Philippines.* Ce moucherolle est de la grandeur du rossignol.

VII. *Le moucherolle de Virginie à huppe verte.* L'on a donné, d'après M. Brisson, le nom de *gobe-mouche* à cet oiseau. Gatesby l'a indiqué sous la dénomination

e *preneur de mouches*, et il en a donné la figure, mais sa longue queue et son long bec indiquent assez qu'il doit être placé parmi les moucherolles, et non pas avec les gobe-mouches.

VIII. *Le schet de Madagascar*. On nomme *schet*, à Madagascar, un beau moucherolle à longue queue; et on y donne à deux autres les noms de *schet-all* et de *schet-vouloulou*, qui signifient apparemment *schet roux* et *schet varié*, et qui ne désignent que deux variétés d'une même espèce.

LES TYRANS.

Le nom de *tyran*, donné à des oiseaux, doit paraître plus que bizarre. Suivant Belon, les anciens appellent le petit souci huppé, *tyrannus*, roitelot : ici cette dénomination a été donnée non-seulement à la tête huppée ou couronnée, mais encore au naturel, qui commence à devenir sanguinaire; triste marque de la misère de l'homme, qui a toujours joint l'idée de la cruauté à l'emblème du pouvoir. Nous eussions donc changé ce nom affligeant et absurde, s'il ne s'était trouvé trop établi chez les naturalistes, et ce n'est pas la première fois que nous avons laissé, malgré nous, le tableau de la nature défiguré par cette dénomination trop disparates, mais trop généralement adoptées.

Nous laisserons donc le nom de *tyrans* à des oiseaux du nouveau continent, qui ont, avec les gobe-mouches et les moucherolles, le rapport de la même manière de vivre mais qui en diffèrent comme étant plus gros, plus forts et plus méchans : ils ont le bec plus grand et plus robuste; aussi leur naturel, plus dur et plus sauvage les rend audacieux, querelleurs, et les rapproche des

pies-grièches , auxquelles ils ressemblent encore par la grandeur du corps et la forme du bec.

I. *Les titiris ou pipiris*. La première espèce des tyrans est le titiri ou pipiri : il a la taille et la force de la pie-grièche grise.

Les plumes du sommet de la tête , jaunes à la racine , sont terminées par une moucheture noirâtre qui en couvre le reste lorsqu'elles sont couchées : mais quand dans la colère l'oiseau les relève , sa tête paraît alors comme couronnée d'une large huppe du plus beau jaune.

A Cayenne , ce tyran s'appelle *titiri* , d'après son cri qu'il prononce d'une voix aiguë et criarde.

Aucun oiseau n'est plus matinal que le pipiri , et l'on est assuré , quand on entend sa voix , que le jour commence à poindre : c'est de la cime des plus hauts arbres , que ces oiseaux habitent , et où ils sont retirés pour passer la nuit qu'ils la font entendre. Il n'y a pas de saison bien marquée pour leurs amours. On les voit nicher , dit M. Deshayes , pendant les chaleurs en automne , et même pendant les fraîcheurs de l'hiver à Saint-Dominque , quoique le printems soit la saison où ils font plus généralement leur couvée , elle est de deux ou trois œufs , quelquefois quatre , de couleur blanchâtre tachetée de brun.

II. *Le tyran de la Caroline*.

III. *Le bentaveo ou le cuiriri*. Ce tyran , est appelé *bentaveo* à Buenos-Ayres , et *pitangua-guacu* par les Brasiiliens.

Marcgrave dit qu'entre ces oiseaux , les uns ont une tache orangée au sommet de la tête , les autres une jaune. Les Brasiiliens nomment ceux-ci *cuiriri* , du reste tous semblables au *pitangua-guacu*. Seba applique mal-à-propos ce nom de *cuiriri* à une espèce toute différente.

Ainsi le bentaveo de Buenos-Ayres, le pitangua et le cuiriri du Brésil ne font qu'un même oiseau dont les mœurs et les habitudes naturelles sont semblables à celles du grand pipiri de Saint-Domingue, ou titiri de Cayenne : mais les couleurs, la taille épaisse, le gros et le large bec du bentaveo, sont des caractères assez apparens pour qu'on puisse le distinguer aisément du pipiri.

IV. *Le tyran de Cayenne.* Le tyran de Cayenne est un peu plus grand que la pie-grièche d'Europe nommée *l'écorcheur*.

V. *Le caudec.* C'est le *gobe-mouche tacheté de Cayenne* : mais le bec crochu, la force, la taille et le naturel s'accordent pour exclure cet oiseau du nombre des gobe-mouches et en faire un tyran.

VI. *Le tyran de la Louisiane.*

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU GENRE DES GOBE- MOUCHES, MOUCHEROLLES ET TYRANS.

I. *Le kinki-manou de Madagascar.* Cet oiseau, qui s'éloigne des gobe-mouches par la taille, étant presque aussi grand que la pie-grièche, leur ressemble néanmoins par plusieurs caractères, et doit être mis au nombre de ces espèces qui, quoique voisines d'un genre, ne peuvent y être comprises, et restent indécises, pour nous convaincre que nos divisions ne font point ligne de séparation dans la nature, et qu'elle a un ordre différent de celui de nos abstractions. Le kinki-manou est gros et épais dans sa longueur, qui est de huit pouces et de-

mi. Il a la tête noirâtre : cette couleur descend en chaperon arrondi sur le haut du cou et sous le bec ; le dessus du corps est cendré , et le dessous cendré bleu. Le bec , légèrement crochu à la pointe , n'a pas la force de celui de la pie-grièche , ni même de celui du petit tyran ; quelques soies courtes sortent de l'angle. Les pieds , de couleur plombée , sont gros et forts. Les habitans de Madagascar lui ont donné le nom de *kinkimanou* , que nous avons adopté.

II. *Le preneur de mouches rouges*. Il ne nous paraît pas que l'oiseau donné par Gatesby sous le nom de *preneur de mouches rouges* , et dont M. Brisson a fait son *gobe-mouche rouge de la Caroline* , puisse être compris dans le genre des gobe-mouches , ni dans celui des moucherolles ; car , quoiqu'il en ait la taille , la longue queue , et apparemment la façon de vivre , il a le bec épais , gros et jaunâtre ; caractère qui l'éloigne de ces genres , et le renvoie plutôt à celui des bruants. Néanmoins , comme la nature , qui se joue de nos méthodes , semble avoir mêlé cet oiseau de deux genres différens , en lui donnant l'appétit et les formes de l'un avec le bec d'un autre , nous le placerons à la suite des gobe-mouches , comme une de ces espèces anomales que des yeux libres de prévention de nomenclature aperçoivent aux confins de presque tous les genres.

III. *Le drongo*. Quoique les nomenclateurs aient placé cet oiseau à la suite des gobe-mouches , il paraît en différer par de si grands caractères , aussi bien que des moucherolles , que nous avons cru devoir totalement l'en séparer et lui conserver le nom de *drongo* qu'il porte à Madagascar. Ces caractères sont : 1°. la grosseur , étant aussi grand que le merle , et plus épais ; 2°. la huppe sur l'origine du bec ; 3°. le bec moins applati ; 4°. le

tarse et les doigts bien plus robustes. Tout son plumage est d'un noir changeant en vert : immédiatement sur la racine du demi-bec supérieur, s'élèvent droit de longues plumes très-étroites, qui ont jusqu'à un pouce huit lignes de hauteur; elles se courbent en devant, et lui font une sorte de huppe fort singulière : les deux plumes extérieures de la queue dépassent les deux du milieu d'un pouce sept lignes; les autres, étant de grandeur intermédiaire, se courbent en dehors, ce qui rend la queue très-fourchue. M. Commerson assure que le drongo a un beau ramage, qu'il compare au chant du rossignol; ce qui marque une grande différence entre cet oiseau et les tyrans, qui n'ont tous que des cris aigres, et qui d'ailleurs sont indigènes en Amérique.

IV. *Le piauhau*. Plus grand que tous les tyrans, le piauhau ne peut pas être un gobe-mouche; le caractère du bec est le seul qui paraisse le faire tenir à ce genre : mais il est si éloigné de toutes les espèces de gobe-mouches, moucherolles et tyrans, qu'il faut lui laisser ici une place isolée, comme celle qu'il paraît occuper dans la nature.

Le piauhau a onze pouces de longueur, et il est plus grand que la grande grive nommée *draine*. Tout son plumage est d'un noir profond, hors une belle tache d'un pourpre foncé qui couvre la gorge du mâle, et que n'a pas la femelle; l'aile pliée s'étend jusqu'au bout de la queue; le bec, long de seize lignes, large de huit à la base. très-applati, forme un triangle presque isoscèle, avec un petit crochet à la pointe.

Les piauhaux marchent en bandes, et précèdent ordinairement les toucans, toujours en criant aigrement *pihauhau*. On dit qu'ils se nourrissent de fruits comme les toucans; mais apparemment ils mangent aussi des

insectes volans , à la capture desquels la nature paraît avoir destiné le bec de ces oiseaux. Ils sont très-vifs et presque toujours en mouvement. Ils n'habitent que les bois , comme les toucans , et on ne manque guère de les voir dans les lieux où on rencontre le piauhau.

Ainsi le kinki-manou et le drongo de Madagascar , le preneur de mouches rouges de Virginie , et le piauhau de Cayenne , sont des espèces voisines , et néanmoins essentiellement différentes de toutes celles des gobe-mouches , moucherolles et tyrans , mais que nous ne pouvions mieux placer qu'à leur suite.

L'ALOUETTE.

CET oiseau , qui est fort répandu aujourd'hui , semble l'avoir été plus anciennement dans nos Gaules qu'en Italie , puisque son nom latin *alauda* , selon les auteurs latins les plus instruits , est d'origine gauloise* .

Les Grecs en connaissaient de deux espèces : l'une qui avait une huppe sur la tête ; l'autre qui n'avait point de huppe , et dont il s'agit dans cet article. Les Allemands l'appellent *lerch* , qui se prononce en plusieurs provinces , *lerich* , et paraît visiblement imité , de son chant. M. Barrington la met au nombre des alouettes qui chantent le mieux , et l'on s'est fait une étude de l'élever en volière pour jouir de son ramage en toute saison , et , par elle , du ramage de tout autre oiseau , qu'elle prend fort vite , pour peu qu'elle ait été à portée de l'entendre quelque tems , et cela même après que son chant propre est fixé ; aussi M. Daines Barrington l'appelle-t-il *oiseau moqueur* , *imitateur* ; mais elle imite avec cette pureté d'organe , cette flexibilité de gosier

* Le nom celtique est *alaud* , d'où nous avons formé *aloue* , puis *alouette*. Apparemment que les soldats de la légion nommée *alauda* portaient sur leur casque un panache qui avait quelque rapport avec celui de l'alouette huppée. Schwenckfeld et Klein , qui apparemment n'avaient pas lu Pline , dérivent ce nom d'*alauda* à *laude* , parce que , selon le premier , on a remarqué qu'elle s'élevait sept fois le jour vers le ciel , chantant les louanges de Dieu. Il est bien reconnu que toutes les créatures attestent l'existence et sont la gloire du Créateur ; mais faire chanter les heures canoniales à de petits oiseaux , et fonder cette conjecture sur la ressemblance fortuite d'un mot latin avec un mot golois , il faut avouer que c'est une idée bien puérole.

qui se prête à tous les accens et qui les embellit. Si l'on veut que son ramage , acquis ou naturel , soit vraiment pur , il faut que ses oreilles ne soient frappées que d'une seule espèce de chant sur-tout dans le tems de la jeunesse , sans quoi ce ne serait plus qu'un composé bizarre et mal assorti de tous les ramages qu'elle aurait entendus.

Lorsqu'elle est libre elle commence à chanter dès les premiers jours du printems , qui sont pour elle le tems de l'amour ; elle continue pendant la belle saison : le matin et le soir sont les tems de la journée où elle se fait le plus entendre , et le milieu du jour celui où on l'entend le moins¹. Elle est du petit nombre des oiseaux qui chantent en volant : plus elle s'élève , plus elle force la voix , et souvent elle la force à un tel point , que , quoiqu'elle se soutienne au haut des airs et à perte de vue , on l'entend encore distinctement , soit que ce chant ne soit qu'un simple accent d'amour ou de gaieté , soit que ces petits oiseaux ne chantent ainsi en volant que par une sorte d'émulation et pour se rappeler entr'eux. Un oiseau de proie qui compte sur sa force et médite le carnage , doit aller seul , et garder dans sa marche un silence farouche , de peur que le moindre cri ne fût pour ses pareils un avertissement de venir partager sa proie , et pour les oiseaux faibles , un signal de se tenir sur leurs gardes : c'est à ceux-ci à se rassembler , à s'avertir , à s'appuyer les uns les autres , et à se rendre ou du moins à se croire forts par leur réunion. Au reste , l'alouette chante rarement à terre , où néanmoins elle se tient toujours lorsqu'elle ne vole point ; car elle ne se perche jamais sur les arbres , et on doit

¹ Cela peut-être vrai dans les pays chauds , comme l'Italie et la Grèce ; car dans nos pays tempérés on ne remarque point que l'alouette se taise au milieu du jour.

la compter parmi les oiseaux pulvérateurs : aussi ceux qui la tiennent en cage , ont - ils grand soin d'y mettre dans un coin une couche assez épaisse de sable où elle puisse se poudrer à son aise , et trouver du soulagement contre la vermine qui la tourmente ; ils y ajoutent du gazon frais souvent renouvelé , et ils ont l'attention que la cage soit un peu spacieuse.

On a dit que ces oiseaux avaient de l'antipathie pour certaines constellations , par exemple , pour *Arcturus* , et qu'ils se taisaient lorsque cette étoile commençait à se lever en même-tems que le soleil ; apparemment que c'est dans ce tems qu'ils entrent en mue , et sans doute ils y entreraient toujours quand *Arcturus* ne se leverait pas.

Je ne m'arrêterai point à décrire un oiseau aussi connu : je remarquerai seulement que ses principaux attributs sont d'avoir le doigt du milieu étroitement uni avec le doigt extérieur de chaque pied par sa première phalange ; l'ongle du doigt postérieur fort long et presque droit ; les ongles antérieurs très-courts et peu recourbés ; le bec point trop faible , quoiqu'en alène ; la langue assez large , dure et fourchue ; les narines rondes et à demi découverte ; l'estomac charnu et assez ample , relativement au volume du corps : le foie partagé en deux lobes fort inégaux , le lobe gauche paraissant avoir été gélé et arrêté dans son accroissement par le volume de l'estomac ; environ neuf pouces de tube intestinal ; deux très-petits *cæcum* communiquant à l'intestin ; une vésicule du fiel ; le fond des plumes noirâtre ; douze plumes à la queue et dix-huit aux ailes , dont les moyennes ont le bout coupé presque quarrément et partagé dans son milieu par un angle rentrant ; caractère commun à toutes les alouettes. J'ajouterai encore que les mâles sont un peu plus bruns que les femelles ; qu'ils ont un

collier noir , plus de blanc à la queue , et la contenance plus fière ; qu'ils sont un peu plus gros , quoique cependant le plus pesant de tous ne pèse pas deux onces ; enfin qu'il ont , comme dans presque toutes les autres espèces , le privilège exclusif du chant. Olina semble supposer qu'ils ont l'ongle postérieur plus long ; mais je soupçonne avec M. Klein que cela dépend autant de l'âge que du sexe.

Lorsqu'aux premiers beaux jours du printemps , ce mâle est pressé de s'unir à sa femelle , il s'élève dans l'air en répétant sans cesse son cri d'amour , et embrassant dans son vol un espace plus ou moins étendu , selon que le nombre des femelles est plus petit ou plus grand : lorsqu'il a découvert celle qu'il cherche , il se précipite et s'accouple avec elle. Cette femelle fécondée fait promptement son nid ; elle le place entre deux mottes de terre ; elle le garnit intérieurement d'herbes , de petites racines sèches , et prend beaucoup plus de soin pour le cacher que pour le construire : aussi trouve-t-on très-peu de nids d'alouette , relativement à la quantité de ces oiseaux. Chaque femelle pond quatre ou cinq petits œufs qui ont des taches brunes sur un fond grisâtre : elle ne les couve que pendant quinze jours au plus , et elle emploie encore moins de tems à conduire et à élever ses petits. Cette promptitude a souvent trompé ceux qui voulaient enlever des couvées qu'ils avaient découvertes , et Aldrovande tout le premier : elle dispose aussi à croire , d'après le témoignage du même Aldrovande et d'Olina , qu'elles peuvent faire jusqu'à trois couvées dans un été , la première au commencement de mai , la seconde au mois de juillet , et la dernière au mois d'août : mais si cela a lieu , c'est sur-tout dans les pays chauds , dans lesquels il faut moins de tems aux œufs pour éclore , aux petits pour

arriver au terme où ils peuvent se passer des soins de la mère , et à la mère elle-même pour recommencer une nouvelle couvée. En effet , Aldrovande et Olina , qui parlent des trois couvées par an , écrivaient et observaient en Italie ; Frisch , qui rend compte de ce qui se passe en Allemagne , n'en admet que deux ; et Schwencckfeld n'en admet qu'une seule pour la Silésie.

Les petits se tiennent un peu séparés les uns des autres : car la mère ne les rassemble pas toujours sous ses ailes ; mais elle voltige souvent au dessus de la couvée , la suivant de l'œil avec une sollicitude vraiment maternelle , dirigeant tous ses mouvemens , pourvoyant à tous ses besoins , veillant à tous ses dangers.

L'instinct qui porte les alouettes femelles à élever et soigner ainsi une couvée , se déclare quelquefois de très-bonne heure , et même avant celui qui les dispose à devenir mères , et qui , dans l'ordre de la nature , devrait , ce semble , précéder. On m'avait apporté , dans le mois de mai , une jeune alouette qui ne mangeait pas encore seule ; je la fis élever , et elle était à peine sevrée lorsqu'on m'apporta d'un autre endroit une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce : elle se prit d'une affection singulière pour ces nouveaux venus , qui n'étaient pas beaucoup plus jeunes qu'elle ; elle les soignait nuit et jour , les réchauffait sous ses ailes , leur enfonçait la nourriture dans la gorge avec le bec : rien n'était capable de la détourner de ces intéressantes fonctions ; si on l'arrachait de dessus ces petits , elle revolvait à eux dès qu'elle était libre , sans jamais songer à prendre sa volée ; comme elle l'aurait pu cent fois. Son affection ne faisant que croître , elle en oublia à la lettre le boire et le manger , elle ne vivait plus que de la becquée qu'on lui donnait en même-tems qu'à ses petits adoptifs , et elle mourut enfin consumée par cette espè-

ce de passion maternelle : aucun de ces petits ne lui survécut ; ils moururent tous les uns après les autres : tant ses soins leur étaient devenus nécessaires ; tant ces mêmes soins étaient non-seulement affectionnés , mais bienentendus.

La nourriture la plus ordinaire des jeunes alouettes sont les vers , les chenilles , les œufs de fourmis et même de sauterelles ; ce qui leur attire , et à juste titre , beaucoup de considération dans les pays qui sont exposés aux ravages de ces insectes destructeurs : lorsqu'elles sont adultes , elles vivent principalement de graines , d'herbe , en un mot de matières végétales.

Il faut , dit-on , prendre en octobre ou novembre celles que l'on veut conserver pour le chant , préférant les mâles autant qu'il est possible , et leur liant les ailes lorsqu'elles sont trop farouches , de peur qu'en s'élançant trop vivement elles ne se cassent la tête contre le plafond de leur cage. On les apprivoise assez facilement : elles deviennent même familières jusqu'à venir manger sur la table et se poser sur la main : mais elles ne peuvent se tenir sur le doigt , à cause de la conformation de l'ongle postérieur , trop long et trop droit pour pouvoir l'embrasser ; c'est sans doute par la même raison qu'elles ne se perchent pas sur les arbres. D'après cela on juge bien qu'il ne faut point de bâtons en travers dans la cage où on les tient.

En Flandre , on nourrit les jeunes avec de la graine de pavot mouillée , et , lorsqu'elles mangent seules , avec de la mie de pain aussi humectée : mais dès qu'elles commencent à faire entendre leur ramage , il faut leur donner du cœur de mouton ou du veau bouilli haché avec des œufs durs ; on y ajoute le blé , l'épeautre et l'avoine mondés , le millet , la graine de lin , de pavots et de chènevis écrasés , tout cela détrem pé dans du lait ;

mais M. Frisch avertit que lorsqu'on ne leur donne que du chènevis écrasé pour toute nourriture, leur plumage est sujet à devenir noir. On prétend aussi que la graine de montarde leur est contraire : à cela près, il paraît qu'on peut les nourrir avec toute sorte de graine, et même avec tout ce qui se sert sur nos tables, et en faire des oiseaux domestiques. Si l'on en croit Frisch, elles ont l'instinct particulier de goûter la nourriture avec la langue avant de manger. Au reste, elles sont susceptibles d'apprendre à chanter et d'orner leur ramage naturel de tous les agrémens que notre mélodie artificielle peut y ajouter. On a vu de jeunes mâles qui, ayant été sifflés avec une turlutaine, avaient retenu en fort peu de tems des airs entiers, et qui les répétaient plus agréablement qu'aucune linotte ou serin n'aurait su faire. Celles qui restent dans l'état de sauvage, habitent pendant l'été les terres les plus élevées et les plus sèches; l'hiver elles descendent dans la plaine, se réunissent par troupes nombreuses, et deviennent alors très-grasses, parce que, dans cette saison, étant presque toujours à terre, elles mangent, pour ainsi dire, continuellement. Au contraire, elles sont fort maigres en été, tems où elles sont presque toujours deux à deux, volant sans cesse, chantant beaucoup, mangeant peu, et ne se posant guère à terre que pour faire l'amour. Dans les plus grands froids, et sur-tout lorsqu'il y a beaucoup de neige, elles se réfugient de toutes parts au bord des fontaines qui ne gèlent point; c'est alors qu'on leur trouve de l'herbe dans le gésier; quelquefois même elles sont réduites à chercher leur nourriture dans le fumier de cheval qui tombe le long des grands chemins; et, malgré cela, elles sont encore plus grasses alors que dans aucun tems de l'été.

Leur manière de voler est de s'élever presque perpen-

diculairement et par reprises , et de se soutenir à une grande hauteur , d'où , comme je l'ai dit , elles savent très-bien se faire entendre : elles descendent au contraire en filant pour se poser à terre , excepté lorsqu'elles sont menacées par l'oiseau de proie ou attirées par une compagnie chérie ; car , dans ces deux cas , elles se précipitent comme une pierre qui tombe.

Il est aisé de croire que ces petits oiseaux qui s'élèvent très-haut dans l'air , peuvent quelquefois être emportés par un coup de vent fort loin dans les mers , et même au-delà des mers. « Sitôt qu'on approche des terres d'Europe , dit le P. du Tertre , on commence à voir des oiseaux de proie , des alouettes , des chardonnerets , qui , étant emportés par les vents , perdent la vue des terres , et sont contraints de venir se percher sur les mâts et les cordages des navires ». C'est par cette raison que le docteur Hans Sloane en a vu à quarante milles en mer dans l'Océan , et le comte Marsigli dans la Méditerranée. On peut même soupçonner que celles qu'on a retrouvées en Pensilvanie , en Virginie , et dans d'autres régions de l'Amérique , y ont été transportées de la même façon. M. le chevalier des Mazis m'assure que les alouettes passent à l'île de Malte dans le mois de novembre ; et quoiqu'il ne spécifie pas les espèces , il est probable que l'espèce commune est du nombre ; car M. Lottinger a observé qu'en Lorraine il y en a un passage considérable , qui finit précisément dans ce même mois de novembre , et qu'alors on n'en voit que très-peu ; que les passagères entraînent avec elles celles qui sont nées dans le pays : mais bientôt après il en reparait autant qu'auparavant , soit que d'autres leur succèdent , soit que celles qui avaient d'abord suivi les voyageuses re-

Voyez Olina , ou plutôt voyez les alouettes dans les champs.

viennent sur leurs pas, ce qui est plus vraisemblable. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'elles ne passent pas toutes, puisqu'on en voit presque en toute saison dans notre pays, et que dans la Beauce, la Picardie, et beaucoup d'autres endroits, on en prend en hiver des quantités considérables : c'est même une opinion générale en ces endroits, qu'elles ne sont point oiseaux de passage; que si elles s'absentent quelques jours pendant la plus grande rigueur du froid, et sur-tout lorsque la neige tient long-tems, c'est le plus souvent parce qu'elles vont sous quelque rocher, dans quelque caverne, à une bonne exposition, et, comme j'ai dit près des fontaines chaudes; souvent même elles disparaissent subitement au printems, lorsqu'après des jours doux qui les ont fait sortir de leurs retraites, il survient des froids vifs qui les y ont fait rentrer. Cette occultation de l'alouette était connue d'Aristote, et M. Klein dit qu'il s'en est assuré par sa propre observation.

On trouve cet oiseau dans presque tous les pays habités des deux continens, et jusqu'au cap de Bonne-Espérance, selon Kolbe; il pourrait même subsister dans les terres incultes qui abonderaient en bruyères et en génévriers; car il se plaît beaucoup sous ces arbrisseaux, qui le mettent à l'abri, lui et sa couvée, contre les atteintes de l'oiseau de proie. Avec cette facilité de s'accoutumer à tous les terrains et à tous les climats, il paraîtra singulier qu'il ne s'en trouve point à la Côte-d'Or, comme l'assure Villault, ni même dans l'Andalousie, s'il en faut croire Averroès.

Tout le monde connaît les différens pièges dont on se sert ordinairement pour prendre les alouettes, tels que collets traînaux, lacets, pantières; mais il en est un qu'on y emploie plus communément, et qui en a tiré

sa dénomination de *filet d'alouette*. Pour réussir à cette chasse , il faut une matinée fraîche , un beau soleil , un miroir tournant sur son pivot , et une ou deux alouettes vivantes qui rappellent les autres : car on ne sait pas encore imiter leur chant d'assez près pour les tromper , c'est par cette raison que les oiseleurs disent qu'elles ne suivent point l'appreau ; mais elles paraissent attirées plus sensiblement par le jeu du miroir : non sans doute qu'elles cherchent à se mirer , comme on les en a accusées d'après l'instinct qui leur est commun avec presque tous les autres oiseaux de volière , de chanter devant une glace avec un redoublement de vivacité et d'émulation ; mais parce que les éclairs de lumière que jette de toutes parts ce miroir en mouvement , excitent leur curiosité , ou parce qu'elles croient cette lumière renvoyée par la surface mobile des eaux vives qu'elles recherchent dans cette saison : aussi en prend-on tous les ans des quantités considérables pendant l'hiver aux environs des fontaines chaudes où j'ai dit qu'elles se rassemblaient ; mais aucune chasse n'en détruit autant à la fois que la chasse aux gluaux qui se pratique dans la Lorraine française et ailleurs , et dont je donnerai ici le détail , parce qu'elle est peu connue. On commence par préparer quinze cents ou deux mille gluaux ; ces gluaux sont des branches de saules bien droites ou du moins bien dressées , longues d'environ trois pieds dix pouces , aiguës et même un peu brûlées par l'un des bouts ; on les enduit de glu par l'autre de la longueur d'un pied : on les plante par rangs parallèles dans un terrain convenable , qui est ordinairement une plaine en jachère , et où l'en s'est assuré qu'il y a suffisamment d'alouettes pour indemniser des frais , qui ne laissent pas d'être considérables ; l'intervalle des rangs doit être tel , que l'on puisse passer entre deux sans toucher aux gluaux ;

l'intervalle des gliaux de chaque rang doit être d'un pied , et chaque gliau doit répondre aux intervalles des gliaux des rangs joignans.

L'art consiste à planter ces gliaux bien régulièrement , bien à plomb , et de manière qu'ils puissent rester en situation tant que l'on n'y touche point , mais qu'ils puissent tomber pour peu qu'une alouette les touche en passant.

Lorsque tous ces gliaux sont plantés , ils forment un carré long qui présente l'un de ses côtés au terrain où sont les alouettes ; c'est le front de la chasse : on plante à chaque bout un drapeau pour servir de point de vue aux chasseurs , et dans certains cas pour leur donner des signaux.

Le nombre des chasseurs doit être proportionné à l'étendue du terrain que l'on veut embrasser. Sur les quatre ou cinq heures du soir , selon que l'on est plus ou moins avancé dans l'automne , la troupe se partage en deux détachemens égaux , commandés chacun par un chef intelligent , lequel est lui-même subordonné à un commandant général , qui se place au centre.

L'un de ces détachemens se rassemble au drapeau de la droite , l'autre au drapeau de la gauche , et tous deux , gardant un profond silence , s'étendent chacun de leur côté sur une ligne circulaire pour se rejoindre l'un à l'autre à environ une demi-lieue du front de la chasse , et former un seul cordon qui se resserre toujours davantage en se rapprochant des gliaux , et pousse toujours les alouettes en avant.

Vers le coucher du soleil , le milieu du cordon doit se trouver à deux ou trois cents pas du front : c'est alors que l'on *donne* , c'est-à-dire , que l'on marche avec eircospection , que l'on se met ventre à terre , que l'on se relève et qu'on se remet en mouvement à

la voix du chef. Si toutes ces manœuvres sont commandées à propos et bien exécutées, la plus grande partie des alouettes renfermées dans le cordon, et qui à cette heure-là ne s'élèvent que de trois ou quatre pieds, se jettent dans les gluaux, les font tomber, sont entraînées par leur chute et se prennent à la main.

S'il y a encore du tens, on forme du côté opposé un second cordon de cinquante pas de profondeur, et l'on ramène les alouettes qui avaient échappé la première fois : cela s'appelle *revirer*.

Les curieux inutiles se tiennent aux drapeaux, mais un peu en arrière, afin d'éviter toute confusion.

On prend jusqu'à cent douzaines d'alouettes et plus dans une de ces chasses ; et l'on regarde comme très-mauvaise celle où l'on n'en prend que vingt-cinq douzaines. On y prend aussi quelquefois des compagnies de perdrix et même des chouettes ; mais on est très-fâché, parce que ces événemens font *enlever* les alouettes, ainsi que le passage d'un lièvre qui traverse l'enceinte, et tout autre mouvement on bruit extraordinaire.

Les oiseaux voraces détruisent aussi beaucoup d'alouettes pendant l'été ; car elles sont leur proie la plus ordinaire, même des plus petits ; et le coucou, qui ne fait point de nid, tâche quelquefois de s'approprier celui de l'alouette, et de substituer ses œufs à ceux de la véritable mère : cependant, malgré cette immense destruction, l'espèce paraît toujours fort nombreuse ; ce qui prouve sa grande fécondité et ajoute un nouveau degré de vraisemblance à ce qu'on a dit de ses trois pontes par an. Il est vrai que cet oiseau vit assez long-tems pour un si petit animal ; huit à dix ans, selon Olina ; douze ans, selon d'autres ; vingt-deux, suivant le rapport d'une personne digne de foi, et jusqu'à vingt-quatre si l'on en croit Rzaczynski.

Les anciens ont prétendu que la chair de l'alouette bouillie , grillée , et même calcinée et réduite en cendres , était une sorte de spécifique contre la colique : il résulte au contraire de quelques observations modernes , qu'elle la donne fort souvent , et M. Linnæus croit qu'elle est contraire aux personnes qui ont la gravelle. Ce qui paraît le mieux avéré , c'est que la chair des alouettes ou mauviettes est une nourriture fort saine et fort agréable lorsqu'elles sont grasses , et que les picotemens d'estomac ou d'entrailles qu'on éprouve quelquefois après en avoir mangé , viennent de ce qu'on a avalé , par mégarde , quelques fragmens de leurs petits os ; lesquels fragmens sont très-fins et très-aigus. Cet oiseau pèse plus ou moins , selon qu'il a plus ou moins de graisse , de sept ou huit gros à dix ou douze.

VARIÉTÉS DE L'ALOUETTE.

I. *L'alouette blanche.* MM. Brisson et Frisch ont eu raison de regarder cette alouette comme une variété de l'espèce précédente : c'est en effet une véritable alouette , qui , suivant M. Frisch , nous vient du Nord , comme le moineau et l'étouneau blancs , l'hirondelle et la fauvette blanches , etc. , lesquels portent tous sur leur plumage l'empreinte de leur climat natal.

II. *L'alouette noire.* Je regarde encore , avec M. Brisson , cette alouette comme une variété de l'alouette ordinaire , soit que ce changement de couleur soit un effet du chenevis , lorsqu'on le donne à ces oiseaux pour toute nourriture , soit qu'il ait une autre cause.

III. *L'alouette à dos fauve.*

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'ALOUETTE.

I. *Le eujelier.* Je erois cet oiscan assez différent de l'alouette commune pour en faire une espèce particulière : en effet , il en diffère par le volume et par la forme totale , ayant le corps plus court et plus ramassé , étant beaucoup moins gros , et ne pesant au plus qu'une once ; il en diffère par son plumage , dont les couleurs sont plus faibles , et où , en général , il y a moins de blanc , et par une espèce de couronne blanchâtre plus marquéé dans cet oiseau que dans l'alouette ordinaire ; il en diffère par les penes de l'aile , dont la première et la plus extérieure est plus courte que les autres d'un demi-pouce ; il en diffère par ses habitudes naturelles , puisqu'il se perche sur les arbres , tandis que l'alouette commune ne se pose jamais qu'à terre : à la vérité , il se perche sur les plus grosses branches , sur lesquelles il peut se tenir sans être obligé de les embrasser avec ses doigts ; ce qui ne serait guère possible , vu la conformation de son doigt trop long , où plutôt de son ongle postérieur . et trop peu crochu pour saisir la branche ; il en diffère en ce qu'il se plaît et niche dans les terres incultes qui avoisinent les taillis , ou à l'entrée des jeunes taillis , d'où lui est venu sans doute le nom d'*alouette de bois* , quoiqu'il ne s'enfonce jamais dans les bois , au lieu que l'alouette ordinaire se tient dans les grandes plaines cultivées : il en diffère par son chant , qui ressemble beaucoup plus à celui du rossignol qu'à celui de l'alouette , et qu'il fait entendre non-seulement le jour , mais encore la nuit , comme le rossignol , non-seulement

en volant , mais aussi étant perché sur une branche. M. Hébert a remarqué que les sifres des Cent-Suisses de la garde imitent assez exactement le ramage du cujelier ; d'où l'on peut conclure , ce me semble , que cet oiseau est commun dans les montagnes de Suisse ¹ , comme il l'est dans celles du Bugey. Il diffère de l'alouette par la fécondité ; car , quoique les hommes fassent moins la guerre au cujelier , sans doute comme étant une proie trop petite , et quoiqu'il ponde quatre ou cinq œufs comme l'alouette ordinaire , l'espèce est cependant moins nombreuse. Il en diffère par le tems de la ponte ; car nous avons vu que l'alouette commune ne faisait pas sa première ponte avant le mois de mai , au lieu que les petits de celle-ci sont quelquefois en état de voler dès la mi-mars.

Enfin il en diffère par la délicatesse du tempérament , puisque , selon la remarque du même Albin , il n'est pas possible , quelque soin que l'on prenne , d'élever les petits que l'on tire du nid ; ce qui néanmoins doit se restreindre au climat de l'Angleterre , et autres semblables ou plus froids , puisqu'Olin , qui vivait dans un pays plus chaud , dit positivement qu'on prend dans le nid les petits de la *tottovilla* , qui est notre cujelier , que , dans les commencemens , on les élève de même que les rossignols , dont ils ont le chant , et qu'ensuite on les nourrit de panis et de millet.

II *La farlouse* , ou *l'alouette de prés*. Belon et Olin disent que c'est la plus petite de toutes les alouettes , mais c'est parce qu'ils ne connaissaient pas l'alouette pipi , dont nous parlerons dans la suite. La farlouse pèse six à sept gros , et n'a pas neuf pouces de vol. La

(¹) J'apprends qu'il se trouve en effet dans les prairies les plus hautes de la Suisse.

couleur dominante du dessus du corps est l'olivâtre varié de noir dans la partie antérieure , et d'olivâtre pur et sans mélange dans la partie postérieure ; le dessous du corps est d'un blanc jaunâtre , avec des taches noires longitudinales sur la poitrine et les côtés ; le fond des plumes est noir ; les penes des ailes presque noires , bordées d'olivâtre ; celles de la queue de même , excepté la plus extérieure , qui est bordée de blanc et la suivante , qui est terminée de cette même couleur.

Cet oiseau a des espèces de sourcils blancs , que M. Linnæus a choisis pour caractériser l'espèce.

III. *La farlousane*. Je donne ce nom à une alouette de la Louisiane , et qui m'a paru avoir beaucoup de rapports avec la farlouse : elle a la gorge d'un gris jaunâtre ; le cou et la poitrine grivelés de brun sur ce même fond ; le reste du dessous du corps fauve ; le dessus de la tête et du corps mêlé de brun verdâtre et de noirâtre ; mais comme ce sont des couleurs sombres , elles tranchent peu sur l'autre , et il résulte de leur mélange une teinte presque uniforme de brun obscur ; les couvertures supérieures d'un brun verdâtre sans mélange ; les penes de la queue brunes ; la plus extérieure mi-partie de brun noirâtre et de blanc , le blanc en dehors , et la suivante terminée de blanc ; les penes et les couvertures supérieures des ailes d'un brun noirâtre , bordé d'un brun plus clair.

IV. *L'alouette pipi*. C'est la plus petite de nos alouettes de France ; son nom allemand *piep-lerche* , et son nom anglais *pipit* , sont évidemment dérivés de son cri , et ces sortes de dénominations sont toujours les meilleures , puisqu'elles représentent l'objet dénommé autaut qu'il est possible : aussi n'avons-nous pas hésité d'adopter ce nom de *pipi*.

V. *La logustelle*. Cette alouette est encore plus petite que la précédente, et elle est la plus petite de toutes celles de notre Europe. Les auteurs de la *Zoologie britannique*, à qui seul nous devons la connaissance de cette espèce, lui ont donné le nom d'*alouette des saules*, parce qu'on la voit tous les ans revenir visiter certaines saussaies du territoire de Whiteford en Flintshire, où elle passe tout l'été.

VI. *La spipolette*. J'adopte ce nom que l'on donne à Florence à l'oiseau dont il s'agit ici. Il est un peu plus gros que la farlouse, et se tient dans les friches et les bruyères. Il a le doigt postérieur fort long, comme l'alouette; mais son corps est plus effilé, et il diffère encore de cette dernière par un mouvement de sa queue, semblable à celui de la lavandière et de la farlouse. Ces oiseaux se plaisent dans les bruyères, les friches, et sur-tout dans les éteules d'avoine, peu après la moisson; ils s'y rassemblent en troupes assez nombreuses.

VII. *La girole ou alouette d'Italie*.

VIII. *La calandre, ou grosse alouette*. Cet oiseau est plus grand que l'alouette; il a aussi le bec plus court et plus fort, en sorte qu'il peut casser les graines; de plus, l'espèce est moins nombreuse et moins répandue. À ces différences près, la calandre ressemble tout-à-fait à notre alouette.

IX. *La cravatte jaune ou calandre du cap de Bonne-Espérance*.

X. *Le hausse-col noir, ou l'alouette de Virginie*.

XI. *L'alouette aux joues brunes de Pensilvanie*.

XII. *La rousseline, ou l'alouette de marais.* Cette alouette, qui se trouve en Alsace, est d'une grosseur moyenne entre l'alouette commune et la farlouse. Je l'appelle *rousseline*, parce que la couleur dominante de son plumage est un roux plus ou moins clair.

XIII. *La ceinture de prêtre, ou l'alouette de Sibérie.* De tous les oiseaux à qui on a donné le nom d'alouette, c'est celui-ci qui a le plus beau plumage et le plus distingué : il a la gorge, le front et les côtés de la tête, d'un joli jaune, relevé par une petite tache noire entre l'œil et le bec, laquelle se réunit à une autre tache plus grande, située immédiatement sous l'œil ; la poitrine décorée d'une large ceinture noire ; le reste du dessous du corps blanchâtre ; les flancs un peu jaunâtres, variés par des taches plus foncées ; le dessus de la tête et du corps varié de roussâtre et de gris brun ; les couvertures de la queue supérieure jaunâtres ; les pennes noirâtres, bordées de gris, excepté les plus extérieures, qui le sont de blanc ; les pennes des ailes grises, bordées finement d'une couleur plus noire ; les couvertures supérieures du même gris, bordées de roussâtre, le bec et les pieds gris de plomb.

Cet oiseau a été envoyé de Sibérie, où il n'est point connu.

XIV *La variole* C'est M. Commerson qui nous a rapporté cette jolie petite alouette des pays qu'arrose la rivière de la Plata. Le nom de *varirole*, que nous lui avons donné, a rapport à l'émail très-varié et très-agréable de son plumage : elle a en effet le dessus de la tête et du corps noirâtre, joliment varié de différentes teintes de roux ; le devant du cou émaille de même ; la gorge et tout le dessous du corps blanchâtre ; les pennes de la queue brune, bordées, les huit

intermédiaires de roux clair , et les deux paires extérieures de blanc ; les grandes pennes des ailes grises , et les moyennes brunes , toutes bordées de roussâtre ; le bec brun , échancré près de la pointe ; les pieds jaunâtres.

XV. *La cendrille.*

XVI. *Le sirli du Cap de Bonne-Espérance.* Si cet oiseau semble s'éloigner du genre des alouettes par la courbure de son bec , il s'en rapproche beaucoup par la longueur de son éperon , c'est-à-dire , de son ongle postérieur.

LE COCHEVIS , OU LA GROSSE ALOUETTE HUPPÉE.

CETTE alouette a été nommée *cochevis*, parce qu'on a regardé l'aigrette de plumes dont sa tête est surmontée, comme une espèce de crête, et conséquemment comme un trait de ressemblance avec le coq. Cette crête, ou plutôt cette huppe, est composée de quatre plumes de principale grandeur, suivant Belon; de quatre ou six, suivant Olin; et d'un plus grand nombre, selon d'autres qui le portent jusqu'à douze. On ne s'accorde pas plus sur la situation et le jeu de ces plumes que sur leur nombre: elles sont toujours relevées, selon les uns, et selon d'autres, l'oiseau peut les élever ou les abaisser; les étendre ou les resserrer à son gré, soit que cette différence dépende du climat, comme l'insinue Turner, ou de la saison, ou du sexe, ou de quelque autre circonstance. C'est une preuve de plus, ajoutée à mille autres, qu'il est difficile de se former une idée complète de l'espèce d'après l'examen, même attentif, d'un petit nombre d'individus.

Le cochevis est un oiseau peu farouche, dit Belon, qui se réjouit à la vue de l'homme, et se met à chanter lorsqu'il le voit approcher. Il se tient dans les champs et les prairies sur les revers des fossés et sur la crête des sillons. On le voit fort souvent au bord des eaux et sur les grands chemins, où il cherche sa nourriture dans le crottin de cheval, sur-tout pendant l'hiver. M. Frisch dit qu'on le rencontre aussi à l'entrée des bois, perché

sur un arbre ; mais cela est rare ; et il est encore plus rare qu'il s'enfonce dans les grandes forêts. Il se pose quelquefois sur les toits , les murs de clôture , etc.

Cette alouette, sans être aussi commune que l'alouette ordinaire , est cependant répandue assez généralement dans l'Europe , On en trouve en Italie , suivant Olina ; en France , suivant Belon ; en Allemagne , selon Willughby ; en Pologne , selon Rzaczynski ; en Écosse , selon Sibbald ; mais je doute qu'il y en ait en Suède , vu que M. Linnæus n'en a point fait mention dans sa *Fauna Suecica*.

Le cochevis ne change pas de demeure pendant l'hiver ; mais Belon ne devait point pour cela soupçonner une faute dans le texte d'Aristote , car ce texte ne dit point que le cochevis quitte le pays ; il dit seulement qu'il se cache pendant l'hiver ; et c'est un fait qu'on en voit moins dans cette saison que pendant l'été.

Le chant des mâles est fort élevé , et cependant si agréable et si doux , qu'un malade le souffrirait dans sa chambre : pour en pouvoir jouir à tout heure , on les tient en cage ; ils l'accompagnent ordinairement du trémoussement de leurs ailes. Ils sont les premiers à annoncer chaque année le retour du printemps , et chaque jour le lever de l'aurore , sur-tout quand le ciel est serain , et même alors ils gazouillent quelquefois pendant la nuit ; car c'est le beau tems qui est l'âme de leur chant et de leur gaieté. Au contraire , un tems pluvieux et sombre leur inspire la tristesse et les rend muets. Ils continuent ordinairement de chanter jusqu'à la fin de septembre. Au reste , comme ces oiseaux s'accoutument difficilement à la captivité , et qu'ils vivent fort peu de tems en cage ¹ , il est à propos de leur don-

¹ Albert prétend avoir observé que , lorsque ces oiseaux restent long-tems en cage , ils deviennent borgnes à la fin , et que cela arrive

ner, tous les ans, la volée sur la fin de juin, qui est le tems où ils cessent de chanter, sauf à en reprendre d'autres au printems suivant, ou bien on peut encore conserver le ramage en perdant l'oiseau; il ne faut pour cela que tenir quelque tems auprès d'eux une jeune alouette ordinaire ou un jeune serin, qui s'approprieront leur chant à force de l'entendre.

Outre la prérogative de mieux chanter, qui distingue le mâle de la femelle, il s'en distingue encore par un bec plus fort, une tête plus grosse, et parce qu'il a plus de noir sur la poitrine. Sa manière de chercher sa femelle et de la féconder est la même que celle du mâle de l'espèce ordinaire, excepté qu'il décrit dans son vol un plus grand cercle, par la raison que l'espèce est moins nombreuse.

La femelle fait son nid comme l'alouette commune, mais le plus souvent dans le voisinage des grands chemins; elle pond quatre ou cinq œufs qu'elle couve assez négligemment; et l'on prétend qu'il ne faut en effet qu'une chaleur fort médiocre, jointe à celle du soleil, pour les faire éclore: mais les petits ont-ils percé leur coque, et commencent-ils à implorer son secours par leurs cris répétés, c'est alors qu'elle se montre véritablement leur mère, et qu'elle se charge de pourvoir

au bout de neuf années. Mais Aldrovande remarque ceux qu'on élève à Bologne vivent à peine neuf ans, et qu'ils ne deviennent ni aveugles ni borgnes avant de mourir. On voit à travers cette contrariété d'avis, qu'il y a une manière de gouverner le cochevis en cage, pour le faire vivre plusieurs années, et peut-être pour lui conserver la vue, manière que M. Frisch ignorait sans doute.

1 Comme ces nids sont à terre, il peut se faire que quelque personne ignorante et crédule ait vu un crapaud auprès, et même sur les œufs; et de là la fable que le cochevis et quelques autres espèces d'alouettes laissent aux crapauds le soin de couver leurs œufs.

à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient en état de prendre leur volée.

M. Frisch dit qu'elle fait deux pontes par an , et qu'elle établit son nid , par préférence , sous les genévriers : mais cela doit s'entendre principalement du pays où l'observation a été faite.

La première éducation des petits réussit d'abord fort aisément : mais dans la suite elle devient toujours plus difficile ; et il est rare , comme je l'ai dit d'après M. Frisch , qu'on puisse les conserver en cage une année entière , même en leur donnant la nourriture qui leur convient le mieux , c'est-à-dire , les œufs de fourmis , le cœur de bœuf ou de mouton haché menu , le chènevis écrasé , le millet. Il faut avoir grande attention , en leur donnant à manger et en leur introduisant les petites boulettes dans le gosier , de ne pas leur renverser la langue ; ce qui pourrait les faire périr.

L'automne est la bonne saison pour tendre des pièges à ces oiseaux ; on les prend alors en grand nombre et en bonne chair , à l'entrée des bois. M. Frisch remarque qu'ils suivent l'appau ; ce que ne font pas les alouettes communes. Voici d'autres différences : le cochon ne vole point en troupes ; son plumage est moins varié , et a plus de blanc ; il a le bec plus long , la queue et les ailes plus courtes ; il s'élève moins en l'air ; il est plus le jouet des vents , et reste moins de tems sans se poser. Dans tout le reste , les deux espèces sont semblables , même dans la durée de leur vie , je veux dire de leur vie sauvage et libre.

Il semblerait d'après ce que j'ai rapporté des mœurs de l'alouette huppée , qu'elle a le naturel plus indépendant , plus éloigné de la domesticité que les autres alouettes , puisque , malgré son inclination prétendue pour l'homme , elle ne connaît point d'équivalent à la

liberté , et qu'elle ne peut vivre long-tems dans la prison la plus douce et la plus commode. On dirait même qu'elle ne vit solitaire que pour ne point se soumettre aux assujettissemens inséparables de la vie sociale. Cependant il est certain qu'elle a une singulière aptitude pour apprendre en peu de tems à chanter un air qu'on lui aura montré ; qu'elle peut même en apprendre plusieurs , et les répéter sans les brouiller et sans les mêler avec son ramage , qu'elle semble oublier parfaitement.

Aldrovaude donne la figure d'un cochevis fort âgé , dont le bec était blanc autour de sa base ; le dos cendré ; le dessous du corps blanchâtre , et la poitrine aussi , mais pointillée de brun ; les ailes presque toutes blanches , et la queue noire. Il ne faut pas manquer l'occasion de reconnaître les effets de la vieillesse dans les animaux , sur-tout dans ceux qui nous sont inutiles , et auxquels nous ne donnons guère le tems de vieillir. D'ailleurs cette espèce a bien d'autres ennemis que l'homme : les petits oiseaux carnassiers lui donnent la chasse , et Albert en a vu dévorer un par un corbeau ; aussi la présence d'un oiseau de proie l'effraie , au point de venir se mettre à la merci de l'oiseleur qui lui semble moins à craindre , ou de rester immobile dans un sillon , jusqu'à se laisser prendre à la main.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU COCHEVIS.

I. *Lelulu* , ou la petite alouette huppée. Cette alouette que je nomme *lulu* d'après son chant , ne diffère pas seulement du cochevis par sa taille , qui est beaucoup plus petite ; par la couleur de son plumage , qui

est moins sombre ; par celle de ses pieds , qui sont rougeâtres ; par son chant , ou plutôt par son cri désagréable , qu'elle ne fait jamais entendre qu'en volant , selon l'observation d'Aldrovande ; enfin par l'habitude qu'elle a de contrefaire ridiculement les autres oiseaux ; mais encore par le fond de l'instinct , car on la voit courir par troupes dans les champs , au lieu que le cochevis va seul , comme je l'ai remarqué : elle en diffère même dans le trait principal de sa ressemblance avec lui ; car les plumes qui composent sa huppe , sont plus longues à proportion.

On trouve le lulu en Italie , en Autriche , en Pologne , en Silésie , et même dans les contrées septentrionales de l'Angleterre , telles que la province d'Yorck.

II. *La coquillade.* C'est une espèce nouvelle que M. Guys nous a envoyée de Provence : je la rapproche du cochevis , parce qu'elle a sur la tête une petite huppe couchée en arrière , et que sans doute elle sait relever dans l'occasion. Elle est proprement l'oiseau du matin ; car elle commence à chanter dès la pointe du jour , et semble donner le ton aux autres oiseaux.

III. *La grisette , ou le cochevis du Sénégal.* On doit à M. Brisson presque tout ce que l'on sait de ce cochevis étranger : il a l'attribut caractéristique des cochevis , c'est-à-dire , une espèce de huppe , composée de plumes plus longues que celles qui couvrent le reste de la tête.



1.



2.

De Sève, Del.

F. F. piné, Sculp.

1 LA FAUVETTE. 2 LE ROSSIGNOL.

LE ROSSIGNOL.

IL n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelque'une de ces belles nuits de printems où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chanteur des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol. Les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ses talens divers et par la prodigieuse variété de son ramage, en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement : s'il reedit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens ; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printems se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux

qui l'écoutent : mais ensuite , prenant de l'assurance , il s'anime par degrés , il s'échauffe , et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe ; coups de gosier éclatans ; batteries vives et légères ; fusées de chant , où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille , mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées , brillantes et rapides , articulées avec force et même avec une dureté de bon goût ; accens plaintifs cadencés avec mollesse ; sons filés sans art , mais enflés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrans ; vrais soupirs d'amour et de volupté , qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs , qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce , une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie , et qu'elle seule peut lui inspirer , tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être , mais moins expressives , on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire , ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entre-mêlées de silence , de ces silences qui , dans tout genre de mélodie , concourent puissamment aux grands effets : on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre , et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux , parce que la jouissance est plus intime , plus recueillie , et n'est point troublée par des tentations nouvelles. Bientôt on attend , on desire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît : si l'on est trompé , la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui que n'est que différé , et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour

les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est, comme dit très-bien M. Barrington, parce que chantant la nuit, qui est le tems le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par aucune autre voix. Il efface tous les autres oiseaux, suivant le même M. Barrington, par ses sons moëlleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage, qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes. Le même observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires. Enfin il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol, n'a pas moins d'un mille de diamètre, sur-tout lorsque l'air est calme; ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

Il est étonnant qu'un si petit oiseau, qui ne pèse pas une demi-once, ait tant de force dans les organes de la voix: aussi M. Hunter a-t-il observé que les muscles du larynx, ou, si l'on veut, du gosier, étaient plus forts à proportion dans cette espèce que dans toute autre, et même plus forts dans le mâle qui chante, que dans la femelle qui ne chante point.

Aristote, et Plin d'après lui, disent que le chant du rossignol dure dans toute sa force quinze jours et quinze nuit sans interruption, dans le tems où les arbres se couvrent de verdure; ce qui doit ne s'entendre que des rossignols sauvages, et n'être pas pris à la rigueur, car ces oiseaux ne sont pas muets avant ni après l'époque fixée par Aristote: à la vérité, ils ne chantent pas alors avec autant d'ardeur ni aussi constamment. Ils commencent d'ordinaire au mois d'avril, et ne finissent tout-à-fait qu'au mois de juin, vers le solstice; mais

la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que, dans l'ordre des instincts, la nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus long-tems soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé : de là M. Barrington tire cette conséquence, que dans cette espèce, ainsi que dans bien d'autres, le mâle ne chante pas pour amuser sa femelle, ni pour charmer ses ennuis durant l'incubation ; conséquence juste et de toute vérité. En effet, la femelle qui couve, remplit cette fonction par un instinct, ou plutôt par une passion plus forte en elle que la passion même de l'amour : elle y trouve des jouissances intérieures dont nous ne pouvons bien juger, mais qu'elle paraît sentir vivement, et qui ne permettent pas de supposer que dans ces momens elle ait besoin de consolation. Or, puisque ce n'est ni par devoir ni par vertu que la femelle couve, ce n'est point non plus par procédé que le mâle chante ; il ne chante pas en effet durant la seconde incubation : c'est l'amour, et sur-tout le premier période de l'amour, qui inspire aux oiseaux leur ramage. C'est au printems qu'ils éprouvent le besoin d'aimer et celui de chanter : ce sont les mâles qui ont le plus de desirs, et ce sont eux qui chantent le plus ; ils chantent la plus grande partie de l'année, lorsqu'on sait faire régner autour d'eux un printems perpétuel qui renouvelle incessamment leur ardeur, sans leur offrir aucune occasion de l'éteindre. C'est ce qui arrive aux rossignols que l'on tient en cage, et même, comme nous venons de le dire, à ceux que l'on prend adultes : on en a vu qui se sont mis à chanter de toutes

leurs forces peu d'heures après avoir été pris. Il s'en faut bien cependant qu'ils soient insensibles à la perte de leur liberté, surtout dans les commencemens : ils se laisseraient mourir de faim les sept ou huit premiers jours, si on ne leur donnait la becquée, et ils se casseraient la tête contre le plafond de leur cage, si on ne leur attachait les ailes; mais à la longue la passion de chanter l'emporte, parce qu'elle est entretenue par une passion plus profonde. Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix douce et sonore, les excitent beaucoup; ils accourent, ils s'approchent, attirés par les beaux sons : mais les duo semblent les attirer encore plus puissamment; ce qui prouverait qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie. Ce ne sont point des auditeurs muets; ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits : on prétend qu'on en a vu tomber morts aux pieds de la personne qui chantait; on en a vu un autre qui s'agitait, gonflait sa gorge, et faisait entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui était près de lui, se disposait à chanter, et il était venu à bout par ses menaces de lui imposer silence : tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie ! Serait-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant ou bien à portée d'un écho ?

Tous les rossignols ne chantent pas également bien; il y en a dont le ramage est si médiocre, que les amateurs ne veulent point les garder : on a même cru s'apercevoir que les rossignols d'un pays ne chantaient pas comme ceux d'un autre. Les curieux en Angleterre pré-

fèrent , dit-on , ceux de la province de Surry à ceux de Middlessex , comme ils préfèrent les pinsons de la province d'Essex et les chardonnerets de celle de Kent. Cette diversité de ramage dans des oiseaux d'une même espèce a été comparée , avec raison , aux différences qui se trouvent dans les dialectes d'une même langue : il est difficile d'en assigner les vraies causes , parce que la plupart sont accidentelles. Un rossignol aura entendu , par hasard , d'autres oiseaux chanteurs : les efforts que l'émulation lui aura fait faire , auront perfectionné son chant , et il l'aura transmis ainsi perfectionné à ses descendans ; car chaque père est le maître à chanter de ses petits ; et l'on sent combien , dans la suite des générations , ce même chant peut être encore perfectionné ou modifié diversement par d'autres hasards semblables.

Passé le mois de juin , le rossignol ne chante plus , et il ne lui reste qu'un cri rauque , une sorte de croassement , où l'on ne reconnaît point du tout la mélodieuse Philomèle ; et il n'est pas surprenant qu'autrefois en Italie on lui donnât un autre nom dans cette circonstance ; c'est en effet un autre oiseau , un oiseau absolument différent , du moins quant à la voix , et même un peu quant aux couleurs du plumage.

Dans l'espèce du rossignol , comme dans toutes les autres , il se trouve quelquefois des femelles qui participent à la constitution du mâle , à ses habitudes , et spécialement à celle de chanter. J'ai vu une de ces femelles chantantes qui était privée ; son ramage ressemblait à celui du mâle : cependant il n'était ni aussi fort ni aussi varié ; elle le conserva jusqu'au printemps : mais alors , subordonnant l'exercice de ce talent qui lui était étranger , aux véritables fonctions de son sexe , elle se tut pour faire son nid et sa ponte , quoiqu'elle n'eût point de mâle. Il semble que dans les pays chauds , tels que

la Grèce , il est assez ordinaire de voir de ces femelles échantantes , et dans cette espèce , et dans beaucoup d'autres : du moins c'est ce qui résulte d'un passage d'Aristote ¹ .

Un musicien , dit M. Frisch , devrait étudier le chant du rossignol : c'est ce qu'essaya jadis le Jésuite Kircher , et ce qu'a tenté nouvellement M. Barrington ; mais , de l'aveu de ce dernier , c'a été sans aucun succès. Ces airs notés , étant exécutés par le plus habile joueur de flûte , ne ressemblaient point du tout au chant du rossignol. M. Barrington soupçonne que la difficulté vient de ce qu'on ne peut apprécier au juste la durée relative , ou , si l'on veut , la valeur de chaque note. Cependant , quoiqu'il ne soit point aisé de déterminer la mesure que suit le rossignol lorsqu'il chante , de saisir ce rythme si varié dans ses mouvemens , si nuancé dans ses transitions , si libre dans sa marche , si indépendant de toutes nos règles de convention , et par cela même si convenable au chantre de la nature , ce rythme , en un mot , fait pour être finement senti par un organe délicat , et non pour être marqué à grand bruit par un bâton d'orchestre , il me paraît encore plus difficile d'imiter avec un instrument mort les sons du rossignol , ses accens si pleins d'âme et de vie , ses tours de gosier , son expression , ses soupirs : il faut pour cela un instrument vivant et d'une perfection rare ; je veux dire une voix sonore , harmonieuse et légère ; un timbre pur ; moëlleux , élatant ; un gosier de la plus grande flexibilité , et tout cela guidé par une oreille juste , soutenu par un tact sûr , et vivifié par une sensibilité exquise : voilà les instrumens avec lesquels on peut rendre le

¹ Les enthousiastes des beaux sons croient que ceux du rossignol contribuent plus que la chaleur à vivifier le fœtus dans l'œuf.

chant du rossignol. J'ai vu deux personnes qui n'en auraient pas noté un seul passage , et qui cependant l'imitaient dans toute son étendue , et de manière à faire illusion ; c'étaient deux hommes ; ils sifflaient plutôt qu'ils ne chantaient : mais l'un sifflait si naturellement , qu'on ne pouvait distinguer , à la conformation de ses lèvres , si c'était lui ou son voisin qu'on entendait : l'autre sifflait avec plus d'effort ; il était même obligé de prendre une attitude contrainte ; mais quant à l'effet , son imitation n'était pas moins parfaite. Enfin on voyait , il y a fort peu d'années , à Londres , un homme qui par son chant , savait attirer les rossignols , au point qu'ils venaient se percher sur lui et se laissaient prendre à la main.

Comme il n'est pas donné à tout le monde de s'approprier le chant du rossignol par une imitation fidèle , et que tout le monde est curieux d'en jouir , plusieurs ont tâché de se l'approprier d'une manière plus simple , je veux dire en se rendant maîtres du rossignol lui-même , et le réduisant à l'état de domesticité : mais c'est un domestique d'une humeur difficile , et dont on ne tire le service désiré qu'en ménageant son caractère. L'amour et la gaiété ne se commandent pas , encore moins les chants qu'ils inspirent. Si l'on veut faire chanter le rossignol captif , il faut le bien traiter dans sa prison ; il faut en peindre les murs de la couleur de ses bosquets , l'environner , l'ombrager de feuillages , étendre de la mousse sous ses pieds , le garantir du froid et des visites importunes ¹ , lui donner une nourriture abondante et qui lui plaise ; en un mot , il faut lui faire illusion sur sa captivité , et tâcher de la rendre aussi

¹ On recommande même de le nettoyer rarement lorsqu'il chante.

douce que la liberté, s'il était possible. A ces conditions, le rossignol chantera dans la cage. Si c'est un vieux, pris dans le commencement du printems, il chantera au bout de huit jours et même plus tôt², et il recommencera à chanter tous les ans au mois de mai et sur la fin de décembre. Si ce sont de jeunes de la première ponte, élevés à la brochette, ils commenceront à gazouiller dès qu'ils commenceront à manger seuls; leur voix se haussera, se formera par degrés; elle sera dans toute sa force sur la fin de décembre, et ils l'exerceront tous les jours de l'année, excepté au tems de la mue; ils chanteront beaucoup mieux que les rossignols sauvages; ils embelliront leur chant naturel de tous les passages qui leur plairont dans le chant des autres oiseaux qu'on leur fera entendre, et de tous ceux que leur inspirera l'envie de les surpasser; ils apprendront à chanter des airs si on a la patience et le mauvais goût de les siffler avec la *rossignolette*; ils apprendront même à chanter alternativement avec un chœur, et à répéter leur couplet à propos; enfin ils apprendront à parler quelle langue on voudra. Les fils de l'empereur Claude en avaient qui parlaient grec et latin: mais ce qu'ajoute Plin est plus merveilleux; c'est que tous les jours ces oiseaux préparaient de nouvelles phrases, et même des phrases assez longues, dont ils régalaient leurs maîtres. L'adroite flatterie a pu faire croire cela à de jeunes princes: mais un philosophe tel que Plin ne devait se permettre ni de le croire, ni de chercher à le faire croire, parce que rien n'est plus contagieux que l'erreur appuyée d'un grand nom. Aussi

² Ceux qu'on prend après le 15 de mai, chantent rarement le reste de la saison: ceux qui ne chantent pas au bout de quinze jours, ne chantent jamais bien, et souvent sont des femelles.

plusieurs écrivains se prévalant de l'autorité de Pline , ont renchéri sur le merveilleux de son récit. Gesner , entr'autres , rapporte la lettre d'un homme digne de foi (comme on va le voir) où il est question de deux rossignols appartenant à un maître d'hôtellerie de Ratisbonne , lesquelles passaient les nuits à converser en allemand sur les intérêts politiques de l'Europe , sur ce qui devait arriver bientôt , et qui arriva en effet. A la vérité pour rendre la chose plus croyable , l'auteur de la lettre avoue que ces rossignols ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient entendu dire à quelques militaires ou à quelques députés de la diète qui fréquentaient la même hôtellerie : mais avec cet adoucissement même , c'est encore une histoire absurde et qui ne mérite pas d'être réfutée sérieusement.

J'ai dit que les vieux prisonniers avaint deux saisons pour chanter , le mois de mai et celui de décembre : mais ici l'art peut encore faire une seconde violence à la nature , et changer à son gré l'ordre de ces saisons , en tenant les oiseaux dans une chambre rendue obscure par degrés , tant que l'on veut qu'ils gardent le silence , et leur redonnant le jour , aussi par degrés , quelque tems avant celui où l'on veut les entendre chanter ; le retour ménagé de la lumière , joint à toutes les autres précautions indiquées ci-dessus , aura sur eux les effets du printems. Ainsi l'art est parvenu à leur faire chanter et dire ce qu'on veut et quand on veut ; et si l'on a un assez grand nombre de ces vieux captifs , et qu'on ait la petite industrie de retarder et d'avancer le tems de la nuit , on pourra , en les tirant successivement de la chambre obscure , jouir de leur chant toute l'année , sans aucune interruption. Parmi les jeunes qu'on élève , il s'en trouve qui chantent la nuit : mais la plupart commencent à se faire entendre le matin sur

les huit à neuf heures dans le tems des courts jours , et toujours plus matin , à mesure que les jours croissent.

On ne se douterait pas qu'un chant aussi varié que celui du rossignol , est renfermé dans les bornes étroites d'une seule octave ; c'est cependant ce qui résulte de l'observation attentive d'un homme de goût , qui joint la justesse de l'oreille aux lumières de l'esprit ¹. A la vérité , il a remarqué quelques sons aigus qui allaient à la double octave , et passaient comme des éclairs ; mais cela n'arrive que très-rarement ² , et lorsque l'oiseau , par un effort du gosier , fait octavier sa voix , comme un flûteur fait octavier sa flûte en forçant le vent.

Cet oiseau est capable à la longue de s'attacher à la personne qui a soin de lui : lorsqu'une fois la connaissance est faite , il distingue son pas avant de la voir , il la salue d'avance par un cri de joie ; et s'il est en mue , on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter , et suppléer par la gaieté de ses mouvemens , par l'âme qu'il met dans ses regards , à l'expression que son gosier lui refuse. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice , il meurt quelquefois de regret ; s'il survit , il lui faut long-tems pour s'accoutumer à une autre : il s'attache fortement , parce qu'il s'attache difficilement , comme font tous les caractères timides et sauvages. Il est aussi très-solitaire ; les rossignols voyagent seuls aux mois d'avril et de mai , s'en retournent seuls au mois de septembre ³ ; et lorsqu'au printems le mâle et la fe-

¹ M. le docteur Remond.

² Le même M. Remond a reconnu dans le chant du rossignol des batteries à la tierce , à la quarte et à l'octave , mais toujours de l'aigu au grave , des cadences toujours mineures , sur presque tous les tons , mais point d'arpéges ni de dessein suivi. M. Barrington a donné une balance des oiseaux chanteurs , où il a exprimé en nombres ronds les degrés de perfection du chant propre à chaque espèce.

³ En Italie , il arrive en mars et avril , et se retire au commence-

melle s'apparient pour nicher , cette union particulière semble fortifier encore leur aversion pour la société générale ; car ils ne souffrent alors aucun de leurs parcils dans le terrain qu'ils se sont approprié : on croit que c'est afin d'avoir une chasse assez étendue pour subsister eux et leur famille ; et ce qui le prouve , c'est que la distance des nids est beaucoup moindre dans un pays où la nourriture abonde. Cela prouve aussi que la jalousie n'entre pour rien dans leurs motifs , comme quelques-uns l'ont dit ; car on sait que la jalousie ne trouve jamais les distances assez grandes , et que l'abondance des vivres ne diminue ni ses ombrages ni ses précautions.

Chaque couple commence à faire son nid vers la fin d'avril et au commencement de mai : ils le construisent de feuilles , de joncs , de brins d'herbe grossière en dehors ; de petites fibres , de racines , de crin , et d'une espèce de bourre , en dedans : ils le placent à une bonne exposition , un peu tournée au levant , et dans le voisinage des eaux ; ils le posent ou sur les branches les plus basses des arbustes , tels que les groscilliers , épines blanches , pruniers sauvages , charmilles , etc. , ou sur une touffe d'herbe , et même à terre , au pied de ces arbustes ; c'est ce qui fait que leurs œufs ou leurs petits , et quelquefois la mère , sont la proie des chiens de chasse , des renards , des fouines , des belettes , des couleuvres , etc.

Dans notre climat , la femelle pond ordinairement cinq œufs ¹ , d'un brun verdâtre uniforme excepté que

ment de novembre ; en Angleterre , il arrive en avril et mai et repart dès le mois d'août. Ces époques dépendent , comme on le juge bien , de la température locale et de celle de la saison.

¹ Aristote dit cinq ou six ; cela peut être vrai de la Grèce , qui est un pays plus chaud , et où il peut y avoir plus de fécondité.

Le brun domine au gros bout , et le verdâtre au petit bout : la femelle couve seule ; elle ne quitte son poste que pour chercher à manger et elle ne le quitte que sur le soir , et lorsqu'elle est pressée par la faim : pendant son absence , le mâle semble avoir l'œil sur le nid. Au bout de dix-huit ou vingt jours d'incubation , les petits commencent à éclore. Le nombre des mâles est communément plus que double de celui des femelles : aussi , lorsqu'au mois d'avril on prend un mâle apparié , il est bientôt remplacé auprès de la veuve par un autre , et celui-ci par un troisième ; en sorte qu'après l'enlèvement successif de trois ou quatre mâles , la couvée n'en va pas moins bien. La mère dégorge la nourriture à ses petits , comme font les femelles des serins ; elle est aidée par le père dans cette intéressante fonction : c'est alors que celui-ci cesse de chanter , pour s'occuper sérieusement du soin de la famille ; on dit même que , durant l'incubation , ils chantent rarement près du nid , de peur de le faire découvrir : mais lorsqu'on approche de ce nid , la tendresse paternelle se trahit par des cris que lui arrache le danger de la couvée , et qui ne font que l'augmenter. En moins de quinze jours les petits sont couverts de plumes , et c'est alors qu'il faut sevrer ceux qu'on veut élever : lorsqu'ils volent seuls , les père et mère recommencent une autre ponte , et après cette seconde , une troisième ; mais , pour que cette dernière réussisse , il faut que les froids ne surviennent pas de bonne heure. Dans les pays chauds , ils font jusqu'à quatre pontes , et partout les dernières sont les moins nombreuses.

L'homme , qui ne croit posséder que lorsqu'il peut user et abuser de ce qu'il possède , a trouvé le moyen de faire nicher les rossignols dans la prison : le plus grand obstacle était l'amour de la liberté , qui est

très-vif dans ces oiseaux ; mais on a su contre-balancer ce sentiment naturel par des sentimens aussi naturels et plus forts , le besoin d'aimer et de se reproduire , l'amour de la géniture , etc. On prend un mâle et une femelle appariés , et on les lâche dans une grande volière , ou plutôt dans un coin de jardin planté d'ifs , de charmilles et autres arbrisseaux , et dont on aura fait une volière en l'environnant de filets : c'est la manière la plus douce et la plus sûre d'obtenir de leur race. On peut encore y réussir , mais plus difficilement , en plaçant ce mâle et cette femelle dans un cabinet peu éclairé , chacun dans une cage séparée , leur donnant tous les jours à manger aux mêmes heures ; laissant quelquefois les cages ouvertes , afin qu'ils fassent connaissance avec le cabinet , la leur ouvrant tout-à fait au mois d'avril pour ne la plus fermer , et leur fournissant alors les matériaux qu'ils ont coutume d'employer à leurs nids , tels que feuilles de chêne , mousse , chiendent épluché , bourre de cerf , des crins , de la terre , de l'eau ; mais on aura soin de retirer l'eau quand la femelle couvera. On a aussi cherché le moyen d'établir des rossignols dans un endroit où il n'y en a point encore eu : pour cela , on tâche de prendre le père , la mère et toute la couvée avec le nid ; on transporte ce nid dans un site qu'on aura choisi le plus semblable à celui d'où on l'aura enlevé ; on tient les deux cages qui renferment le père et la mère à portée des petits , jusqu'à ce qu'ils aient entendu leur cri d'appel ; alors on leur ouvre la cage , sans se montrer : le mouvement de la nature les porte droit au lieu où ils ont entendu crier leurs petits ; ils leur donnent tout desuite la becquée ; ils continueront de les nourrir tant qu'il sera nécessaire , et l'on prétend que , l'année suivante , ils reviendront au même endroit. Ils y reviendront sans

doute , s'ils y trouvent une nourriture convenable et les commodités pour nicher ; car sans cela tous les autres soins seraient à pure perte , et avec cela ils seraient à peu près superflus.

Si l'on veut élever soi-même de jeunes rossignols , il faut préférer ceux de la première ponte , et leur donner tel instituteur que l'on jugera à propos ; mais les meilleurs , à mon avis , ce sont d'autres rossignols , sur-tout ceux qui chantent le mieux.

Au mois d'août les vieux et les jeunes quittent les bois pour se rapprocher des buissons , des haies vives , des terres nouvellement labourées , où ils trouvent plus de vers et d'insectes ; peut-être aussi ce mouvement général a-t-il quelque rapport à leur prochain départ : il n'en reste point en France pendant l'hiver , non plus qu'en Angleterre , en Allemagne , en Italie , en Grèce , etc. ; et , comme on assure qu'il n'y en a point en Afrique , on peut juger qu'ils se retirent en Asie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que l'on en trouve en Perse , à la Chine , et même au Japon , où ils sont fort recherchés , puisque ceux qui ont la voix belle s'y vendent , dit-on , vingt cobangs¹ . Ils sont généralement répandus dans toutes l'Europe jusqu'en Suède et en Sibérie² , où ils chantent très-agréablement. Mais en Europe comme en Asie , il y a des contrées qui ne leur conviennent point , et où ils ne s'arrêtent jamais : par exemple , le Bugey jusqu'à la hauteur de Nantua , une

¹ Le cobang vaut quarante taels , le tael cinquante-sept sous de France ; et les vingt cobangs près de cent louis. Les rossignols étaient bien plus chers à Rome , comme nous le verrons à l'article du rossignol blanc.

² M. Gmelin parle avec transport des rives agréables du ruisseau de Sibérie appelé *Beressouka* , et du ramage des oiseaux qui s'y font entendre , parmi lesquels le rossignol tient le premier rang.

partic de la Hollande , l'Écosse , l'Irlande¹ ; la partie nord du pays de Galles , et même de toute l'Angleterre , excepté la province d'Yorck ; le pays des Dauliens aux environs de Delphes , le royaume de Siam , etc. Partout ils sont connus pour des oiseaux voyageurs , et cette habitude innée est si forte en eux , que ceux que l'on tient en cage s'agitent beaucoup au printems et en automne , sur-tout la nuit , aux époques ordinaires marquées pour leurs migrations : il faut donc que cet instinct qui les porte à voyager , soit indépendant de celui qui les porte à éviter le grand froid et à chercher un pays où ils puissent trouver une nourriture convenable ; car , dans la cage , ils n'éprouvent ni froid ni disette , et cependant ils s'agitent.

Cet oiseau appartient à l'ancien continent ; et quoique les missionnaires et les voyageurs parlent du rossignol de Canada , de celui de la Louisiane , de celui des Antilles , etc. on sait que ce dernier est une espèce de moqueur ; que celui de la Louisiane est le même que celui des Antilles , puisque , selon le Page Dupratz , il se trouve à la Martinique et à la Guadeloupe ; et l'on voit par ce que dit le père Charlevoix de ce celui du Canada , ou que ce n'est point un rossignol , ou que c'est un rossignol dégénéré. Il est possible en effet que cet oiseau , qui fréquente les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie , ait franchi les mers étroites qui , à cette hauteur , séparent les deux continens , ou qu'il ait été porté par un coup de vent ou par quelque navire , et que , trouvant le climat peu

¹ Je sais qu'on a douté de ce qui regarde l'Irlande , l'Écosse et la Hollande : mais ces assertions ne doivent pas être prises à la rigueur , elles signifient seulement que les rossignols sont fort rares dans ces pays ; ils doivent l'être en effet partout où il y a peu de bois et de buissons , peu de chaleur , peu d'insectes , peu de belles nuits , etc.

favorable , soit à cause des grands froids , soit à cause de l'humidité , ou du défaut de nourriture¹ , il chante moins bien au nord de l'Amérique qu'en Asie et en Europe , de même qu'il chante moins bien en Écosse qu'en Italie ; car c'est une règle générale que tout oiseau ne chante que peu ou point du tout lorsqu'il souffre du froid et de la faim , etc. ; et l'on sait d'ailleurs que le climat de l'Amérique , et surtout du Canada , n'est rien moins que favorable au chant des oiseaux : c'est ce qu'aura éprouvé notre rossignol transplanté au Canada ; car il est plus que probable qu'il s'y trouve aujourd'hui , l'indication trop peu circonstanciée du père Charlevoix ayant été confirmée depuis par le témoignage positif d'un médecin résidant à Quebec , et de quelques voyageurs.

Comme les rossignols , du moins les mâles , passent les nuits du printemps à chanter , les anciens s'étaient persuadés qu'ils ne dormaient point dans cette saison ; et de cette conséquence peu juste est née cette erreur , que leur chaire était une nourriture antisoporeuse , qu'il suffisait d'en mettre le cœur et les yeux sous l'oreiller d'une personne pour lui donner une insomnie ; enfin ces erreurs gagnant du terrain et passant dans les arts , le rossignol est devenu l'emblème de la vigilance. Mais les modernes , qui ont observé de plus près ces oiseaux , se sont aperçus que , dans la saison du chant , ils dormaient pendant le jour ; et que ce sommeil du jour , sur-tout en hiver , annonçait qu'ils étaient prêts à reprendre leur ramage. Non-seulement ils dorment , mais ils rêvent , et d'un rêve de rossignol ; car on les entend gazouiller à demi-voix et chan-

¹ Je sais qu'il y a beaucoup d'insectes en Amérique ; mais la plupart sont si gros et si bien armés , que le rossignol , loin d'en pouvoir faire sa proie , aurait souvent peine à se défendre contre leurs attaques.

ter tout bas. Au reste , on a débité beaucoup d'autres fables sur cet oiseau , comme on fait sur tout ce qui a de la célébrité : on a dit qu'une vipère , ou , selon d'autres , un crapaud , le fixant lorsqu'il chante , le fascine par le seul ascendant de son regard , au point qu'il perd insensiblement la voix et finit par tomber dans la gueule béante du reptile ; on a dit que les père et mère ne soignaient parmi leurs petits que ceux qui montraient du talent , et qu'ils tuaient les autres , ou les laissaient périr d'inanition (il faut supposer qu'ils savent excepter les femelles) ; on a dit qu'ils chantaient beaucoup mieux lorsqu'on les écoutait que lorsqu'ils chantaient pour leur plaisir. Toutes ces erreurs dérivent d'une source commune , de l'habitude où sont les hommes de prêter aux animaux leurs faiblesses , leurs passions et leurs vices.

Les rossignols qu'on tient en cage , ont coutume de se baigner après qu'ils ont chanté : M. Hébert a remarqué que c'était la première chose qu'ils faisaient le soir , au moment où l'on allumait la chandelle. Il a aussi observé un autre effet de la lumière sur ces oiseaux , dont il est bon d'avertir : un mâle qui chantait très-bien , s'étant échappé de sa cage , s'élança dans le feu , où il périt avant qu'on pût lui donner aucun secours.

Ces oiseaux ont une espèce de balancement du corps , qu'ils élèvent et abaissent tour-à-tour , et presque parallèlement au plan de position. Les mâles que j'ai vus avaient ce balancement singulier ; mais une femelle que j'ai gardée deux ans , ne l'avait pas : dans tous , la queue a un mouvement propre de haut en bas , fort marqué , et qui sans doute a donné occasion à M. Linnæus de les ranger parmi les hochc-queues ou *motacilles*.

Les rossignols se cachent au plus épais des buissons ,

ils se nourrissent d'insectes aquatiques et autres, de petits vers, d'œufs, ou plutôt de nymphes de fourmis; ils mangent aussi des figues, des baies; etc. : mais comme il serait difficile de fournir habituellement ces sortes de nourritures à ceux que l'on tient en cage, on a imaginé différentes pâtées dont ils s'accoutument fort bien. Je donnerai dans les notes celle dont se sert un amateur de ma connaissance, parce qu'elle est éprouvée, et que j'ai vu un rossignol qui, avec cette seule nourriture, a vécu jusqu'à sa dix-septième année : ce vieillard avait commencé à grisonner dès l'âge de sept ans; à quinze. il avait des plumes entièrement blanches aux ailes et à la queue; ses jambes ou plutôt ses tarses avaient beaucoup grossi par l'accroissement extraordinaire qu'avaient pris les larmes dont ces parties sont recouvertes dans les oiseaux; enfin il avait des espèces de nodus aux doigts comme les goutteux, et on était obligé de tems en tems de lui rogner la pointe du bec supérieur¹ : mais il n'avait

¹ M. le Moine, que j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs fois, donne des pâtées différentes, selon les différens âges. Celle du premier âge est composée de cœur de mouton, mie de pain, chènevis et persil, parfaitement pilés et mêlés; il en faut tous les jours de la nouvelle. La seconde consiste en parties égales d'omelette hachée et de mie de pain, avec une pincée de persil haché. La troisième est plus composée et demande plus de façon : prenez deux livres de bœuf maigre, une demi-livre de pois chiches, autant de millet jaune ou écoré, de semence de pavot blanc et d'amandes douces, une livre de miel blanc, deux onces de fleur de farine, douze jaunes d'œufs frais, deux ou trois onces de beurre frais et un gros et demi de safran en poudre; le tout séché, chauffé long-tems en remuant toujours, et réduit en une poussière très-fine, passée au tamis de soie. Cette poudre se conserve et sert pendant un an.

² Les ongles des rossignols que l'on tient en cage, croissent aussi beaucoup dans les commencemens, et au point qu'ils leur deviennent embarrassans par leur excessive longueur : j'en ai vu qui formaient un demi-cercle de cinq lignes de diamètre; mais dans la grande vieillesse il ne leur en reste presque point.

que de la des incommodités de la vieillesse ; il était toujours gai , toujours chantant , comme dans son plus bel âge , toujours caressant la main qui le nourrissait. Il faut remarquer que ce rossignol n'avait jamais été apparié : l'amour semble abrégé ses jours , mais il les remplit ; il remplit de plus le vœu de la nature ; sans lui , les sentimens si doux de la paternité seraient inconnus ; enfin il étend l'existence dans l'avenir , et procure , au moyen des générations qui se succèdent , une sorte d'immortalité : grands et précieux dédommagemens de quelques jours de tristesse et d'infirmités qu'il retranche peut-être à la vieillesse !

On a reconnu que les drogues échauffantes et les parfums étaient les rossignols à chanter ; que les vers de farine et ceux du fumier leur convenaient lorsqu'ils étaient trop gras , et les figues lorsqu'ils étaient trop maigres ; enfin que les araignées étaient pour eux un purgatif. On conseille de leur faire prendre , tous les ans , ce purgatif au mois d'avril ; une demi-douzaine d'araignées sont la dose : on recommande aussi de ne leur rien donner de salé.

Lorsqu'ils ont avalé quelque chose d'indigeste , ils le rejettent sous la forme de pilules ou de petites pelotes , comme font les oiseaux de proie ; et ce sont en effet des oiseaux de proie très-petits , mais très-féroces , puisqu'ils ne vivent que d'êtres vivans. Il est vrai que Belon admire *la Providence qu'ils ont de n'avalier aucun petit ver qu'ils ne l'aient premièrement fait mourir* ; mais c'est apparemment pour éviter la sensation désagréable que leur causerait une proie vivante , et qui pourrait continuer de vivre dans leur estomac à leurs dépens.

Tous les pièges sont bons pour les rossignols ; ils sont peu défiants , quoiqu'assez timides. Si on les lâche dans un endroit où il y a d'autres oiseaux en cage , ils vont

droit à eux; et c'est un moyen entre beaucoup d'autres pour les attirer. Le chant de leurs camarades, le son des instrumens de musique, celui d'une belle voix, comme on l'a vu plus haut, et même des cris désagréables, tels que ceux d'un chat attaché au pied d'un arbre et que l'on tourmente exprès, tout cela les fait venir également. Ils sont curieux et même badauds; ils admirent tout et sont dupes de tout. On les prend à la pipée, aux gluaux, avec le trébuchet des mésanges, dans des reginglettes tendues sur la terre nouvellement remuée¹, où l'on a répandu des nymphes de fourmis, des vers de farine, ou bien ce qui y ressemble, comme de petits morceaux de blancs d'œufs durcis, etc. Il faut avoir l'attention de faire ces reginglettes et autres pièges de même genre avec du taffetas, et non avec du filet, où leurs plumes s'embarasseraient, et où ils en pourraient perdre quelques-unes, ce qui retarderait leur chant: il faut, au contraire, pour l'avancer au tems de la mue, leur arracher les pennes de la queue, afin que les nouvelles soient plus tôt revenues; car tant que la nature travaille à reproduire ces plumes, elle leur interdit le chant.

Ces oiseaux sont fort bons à manger lorsqu'ils sont gras, et le disputent aux ortolans: on les engraisse en Gascogne pour la table; cela rappelle la fantaisie d'Héliogabale, qui mangeait des langues de rossignols, de paons, etc., et le plat fameux du comédien Ésope, composé d'une centaine d'oiseaux tous recommanda-

¹ Quelquefois ils se trouvent en très-grand nombre dans un pays. Belon a été témoin que, dans un village de la forêt d'Ardenne, les petits bergers en prenaient tous les jours chacun une vingtaine, avec beaucoup d'autres petits oiseaux; c'était une année de sécheresses, et toutes les mares, dit Belon, étaient tarées ailleurs... car ils se tiennent adono dedans les forêts, en l'endroit où est l'humeur.

bles par leur talent de chanter ou par celui de parler¹.

Comme il est fort essentiel de ne pas perdre son tems à élever des femelles , on a indiqué beaucoup de marques distinctives pour reconnaître les mâles : ils ont , dit-on , l'œil plus grand , la tête plus ronde ; le bec plus long , plus large à sa base , sur-tout étant vu par dessous ; le plumage plus haut en couleur , le ventre moins blanc , la queue plus touffue et plus large lorsqu'ils la déploient : ils commencent plus tôt à gazouiller , et leur gazouillement est plus soutenu ; ils ont l'anus plus gonflé dans la saison de l'amour , et ils se tiennent long-tems en la même place , portés sur un seul pied , au lieu que la femelle court ça et là dans la cage. D'autres ajoutent que le mâle a à chaque aile deux ou trois pennes dont le côté extérieur et apparent est noir , et que ses jambes , lorsqu'on regarde la lumière au travers , paraissent rougeâtres , tandis que celles de la femelle paraissent blanchâtres. Au reste , cette femelle a dans la queue le même mouvement que le mâle ; et lorsqu'elle est en joie , elle sautille comme lui , au lieu de marcher. Ajoutez à cela les différences intérieures , qui sont plus décisives. Les mâles que j'ai disséqués au printems , avaient deux testicules fort gros , de forme ovoïde ; le plus gros des deux (car ils n'étaient pas égaux) avait trois lignes et demie de long sur deux de large. L'ovaire des femelles que j'ai observés dans le même tems , contenait des œufs de différentes grosseurs , depuis un quart de ligne jusqu'à une ligne de diamètre.

Il s'en faut bien que le plumage de cet oiseau réponde à son ramage : il a tout le dessus du corps d'un brun

¹ Pline , liv. IX , chap. 51. Ce plat fut estimé 600 sesterces. Aldrovande a aussi mangé des rossignols et les a trouvés bons.

plus ou moins roux : la gorge , la poitrine-et le ventre , d'un gris blanc ; le devant du cou d'un gris plus foncé ; les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un blanc roussâtre , plus roussâtre dans les mâles ; les penes des ailes d'un gris brun tirant au roux ; la queue d'un brun plus roux ; le bec brun ; les pieds aussi , mais avec une teinte de couleur de chair ; le fond des plumes cendré foncé.

On prétend que les rossignols qui sont nés dans les contrées méridionales ont le plumage plus obscur , et que ceux des contrées septentrionales ont plus de blanc. Les jeunes mâles sont aussi , dit-on , plus blanchâtres que les jeunes femelles ; et , en général , la couleur des jeunes est plus variée avant la mue , c'est-à dire , avant la fin de juillet ; et elle est si semblable à celle des jeunes rouge - queues , qu'on les distinguerait à peine s'ils n'avaient pas un cri différent : aussi ces deux espèces sont-elles amies.

VARIÉTÉS DU ROSSIGNOL.

I. *Le grand rossignol.* Le grand rossignol est le plus commun en Silésie ; il a le plumage cendré avec un mélange de roux , et il passe pour chanter mieux que le petit.

II. *Le rossignol blanc.* Cette variété était fort rare à Rome : Pline rapporte qu'on en fit présent à Agrippine , femme de l'empereur Claude , et que l'individu qui lui fut offert , coûta six mille sesterces , que Budé évalue à quinze mille écus de notre monnaie , sur le pied où elle était de son tems , et qui s'évaluerait aujourd'hui à une somme numéraire presque double : cepen-

dant Aldrovande prétend qu'il y a erreur dans les chiffres, et que la somme doit être encore plus grande.

III, *Le foudi-jala*. Ce rossignol, qui se trouve à Madagascar, est de la taille du nôtre, et lui ressemble à beaucoup d'égards : seulement il a les jambes et les ailes plus courtes, et il en diffère aussi par les couleurs du plumage ; il a la tête rousse avec une tache brune de chaque côté, la gorge blanche, la poitrine d'un roux clair, le ventre d'un brun teinté de roux et d'olive ; tout le dessus du corps, compris ce qui paraît des pennes de la queue et des ailes, d'un brun olivâtre ; le bec et les pieds d'un brun foncé. M. Brisson, à qui l'on doit la connaissance de cette espèce, ne dit point si elle chante, à moins qu'il n'ait cru l'avoir dit assez en lui donnant le nom de rossignol.

LA FAUVETTE.

LE triste hiver, saison de mort, est le tems du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou rélégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du reveil de la nature vivante; et les feuillages renaissans, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchans sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables : vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens ont l'air du sentiment; tous leurs accens, le ton de la joie; et tous leurs jeux, l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaieté.

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté ; mais en leur donnant tant de qualités aimables , la nature sensible avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne : excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées , toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre , de gris et de roussâtre.

La fauvette proprement dite , est de la grandeur du rossignol. Tout le manteau , qui dans le rossignol est roux brun , est gris brun dans cette fauvette , qui de plus est légèrement teinte de gris roussâtre à la frange des couvertures des ailes , et le long des barbes de leurs petites penes ; les grandes sont d'un cendré noirâtre , ainsi que les penes de la queue , dont les deux les plus extérieures sont blanches du côté extérieur , et des deux côtés à la pointe : sur l'œil , depuis le bec , s'étend une petite ligne blanche en forme de sourcil , et l'on voit une tache noirâtre sous l'œil et un peu en arrière ; cette tache confine au blanc de la gorge , qui se tient de roussâtre sur les côtés , et plus fortement sous le ventre.

Cette fauvette est la plus grande de toutes , excepté celle des Alpes , dont nous parlerons dans la suite.

Elle habite avec d'autres espèces de fauvettes plus petites dans les jardins , les bocages et les champs semés de légumes , comme fèves ou pois ; toutes se posent sur la ramée qui soutient ces légumes ; elles s'y jouent , y placent leur nid , sortent et rentrent sans cesse , jusqu'à ce que le tems de la récolte , voisin de celui de leur départ , vienne les chasser de cet asile , ou plutôt de ce domicile d'amour.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer , s'agaacer et se poursuivre ; leurs attaques sont légères , et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. La fauvette fut l'emblème des amours volages ,

comme la tourterelle de l'amour fidèle; cependant la fauvette, vive et gaie, n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée, et la tourterelle triste et plaintive n'en est que plus scandaleusement libertine. Le mâle de la fauvette prodigue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille; son amour semble durer encore après ses desirs satisfaits.

Le nid est composé d'herbes sèches, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans: il contient ordinairement cinq œufs, que la mère abandonne lorsqu'on les a touchés, tant cette approche d'un ennemi lui paraît d'un mauvais augure pour sa future famille. Il n'est pas possible non plus de lui faire adopter des œufs d'un autre oiseau: elle les reconnaît, sait s'en défaire et les rejeter. Par quel charme donc, s'il en faut croire la multitude des oiseleurs, et même des observateurs, se peut-il faire que la fauvette couve l'œuf que le coucou dépose dans son nid, après avoir dévoré les siens qu'elle se charge avec affection de cet ennemi qui vient de lui naître, et qu'elle traite comme sien ce hideux petit étranger? Au reste, c'est dans le nid de la fauvette babillarde que le coucou, dit-on, dépose le plus souvent son œuf; et dans cette espèce, le naturel pourrait être différent. Celle-ci est d'un caractère craintif; elle fuit devant des oiseaux tout aussi faibles qu'elle, et fuit encore plus vite et avec plus de raison devant la pic-grièche, sa redoutable ennemie: mais l'instant du péril passé, tout est oublié; et le moment d'après, notre fauvette reprend sa gaieté, ses mouvemens et son chant. C'est des rameaux les plus touffus qu'elle le fait entendre; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instans au bord des buissons, et rentre vite à l'intérieur,

sur-tout pendant la chaleur du jour. Le matin , on la voit recueillir la rosée , et , après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage.

Au reste , presque toutes les fauvettes partent en même tems , au milieu de l'automne , et à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre : leur départ est fait avant que les premiers froids viennent détruire les insectes et flétrir les petits fruits dont elles vivent ; car non-seulement on les voit chasser aux mouches , aux moucherons , et chercher les vermisseaux , mais encore manger ces baies de lierre , de mézéréon et de ronces ; elles engraisent même beaucoup dans la saison de la maturité des graines du sureau , de l'hièble et du troène.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu : il tient un peu de celui du rossignol , et l'on en jouit bien plus long-tems ; car plusieurs semaines après que ce chantre du printems s'est tu , l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile , pure et légère , et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues , mais agréables , flexibles et nuancées. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité , il en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accens inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Le mâle a pour sa femelle les plus tendres soins : non-seulement il lui apporte sur le nid , des mouches , des vers et des fourmis , mais il la soulage de l'incommodité de sa situation ; il couve alternativement avec elle. Le nid est placé près de terre , dans un taillis soigneu-

sement caché , et contient quatre ou cinq œufs , fond verdâtre avec des tâches d'un brun léger. Les petits grandissent en peu de jours ; et pour peu qu'ils aient de plumes , ils sautent du nid dès qu'on les approche , et l'abandonnent. Cette fauvette ne fait communément qu'une ponte dans nos provinces : Olina dit qu'elle en fait deux en Italie , et il en doit être ainsi de plusieurs espèces d'oiseaux dans un climat plus chaud , et où la saison des amours est plus longue.

A son arrivée au printems , lorsque les insectes manquent par quelque retour du froid , la fauvette à tête noire trouve une ressource dans les baies de quelques arbustes , comme du lauréole et du lierre. En automne , elle mange aussi les petits fruits de la bourdaine et ceux du cormier des chasseurs. Dans cette saison , elle va souvent boire ; et on la prend aux fontaines sur la fin d'août : elle est alors très-grasse et d'un goût délicat.

On l'élève aussi en cage ; et de tous les oiseaux qu'on peut mettre en volière , dit Olina , cette fauvette est un des plus aimables. L'affection qu'elle marque pour son maître est touchante ; elle a pour l'accueillir un accent particulier , une voix plus affectueuse ; à son approche , elle s'élançe vers lui contre les mailles de sa cage , comme pour s'efforcer de rompre cet obstacle et de le joindre ; et par un continuel battement d'ailes accompagné de petits cris , elle semble exprimer l'empressement et la reconnaissance.

Les petits élevés en cage , s'ils sont à portée d'entendre le rossignol , perfectionnent leur chant , et le disputent à leur maître. Dans la saison du départ , qui est à la fin de septembre , tous ces prisonniers s'agitent dans la cage , sur-tout pendant la nuit et au clair de la lune , comme s'ils savaient qu'ils ont un voyage à faire ; et ce desir de changer de lieu est si profond et si vif , qu'ils

périssent alors en grand nombre du regret de ne pouvoir se satisfaire.

La *petite colombaude* des Provençaux est une autre variété de cette même fauvette ; elle est seulement un peu plus grande , et a tout le dessus du corps d'une couleur plus foncée et presque noirâtre , la gorge blanche et les côtés gris ; elle est leste et très-agile ; elle aime les ombrages et les bois les plus touffus , et se délecte à la rosée , qu'elle reçoit avidement.

M. Guys nous a envoyé de Provence une petite espèce de fauvette , sous le nom de *bouscarle*. L'espèce avec laquelle la bouscarle nous paraît avoir plus de rapport , tant par la forme du bec que par la grandeur , est la grisette ; cependant la bouscarle en diffère par le ton de couleur , qui est plutôt fauve et brun que gris.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A LA FAUVETTE.

I. *La Fauvette babillarde*. Cette fauvette est celle que l'on entend le plus souvent et presque inessamment au printems : on la voit aussi s'élever fréquemment d'un petit vol, droit au-dessus des haies, pirouetter en l'air , et retomber en chantant une petite reprise de ramage fort vif , fort gai , toujours le même , et qu'elle répète à tout moment , ce qui lui a fait donner le nom de *babillarde* ; outre ce refrain qu'elle chante le plus souvent en l'air , elle a une autre sorte d'accent ou de sifflement fort grave *bjie , bjie* , qu'elle fait entendre de l'épaisseur des buissons , et qu'on n'imaginerait pas sortir d'un oiseau si petit. Ses mouvemens sont aussi vifs , aussi fréquens que son habil est con-

tinu; c'est la plus remuante et la plus leste des fauvettes. On la voit sans cesse s'agiter, voler, sortir, rentrer, parcourir les buissons, sans jamais pouvoir la saisir dans un instant de repos. Elle niche dans les haies, le long des grands chemins, dans les endroits fourrés, près de terre, et sur les touffes mêmes des herbes engagées dans le pied des buissons : ses œufs sont verdâtres, pointillés de brun.

Belon, qui l'appelle d'abord *fauvette brune*, lui donne ensuite le surnom de *plombée*, qui représente beaucoup mieux la vraie teinte de son plumage. Elle a le sommet de la tête cendrée, tout le manteau cendré brun, le devant du corps blanc lavé de roussâtre; les pennes de l'aile brunes, leur bord intérieur blanchâtre; l'extérieur des grandes pennes est cendré, et celui des moyennes est gris roussâtre; les douze plumes de la queue sont brunes, bordées de gris, excepté les deux plus extérieures, qui sont blanches en dehors comme dans la fauvette commune, le bec et les pieds sont d'un gris plombé. Elle a cinq pouces de longueur, et six pouces et demi de vol; sa grosseur est celle de la grissette, et en tout elle lui ressemble beaucoup.

Cette fauvette se prive aisément; comme elle habite autour de nous dans nos prés, nos bosquets, nos jardins, elle est déjà familière à demi. Si l'on veut l'élever en cage, ce que l'on fait quelquefois pour la gaieté de son chant, il faut, dit Olin, attendre à l'enlever du nid qu'elle ait poussé ses plumes, lui donner une baignoire dans sa cage : car elle meurt dans le tems de la mue si elle n'a pas la facilité de se baigner; avec cette précaution et les soins nécessaires, on pourra la garder huit à dix ans en cage.

II. *La roussette ou la fauvette des bois.* Comme tou-

tes les fauvettes , eelle-ei est toujours gaie , alerte , vive ; et fait souvent entendre un petit cri : elle a de plus un chant qui , quoique monotone , n'est point désagréable , elle le perfectionne lorsqu'elle est à portée d'entendre des modulations plus variées et plus brillantes. Ses migrations semblent se borner à nos proviuces méridionales ; elle y paraît l'hiver , et chante dans cette saison : au printems , elle revient dans nos bois , préfère les taillis et y construit son nid de mousse verte et de laine ; elle pond quatre ou cinq œufs d'un bleu céleste.

Ses petits sont aisés à élever et à nourrir , et l'on en prend volontiers la peine pour le plaisir que donnent leur familiarité , leur petit ramage et leur gaieté.

III. *La fauvette de roseaux.* Cette fauvette chante dans les nuits chaudes du printems comme le rossignol ; ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de *rossignol des saules* ou *des osiers*. Elle fait son nid dans les roseaux , dans les buissons , au milieu des marécages , et dans les taillis au bord des eaux.

Les petits , quoique fort jeunes et sans plumes , quittent le nid quand on y touche , et même quand on l'approche de trop près : cette habitude qui est propre aux petits de toute la famille des fauvettes , et même à cette espèce qui niche au milieu des eaux , semble être un caractère distinctif du naturel de ces oiseaux.

Elle a tout le dessus du corps d'un gris roussâtre clair , tirant un peu à l'olivâtre près du croupion ; les pennes des ailes plus brunes que eelles de la queue ; les couvertures inférieures des ailes sont d'un jaune clair ; la gorge et tout le devant du corps jaunâtres , sur un fond blanchâtre , altéré , sur les côtés et vers la queue , de teintes brunes.

IV. *La petite fauvette rousse.* Celle-ci fait communément cinq petits ; mais ils deviennent souvent la proie des oiseaux ennemis , sur-tout des pies-grièches. Les œufs de cette fauvette sont fond blanc verdâtre , et portent deux sortes de taches : les unes peu apparentes et presque effacées , répandus également sur la surface ; les autres plus foncées et tranchant sur le fond , plus fréquentes au gros bout.

V. *La fauvette tachetée.* Cette fauvette est plus commune en Italie , et apparemment aussi dans nos provinces méridionales , que dans les septentrionales , où on la connaît peu.

Elle niche dans les près , et pose son nid à un pied de terre , sur quelques plantes fortes , comme le fenouil , de myrrhis , etc. ; elle ne sort pas de son nid lorsqu'on en approche , et se laisse prendre dessus plutôt que de l'abandonner , oubliant le soin de sa vie pour celui de sa progéniture : tant est grande la force de cet instinct qui d'animaux faibles , fugitifs , fait des animaux courageux , intrépides ! tant il est vraie que , dans tous les êtres qui suivent la sage loi de la nature , l'amour paternel est le principe de ce qu'on peut appeler vertus !

VI. *Le traine-buisson , ou mouchet , ou la fauvette d'hiver.* Toutes les fauvettes partent au milieu de l'automne ; c'est alors au contraire qu'arrive celle-ci : elle passe avec nous toute la mauvaise saison , et c'est à juste titre qu'on l'a nommée *fauvette d'hiver* ; on l'appelle aussi *traine-buisson , passe-buse , rossignol d'hiver* , dans nos différentes provinces de France.

Ces oiseaux voyagent de compagnie ; on les voit arriver ensemble vers la fin d'octobre et au commencement de novembre ; ils s'abattent sur les haies , et vont de

buisson en buisson , toujours assez près de terre , et c'est de cette habitude qu'est venu son nom de *traîne-buisson*. C'est un oiseau peu défiant et qui se laisse prendre aisément au piège. Il n'est point sauvage ; il n'a pas la vivacité des autres fauvettes , et son naturel semblo participer du froid et de l'engourdissement de la saison.

Sa voix ordinaire est tremblante ; c'est une espèce de frémissement doux , *tiittitiit* , qu'il répète assez fréquemment ; il a de plus un petit ramage , qui quoique plaintif et peu varié , fait plaisir à entendre dans une saison où tout se tait : c'est ordinairement vers le soir qu'il est plus fréquent et plus soutenu. Au fort de cette saison rigoureuses , le traîne-buisson s'approche des granges et des aires où l'on bat le blé , pour démêler dans les pailles quelques menus grains. C'est apparemment l'origine du nom de *gratte-paille* qu'on lui donne en Brie.

Il disparaît au printems des lieux où on l'a vu l'hiver , soit qu'il s'enfonce alors dans les grands bois et retourne aux montagnes , comme dans celles de Lorraine , où nous sommes informés qu'il niche , soit qu'il se porte en effet dans d'autres régions , et apparemment dans celle du Nord , d'où il semble venir en automne , et où il est très-fréquent en été.

VII. *La fauvette des Alpes*. Ces oiseaux ne s'éloignent des hautes montagnes que quand ils y sont forcés par l'abondance des neiges ; aussi ne les connaît-on guère dans les plaines : ils se tiennent communément à terre , où ils courent vite en filant comme la caille et la perdrix , et non en sautillant comme les autres fauvettes ; ils se posent aussi sur les pierres , mais rarement sur les arbres : ils vont par petites troupes , et ils ont , pour se rappeler entr'eux , un cri semblable à

celui de la lavandière. Tant que le froid n'est pas bien fort , on les trouve dans les champs ; et lorsqu'il devient plus rigoureux , ils se rassemblent dans les prairies humides où il y a de la mousse , et on les voit alors courir sur la glace : leurs dernières ressources ce sont les fontaines chaudes et les ruisseaux d'eau vive ; on les y rencontre souvent en cherchant des bécassines. Ils ne sont pas bien farouches , et cependant ils sont difficiles à tuer , sur-tout au vol.

VIII. *La passerinette , ou petite fauvette.*

IX. *Le pitchou.* On nomme en Provençe *pitchou* , un très-petit oiseau , qui nous paraît plus voisin des fauvettes que d'aucun autre genre ; il a cinq pouces un tiers de longueur totale , dans laquelle la queue est pour près de moitié : on pourrait croire que le nom de *pitchou* lui vient de ce qu'il se cache sous les choux ; en effet , il y cherche les petits papillons qui y naissent , et le soir il se tapit et se loge entre les feuilles du chou pour s'y mettre à l'abri de la chauve-souris son ennemie , qui rode autour de ce froid domicile. Mais plusieurs personnes m'ont assuré que le nom *pitchou* n'a nul rapport aux choux , et signifie simplement en provençal *petit et menu*.

X. *La grisette ou fauvette grise , en Provence passerine.*

XI. *La fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance.*

XII. *La petite fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance.*

XIII. *La fauvette tachetée de la Louisiane.*

XIV. *La fauvette à poitrine jaune de la Louisiane.*
Cette fauvette est une des plus jolies, et la plus brillante en couleur de toute la famille des fauvettes : un demi-masque noir lui couvre le front et les tempes jusqu'au-delà de l'œil ; ce masque est surmonté d'un bord blanc ; tout le manteau est olivâtre ; tout le dessous du corps jaune, avec une teinte orangée sur les flancs. Elle est de la grandeur de la grisette, et nous a été rapportée de la Louisiane par M. Lebeau.

XV. *La fauvette de Cayenne à queue rousse.*

XVI. *La fauvette de Cayenne à gorge brune et ventre jaune.*

XVII. *La fauvette bleuâtre de Saint-Domingue.* Cette jolie petite fauvette, qui n'a de longueur que quatre pouces et demi, a tout le dessus de la tête et du corps en entier cendré bleu ; les plumes de la queue sont bordées de la même couleur sur un fond brun ; on voit une tache blanche sur l'aile, dont les plumes sont brunes ; la gorge est noire, le reste du dessous du corps blanc.

LE COU-JAUNE.

LES habitans de Saint-Domingue ont donné le nom de *cou-jaune* à un petit oiseau qui joint une jolie robe à une taille dégagée et à un ramage agréable : il se tient sur les arbres qui sont en fleurs ; c'est de là qu'il fait résonner son chant. Sa voix est délicate et faible , mais elle est variée et délicate ; chaque phrase est composée de cadences brillantes et soutenues. Ce que ce petit oiseau a de charmant , c'est qu'il fait entendre son joli ramage , non-seulement pendant le printems , qui est la saison des amours , mais aussi dans presque tous les mois de l'année. On serait tenté de croire que ses desirs amoureux seraient de toutes les saisons ; et l'on ne serait pas étonné qu'il chantât avec tant de constance un pareil don de la nature. Dès que le tems se met au beau , sur-tout après ces pluies rapides et de courte durée qu'on nomme aux îles *grains* , et qui y sont fréquentes , le mâle déploie son gosier et en fait briller les sons pendant des heures entières. La femelle chante aussi ; mais sa voix n'est pas aussi modulée , ni les accens aussi cadencés , ni d'aussi longue tenue que ceux du mâle.

La nature , qui peignit des plus riches couleurs la plupart des oiseaux du nouveau monde , leur refusa presque à tous l'agrément du chant , et ne leur donna sur ces terres désertes que des cris sauvages. Le cou-jaune est du petit nombre de ceux dont le naturel vif et gai s'exprime par un chant gracieux , et dont en même-tems le plumage est paré d'assez belles couleurs ; elles

sont bien nuancées et relevées par le beau jaune qui s'étend sur la gorge, le cou et la poitrine : le gris noir domine sur la tête ; cette couleur s'éclaircit en descendant vers le cou , et se change en gris foncé sur les plumes du dos ; une ligne blanche , qui couronne l'œil , se joint à une petite moucheture jaune placée entre l'œil et le bec ; le ventre est blanc , et les flancs sont grivelés de blanc et de gris noir ; les ouvertures des ailes sont mouchetées de noir et de blanc par bandes horizontales ; on voit aussi de grandes taches blanches sur les pennes , dont le nombre est de seize à chaque aile , avec un petit bord gris blanc à l'extrémité des grandes barbes ; la queue est composée de douze pennes , dont les quatre extérieures ont de grandes taches blanches ; une peau écailleuse et fine , d'un gris verdâtre , couvre les pieds. L'oiseau a quatre pouces neuf lignes de longueur , huit pouces de vol , et pèse un gros et demi.

Sous cette jolie parure on reconnoît, dans le cou-jaune, la figure et les proportions d'une fauvette ; il en a aussi les habitudes naturelles. Les bords des ruisseaux , les lieux frais et retirés près des sources et des ravines humides , sont ceux qu'il habite de préférence , soit que la température de ces lieux lui convienne davantage , soit que , plus éloignés du bruit , ils soient plus propres à sa vie chantante : on le voit voltiger de branche en branche , d'arbre en arbre , et tout en traversant les airs il fait entendre son ramage ; il chasse aux papillons , aux mouches , aux chenilles , et cependant il entame , dans la saison , les fruits du goyavier , du sucrin , etc. apparemment pour chercher dans l'intérieur de ces fruits les vers qui s'y engendrent , lorsqu'ils atteignent un certain degré de maturité. Il ne paraît pas qu'il voyage , ni qu'il sorte de l'île de Saint-Domingue ; son vol , quoi-

que rapide , n'est pas assez élevé , assez soutenu , pour passer les mers , et on peut avec raison le regarder comme indigène dans cette contrée.

Cet oiseau , déjà très-intéressant par la beauté et la sensibilité que sa voix exprime , ne l'est pas moins par son intelligence et la sagacité avec laquelle on lui voit construire et disposer son nid : il ne le place pas sur les arbres , à la bifurcation des branches ; comme il est ordinaire aux autres oiseaux , il le suspend à des lianes pendantes de l'entrelas qu'elles forment d'arbre en arbre , sur-tout à celles qui tombent des branches avancées sur les rivières ou les ravines profondes ; il attache , ou , pour mieux dire , enlacc avec la liane le nid , composé de brins d'herbe sèche , de fibrilles de feuilles , de petites racines fort minces , tissues avec le plus grand art ; c'est proprement un petit matelas roulé en boule , assez épais et assez bien tissu partout pour n'être point percé par la pluie ; et ce matelas roulé est attaché au bout du cordon flottant de la liane , et bercé au gré des vents , sans en recevoir d'atteinte.

Mais ce serait peu pour la prévoyance de cet oiseau de s'être mis à l'abri de l'injure des élémens , dans des lieux où il a tant d'autres ennemis ; aussi semble-t-il employer une industrie réfléchie pour garantir sa famille de leurs attaques : son nid , au lieu d'être ouvert par le haut ou dans le flanc , a son ouverture placée au plus bas ; l'oiseau y entre en montant , et il n'y a précisément que ce qu'il lui faut de passage pour parvenir à l'intérieur où est la nichée , qui est séparée de cette espèce de corridor par une cloison qu'il faut surmonter pour descendre dans le domicile de la famille ; il est rond et tapissé mollement d'une sorte de lichen qui croît sur les arbres , ou bien de la soie de l'herbe nommée par les Espagnols , *mort á cabaye*

Par cette indisposition industrielle , le rat , l'oiseau de proie ni la couleuvre ne peuvent avoir d'accès dans le nid , et la couvée éclot en sûreté. Aussi le père et la mère réussissent-ils assez communément à élever leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de prendre l'essor. Néanmoins c'est à ce moment qu'ils en voient périr plusieurs ; les chats marrons , les fresaies , les rats , leur déclarent une guerre cruelle , et détruisent un grand nombre de ces petits oiseaux , dont l'espèce reste toujours peu nombreuse , et il en est de même de toutes celles qui sont douces et faibles , dans ces régions où les espèces malfaisantes dominent encore par le nombre.

La femelle du cou-jaune ne pond que trois ou quatre œufs ; elle répète ses pontes plus d'une fois par an , mais on ne le sait pas au juste : on voit des petits au mois de juin , et l'on dit qu'il y en a dès le mois de mars ; il en paraît aussi à la fin d'août , et jusqu'en septembre ; ils ne tardent pas à quitter leur mère , mais sans s'éloigner jamais beaucoup du lieu de leur naissance.

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE.

LE chant de cet oiseau n'a pas l'étendue ni la variété de celui du rossignol, mais il a quelque chose de sa modulation; il est tendre et mêlé d'un accent de tristesse; du moins c'est ainsi qu'il nous affecte; car il n'est sans doute, pour le chantre lui-même, qu'une expression de joie et de plaisir, puisqu'il est l'expression de l'amour, et que ce sentiment intime est également délicieux pour tous les êtres. Cette ressemblance, ou plutôt ce rapport du chant, est le seul qu'il y ait entre le rossignol et cet oiseau: car ce n'est point un rossignol, quoiqu'il en porte le nom; il n'en a ni les mœurs, ni la taille, ni le plumage: cependant nous sommes forcés par l'usage de lui laisser la dénomination de *rossignol de muraille* qui a été généralement adoptée par les oiseleurs et les naturalistes.

Cet oiseau arrive avec les autres au printemps, et se pose sur les tours et les combles des édifices inhabités; c'est de là qu'il fait entendre son ramage. Il sait trouver la solitude jusqu'au milieu des villes, dans lesquelles il s'établit sur le pignon d'un grand mur, sur un clocher, sur une cheminée, cherchant partout les lieux les plus élevés et les plus inaccessibles; on le trouve aussi dans l'épaisseur des forêts les plus sombres. Il vole légèrement; et lorsqu'il s'est perché, il fait entendre un petit cri, secouant incessamment la queue par un trémoussement assez singulier, non de bas en haut, mais horizontalement et de droite à gauche. Il aime les pays de montagne, et ne paraît guère dans

les plaines. Il est beaucoup moins gros que le rossignol , et même un peu moins que le rouge-gorge ; sa taille est plus menue, plus allongée ; un plastron noir lui couvre la gorge , le devant et les côtés du cou ; ce même noir environne les yeux , et remonte jusque sous le bec ; un bandeau blanc masque son front ; le haut , le derrière de la tête , le dessus du cou et le dos sont d'un gris lustré , mais foncé : dans quelques individus, apparemment plus vieux , tout ce gris est presque noir : les plumes de l'aile cendré noirâtre ont leurs barbes extérieures plus claires, et frangées de gris blanchâtre ; au dessous du plastron noir , un beau roux de feu garnit la poitrine au large , se porte , en s'éteignant un peu , sur les flancs et reparaît dans sa vivacité sur tout le faisceau des plumes de la queue , excepté les deux du milieu qui sont brunes ; le ventre est blanc , les pieds sont noirs , la langue est fourchue au bout comme celle du rossignol.

La femelle est assez différente du mâle pour excuser la méprise de quelques naturalistes qui en ont fait une seconde espèce : elle n'a ni le front blanc , ni la gorge noire ; ces deux parties sont d'un gris mêlé de roussâtre, et le reste du plumage est d'une teinte plus faible.

Ces oiseaux nichent dans des trous de muraille , à la ville et à la campagne , ou dans des creux d'arbre et des fentes de rocher ; leurs pontes est de cinq ou six œufs bleus ; les petits éclosent au mois de mai. Le mâle , pendant tout le tems de la couvée , fait entendre sa voix de la pointe d'une roche , ou du haut de quelque édifice isolé , voisin du domicile de sa famille : c'est sur-tout le matin et dès l'aurore qu'il prélude à ses chants.

On prétend que ces oiseaux craintifs et soupçonneux abandonnent leur nid s'ils s'aperçoivent qu'on les observe pendant qu'ils y travaillent ; et l'on assure qu'ils quittent

leurs œufs si on les touche , ce qui est assez croyable : mais ce qui ne l'est point du tout , c'est ce qu'ajoute Albin, que, dans ce même cas, ils délaissent leurs petits, ou les jettent hors du nid¹.

Le rossignol de muraille , quoiqu'habitant près de nous ou parmi nous , n'en demeure pas moins sauvage ; il vient dans le séjour de l'homme sans paraître le remarquer ni le connaître ; il n'a rien de la familiarité du rouge-gorge , ni de la gaieté de la fauvette , ni de la vivacité du rossignol ; son instinct est solitaire , son naturel sauvage , et son caractère triste. Si on le prend adulte , il refuse de manger et se laisse mourir ; ou s'il survit à la perte de sa liberté , son silence obstiné marque sa tristesse et ses regrets. Cependant , en le prenant au nid et l'élevant en cage , on peut jouir de son chant ; il le fait entendre à toute heure et même pendant la nuit ; il le perfectionne , soit par les leçons qu'on lui donne , soit en imitant celui des oiseaux qu'il est à portée d'écouter.

On le nourrit de mie de pain et de la même pâtée que le rossignol : il est encore plus délicat. Dans son état de liberté , il vit de mouches , d'araignées , de chrysalides , de fourmis , et de petites baies ou fruits tendres. En Italie , il va becqueter les figes. Olina dit qu'on le voit encore dans ce pays en novembre , tandis que , dès le mois d'octobre , il a déjà disparu de nos contrées. Il part quand le rouge-gorge commence à venir près des habitations : c'est peut-être ce qui a fait

¹ C'est aussi le plus retenu de tous les oiseaux , car s'il s'aperçoit que vous le regardiez pendant le tems qu'il fait son nid , il quitte son ouvrage ; et si on touche un de ses œufs , il ne revient jamais dans son nid ; si on touche ses petits , il les affamera ou les jettera hors du nid , et leur cassera le cou ; ce qu'on a expérimenté plus d'une fois.

croire à Aristote et Pline que c'était le même oiseau qui paraissait rouge-gorge en hiver et rossignol de muraille en été. Dans leur départ, non plus qu'à leur retour, les rossignols de muraille ne démentent point leur instinct solitaire; ils ne paraissent jamais en troupes, et passent seul à seul.

On en connaît quelques variétés, dont les unes ne sont vraisemblablement que des variétés d'âge, et les autres de climat.

LE ROUGE-GORGE.

CE petit oiseau passe tout l'été dans nos bois , et ne vient alentour des habitations qu'à son départ en automne et à son retour au printemps ; mais , dans ce dernier passage , il ne fait que paraître , et se hâte d'entrer dans les forêts pour y retrouver , sous le feuillage qui vient de naître , sa solitude et ses amours. Il place son nid près de terre sur les racines des jeunes arbres , ou sur des herbes assez fortes pour le soutenir ; il le construit de mousse entremêlée de erin et de feuilles de chêne , avec un lit de plumes au dedans ; souvent , dit Willughby , après l'avoir construit , il le comble de feuilles accumulées ne laissant sous cet amas qu'une entrée étroite oblique , qu'il bouche encore d'une feuille en sortant. On trouve ordinairement dans le nid du rouge-gorge cinq et jusqu'à sept œufs de couleur brune. Pendant tout le tems des nichées , le mâle fait retentir les bois d'un chant léger et tendre ; c'est un ramage suave et délié , animé par quelques modulations plus éclatantes , et coupé par des accens gracieux et touchans , qui semblent être les expressions des desirs de l'amour ; la douce société de sa femelle non-seulement les remplit en entier , mais semble même lui rendre importune toute autre compagnie. Il poursuit avec vivacité tous les oiseaux de son espèce , et les éloigne du petit canton qu'il s'est choisi : jamais le même buisson ne logea deux paires de ces oiseaux aussi fidèles qu'amoureux.

Le rouge-gorge cherche l'ombrage épais et les ca-

droits humides. Il se nourrit dans le printems de vermissaux et d'insectes qu'il chasse avec adresse et légèreté : on le voit voltiger comme un papillon autour d'une feuille sur laquelle il aperçoit une mouche ; à terre , il s'élançe par petits sauts et fond sur sa proie en battant des ailes. Dans l'automne il mange aussi des fruits de ronees , des raisins à son passage dans les vignes , et des alises dans les bois ; ce qui le fait donner aux pièges tendus pour les grives , qu'on amorce de ces petits fruits sauvages. Il va souvent aux fontaines , soit pour s'y baigner , soit pour boire , et plus souvent dans l'automne , parce qu'il est alors plus gras qu'en aucune autre saison , et qu'il a plus besoin de rafraichissement.

Il n'est pas d'oiseau plus matinal que celui-ci. Le rouge-gorge est le premier éveillé dans les bois , et se fait entendre dès l'aube du jour : il est aussi le dernier qu'on y entende et qu'on y voie voltiger le soir ; souvent il se prend dans les tendues , qu'à peine reste-t-il encore assez de jour pour le ramasser. Il est peu désiant , facile à émonvoir , et son inquiétude , ou sa curiosité , fait qu'il donne aisément dans tous les pièges ; c'est toujours le premier oiseau qu'on prend à la pipée : la voix seule des pipeurs , ou le bruit qu'ils font en taillant les branches , l'attire , et il vient derrière eux se prendre à la sauterelle ou au glau presque aussitôt qu'on l'a posé ; il répond également à l'appau de la chouette et au son d'une feuille de lierre percée ¹. Il suffit même d'imiter , en suçant le doigt , son petit cri *uip* , *uip* , ou de faire crier quelque oiseau , pour mettre en mouvement tous les rouge-gorges des environs ; ils viennent , en faisant entendre de loin leur cri , *tirit* , *tiritit* , *tirititit* , d'un timbre sonore , qui n'est point leur chant

¹ Ce que les pipeurs appellent *froïet*.

modulé , mais celui qu'ils font le matin et le soir , et dans toute occasion où ils sont émus par quelque objet nouveau : ils voltigent avec agitation dans toute la pipée jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par les gluaux sur quelques-unes des avenues ou perchées , qu'on a taillées basses exprès pour les mettre à portée de leur vol ordinaire , qui ne s'élève guère au dessus de quatre ou cinq pieds de terre ; mais s'il en est un qui s'échappe du gluau , il fait entendre un troisième petit cri d'alarme , *tî-tî* , auquel tous ceux qui s'approchaient fuient. On les prend aussi à la rive du bois sur des perches garnies de lacets ou de gluaux ; mais les rejets ou sauterelles fournissent une chasse plus sûre et plus abondante : il n'est pas même besoin d'amorcer ces petits pièges ; il suffit de les tendre au bord des clairières ou dans le milieu des sentiers , et le malheureux petit oiseau , poussé par sa curiosité , va s'y jeter de lui-même.

Partout où il y a des bois d'une grande étendue , l'on trouve des rouge-gorges en grande quantité , et c'est sur-tout en Bourgogne et en Lorraine que se font les plus grandes chasses de ces petits oiseaux excellens à manger ; on en prend beaucoup aux environs des petites villes de Bourmont , Mirecourt et Neufchâteau : on les envoie de Nancy à Paris. Cette province , fort garnie de bois et abondante en sources d'eaux vives , nourrit une très-grande variété d'oiseaux ; de plus , sa situation entre l'Ardenno d'un côté , et les forêts du Suntgan , qui joignent le Jura de l'autre , la met précisément dans la grande route de leurs migrations , et c'est par cette raison qu'ils y sont si nombreux dans les tems de leurs passages : les rouge-gorges en particulier viennent en grand nombre des Ardennes , où Belon en vit prendre quantité dans la saison. Au reste , l'espèce en est répandue dans toute l'Europe , de l'Espagne et de l'Ita-

lie jusqu'en Pologne et en Suède; par tout ces petits oiseaux cherchent les montagnes et les bois pour faire leurs nids et y passer l'été.

Les jeunes, avant la première mue, n'ont pas ce beau roux orangé sur la gorge et la poitrine; d'où, par une extension un peu forcée, le rouge-gorge a pris son nom. Il leur perce quelques plumes dès la fin d'août; à la fin de septembre ils portent tous la même livrée et on ne les distingue plus. C'est alors qu'ils commencent à se mettre en mouvement pour leur départ, mais il se fait sans attroupement: ils passent seul à seul, les uns après les autres; et dans ce moment où tous les autres oiseaux se rassemblent et s'accompagnent, le rouge-gorge conserve son naturel solitaire. On voit ces oiseaux passer les uns après les autres; ils volent, pendant le jour, de buisson en buisson: mais apparemment ils s'élèvent plus haut pendant la nuit et font plus de chemin; du moins arrive-t-il aux oiseleurs, dans une forêt qui le soir était pleine de rouge-gorges et promettait la meilleure chasse pour le lendemain, de les trouver tous partis avant l'arrivée de l'aurore.

Le départ n'étant point indiqué, et, pour ainsi dire, proclamé, parmi les rouge-gorges comme parmi les autres oiseaux alors attroupés, il en reste plusieurs en arrière soit des jeunes que l'expérience n'a pas encore instruits du besoin de changer de climat, soit de ceux qui suffisent les petites ressources qu'ils ont su trouver au milieu de nos hivers. C'est alors qu'on les voit s'approcher des habitations, et chercher les expositions les plus chaudes; s'il en est quelqu'un qui soit resté au bois dans cette rude saison, il y devient compagnon du bûcheron, il s'approche pour se chauffer à son feu, il beequête dans son pain et voltige toute la journée alentour de lui en faisant entendre son petit cri: mais lors-

que le froid augmente , et qu'une neige épaisse couvre la terre , il vient jusque dans nos maisons , frappe du bec aux vitres , comme pour demander un asyle , qu'on lui donne volontiers , et qu'il paye par la plus aimable familiarité , venant amasser les miettes de la table , paraissant reconnaître et affectionner les personnes de la maison , et prenant un ramage moins éclatant , mais encore plus délicat que celui du printems , et qu'il soutient pendant tous les frimas , comme pour saluer chaque jour la bienfaisance de ses hôtes et la douceur de sa retraite ¹. Il y reste avec tranquillité jusqu'à ce que le printems de retour , lui annonçant de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs , l'agite et lui fait demander sa liberté.

Dans cet état de domesticité passagère , le rouge-gorge se nourrit à peu près de tout : on lui voit amasser également les mies de pain , les fibres de viande et les grains de millet. Ainsi , c'est trop généralement qu'Oli-na dit qu'il faut , soit qu'on le prenne au nid ou déjà grand dans les bois , le nourrir de la même pâtée que le rossignol ; il s'accomode , comme on voit , d'une nourriture beaucoup moins apprêtée ; ceux qu'on laisse voler libres dans les chambres , n'y causent que peu de saleté , ne rendant qu'une petite fiente assez sèche. L'auteur de l'*Ædonologie* prétend que le rouge-gorge apprend à parler ; ce préjugé est ancien , et l'on trouve la même chose dans Porphyre : mais le fait n'est point du tout vraisemblable , puisque cet oiseau a la langue fourchue. Belon , qui ne l'avait ouï chanter qu'en au-

¹ J'ai vu , chez un de mes amis , un rouge-gorge à qui on avait ainsi donné asyle au fort de l'hiver , venir se poser sur l'écrivoire tandis qu'il écrivait ; il chantait des heures entières , d'un petit ramage doux et mélodieux.

tomne, tems auquel il n'a que son petit ramage, et non l'accent brillant et affectueux du grand chant des amours, vante pourtant la beauté de sa voix en la comparant à celle du rossignol. Lui-même, comme il paraît par son récit, a cru que le rouge-gorge était le même oiseau que le rossignol de muraille; mais, mieux instruit ensuite, il les distingua par leurs habitudes aussi-bien que par leurs couleurs. Celles du rouge gorge sont très-simples; un manteau du même brun que le dos de la grive, lui couvre tout le dessus du corps et de la tête; l'estomac et le ventre sont blancs; le roux orangé de la poitrine est moins vif dans la femelle que dans le mâle; ils ont les yeux noirs, grands et même expressifs, et le regard doux; le bec est faible et délié, tel que celui de tous les oiseaux qui vivent principalement d'insectes; le tarse, très-menu, est d'un brun clair, ainsi que le dessus des doigts, qui sont d'un jaune pâle par dessous. L'oiseau adulte a cinq pouces neuf lignes de longueur, et huit pouces de vol; le tube intestinal est long d'environ neuf pouces; le gésier, qui est musculeux, est précédé d'une dilation de l'œsophage: le *cæcum* est très-petit, et quelquefois nul dans certains individus. En automne, ces oiseaux sont très-gras; leur chair est d'un goût plus fin que celui de la meilleure grive, dont elle a le fumet, se nourrissant des mêmes fruits, et surtout des alises.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A LA ROUGE-GORGE.

I. *Le rouge-queue.* Cet oiseau préfère les pays de montagne, et ne paraît guère en plaine qu'au passage

d'automne ; il arrive au mois de mai en Bourgogne et en Lorraine , et se hâte d'entrer dans les bois , où il passe toute la belle saison ; il niche dans les petits-buissons près de terre , et fait son nid de mousse en dehors , de laine et de plumes en dedans : ce nid est de forme sphérique , avec une ouverture au côté du levant , le plus à l'abri des mauvais vents ; on y trouve cinq à six œufs blancs , variés de gris.

Les rouges-queues sortent du bois le matin , y rentrent pendant la chaleur du jour , et paraissent de nouveau sur le soir dans les champs voisins ; ils y cherchent les vermisseaux et les mouches ; ils rentrent dans le bois la nuit. Le rouge queue n'a ni chant ni ramage ; il ne fait entendre qu'un petit son flûté , *suit* , en allongeant et filant très-doux la première syllabe : il est en général assez silencieux et fort tranquille ; s'il y a une branche isolée qui sorte d'un buisson ou qui traverse un sentier , c'est là qu'il se pose en donnant à sa queue une petite secousse comme le rossignol de muraille.

Il vient à la pipée , mais sans y accourir avec la vivacité et l'intérêt des autres oiseaux ; il ne semble que suivre la foule : on le prend aussi aux fontaines sur la fin de l'été ; il est alors très-gras et d'un goût délicat. Son vol est court et ne s'étend que de buisson en buisson. Ces oiseaux partent au mois d'octobre : on les voit alors se suivre le long des haies pendant quelques jours , après lesquels il n'en reste aucun dans nos provinces de France.

II. *La gorge-bleue*. Par la proportion des formes , par la grandeur et la figure entière , la gorge-bleue semble n'être qu'une répétition du rouge-gorge ; elle n'en diffère que par le bleu brillant et azuré qui couvre sa gorge , au lieu que celle de l'autre est d'un rouge orangé :

il paraît même que la nature ait voulu démontrer l'analogie entre ces deux oiseaux jusque dans leurs différences; car, au-dessous de cette plaque bleue, on voit un cintre noir et une zone d'un rouge orangé, qui surmonte le haut de la poitrine; cette couleur orangée reparait encore sur la première moitié des pennes latérales de la queue: de l'angle du bec passe par l'œil un trait de blanc roussâtre. Du reste, les couleurs, quoiqu'un peu plus sombres, sont les mêmes dans la gorge-bleue et dans le rouge-gorge. Elle en partage aussi la manière de vivre. Mais en rapprochant ces deux oiseaux par les ressemblances, la nature semble les avoir séparés d'habitation: le rouge-gorge demeure au fond des bois; et la gorge-bleue se tient à leurs lisières, cherchant les marais, les prés humides, les oseraies et les roseaux; et avec le même instinct que le rouge-gorge, elle semble avoir pour l'homme le même sentiment de familiarité; car, après toute la belle saison passée dans ces lieux reculés, au bord des bois voisins des marécages, ces oiseaux viennent, avant leur départ, dans les jardins, dans les avenues, sur les haies, et se laissent approcher assez pour qu'on puisse les tirer à la sarbacane.

Dans le tems des amours, le mâle s'élève droit en l'air, d'un petit vol, en chantant; il pirouette et retombe sur son rameau avec autant de gaieté que la fauvette, dont la gorge-bleue paraît avoir quelques habitudes; elle chante la nuit, et son ramage est très-doux.

La gorge-bleue aime autant à se baigner que le rouge-gorge, et se tient plus que lui près des eaux: elle vit de vermineux et d'autres insectes, et, dans la saison de son passage, elle mange des baies de sureau. On la voit par terre aux endroits marécageux, cherchant sa nourriture et courant assez vite, en relevant la queue, le mâle sur-tout lorsqu'il entend le cri de la femelle vrai ou imité.

III. *Le rouge-gorge bleu de l'Amérique septentrionale.* Notre rouge-gorge est un oiseau trop faible et de vol trop court pour avoir passé en Amérique par les mers ; il craint trop les grands hivers pour y avoir pénétré par les terres du Nord : mais la nature a produit dans ces vastes régions une espèce analogue et qui le représente ; c'est le rouge-gorge bleu , qui se trouve dans les parties de l'Amérique septentrionale , depuis la Virginie , la Caroline et la Louisiane , jusqu'aux îles Bermudes.

IV. *Le rouge-queue de la Guiane.* Nous avons reçu de Cayenne un rouge queue : il a les plumes de l'aile du même roux que celles de la queue , le dos gris , et le ventre blanc. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles ; mais on peut les croire à peu près semblables à celles du rouge-queue d'Europe , dont celui de Cayenne paraît être une espèce voisine.

LE BEC-FIGUE.

CET oiseau, qui, comme l'ortolan, fait les délices de nos tables, n'est pas aussi beau qu'il est bon : tout son plumage est de couleur obscure ; le gris, le brun et le blanchâtre en font toutes les nuances, auxquelles le noirâtre des pennes de la queue et de l'aile se joint sans les relever ; une tache blanche, qui coupe l'aile transversalement, est le trait le plus apparent de ses couleurs, et c'est celui que la plupart des naturalistes ont saisi pour le caractériser ; le dos est d'un gris brun qui commence sur le haut de la tête et s'étend sur le croupion ; la gorge est blanchâtre, la poitrine légèrement teinte de brun, et le ventre blanc ainsi que les barbes extérieures des deux premières pennes de la queue ; le bec, long de six lignes, est effilé. L'oiseau a sept pouces de vol, et sa longueur totale est de cinq ; la femelle a toutes les couleurs plus tristes et plus pâles que le mâle.

Ces oiseaux, dont le véritable climat est celui du midi, semblent ne venir dans le nôtre que pour attendre la maturité des fruits succulents dont ils portent le nom ; ils arrivent plus tard au printemps, et ils partent avant les premiers froids d'automne. Ils parcourent néanmoins une grande étendue dans les terres septentrionales en été ; car on les a trouvés en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, et jusqu'en Suède ; ils reviennent dans l'automne en Italie et en Grèce, et probablement vont passer l'hiver dans des contrées encore plus chaudes. Ils semblent changer de mœurs en

changeant de climat , car ils arrivent en troupes aux contrées méridionales , et sont au contraire toujours dispersés pendant leur séjour dans nos climats tempérés : ils y habitent les bois , se nourrissent d'insectes , et vivent dans la solitude , ou plutôt dans la douce société de leur femelle. Leurs nids sont si bien cachés , qu'on a beaucoup de peine à les découvrir. Le mâle dans cette saison se tient au sommet de quelque grand arbre , d'où il fait entendre un petit gazouillement peu agréable et assez semblable à celui du motteux. Les bec-figues arrivent en Lorraine en avril , et en partent au mois d'août , même quelquefois plus tôt. On leur donne dans cette province les noms de *mûriers* et de *petits pinsons des bois* ; ce qui n'a pas peu contribué à les faire méconnaître : en même-tems on a appliqué le nom de *bec-figue* à la petite alouette des prés , dont l'espèce est très-différente de celle du bec-figue ; et ce ne sont pas là les seules méprises qu'on ait faites sur ce nom. De ce que le bouvreuil paraît friand des figues en Italie , Belon dit qu'il est appelé par les Italiens *beccafigi* : lui-même le prend pour le vrai bec-figue dont parle Martial : mais le bouvreuil est aussi différent du bec-figue par le goût de sa chair , qui n'a rien que d'amer , que par le bec , les couleurs et le reste de la figure. Dans nos provinces méridionales et en Italie , on appelle confusément *bec-figues* , toutes les différentes espèces de fanvettes , et presque tous les petits oiseaux à bec menu et effilé : cependant le vrai bec-figue y est bien connu , et on le distingue partout à la délicatesse de son goût.

Martial , qui demande pourquoi ce petit oiseau qui becquète également les raisins et les figues , a pris de ce dernier fruit son nom plutôt que du premier , eût adopté celui qu'on lui donne en Bourgogne , où nous

L'appelons *vinette*, parce qu'il fréquente les vignes et se nourrit de raisins ; cependant avec les figués et les raisins on lui voit encore manger des insectes et la graine de mercuriale. On peut exprimer son petit cri par *bzi*, *bzi*. Il vole par élans, marche et ne saute point, court par terre dans les vignes, se relève sur les ceps et sur les haies des enelos. Quoique ces oiseaux ne se mettent en route que vers le mois d'août, et ne paraissent en troupes qu'alors dans la plupart de nos provinces, cependant on en a vu au milieu de l'été en Brie, où quelques-uns font apparemment leurs nids. Dans leur passage, ils vont par petits pelotons de cinq ou six : on les prend au lacet ou au filet, au miroir en Bourgogne et le long du Rhône, où ils passent sur la fin d'août et en septembre.

C'est en Provence qu'ils portent à juste titre le nom de *bee-figues* : on les voit sans cesse sur les figuiers, becquetant les fruits les plus mûrs ; ils ne les quittent que pour chercher l'ombre à l'abri des buissons et de la charmille touffue. On les prend en grand nombre dans le mois de septembre en Provence et dans plusieurs îles de la Méditerranée, sur-tout à Malte, où ils sont alors en prodigieuse quantité, et où l'on a remarqué qu'ils sont en beaucoup plus grand nombre à leur passage d'automne qu'à leur retour au printemps. Il en est de même en Chypre, où l'on en faisait autrefois commerce : on les envoyait à Venise dans des pots remplis de vinaigre et d'herbes odoriférantes. Lorsque l'île de Chypre appartenait aux Vénitiens, ils en tiraient tous les ans mille ou douze cents pots remplis de ce petit gibier ; et l'on connaît généralement en Italie le bee-figue sous le nom d'*oiseau de Chypre* (*Cypre*, *uccelli di Cypro*), nom qui lui fut donné jusqu'en Angleterre, au rapport de Willughby.

Il y a long-tems que cet oiseau excellent à manger est fameux : Apicius nomme plus d'une fois le bec-figue avec la petite grive , comme deux oiseaux également exquis , Eustache et Athénée parlent de la classe des bec-figures , et Hésychius donne le nom du filet avec lequel on prenait ces oiseaux dans la Grèce. A la vérité , rien n'est plus délicat , plus fin , plus succulent , que le bec-figue mangé dans la saison ; c'est un petit peloton d'une graisse légère et savoureuse , fondante , aisée à digérer ; c'est un extrait du suc des excellens fruits dont il vit.

Au reste , nous ne connaissons qu'une seule espèce de bec-figue , quoique l'on ait donné ce nom à plusieurs autres.

Mais si l'on voulait nommer *bec-figue* tout oiseau que l'on voit dans la saison becqueter les figues , les fauvettes et presque tous les oiseaux à bec fin , plusieurs même d'entre ceux à bec fort , seraient de ce nombre ; c'est le sens du proverbe italien , *nel mese d' agosto ogni uccello è beccafico* : mais ce dire populaire , très-juste pour exprimer la délicatesse du suc que donne la chair de la figue à tous ces petits oiseaux qui s'en nourrissent ; ne doit pas servir à classer ensemble , sur une simple manière de vivre passagère et locale , des espèces très-distinctes et très-déterminées d'ailleurs ; ce serait introduire la plus grande confusion , dans laquelle néanmoins sont tombés quelques naturalistes. Le *bec-figue de chanvre* d'Olina (*beccafico canapino*) n'est point un bec-figue , mais la fauvette babillarde. La grande fauvette elle-même , suivant Ray , s'appelle en Italie *beccafico*. Belon applique également à la fauvette roussette le nom de *beccafigha* ; et nous venons de voir qu'il se trompe encore plus en appelant bec-figue son *bouvreuil* ou *pivoine* , auquel , en conséquence de cette erreur , il applique les noms de *sycalis* et de *sicedula* , qui ap-

partiennent au bec-figue. En Provence , on confond sous le nom de *bec-figue* plusieurs oiseaux différens. M. Guys nous en a envoyé deux entr'autres , que nous ne plaçons à la suite du bec-figue que pour observer de plus près qu'ils lui sont étrangers.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU BEC-FIGUE.

I. *Le fist de Provence.* Le *fist* ainsi nommé d'après son cri , et qui nous a été envoyé de Provence comme un bec-figue , en est tout différent , et se rapporte de beaucoup plus près à l'alouette , tant par la grandeur que par le plumage ; il n'en diffère essentiellement que parce qu'il n'a pas l'ongle de derrière long. Il ne s'envole pas lorsqu'il entend du bruit : mais il court se tapir à l'abri d'une pierre jusqu'à ce que le bruit cesse ; ce qui suppose qu'il se tient ordinairement à terre , habitude contraire à celle du bec-figue.

II. *La pivote ortolane.* La *pivote ortolane* , autre oiseau de Provence , n'est pas plus un bec-figue que le *fist* , quoiqu'il en porte aussi le nom dans le pays. Cet oiseau est fidèle compagnon des ortolans , et se trouve toujours à leur suite ; il ressemble beaucoup à l'alouette des prés , excepté qu'il n'a pas l'ongle long et qu'il est plus grand. Il est donc encore fort différent du bec-figue.

LES FIGUIERS.

LES oiseaux que l'on appelle *figuiers*, sont d'un genre voisin de celui des *bee-figues*, et ils leur ressemblent par les caractères principaux : ils ont le bec droit, délié et très-pointu, avec deux petites échancrures vers l'extrémité de la mandibule supérieure ; caractère qui leur est commun avec les *tangaras*, mais dont le bec est beaucoup plus épais et plus raccourci que celui des *figuiers* : ceux-ci ont l'ouverture des narines découverte, ce qui les distingue des *mésanges* ; ils ont l'ongle du doigt postérieur arqué, ce qui les sépare des *alouettes*. Ainsi l'on ne peut se dispenser d'en faire un genre particulier.

Nous en connaissons cinq espèces dans les climats très-chauds de l'ancien continent, et vingt-neuf espèces dans ceux de l'Amérique. Elles diffèrent des cinq premières par la forme de la queue : celle des *figuiers* de l'ancien continent est régulièrement étagée, au lieu que celle des *figuiers* d'Amérique est échancrée à l'extrémité, et comme fourchue ; les deux pennes du milieu étant plus courtes que les autres ; et ce caractère suffit pour reconnaître de quel continent sont ces oiseaux. Nous commencerons par les espèces qui se trouvent dans l'ancien.

I. *Le figuier vert et jaune d'Edwards.*

II. *Le chéric de l'île de Madagascar.*

III. *Le petit simon de l'île Bourbon.*

IV. *Le figuier bleu.*

V. *Le figuier du Sénégal.*

VI. *Le figuier tacheté.* Cet oiseau se voit en Canada pendant l'été ; mais il n'y fait qu'un court séjour , n'y niche pas , et il habite ordinairement les terres de la Guiane et des autres contrées de l'Amérique méridionale. Son ramage est agréable , et assez semblable à celui de la linotte.

VII. *Le figuier à tête rouge.* C'est un oiseau solitaire et erratique : il arrive en Pensilvanie au mois de mars ; mais il n'y niche pas ; il fréquente les broussailles , se perche rarement sur les grands arbres , et se nourrit des insectes qu'il trouve sur les arbrisseaux.

VIII. *Le figuier à gorge blanche.* Cet oiseau se trouve à Saint-Domingue.

IX. *Le figuier à gorge jaune.* Cet oiseau se trouve à la Louisiane et à Saint-Domingue.

X. *Le figuier vert et blanc.* Cette espèce se trouve encore à Saint-Domingue.

XI. *Le figuier à gorge orangée.* M. Brisson a donné cet oiseau sous le nom de *figuier du Canada* ; mais il est probable qu'il n'est que de passage dans ce climat , comme tous les autres figuiers.

XII. *Le figuier à tête cendrée.* Cet oiseau a été envoyé de Pensilvanie en Angleterre , et Edwards l'a donné sous le nom de *moucherolle au croupion jaune* , et il a mal-à-propos appelé *moucherolles* tous les figuiers qu'il a décrits et dessinés.

XIII. *Le figuier brun.* Hans Sloane est le premier qui ait indiqué cet oiseau, qu'il dit se trouver à la Jamaïque dans les terrains cultivés, et qu'il appelle *oiseau mangeur de vers*.

XIV. *Le figuier aux joues noires.* C'est à Edwards que l'on doit la connaissance de cet oiseau, qu'il dit se trouver en Pensilvanie, où il fréquente les petits bois arrosés de ruisseaux, au bord desquels on le trouve communément.

XV. *Le figuier tacheté de jaune.* C'est encore à M. Edwards que nous devons la connaissance de cet oiseau. Le mâle et la femelle qu'il décrit, avaient tous deux été pris en mer sur un vaisseau qui était à huit ou dix lieues des côtes de Saint-Domingue.

XVI. *Le figuier brun et jaune.* Cet oiseau se trouve à la Jamaïque. Sloane et Browne en ont tous deux donné la description, et Edwards a donné la figure coloriée sous le nom de *roitelet jaune*; ce qui est une méprise. Gatesby et Klein en ont fait une autre, en prenant cet oiseau pour une mésange. Il fait ses petits à la Caroline; mais il n'y reste pas pendant l'hiver.

XVII. *Le figuier des sapins.* C'est celui qu'Edwards a appelé *grimpeur de sapin*; mais il n'est pas du genre des grimpeurs, quoiqu'il ait l'habitude de grimper sur les sapins à la Caroline et en Pensilvanie.

XVIII. *Le figuier à cravatte noire.* Ce figuier a été envoyé de Pensilvanie par M. Bartram à M. Edwards.

XIX. *Le figuier à tête jaune.* M. Brisson a donné le premier la description de cet oiseau, et il dit qu'il se trouve au Canada; mais il y a apparence qu'il n'est que

de passage dans ce climat septentrional , comme quelques autres espèces de figuier.

XX. *Le figuier cendré à gorge jaune.* Nous devons au docteur Sloane la connaissance de cet oiseau , qui se trouve à la Jamaïque et à Saint-Domingue.

XXI. *Le figuier cendré à collier.* Nous devons à Gatesby la connaissance de cet oiseau , qu'il a nommé *mésange-pinson* , mais qui n'est ni de l'un ni de l'autre de ces genres , et qui appartient à celui des figuiers. Il se trouve dans l'Amérique septentrionale , à la Caroline , et même en Canada.

XXII. *Le figuier à ceinture.* M. Brisson a donné cet oiseau sous le nom de *figuier cendré du Canada*.

XXIII. *Le figuier bleu.* Cet oiseau est le moucherolle bleu d'Edwards ;

XXIV. *Le figuier varié.* M. Sloane a trouvé cet oiseau à la Jamaïque , et M. Edwards l'a reçu de Pensilvanie , où il arrive au mois d'avril , se nourrit d'insectes , et passe l'été pour retourner , aux approches de l'hiver , dans les pays méridionaux du continent de l'Amérique.

XXV. *Le figuier à tête rousse.* Cet oiseau a été envoyé de la Martinique.

XXVI. *Le figuier à poitrine rouge.* Edwards a donné le mâle et la femelle de cette espèce , qu'il dit avoir reçus de Pensilvanie , où ils ne font que passer au commencement du printemps , pour aller séjourner plus au nord pendant l'été. Ils vivent d'insectes et d'araignées.

XXVII. *Le figuier gris-de-fer.* C'est encore à M. Edward qu'on doit la connaissance de cet oiseau. Il a donné la figure du mâle , de la femelle et du nid. On les trouve en Pensilvanie , où ils arrivent au mois de mars pour y passer l'été ; ils retournent ensuite dans les pays plus méridionaux.

XXVIII. *Le figuier aux ailes dorées.* Encore un figuier de passage en Pensilvanie , donné par Edwards. Il ne s'arrête que quelques jours dans cette contrée , où il arrive au mois d'avril ; il va plus au nord , et revient passer l'hiver dans les climats méridionaux.

XXIX. *Le figuier couronné d'or.* Nous adoptons cette dénomination , *couronné d'or* , qui a été donnée par Edwards à cet oiseau dans la description qu'il a faite du mâle et de la femelle. Ce sont des oiseaux de passage en Pensilvanie , où ils arrivent au printems pour n'y séjourner que quelques jours , et passer de là plus au nord , où ils demeurent pendant l'été , et d'où ils reviennent avant l'hiver pour regagner les pays chauds.

XXX. *Le figuier orangé.* Cette espèce est nouvelle et se trouve à la Guiane , d'où il nous a été envoyé pour le cabinet.

XXXI. *Le figuier huppé.* Cette espèce se trouve à la Guiane , et n'a été indiquée par aucun naturaliste.

XXXII. *Le figuier noir.* Il se trouve à Cayenne.

XXXIII. *Le figuier olive.* Encore un autre figuier qui se trouve à Cayenne assez communément , et qui y est sédentaire.

XXXIV. *Le figuier protonotaire.* On appelle ce fi-

guier à la Louisiane , *protonotaire* , et nous lui conservons ce nom pour le distinguer des autres.

XXXV. *Le figuier à demi-collier.*

XXXVI. *Le figuier à gorge jaune.*

XXXVII. *Le figuier brun olive.*

XXXVIII. *Le figuier grasset.*

XXXIX. *Le figuier cendré à gorge cendrée.*

XXXX. *Le grand figuier de la Jamaïque.* M. Edwards est le premier qui ait décrit cet oiseau sous le nom de *rossignol d'Amérique* ; mais ce n'est point un rossignol , et il a tous les caractères des figuiers , avec lesquels M. Brisson a eu raison de le ranger.

LE TRAQUET, LE TARIER. ET LES OISEAUX QUI S'Y RAPPORTENT.

I. **LE Traquet.** Cet oiseau, très-vif et très-agile, n'est jamais en repos; toujours voltigeant de buisson en buisson, il ne se pose que pour quelques instans, pendant lesquels il ne cesse encore de soulever les ailes pour s'envoler à tout moment : il s'élève en l'air par petits élans, et retombe en pirouettant sur lui-même. Ce mouvement continuel a été comparé à celui du *traquet d'un moulin*, et c'est-là, suivant Belon, l'origine du nom de cet oiseau.

Quoique le vol du traquet soit bas et qu'il s'élève rarement jusqu'à la cime des arbres, il se pose toujours au sommet des buissons et sur les branches les plus élancées des haies et des arbrisseaux, ou sur la pointe des tiges du blé de Turquie dans les champs, et sur les échaldas les plus hauts dans les vignes; c'est dans les terrains arides, les landes, les bruyères et les prés en montagne qu'il se plaît davantage, et où il fait entendre plus souvent son petit cri *ouistratra*, d'un ton couvert et sourd. S'il se trouve une tige isolée ou un piquet au milieu du gazon dans ces prés, il ne manque pas de se poser dessus, ce qui donne une grande facilité pour le prendre : un gluau placé sur un bâton suffit pour cette chasse bien connue des enfans.

D'après cette habitude de voler de buisson en buisson sur les épines et les ronces, Belon, qui a trouvé cet oiseau en Crète et dans la Grèce, comme dans nos pro-

vinces, lui applique le nom *batis* (oiseau de ronces), dont Aristote ne parle qu'une seule fois, en disant qu'il vit de vermisseaux. Gaza a traduit *batis* par *rubetra*, que tous les naturalistes ont rapporté au traquet, d'autant que *rubetra* pourrait aussi signifier *oiseau rougeâtre* et le rouge bai de la poitrine du traquet est sa couleur la plus remarquable. Elle s'étend en s'affaiblissant jusque sous le ventre; le dos sur un fond d'un beau noir est nué par écailles brunes, et cette disposition de couleurs s'étend jusqu'au dessus de la tête, où cependant le noir domine; ce noir est pur sur la gorge, quoique traversé très-légèrement de quelques ondes blanches, et il remonte jusque sous les yeux. Une tache blanche sur le côté du cou confine au noir de la gorge et au rouge bai de la poitrine; les pennes de l'aile et de la queue sont noirâtres, frangées de brun ou de roussâtre clair; sur l'aile, près du corps, est une large ligne blanche, et le croupion est de cette même couleur: toutes ces teintes sont plus fortes et plus foncées dans le vieux mâle que dans le jeune. La queue est carrée et un peu étalée; le bec est effilé et long de sept lignes; la tête assez arrondie et le corps ramassé; les pieds sont noirs, menus et longs de dix lignes: il a sept pouces et demi de vol, et quatre pouces dix lignes de longueur totale. Dans la femelle, la poitrine est d'un roussâtre sale: cette couleur se mêlant à du brun sur la tête et le dessus du corps, a du noirâtre sur les ailes, et se fond dans du blanchâtre sous le ventre et la gorge; ce qui rend le plumage de la femelle triste, décoloré, et beaucoup moins distinct que celui du mâle.

Le traquet fait son nid dans les terrains incultes, au pied des buissons, sous leurs racines ou sous le couvert d'une pierre: il n'y entre qu'à la dérobée, comme s'il craignait d'être aperçu; aussi ne trouve-t-on

ce nid que difficilement. Il le construit dès la fin de mars¹. La femelle pond cinq ou six œufs d'un vert bleuâtre, avec de légères taches rousses peu apparentes, mais plus nombreuses vers le gros bout. Le père et la mère nourrissent leurs petits de vers et d'insectes qu'ils ne cessent de leur apporter : il semble que leur sollicitude redouble lorsque ces jeunes oiseaux s'élancent hors du nid ; ils les rappellent , les rallient , criant sans cesse *ouistratra* ; enfin ils leur donnent encore à manger pendant plusieurs jours. Du reste , le traquet est très-solitaire ; on le voit toujours seul hors le tems où l'amour lui donne une compagne. Son naturel est sauvage , et son instinct paraît obtus ; autant il montre d'agilité dans son état de liberté , autant il est pesant en domesticité ; il n'acquiert rien par l'éducation ; on ne l'élève même qu'avec peine et toujours sans fruit. Dans la campagne , il se laisse approcher de très-près , ne s'éloigne que d'un petit vol sans paraître remarquer le chasseur ; il semble donc ne pas avoir assez de sentiment pour nous aimer ni pour nous fuir. Ces oiseaux sont très-gras dans la saison , et comparables , pour la délicatesse de la chair , aux bec-figures ; cependant ils ne vivent que d'insectes , et leur bec ne paraît point fait pour toucher aux graines. Belon et Aldrovande ont écrit que le traquet n'est point un oiseau de passage : cela est peut-être vrai pour la Grèce et l'Italie ; mais il est certain que , dans les provinces septentrionales de France , il prévient les frimas et la chute des insectes , car il part dès le mois de septembre.

Quelques personnes rapportent à cette espèce l'oiseau nommé en Provence *fourmeiron* , qui se nourrit

¹ Nid trouvé à Montbard le 30 mars.

principalement de fourmis. Le fourmeiron paraît solitaire, et ne fréquente que les masures et les décombres : on le voit, quand il fait froid, se poser au dessus des tuyaux des cheminées, comme pour se réchauffer. A ce trait, nous rapporterions plutôt le fourmeiron au rossignol de muraille qu'au traquet, qui se tient constamment éloigné des villes et des habitations.

On trouve l'espèce du traquet depuis l'Angleterre et l'Ecosse jusqu'en Italie et en Grèce ; il est très-commun dans plusieurs de nos provinces de France. La nature paraît l'avoir reproduit dans le midi, sous des formes variées. Nous allons donner une notice de ces traquets étrangers, après avoir décrit une espèce très-semblable à celle de notre traquet, et qui habite nos climats avec lui.

II. *Le tarier*. L'espèce du tarier, quoique très-voisine de celle du traquet, doit néanmoins en être séparée, puisque toutes deux subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler, comme en Lorraine, où ces deux oiseaux sont communs et vivent séparément. On les distingue à des différences d'habitudes, autant qu'à celles du plumage. Le tarier se perche rarement, et se tient le plus souvent à terre sur les taupinières, dans les terres en friche, les pâquis élevés à côté des bois ; le traquet au contraire est toujours perché sur les buissons, les échelas des vignes, etc. Le tarier est aussi un peu plus grand que le traquet ; sa longueur est de cinq pouces trois lignes. Leurs couleurs sont à peu près les mêmes, mais différemment distribuées ; le tarier a le haut du corps coloré de nuances plus vives ; une double tache blanche dans l'aile, et la ligne blanche depuis le coin du bec s'étend jusque derrière la tête ; une plaque noire prend sous l'œil, et couvre la tempe, mais sans s'étendre,

comme dans le traquet , sous la gorge qui est d'un rouge bai clair ; ce rouge s'éteint peu à peu et s'aperçoit encore sur le fond blanc de tout le devant du corps ; le croupion est de cette même couleur blanche , mais plus forte et grivelée de noir ; tout le dessus du corps , jusqu'au sommet de la tête , est taché de brun sur un fond noir ; les petites penes et les grandes couvertures sont noires. Willughby dit que le bout de la queue est blanc ; nous observons au contraire que les penes sont blanches dans leur première moitié depuis la racine : mais ce naturaliste lui-même remarque des variétés dans cette partie du plumage du tarier , et dit qu'il a vu quelquefois les deux penes du milieu de la queue noires avec un bord roux , et d'autre fois bordées de même sur un fond blanc. La femelle diffère du mâle en ce que ses couleurs sont plus pâles , et que les taches de ses ailes sont beaucoup moins apparentes. Elle pond quatre ou cinq œufs d'un blanc sale piqueté de noir. Du reste , le tarier fait son nid comme le traquet ; il arrive et part avec lui , partage son instinct solitaire , et paraît même d'un naturel encore plus sauvage ; il cherche les pays de montagne ; et dans quelques endroits, on a tiré son nom de cette habitude naturelle. Les oiseleurs polonais l'ont appelé *montanello*. Les noms que lui appliquent Klein et Gesner , marquent son inclination pour la solitude dans les lieux rudes et sauvages. Son espèce est moins nombreuse que celle du traquet ; il se nourrit comme lui de vers , de mouches et d'autres insectes. Enfin le tarier prend beaucoup de graisse dès la fin de l'été , et alors il ne le cède point à l'ortolan pour la délicatesse.

III. *Le traquet ou tarier du Sénégal.*

IV. *Le traquet de l'Ile de Luçon.*

V. *Le traquet des Philippines.*

VI. *Le grand traquet des Philippines.*

VII. *Le fitert , ou le traquet de Madagascar.*

VIII. *Le grand traquet.*

IX. *Le traquet du cap de Bonne-Espérance.*

X. *Le glinot ou traquet à lunette.*

LE MOTTEUX ,
'ANCIENNEMENT VITREC ,
VULGAIREMENT CUL-BLANC.

CET oiseau , commun dans nos campagnes , se tient habituellement sur les mottes dans les terres fraîchement labourées ; et c'est de là qu'il est appelé *motteux* : il suit le sillon ouvert par la charrue pour y chercher les vermisseaux dont il se nourrit. Lorsqu'on le fait partir , il ne s'élève pas , mais il rase la terre d'un vol court et rapide , et découvre en fuyant la partie blanche du derrière de son corps , ce qui le fait distinguer en l'air de tous les autres oiseaux , et lui a fait donner , par les chasseurs , le nom vulgaire de *cul-blanc*. On le trouve aussi assez souvent dans les jachères et les friches , où il vole de pierre en pierre , et semble éviter les haies et les buissons , sur lesquels il ne se perche pas aussi souvent qu'il se pose sur les mottes.

Il est plus grand que le tarier et plus haut sur ses pieds , qui sont noirs et grêles. Le ventre est blanc , ainsi que les couvertures inférieures et supérieures de la queue , et la moitié à peu près de ses pennes , dont la pointe est noire ; elles s'étalent quand il part , et offrent ce blanc qui le fait remarquer. L'aile dans le mâle est noire , avec quelques franges de blanc roussâtre ; le dos est d'un beau gris cendré ou bleuâtre ; ce gris s'étend jusque sur le fond blanc ; une plaque noire

prend de l'angle du bec , se porte sous l'œil et s'étend au delà de l'oreille ; une bandelette blanche borde le front et passe sur les yeux. La femelle n'a pas de plaque ni de bandelette ; un gris roussâtre règne sur son plumage , partout où celui du mâle est gris cendré ; son aile est plus brune que noire , et largement frangée jusque dessous le ventre ; en tout , elle ressemble autant ou plus à la femelle du tarier qu'à son propre mâle ; et les petits ressemblent parfaitement à leurs père et mère dès l'âge de trois semaines , tems auquel ils prennent leur essor.

Le bec du motteux est menu à la pointe et large par sa base ; ce qui le rend très-propre à saisir et avaler les insectes , sur lesquels on le voit courir , ou plutôt s'élan- cer rapidement par une suite de petits sauts. Il est tou- jours à terre ; si on le fait lever , il ne s'éloigne pas , et va d'une motte à l'autre , toujours d'un vol assez court et très-bas , sans entrer dans les bois ni se percher ja- mais plus haut que les haies basses ou les moindres buissons : posé , il balance sa queue , et fait entendre un son assez sourd , *titreû , titreû* , et c'est peut-être de cette expression de sa voix qu'on a tiré son nom de *vitrec* ou *titrec* ; et toutes les fois qu'il s'envole , il sem- ble aussi prononcer assez distinctement , et d'une voix plus forte , *far-far , far-far* ; il répète ces deux cris d'une manière précipitée.

Il niche sous les gazons et les mottes dans les champs nouvellement labourés , ainsi que sous les pierres dans les friches , auprès des carrières , à l'entrée des terriers quittés par les lapins , ou bien entre les pierres des pe- tits murs à sec dont on fait les clôtures dans les pays des montagnes. Le nid , fait avec soin , est composé en dehors de mousse ou d'herbes fines , et de plumes ou de laine en dedans ; il est remarquable par une espèce

d'abri placé au-dessus du nid et collé contre la pierre ou la motte sous laquelle tout l'ouvrage est construit : on y trouve communément cinq à six œufs d'un blanc bleuâtre clair , avec un cercle au gros bout d'un bleu plus mat. Une femelle prise sur ses œufs avait tout le milieu de l'estomac dénué de plumes , comme il arrive aux couveuses ardentes. Le mâle affectionné à cette mère tendre , lui porte , pendant qu'elle couve , des fourmis et des mouches : il se tient aux environs du nid ; et lorsqu'il voit un passant , il court ou il vole devant lui , faisant de petites pauses , comme pour l'attirer ; et quand il le voit assez éloigné , il prend sa volée en cercle et regagne le nid.

On en voit des petits dès le milieu de mai ; car ces oiseaux , dans nos provinces , sont de retour dès les premiers beaux jours vers la fin de mars : mais s'il survient des gelées après leur arrivée , ils périssent en grand nombre , comme il arriva en Lorraine en 1767. On en voit beaucoup dans cette province , sur-tout dans la partie montagneuse ; ils sont également communs en Bourgogne et en Bugey : mais en Brie on n'en voit guère que sur la fin de l'été. En général , ils préfèrent les pays élevés , les plaines en montagnes et les endroits arides. On en prend grand nombre sur les dunes , dans la province de Sussex , vers le commencement de l'automne , tems auquel cet oiseau est gras et d'un goût délicat. Willughby décrit cette petite chasse que font dans ces cantons les bergers d'Angleterre : ils coupent des gazons et les couchent en long à côté et au dessus du creux qui reste en place du gazon enlevé , de manière à ne laisser qu'une petite tranchée , au milieu de laquelle est tendu un lacet de erin. L'oiseau , entraîné par le double motif de chercher sa nourriture dans une terre fraîchement ouverte et de se cacher dans la tranchée , va

donner dans ce piège; l'apparition d'un épervier, et même l'ombre d'un nuage, suffit pour l'y précipiter; car on a remarqué que cet oiseau timide fuit alors et cherche à se cacher.

Tous s'en retournent en août et septembre, et l'on n'en voit plus dès la fin de ce mois; ils voyagent par petites troupes, et du reste ils sont assez solitaires: il n'existe entr'eux de société que celle du mâle et de la femelle. Cet oiseau a l'aile grande; et quoique nous ne lui voyions pas faire beaucoup d'usage de sa puissance de vol, apparemment qu'il l'exerce mieux dans ses migrations: il faut même qu'il l'ait déployée quelquefois, puisqu'il est du petit nombre des oiseaux communs à l'Europe et l'Asie méridionale; car on le trouve au Bengale et nous le voyons en Europe depuis l'Italie jusqu'en Suède.

On pourrait le reconnaître par les seuls noms qui lui ont été donnés en divers lieux: on l'appelle dans nos provinces *motteux*, *tourne-motte*, *brise-motte* et *terrasson*, de ses habitudes de se tenir toujours à terre et d'en habiter les trous, de se poser sur les mottes, et de paraître les frapper en secouant sa queue. Les noms qu'on lui donne en Angleterre, désignent également un oiseau des terres labourées et des friches, un oiseau à croupion blanc.

M. Brisson compte cinq espèces de ces oiseaux: 1°. le *cul-blanc*; 2°. le *cul-blanc gris*, 3°. le *cul-blanc cendré*, 4°. le *motteux ou cul-blanc roussâtre*, 5°. le *motteux ou cul-blanc roux*.

OISEAUX ÉTRANGERS
QUI ONT RAPPORT AU MOTTEUX.

I. *Le grand motteux, ou cul-blanc du cap de Bonne-Espérance.*

II. *Le motteux, ou cul-blanc brun verdâtre.*

III. *Le motteux du Sénégal.*

LA LAVANDIÈRE.

LA lavandière n'est guère plus grosse que la mésange commune : mais sa longue queue semble agrandir son corps , et lui donne en tout sept pouces de longueur ; la queue elle-même en a trois et demi : l'oiseau l'épanouit et l'étale en volant ; il s'appuie sur cette longue et large rame , qui lui sert pour se balancer , pour pirouetter , s'élancer , rebrousser et se jouer dans le vague de l'air ; et , lorsqu'il est posé , il donne incessamment à cette même partie un balancement assez vif de bas en haut par reprises de cinq ou six secousses.

Ces oiseaux couvent légèrement à petits pas très-prestes sur la grève des rivages ; ils entrent même , au moyen de leurs longues jambes à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affaiblie , qui vient s'épandre sur la rive basse en un léger réseau : mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins , et se poser sur les pierres ; ils y viennent , pour ainsi dire , battre la lessive avec les laveuses , tournant tout le jour alentour de ces femmes , s'en approchant familièrement , recueillant les miettes que par fois elles leur jettent , et semblent imiter , du battement de leur queue , celui qu'elles font pour battre leur linge ; habitude qui a fait donner à cet oiseau le nom de *lavandière*.

Le blanc et le noir , jetés par masses et par grandes taches , partagent le plumage de la lavandière : le ventre est blanc ; la queue est composée de douze pennes , dont les dix intermédiaires sont noires , les

deux latérales blanches jusqu'auprès de leur naissance; l'aile pliée n'atteint qu'au tiers de leur longueur; les pennes des ailes sont noirâtres et bordées de gris blanc. Selon remarque à la lavandière un petit rapport dans les ailes qui l'approche du genre des oiseaux d'eau. Le dessus de la tête est couvert d'une calotte noire qui descend sur le haut du cou; un demi-masque blanc cache le front, enveloppe l'œil, et, tombant sur les côtés du cou, confine avec le noir de la gorge, qui est garnie d'un large plastron noir arrondi sur la poitrine. Plusieurs individus n'ont de ce plastron noir qu'une zone en demi-cercle au haut de la poitrine, et leur gorge est blanche: le dos, gris ardoisé dans les autres, est gris brun dans ces individus, qui paraissent former une variété, qui néanmoins se mêle et se confond avec l'espèce; car la différence du mâle à la femelle consiste en ce que dans celle-ci la partie du sommet de la tête est brune, au lieu que dans le mâle cette même partie est noire.

La lavandière est de retour dans nos provinces à la fin de mars: elle fait son nid à terre, sous quelques racines ou sous le gazon dans les terres en repos, mais plus souvent au bord des eaux, sous une rive creuse et sous les piles de bois élevées le long des rivières; ce nid est composé d'herbes sèches, de petites racines, quelquefois entremêlées de mousse, le tout lié assez négligemment, et garni au dedans d'un lit de plumes ou de crin. Elle pond quatre ou cinq œufs blancs, semés de taches brunes, et ne fait ordinairement qu'une nichée, à moins que la première ne soit détruite ou interrompue avant l'exclusion ou l'éducation des petits. Le père et la mère les défendent avec courage lorsqu'on veut en approcher: ils viennent au devant de l'ennemi, plongeant et voltigeant, comme pour l'entraîner ailleurs:

et quand on emporte leur couvée , ils suivent le ravisseur , volant au dessus de sa tête , tournant sans cesse , et appelant leurs petits avec des accens douloureux. Ils les soignent aussi avec autant d'attention que de propriété , et nettoient le nid de toutes ordures ; ils les jettent au dehors , et même les emportent à une certaine distance : on les voit de même emporter au loin les morceaux de papier ou les pailles qu'on aura semés pour reconnaître l'endroit où leur nid est caché. Lorsque les petits sont en état de voler , le père et la mère les conduisent et les nourrissent encore pendant trois semaines ou un mois ; on les voit se gorger avidement d'insectes et d'œufs de fourmis qu'ils leur portent. En tout tems , on observe que ces oiseaux prennent leur manger avec une vitesse singulière , et sans paraître se donner le tems de l'avalier ; ils amassent les vermicieux à terre ; ils chassent et attrapent les mouches en l'air , ce sont les objets de leurs fréquentes pirouettes. Du reste , leur vol est ondoyant et se fait par élans et par bonds ; ils s'aident de la queue dans leur vol en la mouvant horizontalement , et ce mouvement est différent de celui qu'ils lui donnent à terre , et qui se fait de haut en bas perpendiculairement. Au reste , les lavandières font entendre fréquemment , et sur-tout en volant , un petit cri vif et redoublé , d'un timbre net et clair , *gui guit* , *gui gui guit* ; c'est une voix de ralliement , car celles qui sont à terre y répondent : mais ce cri n'est jamais plus bruyant et plus répété que lorsqu'elles viennent d'échapper aux serres de l'épervier. Elles ne craignent pas autant les autres animaux , ni même l'homme ; car quand on les tire au fusil , elles ne fuient pas loin et reviennent se poser à peu de distance du chasseur. On en prend quelques-unes avec les alouettes au filet à miroir ; et il paraît au récit d'Olina , qu'on en fait en Italie une chasse particulière vers le milieu d'octobre.

C'est en automne qu'on les voit en plus grand nombre dans nos campagnes. Cette saison qui les rassemble , paraît leur inspirer plus de gaieté ; elles multiplient leurs jeux ; elles se balancent en l'air , s'abattent dans les champs , se poursuivent , s'entr'appellent , et se promènent en nombre sur les toits des moulins et des villages voisins des eaux , où elles semblent dialoguer entr'elles par petits cris coupés et réitérés : on croirait , à les entendre , que toutes et chacune s'interrogent , se répondent tour-à-tour pendant un certain tems , et jusqu'à ce qu'une acclamation générale de toute l'assemblée donne le signal ou le consentement de se transporter ailleurs. C'est dans ce tems encore qu'elles font entendre ce petit ramage doux et léger à demi-voix , et qui n'est presque qu'un murmure , d'où apparemment Belon leur a appliqué le nom italien de *susurade* (à *susurro*) Ce doux accent leur est inspiré par l'agrément de la saison et par le plaisir de la société, auquel ces oiseaux semblent être très-sensibles.

Sur la fin de l'automne , les lavandières s'attroupent en plus grandes bandes ; le soir on les voit s'abattre sur les saules et dans les oseraies , au bord des canaux et des rivières , d'où elles appellent celles qui passent , et font ensemble un chameillis bruyant jusqu'à la nuit tombante. Dans les matinées claires d'octobre , on les entend passer en l'air , quelquefois fort haut , se réclamant et s'appelant sans cesse , elles partent alors ; car elles nous quittent aux approches de l'hiver , et cherchent d'autres climats. M. de Maillet dit qu'il en tombe en Égypte vers cette saison , des quantités prodigieuses , que le peuple fait sécher dans le sable pour les conserver et les manger ensuite. M. Adanson rapporte qu'on les voit en hiver au Sénégal avec les hirondelles et les cailles , qui ne s'y trouvent également que dans cette saison.

La lavandière est commune dans toute l'Europe , jusqu'en Suède , et se trouve , comme l'on voit , en Afrique et en Asie. Celle que M. Sonnerat nous a rapportée des Philippines , est la même que celle de l'Europe. Une autre apportée du cap de Bonne-Espérance par M. Commerson , ne diffèrait de la variété , qu'en ce que le blanc de la gorge ne remontait pas au dessus de la tête , ni si haut sur les côtés du cou , et en ce que les couvertures des ailes , moins variées , n'y formaient pas deux lignes transversales blanches. Mais Olin ne se méprend-il pas , lorsqu'il dit que la lavandière ne se voit en Italie que l'automne et l'hiver , et peut-on croire que cet oiseau passe l'hiver dans ce climat , en le voyant porter ses migrations si loin dans des climats beaucoup plus chauds ?

LES BERGERONNETTES, OU BERGERETTES.

L'ESPÈCE d'affection que les bergeronnettes marquent pour les troupeaux ; leur habitude à les suivre dans la prairie ; leur manière de voltiger , de se promener au milieu du bétail paissant , de s'y mêler sans crainte , jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons ; leur air de familiarité avec le berger , qu'elles précèdent , qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger , qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie , leur ont fait donner un nom approprié , pour ainsi dire , à cette vie pastorale. Compagne d'hommes innocens et paisibles, la bergeronnette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocherait de nous la plupart des animaux, s'ils n'étaient repoussés par notre barbarie , et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la bergeronnette, l'affection est plus forte que la peur : il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé , qui fuit moins et moins loin , qui soit aussi confiant , qui se laisse approcher de plus près , qui revienne plutôt à portée des armes du chasseur , qu'elle n'a pas l'air de redouter , puisqu'elle ne sait pas même fuir.

Les mouches sont sa pâture pendant la belle saison : mais quand les frimas ont abattu les insectes volans et renfermé les troupeaux dans l'étable , elle se retire sur les ruisseaux , et y passe presque toute la mauvaise saison ; du moins la plupart de ces oiseaux ne nous quittent pas pendant l'hiver. La bergeronnette

jaune est la plus constamment sédentaire ; la grise est moins commune dans cette mauvaise saison.

Toutes les bergeronnettes sont plus petites que la lavandière , et ont la queue à proportion encore plus longue. Belon , qui n'a connu distinctement que la bergeronnette jaune , semble désigner notre bergeronnette grise sous le nom d'*autre sorte de la lavandière*.

La bergeronnette grise a le manteau gris ; le dessous du corps blanc , avec une bande brune en demi-collier au cou ; la queue noirâtre , avec du blanc aux plumes extérieures ; les grandes plumes de l'aile brunes , les autres noirâtres et frangées de blanc comme les couvertures.

Elle fait son nid vers la fin d'avril , communément sur un osier près de terre à l'abri de la pluie ; elle pond et couve ordinairement deux fois par an. La dernière ponte est tardive , car l'on trouve des nichées jusqu'en septembre ; ce qui ne pourrait avoir lieu dans une famille d'oiseaux qui seraient obligés de partir et d'emmener leurs petits avant l'hiver : cependant les premières couvées et les couples plus diligents des bergeronnettes se répandent dans les champs dès le mois de juillet et d'août , au lieu que les lavandières ne s'attroupent guère que pour le passage , sur la fin de septembre et en octobre.

La bergeronnette , si volontiers amie de l'homme , ne se plie point à devenir son esclave ; elle meurt dans la prison de la cage ; elle aime la société , et craint l'étroite captivité ; mais , laissée libre dans un appartement en hiver , elle y vit , donnant la chasse aux mouches et ramassant les miettes de pain qu'on lui jette. Quelquefois les navigateurs la voient arriver sur leur bord , entrer dans le vaisseau , se familiariser , les suivre dans leur voyage , et ne les quitter qu'au débarquement , si pour :

tant ces faits ne doivent pas plutôt s'attribuer à la lavandière, plus grande voyageuse que la bergeronnette, et sujette dans ses traversées à s'égarer sur les mers.

La bergeronnette de printems est la première à paraître au printems dans les prairies et dans les champs, où elle niche au milieu des blés verts. A peine néanmoins a-t-elle disparu de l'hiver, si ce n'est durant les plus grands froids; se tenant ordinairement, comme la bergeronnette jaune, au bord des ruisseaux et près des sources qui ne gèlent pas. Au reste, ces dénominations paraissent assez mal appliquées, car la bergeronnette jaune a moins de jaune que la bergeronnette de printems; elle n'a cette couleur bien décidée qu'au croupion et au ventre, tandis que la bergeronnette de printems a tout le dessous et le devant du corps d'un beau jaune, et un trait de cette même couleur tracé dans l'aile sur la frange des couvertures moyennes: tout le manteau est olivâtre obscur; cette même couleur borde les huit pennes de la queue, sur un fond noirâtre; les deux extérieures sont plus d'à moitié blanches; celles de l'aile sont brunes, avec leur bord extérieur blanchâtre, et la troisième des plus voisines du corps s'étend, quand l'aile est pliée, aussi loin que la plus longue des grandes pennes, caractère que nous avons déjà remarqué dans la lavandière; la tête est cendrée, teinte au sommet d'olivâtre; au dessus de l'œil passe une ligne blanche dans la femelle, jaune dans le mâle, qui se distingue de plus par des mouchetures noires, plus ou moins fréquentes, semées en croissant sous la gorge, et marquées encore au dessus des genoux. On voit le mâle, lorsqu'il est en amour, courir, tourner autour de sa femelle, en renflant les plumes de son dos d'une manière étrange, mais qui sans doute exprime énergiquement à sa compagne la vivacité du désir.

Leur nichée est quelquefois tardive et ordinairement nombreuse; ils se placent souvent le long des ruisseaux, sous une rive, et quelquefois au milieu des blés avant la moisson. Ces bergeronnettes viennent en automne, comme les autres, au milieu de nos troupeaux. L'espèce en est commune en Angleterre, en France, et paraît être répandue dans toute l'Europe jusqu'en Suède.

Quand les lavandières s'envolent en automne, les bergeronnettes se rapprochent de nos habitations, dit Gesner, et viennent durant l'hiver jusqu'au milieu des villages. C'est sur-tout à la jaune que l'on doit appliquer ce passage et attribuer cette habitude. Elle cherche alors sa vie sur les bords des sources chaudes, et se met à l'abri sous les rives des ruisseaux; elle s'y trouve assez bien pour faire entendre son ramage dans cette triste saison, à moins que le froid ne soit excessif: c'est un petit chant doux, et comme à demi-voix, semblable au chant d'automne de la lavandière, et ces sons si doux sont bien différens du cri aigu que cette bergeronnette jette en passant pour s'élever en l'air. Au printemps elle va nicher dans les prairies, ou quelquefois dans des taillis sous une source ou d'un ruisseau; le nid est posé sur la terre et construit d'herbes sèches ou de mousse en dehors, bien fourni de plumes, de crin ou de laine en dedans, et mieux tissu que celui de la lavandière: on y trouve six, sept ou huit œufs blanc sale, tacheté de jaunâtre. Quand les petits sont élevés, après la récolte des herbes dans les prés, le père et la mère les conduisent avec eux à la suite des troupeaux.

Les mouches et les mouchérons sont alors leur pature car, tant qu'ils fréquentent le bord des eaux en hiver, ils vivent de vermisseaux, et ne laissent pas aussi d'avaler de petites graines: nous en avons trouvé avec des débris de scarabées et une petite pierre dans le gésier

d'une bergeronnette jaune , prise à la fin de décembre; l'œsophage se dilatait avant son insertion, le gésier musculueux était doublé d'une membrane sèche , ridée sans adhérence; le tube intestinal , long de dix pouces, était sans cœcum et sans vésicule de fiel ; la langue était effrangée par le bout comme dans toutes les bergeronnettes : l'ongle postérieur était le plus grand de tous.

De tous ces oiseaux à queue longue , la bergeronnette jaune est celui où ce caractère est le plus marqué : sa queue a près de quatre pouces , et son corps n'en a que trois et demi. Son vol est de huit pouces dix lignes. La tête est grise ; le manteau jusqu'au croupion , olive foncé , sur fond gris ; le croupion jaune ; le dessous de la queue d'un jaune plus vif ; le ventre avec la poitrine , jaune pâle dans des individus jeunes , tels apparemment que celui qu'a décrit M. Brisson , mais , dans les adultes , d'un beau jaune éclatant et plein ; la gorge est blanche ; une petite bande longitudinale bleuâtre prend à l'origine du bec et passe sur l'œil ; le fond des plumes des ailes est gris brun , légèrement frangé sur quelques-unes de gris blanc ; il y a du blanc à l'origine des plumes moyennes , ce qui forme sur l'aile une bande transversale quand elle est étendue ; de plus , le bord extérieur des trois plus proches du corps est jaune pâle , et de ces trois la première est presque aussi longue que la plus grande plume ; la plus extérieure de celles de la queue est toute blanche , hormis une échancrure noire en dedans ; la suivante l'est du côté intérieur seulement , la troisième de même ; les six autres sont noirâtres. Les individus qui portent sous la gorge une tache noire , surmontée d'une bande blanche sous la joue , sont les mâles ; suivant Belon , ils ont aussi leur jaune beaucoup plus vif , et la ligne des sourcils également jaune ; et l'on observe que la couleur de tous ces oiseaux paraît plus forte en hiver après la mue.

La *bergeronnette de Java* de M. Brisson ressemble si fort à notre *bergeronnette jaune*, les différences en sont si faibles, ou plutôt tellement nulles à comparer les deux descriptions, que nous n'hésiterons pas de rapporter cette espèce d'Asie à notre espèce européenne, ou plutôt à ne faire des deux qu'un seul et même oiseau.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX BERGERONNETTES.

- I. *La bergeronnette du cap de Bonne-Espérance.*
 - II. *La petite bergeronnette du cap de Bonne-Espérance.*
 - III. *La bergeronnette de l'île de Timor.*
 - IV. *La bergeronnette de Madras.*
-

LES DEMI-FINS.

IL ne faut que comparer les oiseaux des deux continents pour s'apercevoir que les espèces qui ont le bec fort et vivent de grains, sont aussi nombreuses dans l'ancien qu'elles le sont peu dans le nouveau, et qu'au contraire les espèces qui ont le bec faible et vivent d'insectes, sont beaucoup plus nombreuses dans le nouveau continent que dans l'ancien : en quoi l'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'influence de l'homme sur la nature ; car c'est l'homme qui a créé le blé et les autres grains qui font sa nourriture, et ce sont ces mêmes grains qui ont visiblement multiplié les espèces d'oiseaux granivores, puisque ces espèces ne se trouvent en nombre que dans les pays cultivés, tandis que, dans les vastes déserts de l'Amérique, dans ses grandes forêts, dans ses savanes immenses, où la nature brute par cela même qu'elle est indépendante de l'homme, ne produit rien qui ressemble à nos grains, mais seulement des fruits, de petites semences, et une énorme quantité d'insectes, les espèces d'oiseaux insectivores et à bec faible se sont multipliées en raison de l'abondance de la nourriture qui leur convenait ; mais, dans le passage des oiseaux à bec fort aux oiseaux à bec faible, la nature, comme dans tous les autres ouvrages, procède par gradations insensibles ; elle tend à rapprocher les extrêmes par l'artifice admirable de ses nuances, de ses demi-teintes, qui déroutent si souvent les divisions tranchées de nos méthodes. La classe des demi-fins est une de ces nuances ; c'est la classe intermédiaire

entre les oiseaux à bec fort et ceux à bec fin. Cette classe existe de tems immémorial dans la nature , quoiqu'elle n'ait point encore été admise par aucun méthodiste : elle comprend parmi les oiseaux du nouveau monde , ceux qui ont le bec plus fort que les pitpits , mais moins que les tangaras ; et parmi les oiseaux de l'ancien continent , ceux qui ont le bec plus fort que les fauvettes , mais moins que la linotte. On pourrait donc y rapporter non-seulement la calandre et quelques alouettes , mais plusieurs espèces qui n'ont été rangées dans d'autres classes que parce que celle-ci n'existait pas encore. Enfin les mésanges feront la nuance entre ces demi-fins et les becs faibles , parce que bien qu'elles aient le bec fin , et par conséquent faible en apparence , cependant on jugera qu'elles l'ont assez gros si on le compare à sa très-petite longueur , et parce qu'elles l'ont en effet assez fort pour casser des noyaux et percer le crâne d'un oiseau plus gros qu'elles , comme on le verra dans leur histoire.

I. *Le demi-fin mangeur de vers.* Cet oiseau se trouve dans la Pensilvanie ; il y est connu pour oiseau de passage , ainsi que toutes les espèces à bec fin et quelques espèces à bec fort. Il arrive dans cette province au mois de juillet , et prend sa route vers le nord ; mais on ne le voit point reparaitre l'automne en Pensilvanie , non plus que tous les autres oiseaux qui passent au printemps dans la même contrée. Il faut , dit M. Edwards , qu'ils repassent vers le sud par un autre chemin derrière les montagnes. Sans doute que , dans cet autre chemin , ils trouvent en abondance les vers et les insectes qui leur servent de nourriture.

Le mangeur de vers est un peu plus gros que la fauvette à tête noire.

II. *Le demi-fin noir et bleu.*

III. *Le demi-fin noir et roux.* M. Commerson a vu cet oiseau à Buenos-Ayres.

IV. *Le bimbélé, ou la fausse linotte de St.-Domingue.* Il vit de fruits et de petites graines ; il se tient assez volontiers sur les palmistes , et fait son nid dans l'espèce de ruche que les oiseaux palmistes et autres forment sur ces arbres , à l'endroit d'où sort le pédicule qui soutient la grappe. La femelle ne pond que deux ou trois œufs , et c'est peut-être une des causes pourquoi les bimbelés sont si rares.

V. *Le bananiste.* Il se trouve à Saint-Domingue ; les nègres assurent qu'il suspend son nid à des lianes. On le voit souvent sur les bananiers : mais la banane n'est point sa seule nourriture , et plusieurs autres oiseaux s'en nourrissent comme lui , en sorte que le nom de *bananiste* , il faut l'avouer , ne le caractérise pas suffisamment ; mais j'ai cru devoir lui conserver ce nom , sous lequel il est connu généralement à St.-Domingue.

VI. *Le demi-fin à huppe et gorge blanches.*

VII. *L'habit uni.* M. Edwards se plaint en quelque sorte de ce que le plumage de cet oiseau est trop simple, trop monotone , et n'a aucun accident par lequel on puisse le caractériser : je le caractérise ici par cette simplicité même.

LES PITPITS.

QUOIQUE ces oiseaux ressemblent beaucoup aux figuiers, et qu'ils se trouvent ensemble dans le nouveau continent; ils diffèrent néanmoins assez les uns des autres pour qu'on puisse en former deux genres distincts et séparés. La plupart des figuiers sont voyageurs; tous les pitpits sont sédentaires dans les climats les plus chauds de l'Amérique. Ils demeurent dans les bois et se perchent sur les grands arbres, au lieu que les figuiers ne fréquentent guère que les lieux découverts, et se tiennent sur les buissons ou sur les arbres de moyenne hauteur. Les pitpits ont aussi les mœurs plus sociales que les figuiers; ils vont par grandes troupes, et ils se mêlent plus familièrement avec de petits oiseaux d'espèces étrangères; ils sont aussi plus gais et plus vifs, et toujours sautillans: mais, indépendamment de cette diversité dans les habitudes naturelles, il y a aussi des différences dans la conformation; les pitpits ont le bec plus gros et moins effilé que les figuiers.

I. *Le pitpit vert.* Les pitpits sont en général à peu près de la grandeur des figuiers, mais un peu plus gros; ils ont quatre pouces et demi ou cinq pouces de longueur. Celui-ci, que nous appelons le *pitpit vert*, n'a que la tête et les petites couvertures supérieures des ailes d'un beau bleu, et la gorge d'un gris bleuâtre: mais tout le reste du corps et les grandes couvertures supérieures des ailes sont d'un vert brillant.

II. *Le pitpit bleu.* Le pitpit bleu est aussi commun

à la Guiane que le pitpit vert. Il est à peu près de la même grosseur ; cependant il forme une espèce séparée , qui a même des variétés. Il a le front , les côtés de la tête , la partie antérieure du dos , les ailes et la queue , d'un beau noir ; le reste du plumage est d'un beau bleu ; le bec est noirâtre , et les pieds sont gris.

Le manakin bleu et le pitpit bleu de Cayenne sont des variétés de cet oiseau.

III. *Le pitpit varié.* Cet oiseau se trouve à Surinam et à Cayenne.

IV. *Le pitpit à coiffe bleue.* Cette espèce est nouvelle , et se trouve comme les autres à Cayenne. Nous l'appelons *pitpit à coiffe bleue* , parce qu'il a une espèce de coiffe ou de cape d'un beau bleu brillant et foncé , qui prend au front , passe sur les yeux et s'étend jusqu'au milieu du dos.

V. *Le guira-beraba.* Donné par Marcgrave.

LE POUILLOT,
OU LE CHANTRE.

Nos trois plus petits oiseaux d'Europe sont le roitelet, le troglodyte et le pouillot. Ce dernier, sans avoir le corps plus gros que les deux autres, l'a seulement un peu plus allongé; c'est la tournure, la taille et la figure d'un petit figuier: car le pouillot paraît appartenir à ce genre déjà si nombreux; et s'il ne valait pas infiniment mieux donner à chaque espèce son nom propre, dès qu'elle est bien connue, que de la confondre dans les appellations génériques, on pourrait nommer le pouillot, *petit figuier d'Europe*, et je suis surpris que quelque nomenclateur ne s'en soit point avisé. Au reste, le nom de *pouillot*, comme celui de *poul* donné au roitelet, paraît venir de *pullus*, *pusillus*, et désigne également un oiseau très-petit.

Le pouillot vit de mouches et d'autres petits insectes; il a le bec grêle, effilé, d'un brun luisant en dehors, jaune en dedans et sur les bords. Son plumage n'a d'autres couleurs que deux teintes faibles de gris verdâtre et de blanc jaunâtre: la première s'étend sur le dos et la tête; une ligne jaunâtre prise de l'angle du bec, passe près de l'œil et s'étend sur la tempe; les plumes de l'aile, d'un gris assez sombre, ont, comme celles de la queue, leur bord extérieur frangé de jaune verdâtre; la gorge est jaunâtre, et il y a une tache de la même couleur sur chaque côté de la poitrine, au pli de l'aile; le ventre et l'estomac ont du blanc plus ou

moins lavé de jaune faible , suivant que l'oiseau est plus ou moins âgé , ou selon la différence du sexe ; car la femelle a toutes les couleurs plus pâles que le mâle. En général , le plumage du pouillot ressemble à celui du roitelet , qui seulement a de plus une tache blanche dans l'aile , et une huppe jaune.

Le pouillot habite les bois pendant l'été. Il fait son nid dans le fort des buissons ou dans une touffe d'herbes épaisses ; il le construit avec autant de soin qu'il le cache ; il emploie de la mousse en dehors , et de la laine et du crain en dedans : le tout est bien tissu , bien recouvert , et ce nid a la forme d'une boule comme ceux du troglodyte , du roitelet et de la petite mésange à longue queue. Il semble que cette structure de nid ait été suggérée par la voix de la nature à ces quatre espèces de très-petits oiseaux , dont la chaleur ne suffirait pas si elle n'était retenue et concentrée pour le succès de l'incubation ; et ceci prouve encore que tous les animaux ont peut-être plus de génie pour la propagation de leur espèce que d'instinct pour leur propre conservation. La femelle du pouillot pond ordinairement quatre ou cinq œufs d'un blanc terne , piqueté de rougeâtre , et quelquefois six ou sept. Les petits restent dans le nid jusqu'à ce qu'ils puissent voler aisément.

En automne , le pouillot quitte les bois et vient chanter dans nos jardins et nos vergers. Sa voix , dans cette saison , s'exprime par *tuit* , *tuit* , et ce son presque articulé est le nom qu'on lui donne dans quelques provinces , comme en Lorraine , où nous ne retrouvons pas la trace du nom *chofti* qu'on y donnait à cet oiseau du tems de Belon , et qui , selon lui , signifie *chanteur* ou *chantre* ; autre dénomination de cet oiseau , relative à la diversité et à la continuité de son ramage , qui dure tout le printems et tout l'été. Ce chant a trois

ou quatre variations, la plupart modulées : c'est d'abord un petit gloussement ou grognement entrecoupé, puis une suite de sons argentins détachés, semblables au tintement réitéré d'écus qui tomberaient successivement l'un sur l'autre ; et c'est apparemment ce son que Willughby et Albin comparent à la *strideur* des sauterelles. Après ces deux efforts de voix très-différens l'un de l'autre, l'oiseau fait entendre un chant plein ; c'est un ramage fort doux, fort agréable et bien soutenu, qui dure pendant le printems et l'été : mais en automne, dès le mois d'août, le petit sifflement *tuit, tuit*, succède à ce ramage, et cette dernière variation de la voix se fait à peu près de même dans le rouge-queue et dans le rossignol.

Dans le pouillot, le mouvement est encore plus continu que la voix ; car il ne cesse de voltiger vivement de branche en branche : il part de celle où il se trouve pour attraper une mouche, revient, repart en suretant sans cesse dessus et dessous les feuilles pour chercher des insectes ; ce qui lui a fait donner, dans quelques-unes de nos provinces, les noms de *fretillet*, *fénérotet*. Il a un petit balancement de queue de haut en bas, mais lent et mesuré.

Ces oiseaux arrivent en avril, souvent avant le développement des feuilles. Ils sont en troupes de quinze ou vingt pendant le voyage : mais au moment de leur arrivée, ils se séparent et s'apparient ; et lorsque malheureusement il survient des frimats dans ces premiers tems de leur retour, ils sont saisis du froid et tombent morts sur les chemins.

Cette petite et faible espèce ne laisse pas d'être très-répan due ; elle s'est portée jusqu'en Suède, où Linnæus dit qu'elle habite dans les saussaies. On la connaît dans toutes nos provinces : en Bourgogne, sous le nom de

fénérotet; en Champagne, sous celui de *frétillet*; en Provence, sous celui de *sifi*. On le trouve aussi en Italie, et les Grecs semblent l'avoir connu sous le nom de *oestros*, *asilus*; il y a même quelque apparence que le *petit roitelet vert non huppé* de Bengale, donné par Edwards, n'est qu'une variété de notre pouillot d'Europe.

Nous connaissons un autre pouillot, moins petit d'un quart que celui dont nous venons de donner la description, et qui en diffère aussi par les couleurs. Il a la gorge blanche et le trait blanchâtre sur l'œil, une teinte roussâtre sur un fond blanchâtre couvre la poitrine et le ventre; la même teinte forme une large frange sur les couvertures et les plumes de l'aile, dont le fond est de couleur noirâtre : un mélange de ces deux couleurs se montre sur le dos et la tête. Du reste, ce pouillot est de la même forme que le petit pouillot commun. On le trouve en Lorraine, d'où il nous a été envoyé; mais comme nous ne savons rien de ses habitudes naturelles, nous ne pouvons prononcer sur l'identité de ces deux espèces.

LE TROGLODYTE ,
VULGAIREMENT ET IMPROPREMENT
LE ROITELET.

DANS le choix des dénominations , celle qui peint ou qui caractérise l'objet , doit toujours être préférée : tel est le nom de *troglo-dyte* , qui signifie *habitant des antres et des cavernes* , que les anciens avaient donné à ce petit oiseau , et que nous lui rendons aujourd'hui ; car c'est par erreur que les modernes l'ont appelé *roitelet*. Cette méprise vient de ce que le véritable roitelet , que nous appelons tout aussi improprement *poul* ou *soici huppé* , est aussi petit que le troglodyte. Celui-ci paraît en hiver autour de nos habitations ; on le voit sortir du fort des buissons ou des branchages épais pour entrer dans les petites cavernes que lui forment les trous des murs. C'est par cette habitude naturelle qu'Aristote le désigne , donnant ailleurs sous des traits qu'on ne peut méconnaître et sous son propre nom , le véritable roitelet , auquel la huppe ou couronne d'or et sa petite taille ont , par analogie , fait donner le nom de *petit roi* ou *roitelet*.

Le troglodyte est donc ce très-petit oiseau qu'on voit paraître dans les villages et près des villes à l'arrivée de l'hiver , et jusque dans la saison la plus rigoureuse , exprimant d'une voix claire un petit ramage gai , particulièrement vers le soir , se montrant un instant sur le haut des piles de bois , sur les tas de fagots , où il rentre

le moment d'après, ou bien sur l'avance d'un toit, où il ne reste qu'un instant, et se dérobe vite sous la couverture ou dans un trou de muraille. Quand il en sort, il sautille sur les branchages entassés, sa petite queue toujours relevée. Il n'a qu'un vol court et tournoyant, et ses ailes battent d'un mouvement si vif, que les vibrations en échappent à l'œil. C'est de cette habitude naturelle que les Grecs le nommaient aussi *trochilos*, *sabot*, *toupie*; et cette dénomination est non-seulement analogue à son vol, mais aussi à la forme de son corps accourci et ramassé.

Le troglodyte n'a que trois pouces neuf lignes de longueur, et cinq pouces et demi de vol; son bec a six lignes, et les pieds sont hauts de huit; tout son plumage est coupé transversalement par petites zones ondées de brun foncé et de noirâtre, sur le corps et les ailes, sur la tête et même sur la queue; le dessous du corps est mêlé de blanchâtre et de gris. C'est en raccourci, et, pour ainsi dire, en miniature, le plumage de la bécasse¹. Il pèse à peine le quart d'une once.

Ce très-petit oiseau est presque le seul qui reste dans nos contrées jusqu'au fort de l'hiver; il est le seul qui conserve sa gaieté dans cette triste saison: on le voit toujours vif et joyeux, et, comme dit Belon avec une expression dont notre langue a perdu l'énergie, *allègre et vioge*. Son chant, haut et clair, est composé de notes brèves et rapides, *sidiriti, sidiriti*; il est coupé par reprises de cinq ou six secondes. C'est la seule voix légère et gracieuse qui se fasse entendre dans cette saison, où le silence des habitans de l'air n'est interrompu

¹ Aussi ai-je vu des enfans à qui la bécasse était connue, du premier moment qu'on leur montrait le troglodyte, l'appeler *petite bécasse*.

que par le croassement désagréable des corbeaux. Le troglodyte se fait sur-tout entendre quand il est tombé de la neige, ou sur le soir, lorsque le froid doit redoubler la nuit. Il vit ainsi dans les basses-cours, dans les chantiers, cherchant dans les branchages sur les écorces, sous les toits, dans les trous des murs, et jusque dans les puits, les chysalides et les cadavres des insectes. Il fréquente aussi les bords des sources chaudes et des ruisseaux qui ne gèlent pas, se retirant dans quelques saules creux, où quelquefois ces oiseaux se rassemblent en nombre¹ : ils vont souvent boire, et retournent promptement à leur domicile commun. Quoique familiers, peu défiants et faciles à se laisser approcher, ils sont néanmoins difficiles à prendre ; leur petitesse, ainsi que leur prestesse, les fait presque toujours échapper à l'œil et à la serre de leurs ennemis.

Au printemps, le troglodyte demeure dans les bois, où il fait son nid près de terre sur quelques branchages épais, ou même sur le gazon, quelquefois sous un tronc ou contre une roche, ou bien sous l'avance de la rive d'un ruisseau, quelquefois aussi sous le toit de chaume d'une cabane isolée dans un lieu sauvage, et jusque sur la loge des charbonniers et des sabotiers qui travaillent dans les bois. Il amasse pour cela beaucoup de mousse, et le nid en est à l'extérieur entièrement composé; mais en dedans il est proprement garni de plumes. Ce nid est presque tout rond, fort gros, et si informe en dehors, qu'il échappe à la recherche des dénicheurs ; car il ne paraît être qu'un tas de mousse jetée au hasard. Il n'a qu'une petite entrée fort étroite, pratiquée au côté.

¹ Un chasseur nous assure en avoir trouvé plus de vingt réunis dans le même trou.

L'oiseau y pond neuf à dix petits œufs blanc terne , avec une zone pointillée de rougeâtre au gros bout. Il les abandonne s'il s'aperçoit qu'on les ait découverts. Les petits se hâtent de quitter le nid avant de pouvoir voler , et on les voit courir comme de petits rats dans les buissons. Quelquefois les mulots s'emparent du nid , soit que l'oiseau l'ait abandonné , soit que ces nouveaux hôtes soient des ennemis qui l'en aient chassé en détruisant sa couvée. Nous n'avons pas observé qu'il en fasse une seconde au mois d'août dans nos contrées , comme le dit Albert dans Aldrovande , et comme Olina l'assure de l'Italie , en ajoutant qu'on en voit une grande quantité à Rome et aux environs. Ce même auteur donne la manière de l'élever , pris dans le nid ; ce qui pourtant réussit peu , comme l'observe Belon : cet oiseau est trop délicat. Nous avons remarqué qu'il se plaît dans la compagnie des rouges-gorges ; du moins on le voit venir avec ces oiseaux à la pipée. Il approche en faisant un petit cri, *tirit, tirit*, d'un son plus grave que son chant , mais également sonore de timbre. Il est si peu défiant et si curieux, qu'il pénètre à travers la feuillée jusque dans la loge du pipcur. Il voltige et chante dans les bois jusqu'à la nuit serrée , et c'est un des derniers oiseaux , avec le rouge-gorge et le merle , qu'on y entend après le coucher du soleil ; il est aussi un des premiers éveillés le matin : cependant ce n'est pas pour le plaisir de la société ; car il aime à se tenir seul , hors le tems des amours ; et les mâles en été se poursuivent et se chassent avec vivacité.

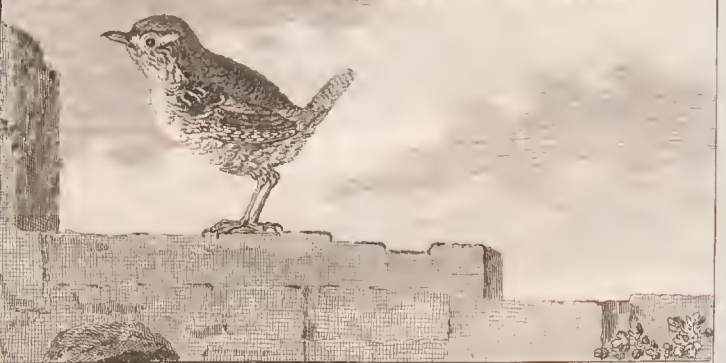
L'espèce en est assez répandue en Europe ; Belon dit qu'il est connu partout. Cependant s'il résiste à nos hivers , ceux du Nord sont trop rigoureux pour son tempérament. Linnæus témoigne qu'il est peu commun en Suède.

Cet oiseau de notre continent paraît avoir deux représentans dans l'autre : le *roitelet* ou *troglogyte de Buenos-Ayres*, et le *troglogyte de la Louisiane*. Le premier, avec la même grandeur et les mêmes couleurs, seulement un peu plus tranchées et plus distinctes, pourrait être regardé comme une variété de celui d'Europe. M. Sommerson, qui l'a vu à Buonos-Ayres, ne dit rien autre chose de ses habitudes naturelles, sinon qu'on le voit sur l'une et l'autre rive du fleuve de la Plata, et qu'il entre de lui-même dans les vaisseaux pour y chasser aux mouches.

Le second est d'un tiers plus grand que le premier ; il a la pointe et le ventre d'un fauve jaunâtre, une petite raie blanche derrière l'œil ; le resto du plumage sur la tête, le dos, les ailes et la queue, de la même couleur, et madré de même que celui de notre troglodyte. Le P. Charlevoix loue le chant du troglodyte ou roitelet du Canada, qui probablement est le même que celui de la Louisiane.



1.



2.



3.

De Seve, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA MÉSANGE A LONGUE QUEUE.
2 LE TROGLODYTE. 3 LE ROUGETTE.

LE ROITELET.

C'EST ici le vrai roitelet. On aurait toujours dû l'appeler ainsi , et c'est par une espèce d'usurpation , fort ancienne à la vérité , que le troglodyte s'était approprié ce nom ; mais enfin nous le rétablissons aujourd'hui dans ses droits. Son titre est évident ; il est roi , puisque la nature lui a donné une couronne , et le diminutif ne convient à aucun autre de nos oiseaux d'Europe autant qu'à celui-ci , puisqu'il est le plus petit de tous. Le roitelet est si petit , qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires , qu'il s'échappe facilement de toutes les cages , et que lorsqu'on le lâche dans une chambre que l'on croit bien fermée , il disparaît au bout d'un certain tems , et se fond en quelque sorte , sans qu'on en puisse trouver la moindre trace , il ne faut , pour le laisser passer , qu'une issue presque invisible. Lorsqu'il vient dans nos jardins , il se glisse subtilement dans les charmilles : et comment ne le perdrait-on pas bientôt de vue ? la plus petite feuille suffit pour le cacher. Si on veut se donner le plaisir de le tirer , le plomb le plus menu serait trop fort ; on ne doit y employer que du sable très-fin , surtout si on se propose d'avoir sa dépouille bien conservée. Lorsqu'on est parvenu à le prendre , soit aux gluaux , soit avec le trébuchet des mésanges , ou bien avec un filet assez fin , on craint de trop presser dans ses doigts un oiseau si délicat : mais comme il n'est pas moins vif , il est déjà loin qu'on croit le tenir encore. Son cri aigu et perçant est celui de la sauterelle , qu'il ne surpasse

pas de beaucoup en grosseur ¹. Aristote dit qu'il chante agréablement ; mais il y a toute apparence que ceux qui lui avaient fourni ce fait , avaient confondu notre roitelet avec le troglodyte , d'autant plus que , de son aveu , il y avait dès-lors confusion de noms entre ces deux espèces. La femelle pond six ou sept œufs , qui ne sont guère plus gros que des pois , dans un petit nid fait en boule creuse tissu solidement de mousse et de toile d'araignée , garni en dedans du duvet le plus doux , et dont l'ouverture est dans le flanc ; elle l'établit le plus souvent dans les forêts , et quelquefois dans les ifs et les charmilles de nos jardins , ou sur des pins à portée de nos maisons.

Les plus petits insectes sont la nourriture ordinaire de ces très-petits oiseaux : l'été , ils les attrapent lestement en volant ; l'hiver , ils les cherchent dans leurs retraites , où ils sont engourdis , demi-morts , et quelquefois morts tout-à-fait. Ils s'accommodent aussi de leur larve et de toutes sortes de vermisseeux. Ils sont si habiles à trouver et à saisir cette proie , et ils en sont si friands , qu'ils s'en gorgent quelquefois jusqu'à étouffer. Ils mangent pendant l'été de petites baies , de petites graines , telles que celles du fenouil. Enfin on les voit aussi fouiller le terreau qui se trouve dans les vieux saules , et d'où ils savent apparemment tirer quelque parcelle de nourriture. Je n'ai jamais trouvé de petites pierres dans leur gésier.

Les roitelets se plaisent sur les chênes , les ormes , les plus élevés , les sapins , les genévriers , etc. On les voit en Silésie l'été comme l'hiver , et toujours dans les bois , dit Schwenckfeld ; en Angleterre , dans les bois qui couvrent les montagnes ; en Bavière , en Autriche ,

¹ Ce chant n'est pas fort harmonieux , si Gesner l'a bien entendu et bien rendu ; car il l'exprime ainsi , *zul , zit , zalp*.

ils viennent l'hiver aux environs des villes, où ils trouvent des ressources contre la rigueur de la saison. On ajoute qu'ils volent par petites troupes, composées non-seulement d'oiseaux de leur espèce, mais d'autres petits oiseaux qui ont le même genre de vie, tels que grimpeurs, torchepots, mésanges, etc. D'un autre côté, M. Salerne nous dit que, dans l'Orléanais, ils vont ordinairement deux à deux pendant l'hiver, et qu'ils se rappellent lorsqu'ils ont été séparés. Il faut donc qu'ils aient des habitudes différentes en différens pays, et cela ne me paraît pas absolument impossible, parce que les habitudes sont relatives aux circonstances; mais il est encore moins impossible que les auteurs soient tombés dans quelque méprise. En Suisse, on n'est pas bien sûr qu'ils restent tout l'hiver: du moins on sait que, dans ce pays et en Angleterre, ils sont des derniers à disparaître. Il est certain qu'en France nous les voyons beaucoup plus l'automne et l'hiver que l'été, et qu'il y a plusieurs de nos provinces où ils ne nichent jamais ou presque jamais.

Ces petits oiseaux ont beaucoup d'activité et d'agilité; ils sont dans un mouvement presque continu; voltigeant sans cesse de branche en branche, grim pant sur les arbres, se tenant indifféremment dans toutes les situations, et souvent les pieds en haut comme les mésanges, furetant dans toutes les gerçures de l'écorce, en tirant le petit gibier qui leur convient, on le guettant à la sortie. Pendant les froids, ils se tiennent volontiers sur les arbres toujours verts, dont ils mangent la graine; souvent même ils se perchent sur la cime de ces arbres; mais il ne paraît pas que ce soit pour éviter l'homme; car, en beaucoup d'autres occasions, ils se laissent approcher de très-près. L'automne ils sont gras, et leur chair est un fort bon manger, autant

qu'un si petit morceau peut être bon. C'est alors qu'on en prend communément à la pipéc, et il faut qu'on en prenne beaucoup aux environs de Nuremberg, puisque les marchés publics de cette ville en sont garnis.

Les roitelets sont repandus non-seulement en Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie, et probablement jusqu'en Espagne, mais encore en Asie, jusqu'au Bengale, et même en Amérique, depuis les Antilles jusqu'au nord de la nouvelle Angleterre, suivant M. Edwards, d'où il suit que ces oiseaux, qui, à la vérité fréquentent les contrées septentrionales, mais qui d'ailleurs ont le vol très-court, ont passé d'un continent à l'autre; et ce seul fait bien avéré, serait un indice de la grande proximité des deux continens du côté du nord. Dans cette supposition, il faut convenir que le roitelet, si petit, si faible en apparence, et qui, dans la construction de son nid, prend tant de précautions contre le froid, est cependant très fort non-seulement contre le froid, mais contre toutes les températures excessives, puisqu'il se soutient dans des climats si différens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans son plumage, c'est sa belle couronne aurore, bordée de noir de chaque côté, laquelle il sait faire disparaître et cacher sous les autres plumes par le jeu des muscles de la tête; il a une raie blanche qui passant au dessus des yeux, entre la bordure du noir de la couronne et un autre trait noir sur lequel l'œil est posé, donne plus de caractère à la physionomie; il a le reste du dessus du corps, compris les petites couvertures des ailes, d'un jaune olivâtre; tout le dessous depuis la base du bec, d'un roux clair, tirant à l'olivâtre sur les flancs; le tour du bec blanchâtre, donnant naissance à quelques moustaches noires; les pennes des ailes brunes bordées extérieurement de jaune olivâtre;

cette bordure interrompue vers le tiers de la penne par une tache noire dans la sixième, ainsi que dans les suivantes, jusqu'à la quinzième, plus ou moins; les couvertures moyennes et les grandes les plus voisines du corps, pareillement brunes, bordées de jaune olivâtre, et terminées de blanc sale, d'où résultent deux taches de cette dernière couleur sur chaque aile; les pennes de la queue gris brun, bordées d'olivâtre, le fond des plumes noirâtre, excepté sur la tête, à la naissance de la gorge et au bas des jambes; l'iris noisette, et les pieds jaunâtres. La femelle a la couronne d'un jaune pâle, et toutes les couleurs du plumage plus faibles, comme c'est l'ordinaire.

Le roitelet de Pensilvanie, dont M. Edwards nous a donné la figure et la description, ne diffère de celui-ci que par de légères nuances, et trop peu pour constituer, je ne dis pas une espèce, mais une simple variété. La plus grande différence est dans la couleur des pieds, qu'il a noirâtres.

Le roitelet pèse de quatre-vingt-seize à cent vingt grains.

VARIÉTÉS DU ROITELET.

I. *Le roitelet rubis.* Je ne puis m'empêcher de regarder cet oiseau de Pensilvanie comme une variété de grandeur dans l'espèce de notre roitelet. A la vérité, sa couronne est un peu différente, et dans sa forme, et dans sa couleur; elle est plus arrondie, d'un rouge plus franc, plus décidé, et dont l'éclat le dispute au rubis; de plus, elle n'est point bordée par une zone noire.

II. *Le roitelet à tête rouge.* C'est celui que le voya-

geur Kolbe a vu au cap de Bonne-Espérance; et quoique ce voyageur ne l'ait pas décrit assez complètement, néanmoins il en a assez dit pour qu'on puisse le regarder, comme une variété.

III. C'est ici, ce me semble, la place de cet oiseau envoyé de Groenland à M. Muller, sous le nom de *mésange grise couronnée d'écarlate*, et dont il ne dit que deux mots.

LES MÉSANGES.

Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence , parce qu'ils sont très-petits ; mais ils sont en même-tems vifs , agissans et courageux : on les voit sans cesse en mouvement ; sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre , ils sautent de branche en branche ; ils grimpent sur l'écorce ; ils gravissent contre les murailles ; ils s'accrochent , se suspendent de toutes les manières , souvent même la tête en bas , afin de pouvoir fouiller dans toutes les petites fentes , et y chercher les vers , les insectes ou leurs œufs. Ils vivent aussi de graines : mais au lieu de les casser dans leur bec , comme font les linottes et les chardonnerets , presque toutes les mésanges les tiennent assujetties sous leurs petites serres , et les percent à coups de bec ; elles percent de même les noisettes , les amandes ¹ , etc. Si on leur suspend une noix au bout d'un fil , elles s'accrocheront à cette noix et en suivront les oscillations ou balancemens , sans lâcher prise , sans cesser de la becqueter. On a remarqué qu'elles ont les muscles du cou très-robustes , et le crâne très-épais ; ce qui explique une partie de leurs manœuvres : mais , pour les expliquer toutes , il faut supposer qu'elles ont aussi beaucoup de force dans les muscles des pieds et des doigts.

¹ Comme cet exercice est un peu rude , et qu'à la longue il les rend aveugles , selon M. Frisch , on recommande d'écraser les noisettes , le chènevis , en un mot tout ce qui est dur , avant de le leur donner.

La plupart des mésanges d'Europe se trouvent dans nos climats en toute saison , mais jamais en aussi grand nombre que sur la fin de l'automne , tems où celles qui se tiennent l'été dans les bois ou sur les montagnes , en sont chassées par le froid , les neiges , et sont forcées de venir chercher leur subsistance dans les plaines cultivées et à portée des lieux habités. Durant la mauvaise saison , et même au commencement du printemps , elles vivent de quelques graines sèches , de quelques dépouilles d'insectes qu'elles trouvent en furetant sur les arbres ; elles pincent aussi les boutons naissans , et s'accoutument des œufs de chenilles , notamment de ceux que l'on voit autour des petites branches , rangés comme une suite d'anneaux ou de tours de spirale : enfin elles cherchent dans la campagne de petits oiseaux morts ; et si elles en trouvent de vivans affaiblis par la maladie , embarrassés dans les pièges , en un mot sur qui elles aient de l'avantage , fussent-ils de leur espèce , elles leur percent le crâne et se nourrissent de leur cervelle : et cette cruauté n'est pas toujours justifiée par le besoin , puisqu'elles se la permettent lors même qu'elle leur est inutile ; par exemple , dans une volière où elles ont en abondance la nourriture qui leur convient. Pendant l'été , elles mangent , outre les amandes , les noix , les insectes , etc. , toutes sortes de noyaux , des châtaignes , de la faîne , des figues , du chènevis , du panis et autres menues graines. On a remarqué que celles que l'on tient en cage sont avides de sang , de viande gâtée , de graisse rance et de suif fondu , ou plutôt brûlé par la flamme de la chandelle ; il semble que leur goût se déprave dans l'état de domesticité.

En général , toutes les mésanges , quoiqu'un peu féroces , aiment la société de leurs semblables , et vont

par troupes plus ou moins nombreuses. Lorsqu'elles ont été séparées par quelque accident , elles se rappellent mutuellement et sont bientôt réunies ; cependant elles semblent craindre de s'approcher de trop près : sans doute que , jugeant des dispositions de leurs semblables par les leurs propres , elles sentent qu'elles ne doivent pas s'y fier ; telle elle la société des méchans. Elles se livrent avec moins de défiance à des unions plus intimes qui se renouvellent chaque année au printems , et dont le produit est considérable ; car c'est le propre des mésanges d'être plus fécondes qu'aucun autre genre d'oiseaux ¹ , et plus qu'en raison de leur petite taille. On serait porté à croire qu'il entre dans leur organisation une plus grande quantité de matière vivante , et que l'on doit attribuer à cette surabondance de vie leur grande fécondité , comme aussi leur activité , leur force et leur courage. Aucun autre oiseau n'attaque la chouette plus hardiment ; elles s'élancent toujours les premières , et cherchent à lui crever les yeux. Leur action est accompagnée d'un renflement de plumes , d'une succession rapide d'attitudes violentes et de mouvemens précipités , qui expriment avec énergie leur acharnement et leur petite fureur. Lorsqu'elles se sentent prises , elles mordent vivement les doigts de l'oiselleur , les frappent à coups de bec redoublés , et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce , qui accourent en foule , se prennent à leur tour , et en font venir d'autres qui se prendront de même. Aussi M. Lottinger assure-t-il que , sur les montagnes de Lorraine , lorsque le tems est favorable , c'est-à-dire , par

¹ Cela est si connu en Angleterre, qu'il a passé en usage de donner le nom de *mésange* à toute femme qui est à la fois très-petite et très-féconde.

le brouillard , il ne faut qu'un appeau , une petite loge et un bâton fendu , pour en prendre quarante ou cinquante douzaines dans une matinée. On les prend encore en grand nombre , soit au trébuchet, soit au petit filet d'alouettes, soit au lacet, ou au collet, ou aux gluaux, ou avec la reginglette, ou même en les enivrant, comme faisaient les anciens, avec de la farine délayée dans du vin. Voilà bien des moyens de destruction employés contre les petits oiseaux , et presque tous employés avec succès. La raison est que ceux qui élèvent des abeilles ont grand intérêt à détruire les mésanges , parce qu'elles font une grande consommation de ces insectes utiles , sur-tout quand elles ont des petits : et d'ailleurs elles ont trop de vivacité pour ne pas donner dans tous les pièges , sur-tout au tems de leur arrivée; car elles sont alors très-peu sauvages. Elles se tiennent dans les buissons , voltigent autour des grands chemins et se laissent approcher; mais bientôt elles acquièrent de l'expérience et deviennent un peu plus défiantes.

Elles pondent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs , plus ou moins : les unes dans des trous d'arbre , se servant de leur bec pour arrondir , lisser , façonner ces trous à l'intérieur , et leur donner une forme convenable à leur destination ; les autres dans des nids en boule , et d'un volume très-disproportionné à la taille d'un si petit oiseau. Il semble qu'elles aient compté leurs œufs avant de les pondre ; il semble aussi qu'elles aient une tendresse anticipée pour les petits qui en doivent éclore : cela paraît aux précautions affectionnées qu'elles prennent dans la construction du nid , à l'attention prévoyante qu'ont certaines espèces de le suspendre au bout d'une branche , au choix recherché des matériaux qu'elles y emploient , tels qu'herbes menues , petites racines , mousse , fil , crin , laine , coton , plumes ,

duvet , etc. Elles viennent à bout de procurer la subsistance à leur nombreuse famille ; ce qui suppose non-seulement un zèle , une activité infatigables , mais beaucoup d'adresse et d'habileté dans leur chasse : souvent on les voit revenir au nid ayant des chenilles dans le bec. Si d'autres oiseaux attaquent leur géniture , elles la défendent avec intrépidité , fondent sur l'ennemi , et , à force de courage , font respecter la faiblesse.

Toutes les mésanges du pays ont des marques blanches autour des yeux ; le doigt extérieur uni par sa base au doigt du milieu , et celui-ci de très-peu plus long que le doigt postérieur ; la langue comme tronquée et terminée par des filets : presque toutes sont très-fournies de plumes sous le croupion ; toutes , excepté la bleue , ont la tête noire ou marquée de noir ; toutes , excepté celle à longue queue , ont les pieds de couleur plombée. Mais ce qui caractérise plus particulièrement les oiseaux de cette famille , c'est leur bec , qui n'est point en alène , comme l'ont dit quelques méthodistes , mais en cône court , un peu applati par les côtés ; en un mot , plus fort et plus court que celui des fauvettes , et souvent ombragé par les plumes du front qui se relèvent et reviennent en avant : ce sont leurs narines recouvertes par d'autres plumes plus petits et immobiles : enfin ce sont sur-tout leurs mœurs et leurs habitudes naturelles. Il n'est pas inutile de remarquer que les mésanges ont quelques traits de conformité avec les corbeaux , les pics et même les pies-grièches , dans la force relative de leur bec et de leurs petites serres , dans les moustaches qu'elles ont autour du bec , dans leur appétit pour la chair , dans leur manière de déchirer leurs alimens en morceaux pour les manger , et même , dit-on , dans leurs cris et dans leur manière de voler : mais on ne doit point pour cela les rapporter

au même genre , comme a fait M. Kramer; il ne faut qu'un coup d'œil de comparaison sur ces oiseaux , il ne faut que les voir grimper sur les arbres ; examiner leur forme extérieure , leurs proportions ; et réfléchir sur leur prodigieuse fécondité , pour se convaincre qu'une mésange n'est rien moins qu'un corbeau. D'ailleurs , quoique les mésanges se battent et s'entre-dévorent quelquefois, sur-tout certaines espèces qui ont l'une pour l'autre une antipathie marquée, elles vivent aussi quelquefois en bonne intelligence entr'elles et même avec des oiseaux d'une autre espèce; et l'on peut dire qu'elles ne sont pas essentiellement cruelles , comme les pies-grièches , mais seulement par accès et dans certaines circonstances , qui ne sont pas toutes bien connues. J'en ai vu qui , bien loin d'abuser de leurs force , le pouvant faire sans aucun risque , se sont montrées capables de la sensibilité et de l'intérêt que la faiblesse devrait toujours inspirer au plus fort. Ayant mis dans la cage où était une mésange bleue, deux petites mésanges noires, prises dans le nid , la bleue les adopta pour ses enfans , leur tint lieu d'une mère tendre, et partagea avec eux sa nourriture ordinaire , ayant grand soin de leur casser elle-même les graines trop dures qui s'y trouvaient mêlées : je doute fort qu'une pie-grièche eût fait cette bonne action.

Ces oiseaux sont répandues dans tout l'ancien continent; depuis le Danemarck et la Suède , jusqu'au cap de Bonne - Espérance. Nos connaisseurs prétendent qu'elles chantent aussi très-bien en Europe , ce qu'il faut entendre de leur chant de printems; je veux dire de leur chant d'amour, et non de ce cri désagréable qu'elles conservent toute l'année , et qui leur a fait donner, à ce que l'on prétend, le nom de *serrurier*. Les mêmes connaisseurs ajoutent qu'elles sont capables d'apprendre

à siffler des airs ; que les jeunes , prises un peu grandes , réussissent beaucoup mieux que celles qu'on élève à la brochette , qu'elles se familiarisent promptement , et qu'elles commencent à chanter au bout de dix ou douze jours : enfin ils disent que ces oiseaux sont forts sujets à la goutte , et ils recommandent de les tenir chaudement pendant l'hiver.

Presque toutes les mésanges font des amas et des provisions , soit dans l'état de liberté , soit dans la volière. M. le vicomte de Querhoent en a vu souvent plusieurs de celles à qui il avait coupé les ailes , prendre dans leur bec trois ou quatre grains de panis avec un grain de chènevis , et grimper d'une vitesse singulière au haut de la tapisserie où elles avaient établi leur magasin : mais il est clair que cet instinct d'amasser , d'entasser les provisions , est instinct d'avarice et non de prévoyance , du moins pour celles qui ont coutume de passer l'été sur les montagnes , et l'hiver dans les plaines. On a aussi remarqué qu'elles cherchent toujours des endroits obscurs pour se coucher ; elles semblent vouloir percer les plauches ou la muraille pour s'y pratiquer des retraites , toutefois à une certaine hauteur ; car elles ne se posent guère à terre , et ne s'arrêtent jamais longtemps au bas de la cage. M. Hébert a observé quelques espèces , qui passent la nuit dans des arbres creux : il les a vues plusieurs fois s'y jeter brusquement , après avoir regardé de tous côtés , et , pour ainsi dire , reconnu le terrain ; et il a essayé inutilement de les faire sortir en introduisant un bâton dans les mêmes trous où il les avait vues entrer : il pense qu'elles reviennent chaque jour au même gîte ; et cela est d'autant plus vraisemblable , que ce gîte est aussi le magasin où elles resserrent leurs petites provisions. Au reste , tous ces oiseaux dorment assez profondément , et la tête sous

l'aile , comme les autres. Leur chair est en général maigre , amère et sèche , et par conséquent un fort mauvais manger ; cependant il paraît qu'il y a quelques exceptions à faire.

LA CHARBONNIÈRE ,

OU GROSSE MÉSANGE.

« Je ne sais pourquoi Belon s'est persuadé que cette espèce ne se pendait pas tant aux branches que les autres ; » car j'ai eu occasion d'observer un individu qui se pendait sans cesse aux bâtons de la partie supérieure de sa cage ; et qui , étant devenu malade , s'accrocha à ces mêmes bâtons , la tête en bas , et resta dans cette situation pendant toute sa maladie , jusqu'à sa mort inclusivement , et même après sa mort.

Je me suis aussi convaincu par moi-même que la charbonnière en cage perce quelquefois le crâne aux jeunes oisicaux qu'on lui présente , et qu'elle se repaît avidement de leur cervelle. M. Hébert s'est assuré du même fait à peu près , en mettant en expérience dans une cage un rouge-gorge avec huit ou dix charbonnières : l'expérience commença à neuf heures du matin ; à midi le rouge-gorge avait le crâne percé , et les mésanges en avaient mangé toute la cervelle. D'un autre côté , j'ai vu un assez grand nombre de mésanges-charbonnières et autres , toutes prises à la pipée lesquelles avaient vécu plus d'un an dans la même volière sans aucun acte d'hostilité ; et , dans le moment où j'écris , il existe une charbonnière vivant depuis six mois en bonne intelligence avec des chardonnerets et des tarins , quoique l'un des tarins ait été malade dans

cet intervalle, et que, par son état d'affaiblissement, il lui ait offert plus d'une occasion facile de satisfaire sa voracité.

Les charbonnières se tiennent sur les montagnes et dans les plaines, sur les buissons, dans les taillis, dans les vergers et dans les grands bois; cependant M. Lottin-gier m'assure qu'elles se plaisent davantage sur les montagnes. Le chant ordinaire du mâle, celui qu'il conserve toute l'année, et qu'il fait entendre sur-tout la veille des jours de pluie, ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou, et lui a valu, dit-on, le nom de *ser-rurier*; mais au printems il prend une autre modulation, et devient si agréable et si varié, qu'on ne croirait pas qu'il vint du même oiseau. Frisch, M. Guys et plusieurs autres, le comparent à celui du pinson¹, et c'est peut-être la véritable étymologie du nom de *mé-sange-pinson*, donné à cette espèce. D'ailleurs Olin accorde la préférence à la charbonnière sur toutes les autres pour le talent de chanter et pour servir d'appeau: elle s'apprivoise aisément et si complètement, qu'elle vient manger dans la main, qu'elle s'accoutume, comme le chardonneret, au petit exercice de la galère, et, pour tout dire en un mot, qu'elle pond même en captivité.

Lorsque ces oiseaux sont dans leur état naturel, c'est-à-dire, libres, ils commencent de s'apparier dès

¹ On nourrit en cage cette mésange en certains pays, dit Aldro-vande, à cause de son joli ramage, qu'elle fait entendre presque toute l'année: d'un autre côté Turner dit que sa chanson du prin-tems est peu agréable, et que le reste de l'année elle est muette; elle dit, selon les uns, *titigu, titigu, titigu*, et au printems, *stiti, stiti*, etc. En général les auteurs font souvent de leurs observations particu-lières et locales autant d'axiomes universels, quelquefois même ils ne font que répéter ce qu'ils ont entendu dire à des gens peu instruits; et delà les contradictions.

les premiers jours de février : il établissent leur nid dans un trou d'arbre ou de muraille¹ ; mais ils sont longtemps appariés avant de travailler à le construire , et ils le composent de tout ce qu'ils peuvent trouver de plus doux et de plus mollet. La ponte est ordinairement de huit , dix et jusqu'à douze œufs blancs avec des taches rousses , principalement vers le gros bout. L'incubation ne passe pas douze jours : les petits nouvellement éclos restent plusieurs jours les yeux fermés ; bientôt ils se couvrent d'un duvet rare et fin , qui tient au bout des plumes , et tombe à mesure que les plumes croissent ; ils prennent leur voléo au bout de quinze jours ; et l'on a observé que leur accroissement était plus rapide quand la saison était pluvieuse ; une fois sortis du nid , ils n'y rentrent plus , mais se tiennent perchés sur les arbres voisins , se rappelant sans cesse entr'eux² ; et ils restent ainsi attroupés jusqu'à la nouvelle saison , tems où ils se séparent deux à deux pour former de nouvelles familles. On trouve des petits dans les nids jusqu'à la fin du mois de juin ; ce qui indique que les charbonnières font plusieurs pontes : quelques-uns disent qu'elles en font trois ; mais ne serait-ce pas lorsqu'elles ont été troublées dans la première , qu'elles en entreprennent une seconde , etc. ? Avant la première mue on distingue le mâle , parce qu'il est et plus gros et plus colérique. En moins de six mois tous ont pris leur entier accroissement , et quatre mois après la première mue ils sont en état de se produire. Suivant Olin , ces oiseaux ne

¹ Sur-tout des murailles des maisons isolées et à portée des forêts ; par exemple , de celles des charbonniers , d'où est venu , selon quelques uns , à cette mésange le nom de *charbonnière*.

² C'est peut-être par un effet de cette habitude du premier âge que les mésanges accourent si vite dès qu'elles entendent la voix de leurs semblables.

vivent que cinq ans , et , selon d'autres , cet âge est celui où commencent les fluxions sur les yeux, la goutte, etc.; mais ils perdent leur activité sans perdre leur caractère dur qu'aigrissent encore les souffrances. M. Linnæus dit qu'en Suède ils se tiennent sur les aunes , et que l'été ils sont fort communs en Espagne.

LA PETITE CHARBONNIÈRE.

La petite charbonnière diffère de la grande , non seulement par la taille et par son poids , qui est trois ou quatre fois moindre , mais encore par les couleurs du plumage M. Frisch dit qu'en Allemagne elle se tient dans les forêts de sapins; mais en Suède c'est sur les aunes qu'elle se plaît suivant M. Linnæus. Elle est la moins défiante de toutes les mésanges; car non-seulement les jeunes accourent à la voix d'une autre mésange , non-seulement elles se laissent tromper par l'appreau , mais les vieilles même qui ont été prises plusieurs fois , et qui ont eu le bonheur d'échapper se reprennent encore et tout aussi facilement dans les mêmes pièges et par les mêmes ruses. Cependant ces oiseaux montrent autant ou plus d'intelligence que les autres dans plusieurs actions qui ont rapport à leur propre conservation ou à celle de la couvée; et comme d'ailleurs ils sont fort courageux , il semble que c'est le courage qui détruit en eux le sentiment de la défiance comme celui de la crainte. S'ils se souviennent de s'être pris dans le filet , au gluau , ils se souviennent aussi qu'ils se sont échappés , et ils se sentent la force ou du moins l'espérance d'échapper encore.

Cette mésange habite les bois , sur-tout ceux où il y a des sapins et autres arbres toujours verts , les vergers , les

jardins ; elle grimpe et court sur les arbres comme les autres mésanges , et c'est , après celle à longue queue , la plus petite de toutes ; elle ne pèse que deux gros : du reste , mêmes allures , même genre de vie.

LA NONETTE CENDRÉE.

La nonette cendrée , ou mésange de marais se tient dans les bois plus que dans les vergers et les jardins , vivant de menues graines , faisant la guerre aux guêpes , aux abeilles et aux chenilles , formant des provisions de chènevis lorsqu'elle trouve l'occasion , en prenant à la fois plusieurs grains dans son bec pour les porter au magasin , et les mangeant ensuite à loisir. C'est sans doute sa manière de manger qui l'oblige d'être prévoyante : il lui faut du tems , il lui faut un lieu commode et sûr pour percer chaque grain à coups de bec ; et si elle n'avait pas de provisions , elle serait souvent exposée à souffrir la faim. Cette mésange se trouve en Suède et même en Norwège , dans les forêts qui bordent le Danube , en Lorraine , en Italie , etc. M. Salerne dit qu'on ne la connaît point dans l'Orléanais , ni aux environs de Paris , ni dans la Normandie. Elle se plaît sur les aunes , sur les saules , et par conséquent dans les lieux aquatiques , d'où lui est venu son nom de *mésange de marais*. C'est un oiseau solitaire qui reste toute l'année , et que l'on nourrit difficilement en cage.

LA MÉSANGE BLEUE.

Il est peu de petits oiseaux aussi connus que celui-ci , parce qu'il en est peu qui soient aussi communs , aussi

faciles à prendre , et aussi remarquables par les couleurs de leur plumage ; le bleu domine sur la partie supérieure , le jaune sur l'inférieure ; le noir et le blanc paraissent distribués avec art pour séparer et relever ces couleurs , qui se multiplient encore en passant par différentes nuances. Une autre circonstance qui a pu contribuer à faire connaître la mésange bleue, mais en mauvaise part , c'est le dommage qu'elle cause dans nos jardins en pinçant les boutons des arbres fruitiers ; elle se sert même avec une singulière adresse de ses petites griffes pour détacher de sa branche le fruit tout formé , qu'elle porte ensuite à son magasin. Ce n'est pas toutefois son unique nourriture , car elle a les mêmes goûts que les autres mésanges , la même inclination pour la chair , et elle ronge si exactement celles des petits oiseaux dont elle peut venir à bout , que M. Klein propose de lui donner leur squellette à préparer. Elle se distingue entre toutes les autres par son acharnement contre la chouette. M. le vicomte Querhoent a remarqué qu'elle ne perce pas toujours les grains de chènevis comme les autres mésanges, mais qu'elle les casse quelquefois dans son bec comme les serins et les linottes. Il ajoute qu'elle paraît plus avisée que les autres , en ce qu'elle se choisit pour l'hiver un gîte plus chaud et de plus difficile accès. Ce gîte n'est ordinairement qu'un arbre creux ou un trou de muraille ; mais on sait bien qu'il y a du choix à tout.

La femelle fait son nid dans ces mêmes trous , et n'y épargne pas les plumes : elle y pond au mois d'avril un grand nombre de petits œufs blancs ; j'en ai compté depuis huit jusqu'à dix-sept dans un même nid , d'autres en ont trouvé jusqu'à vingt-deux ; aussi passe-t-elle pour la plus féconde. On m'assure qu'elle ne fait qu'une seule couvée , à moins qu'on ne la trouve et qu'on ne

l'oblige à renoncer ses œufs avant qu'elle les ait fait éclore ; et elle les renonce assez facilement , pour peu qu'on en casse un seul , le petit fût-il tout formé , et même pour peu qu'on y touche : mais lorsqu'une fois ils sont éclos , elle s'y attache davantage et les défend courageusement ; elle se défend elle-même , et souffle d'un air menaçant lorsqu'on l'inquiète dans sa prison. Le mâle paraît se reposer plus à son aise étant accroché au plafond de sa cage , que dans toute autre situation. Outre son grincement désagréable , elle a un petit gazouillement faible , mais varié , et auquel on a bien voulu trouver quelque rapport avec celui du pinson.

LA MOUSTACHE.

Je ne sais si cette mésange existe réellement aux Indes , comme le suppose la dénomination adoptée par M. Frisch ; mais il paraît qu'elle est fort commune en Danemark , et qu'elle commence à se faire voir en Angleterre.

Il scraît à désirer que l'on connût plus exactement les mœurs de ces oiseaux ; leur histoire pourrait être curieuse , du moins à en juger par le peu qu'on en sait. On dit que lorsqu'ils reposent , le mâle a soin de couvrir sa compagne de ses ailes ; et cette seule attention , si elle était bien constatée , en supposerait beaucoup d'autres , et beaucoup de détails intéressans dans toute la suite des opérations qui ont rapport à la ponte.

Le trait le plus caractérisé de la physionomie du mâle , c'est une plaque noire à peu près triangulaire qu'il a de chaque côté de la tête ; la base de ce triangle renversé s'élève un peu au dessus des yeux , et son sommet dirigé en bas tombe sur le cou à neuf ou dix lignes

de la base. On a trouvé à ces deux plaques noires, dont les plumes sont assez longues, quelque rapport avec une moustache ; et delà les noms qui ont été donnés dans tous les pays à cet oiseau.

LE REMIZ.

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des remiz, c'est l'art recherché qu'ils apportent à la construction de leur nid ; ils y emploient ce duvet léger qui se trouve aux aigrettes des fleurs du saule, du peuplier, du tremble, du juncago, des chardons, des pissenlits, de la masse d'eau, etc. Ils savent entrelacer avec leur bec cette matière filamenteuse, et en former un tissu épais et serré, presque semblable à du drap ; ils fortifient le dehors avec des fibres et de petites racines qui pénétrant dans la texture, et font en quelque sorte la charpente du nid ; ils garnissent le dedans du même duvet non ouvert, pour que leurs petits y soient mollement : ils le ferment par en haut, afin qu'ils y soient chaudement, et ils le suspendent avec du chanvre, de l'ortie, etc. à la bifurcation d'une petite branche mobile ; donnant sur une eau courante, pour qu'ils soient bercés plus doucement par la liante élasticité de la branche : pour qu'ils se trouvent dans l'abondance, les insectes aquatiques étant leur principale nourriture ; enfin ; pour qu'ils soient en sûreté contre les rats, les lézards, les couleuvres et autres ennemis rampans, qui sont toujours les plus dangereux : et ce qui semble prouver que ces intentions ne sont pas ici prêtées gratuitement à ces oiseaux, c'est qu'ils sont rusés de leur naturel, et si rusés, que, suivant MM. Monti et Titius, l'on n'en prend jamais dans les pièges, de même qu'on l'a remarqué des carouges,

des cassiques du nouveau monde , des gros becs d'Abissinie et autres oiseaux qui suspendent aussi leurs nids au bout d'une branche. Celui du remiz ressemble tantôt à un sac , tantôt à une bourse fermée , tantôt à une cornemuse aplatie , etc. : il a son entrée dans le flanc , presque toujours tournée du côté de l'eau , et située tantôt plus haut , tantôt plus bas ; c'est une petite ouverture à peu près ronde , d'un pouce et demi de diamètre et au dessous , dont le contour se relève extérieurement en un rebord plus ou moins saillant , et quelquefois elle est sans aucun rebord. La femelle n'y pond que quatre ou cinq œufs ; ce qui déroge notablement à la fécondité ordinaire des mésanges , dont les remiz ont d'ailleurs le port , le bec , le cri et les principaux attributs. Ces œufs sont blancs comme la neige : la coque en est extrêmement mince , aussi sont-ils presque transparens. Les remiz font ordinairement deux pontes chaque année ; la première en avril ou mai , et la seconde au mois d'août : il est plus que douteux qu'ils en fassent une troisième.

On voit des nids du remiz dans les marais des environs de Bologne , dans ceux de la Toscane , sur le lac Thrasymène , et ils sont faits précisément comme ceux de la Lithuanie , de la Volhinie , de la Pologne et de l'Allemagne. Les gens simples ont pour eux une vénération superstitieuse : chaque cabane a un de ces nids suspendu près de la porte ; les propriétaires le regardent comme un véritable paratonnerre , et le petit architecte qui le construit , comme un oiseau sacré. On serait tenté de faire un reproche à la nature de ce qu'elle n'est point assez avare de merveilles , puisque chaque merveille est une source de nouvelles erreurs.

Ces mésanges se trouvent aussi dans la Bohême , la Silésie , l'Ukraine , la Russie , la Sibérie , partout en un mot où croissent les plantes qui fournissent cette

matière cotonneuse dont elles se servent pour construire leur nid. Partout , ou presque partout , elles se tiennent dans les terrains aquatiques , et savent fort bien se cacher parmi les joncs et les feuillages des arbres qui croissent dans ces sortes de terrains. On assure qu'elles ne changent point de climat aux approches de l'hiver : cela est facile à comprendre pour les pays tempérés où les insectes paraissent toute l'année.

On dit qu'ils ont un ramage : mais ce ramage n'est pas bien connu , et cependant on a élevé pendant quelques années de jeunes remiz pris dans le nid , leur donnant des œufs de fourmis pour toute nourriture : il faut donc qu'ils ne chantent pas dans la cage.

LA PENDULINE.

Voici une espèce bien connue en Languedoc , quoique tout-à-fait ignorée des naturalistes , laquelle fait son nid avec autant d'art que le remiz de Pologne , qui semble même y employer une industrie plus raisonnée , et qui mérite d'autant plus notre attention , qu'avec les mêmes talents elle n'a pas à beaucoup près la même célébrité ; on peut la regarder comme étant analogue au remiz , mais non comme une simple variété dans cette espèce , les traits de disparité que l'on peut observer dans la taille , dans les proportions des parties , dans les couleurs du plumage , dans la forme du nid , etc. , étant plus que suffisans pour constituer une différence spécifique.

Je lui ai donné le nom de *penduline* , qui présente à l'esprit la singulière construction de son nid. Ce nid est très-grand , relativement à la taille de l'oiseau ; il est fermé pardessus , presque de la grosseur et de la forme d'un œuf d'autruche : son grand axe à six pouces , le

petit axe trois et demi. Elle le suspend à la bifurcation d'une branche flexible de peuplier, que, pour plus grande solidité, elle entoure de laine sur une longueur de plus de sept à huit pouces : outre la laine, elle emploie la bourre de peuplier, de saule, etc. comme le remiz. Ce nid a son entréc par le côté, près du dessus, et cette entrée est recouverte par une espèce d'avance où d'avant continu avec le nid, et qui débordé de plus de dix-huit lignes. Moyennant ces précautions, ses petits sont encore plus à l'abri des intempéries de la saison, mieux cachés, et par conséquent plus en sûreté que ceux du remiz de Pologne.

LA MÉSANGE A LONGUE QUEUE.

On ne pouvait mieux caractériser ce très-petit oiseau que par sa très-longue queue; elle est plus longue en effet que tout le reste de la personne, et fait elle seule beaucoup plus de la moitié de la longueur totale; et comme d'ailleurs cette mésange a le corps effilé et le vol rapide, on la prendrait, lorsqu'elle vole, pour une flèche qui fend l'air. C'est sans doute à cause de ce trait remarquable de disparité par lequel cet oiseau s'éloigne des mésanges, que Ray a cru devoir le séparer tout-à-fait de cette famille; mais comme il s'en rapproche par beaucoup d'autres propriétés plus essentielles, je le laisserai, avec le plus grand nombre des naturalistes, dans la possession paisible de son ancien nom. Hé ! quel autre nom pourrait convenir à un petit oiseau à bec court et cependant assez fort; qui fait sa principale résidence dans les bois; qui est d'un naturel très remuant et très-vif, et n'est pas un moment en repos; qui voltige sans cesse de buisson en buisson, d'arbuste en ar-

buste , court sur les branches , se pend par les pieds , vit en société , accourt promptement au cri de ses semblables , se nourrit de chenilles , de moucheron et autres insectes , quelquefois de graines , pince les bourgeons des arbres qu'il découpe adroitement , pond grand nombre d'œufs ; enfin qui , suivant les observations les plus exactes , a les principaux caractères extérieurs des mésanges , et , ce qui est bien plus décisif , leurs mœurs et leurs allures ? Il ne s'éloigne pas même absolument de toutes les mésanges par sa longue queue étagée , puisque la moustache et le remiz , comme nous l'avons vu , en ont une de cette même forme , qui ne diffère que du plus au moins.

Quant à la manière de faire le nid , il tient le milieu entre les charbonnières et le remiz : il ne le cache point dans un trou d'arbre , où il serait mal à son aise avec sa longue queue ; il ne le suspend pas non plus , ou du moins très-rarement , à un cordon délié : mais il l'attache solidement sur les branches des arbrisseaux , à trois ou quatre pieds de terre ; il lui donne une forme ovale et presque cylindrique , le ferme par-dessus , laisse une entrée d'un pouce de diamètre dans le côté , et se ménage quelquefois deux issues qui se répondent , afin d'éviter l'embarras de se retourner ; précaution d'autant plus utile , que les penes de sa queue se détachent avec facilité et tombent au plus léger froissement. Son nid diffère encore de celui du remiz , en ce qu'il est plus grand , d'une forme plus approchante de la cylindrique ; que le tissu n'en est pas aussi serré ; que le contour de sa petite entrée ne forme pas communément audehors un rebord saillant ; que son enveloppe extérieure est composée de brins d'herbe , de mousse , de lichen , en un mot , de matériaux plus grossiers , et

que le dedans est garni d'une grande quantité de plumes , et non de matière cotonneuse.

Leurs plumes sont presque décomposées , ressemblent à un duvet fort long ; ils ont des espèces de sourcils noirs ; les paupières supérieures d'un jaune orangé, mais cette couleur ne paraît guère dans les sujets desséchés.

LA MÉSANGE HUPPÉE.

Elle a en effet une jolie huppe noire et blanche qui s'élève sur sa tête de huit ou dix lignes , et dont les plumes sont étagées avec une élégante régularité. Non-seulement elle a reçu cette parure distinguée , elle est encore parfumée naturellement ; elle exhale une odeur agréable qu'elle contracte sur les genévriers et autres arbres ou arbrisseaux résineux sur lesquels elle se tient presque toujours : et ces avantages , qui semblent appartenir exclusivement au luxe de la société , et dont il paraît si difficile de jouir sans témoins , elle sait en jouir individuellement et dans la solitude la plus sauvage , moins pleinement peut-être , mais , à coup sûr , plus tranquillement. Les forêts et les bruyères , sur-tout celles où il y a des genévriers et des sapins , sont le séjour qui lui plaît ; elle y vit seule et fuit la compagnie des autres oiseaux , même de ceux de son espèce : celle de l'homme , comme on peut croire , n'a pas plus d'attrait pour elle , et il faut avouer qu'elle en est plus heureuse. Sa retraite , sa défiance , la sauvent des pièges de l'oiseleur ; on la prend rarement dans les trébuchets ; et lorsqu'on en prend quelqu'une , on ne gagne qu'un cadavre inutile , elle refuse constamment la nourriture ; et quelque art que l'on ait mis à adoucir son esclavage ,

à tromper son goût pour la liberté , on n'a pu encore la déterminer à vivre dans la prison. Tout cela explique pourquoi elle n'est pas bien connue ; on sait seulement qu'elle se nourrit , dans sa chère solitude , des insectes qu'elle trouve sur les arbres ou qu'elle attrape en volant , et qu'elle a le principal caractère des mésanges , la grande fécondité.

De toutes les provinces de France , la Normandie est celle où elle est la plus commune ; on ne la connaît , dit M. Salerne , ni dans l'Orléanais ni aux environs de Paris. Belon n'en a point parlé , non plus qu'Olina , et il paraît qu'Aldrovande ne l'avait jamais vue ; en sorte que la Suède d'une part , et de l'autre le nord de la France , semblent être les dernières limites de ses excursions.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX MÉSANGES.

I. *La mésange huppée de la Caroline.* La huppe de cette mésange étrangère n'est point permanente , et n'est véritablement une huppe que lorsque l'oiseau , agité de quelque passion , relève les longues plumes qui la composent , et alors elle se termine en pointe ; mais la situation la plus ordinaire de ces plumes est d'être couchées sur la tête.

Cet oiseau habite , niche et passe toute l'année à la Caroline , à la Virginie , et probablement il se trouve au Groenland.

II. *La mésange à collier.* Il semble qu'on ait coiffé cette mésange d'un capuchon noir un peu en arrière sur une tête jaune , dont toute la partie antérieure est à

découvert; la gorge a aussi une plaque jaune, au dessous de laquelle est un collier noir; tout le reste du dessous du corps est encore jaune, et tout le dessus olivâtre; le bec noir, et les pieds bruns. L'oiseau est à peu près de la taille du chardonneret; il se trouve à la Caroline.

III. *La mésange à croupion jaune.* Elle grimpe sur les arbres comme les pies, dit Gatesby, et, comme eux, fait sa nourriture ordinaire des insectes. Elle a le bec noirâtre et les pieds bruns; la gorge et tout le dessous du corps gris; la tête et tout le dessus du corps jusqu'au bout de la queue, compris les ailes et leurs couvertures, d'un brun verdâtre, à l'exception toutefois du croupion, qui est jaune: ce croupion jaune est la seule beauté de l'oiseau, le seul trait remarquable qui interrompe l'insipide monotonie de son plumage, et c'est l'attribut le plus saillant qu'on pût faire entrer dans sa dénomination pour caractériser l'espèce. La femelle ressemble au mâle: tous deux sont un peu moins gros que le chardonneret, et ont été observés dans la Virginie par Gatesby.

IV. *La mésange grise à gorge jaune.* Non-seulement la gorge, mais tout le devant du cou, est d'un beau jaune, et l'on voit encore de chaque côté de la tête, ou plutôt de la base du bec supérieur, une petite échappée de cette couleur.

Cet oiseau est commun à la Caroline.

V. *La grosse mésange bleue.*

VI. *La mésange amoureuse.* Le surnom d'*amoureuse* donné à cette espèce indique assez la qualité dominante de son tempérament: en effet, le mâle et la femelle ne

cessent de se caresser; au moins, dans la cage c'est leur unique occupation. Ils s'y livrent, dit-on, jusqu'à l'épuisement, et de cette manière non-seulement ils charment les ennuis de la prison, mais ils les abrègent; car on sent bien qu'avec un pareil régime ils ne doivent pas vivre fort long-tems, par cette règle générale que l'intensité de l'existence en diminue la durée. Si tel est leur but, s'ils ne cherchent en effet qu'à faire finir promptement leur captivité, il faut avouer que, dans leur désespoir, ils savent choisir des moyens assez doux.

VII. *La mésange à tête noire du Canada.*

VIII. *Le petit deuil du cap de Bonne-Espérance.*

IX. *La mésange à ceinture blanche de Sibérie.*

X. *Le roitelet-mésange.* Cette espèce, qui est de Cayenne, fait la nuance par son bec court entre le roitelet et les mésanges. Elle est encore plus petite que notre roitelet: elle se trouve dans l'Amérique chaude; en quoi elle diffère de notre roitelet, qui se plaît dans des climats plus tempérés, et qui même n'y paraît qu'en hiver. Le roitelet-mésange se tient sur les arbrisseaux, dans les savanes non noyées, et par conséquent assez près de habitations.

LA SITTELLE.

VULGAIREMENT LE TORCHE POT.

LA plupart des noms que les modernes ont imposés à cet oiseau , ne présentent que des idées fausses ou incomplètes , et tendent à le confondre avec des oiseaux d'une toute autre espèce : tels sont les noms de *pic cendré* , *pic de mai* , *pic bleu* , *pic-maçon* , *picotelle* , *tape-bois* , *casse-noix* , *casse-noisette* , *grimpard* , *grand grimpereau* , *hoche-queue* , *cendrille*. Ce n'est pas que les propriétés diverses indiquées par ces différens noms ne conviennent à l'espèce dont il s'agit dans cet article ; mais , ou elles ne lui conviennent qu'en partie , ou elles ne lui conviennent point exclusivement. Cet oiseau frappe de son bec l'écorce des arbres , et même avec plus d'effort et de bruit que les pics et les mésanges ¹. De plus , il a beaucoup de l'air et de la contenance de ces dernières ; mais il en diffère par la forme du bec , et des premiers par la forme de la queue , des pieds et de la langue. Il grimpe sur les troncs et les branches comme les oiseaux auxquels l'usage a consacré le nom de *grimpeaux* ; mais il en diffère par son bec et par l'habitude de casser des noix , et d'autre part il diffère du casse-noix par l'habitude de grimper sur les arbres.

¹ Il conserve cette habitude en cage , dans laquelle il sait fort bien faire une brèche pour s'échapper ; il en frappe à tout moment le parois , et à coups réitérés , depuis deux ou trois jusqu'à huit ou neuf ; il casse ainsi des carreaux de vitres et les glaces de miroir.

Enfin il a dans la queue un mouvement alternatif de haut en bas , comme les lavandières ; mais il a des mœurs et des allures entièrement différentes. Pour éviter toute confusion , et conserver , autant qu'il est possible , les noms anciens , j'ai donné à notre oiseau celui de *sittelle* , d'après le nom , *sitta* ; et comme il a plus de choses communes avec les mésanges d'une part , et de l'autre avec les grimpeaux et les pics , qu'avec aucune autre famille d'oiseaux , je lui conserverai ici la place que la nature semble lui avoir marquée dans l'ordre de ses productions.

La sittelle ne passe guère d'un pays à l'autre ; elle se tient , l'hiver comme l'été , dans celui qui l'a vue naître : seulement en hiver elle cherche les bonnes expositions , s'approche des lieux habités , et vient quelquefois jusque dans les vergers et les jardins. D'ailleurs elle peut se mettre à l'abri dans les mêmes trous où elle fait sa ponte et son petit magasin , et où probablement elle passe toutes les nuits ; car dans l'état de captivité , quoiqu'elle se perche quelquefois sur les bâtons de sa cage , elle cherche des trous pour dormir , et , faute de trous , elle s'arrange dans l'auge où l'on met sa mangaille. On a aussi remarqué que , dans la cage , lorsqu'elle s'accroche , c'est rarement dans la situation qui semble la plus naturelle , c'est-à-dire , la tête en haut , mais presque toujours en travers et même la tête en bas : c'est de cette façon qu'elle perce les noisettes , après les avoir fixées solidement dans une fente. On la voit courir sur les arbres dans toutes les directions pour donner la chasse aux insectes. Aristote dit qu'elle a l'habitude de casser les œufs de l'aigle , et il est possible en effet qu'à force de grimper elle se soit élevée quelquefois jusqu'à l'air de ce roi des oiseaux ; il est possible qu'elle ait percé et mangé ses œufs , qui

sont moins durs que les noisettes : mais on ajoute trop légèrement que c'est une des causes de guerre que les aigles font aux sittelles ; comme si un oiseau de proie avait besoin d'un motif de vengeance pour être l'ennemi des oiseaux plus faibles et les dévorer !

Quoique la sittelle passe une bonne partie de son tems à grimper, ou, si l'on veut, à ramper sur les arbres, elle a néanmoins les mouvemens très-lestes et beaucoup plus prompts que le moineau : elle les a aussi plus lians et plus doux ; car elle fait moins de bruit en volant. Elle se tient ordinairement dans les bois, où elle mène la vie la plus solitaire ; et cependant, lorsqu'elle se trouve renfermée dans une volière avec d'autres oiseaux, comme moineaux, pinsons, etc., elle vit avec eux en fort bonne intelligence.

Au printems, le mâle a un chant ou cri d'amour, *guirie, guirie*, qu'il répète souvent : c'est ainsi qu'il rappelle sa femelle. Celle-ci se fait rappeler, dit-on, fort long-tems avant de venir ; mais enfin elle se rend aux empressements du mâle, et tous deux travaillent à l'arrangement du nid : ils l'établissent dans un trou d'arbre ;¹ et s'ils n'en trouvent pas qui leur conviennent ils en font un à coups de bec, pourvu que le bois soit vermoulu : si l'ouverture extérieure de ce trou est trop large, ils la rétrécissent avec de la terre grasse, quelquefois même avec des ordures qu'ils gâchent et façonnent, dit-on, comme serait un potier, fortifiant l'ouvrage avec de petites pierres, d'où leur est venu le nom de *pic-maçon* et celui de *torche-pot* ; nom qui, pour le dire en passant, ne présente pas une idée bien claire de son origine.

¹ Quelquefois dans un trou de muraille ou sous un toit, dit M. Linnæus.

Le nid étant ainsi arrangé, ceux qui le regardent par dehors, n'imagineraient pas qu'il recélât des oiseaux. La femelle y pond cinq, six et jusqu'à sept œufs de forme ordinaire, fond blanc sale, pointillé de roussâtre; elle les dépose sur de la poussière de bois, de la mousse, etc.; elle les couve avec beaucoup d'assiduité, et elle y est tellement attachée, qu'elle se laisse arracher les plumes plutôt que de les abandonner. Si l'on fourre une baguette dans son trou, elle s'enflera, elle sifflera comme un serpent, ou plutôt comme ferait une mésange en pareil cas : elle ne quitte pas même ses œufs pour aller à la pature, elle attend que son mâle lui apporte à manger, et ce mâle paraît remplir ce devoir avec affection. L'un et l'autre ne vivent pas seulement de fourmis, comme les pies, mais de chenilles, de scarabées, de cerfs-volans et de toutes sortes d'insectes, indépendamment des noix, noisettes¹ etc. Aussi la chair de leurs petits, lorsqu'ils sont gras, est-elle un bon manger et ne sent point la sauvagine comme celle des pies.

Les petits éclosent au mois de mai¹ : lorsque l'éducation est finie, il est rare que les père et mère recommencent une seconde ponte; mais ils se séparent pour vivre seuls pendant l'hiver, chacun de son côté.

« Les paysans ont observé, dit Belon, que le mâle bat sa femelle quand il la trouve lorsqu'elle s'est départie de lui, dont ils ont fait un proverbe pour un qui se conduit sagement en ménage, qu'il ressemble au torche-pot.

Mais quoiqu'il en soit de la sagesse des maris, je ne

¹ J'ai nourri une femelle pendant six semaines du chènevis que d'autres oiseaux laissaient tomber tout cassé. On a remarqué en effet que la sittelle se jette dans les chènevières vers le mois de septembre.

² J'en ai vu d'éclos dès le 10, et j'ai vu des œufs qui ne l'étaient pas encore le 15 et plus tard.

crois point que , dans ce cas particulier , celui-ci ait la moindre intention de battre sa femme : je croirais bien plutôt que cette femelle , qui se fait desirer si long-tems avant la ponte , est la première à se retirer après l'éducation de la famille , et que lorsque le mâle la rencontre après une absence un peu longue , il l'accueille par des caresses d'autant plus vives , même un peu brusques , et que des gens qui n'y regardent pas de si près , auront prises pour de mauvais traitemens.

La sittelle se tait la plus grande partie de l'année : son cri ordinaire est *ti, ti, ti, ti, ti, ti, ti*, qu'elle répète en grim pant autour des arbres , et dont elle précipite la mesure de plus en plus. M. Linnæus nous apprend , d'après M. Strom , qu'elle chante aussi pendant la nuit.

Outre ses différens cris et le bruit qu'elle fait en battant l'écorce , la sittelle sait encore en mettant son bec dans une fente , produire un autre son très-singulier , comme si elle faisait éclater l'arbre en deux , et si fort qu'il se fait entendre à plus de cent toise ¹.

On a trouvé qu'elle marchait en sautillant , qu'elle dormait la tête sous l'aile , et qu'elle passait la nuit sur le plancher de sa cage , quoiqu'il y eût des juchoirs où elle pouvait se percher. On dit qu'elle ne va point boire aux fontaines , et par conséquent on ne la prend point à l'abreuvoir. Schwencfeld rapporte qu'il en a pris souvent en employant le suif pour tout appât ; ce qui est un nouveau trait de conformité avec les mésanges , qui , comme on l'a vu , aiment toutes les graisses.

¹ Outre leur *toque, teque, toque* , contre le bois , ces oiseaux frotent leur bec contre des branches sèches et creuses , et font un bruit *grrrrro* qu'on entend de très-loin , et qu'on imaginerait venir d'un oiseau vingt fois plus gros.

VARIÉTÉS.

ET OISEAUX QUI ONT RAPPORT A LA SITTELLE.

I. *La petite sittelle.* On ne peut parler de cette variété de grandeur que d'après Belon ; elle est , selon lui , beaucoup plus petite que la sittelle ordinaire ; du reste , même plumage , même bec , mêmes pieds , etc. Elle se tient aux bois comme la grande , n'est pas moins solitaire ; mais pour me servir des expressions de Belon , « elle est plus criarde allègre et vioge. On ne voit jamais le mâle en compagnie autre que sa femelle ; et s'il rencontre quelque autre individu de son espèce (sans doute quelque mâle) , il ne cesse de l'attaquer , de le harceler , de lui faire une guerre opiniâtre , jusqu'à ce que ce rival lui cède la place ; et alors il se met à crier de toutes ses forces et d'une voix en fausset , comme pour rappeler sa femelle et lui demander le prix de sa victoire » .

II. *La sittelle du Canada.* Elle grimpe , dit M. Brisson , et court sur les arbres comme la nôtre.

III. *La sittelle à huppe noire, de la Jamaïque.* Elle se nourrit d'insectes comme le coq de roche , on la trouve dans les buissons des savanes. Elle est si peu sauvage et se laisse approcher de si près , qu'on la tue souvent à coups de bâton ; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*oiseau fou*. Elle est à peu près de la taille de notre sittelle ordinaire. M. Sloane remarque qu'elle a la tête grosse.

IV. *La petite sittelle à huppe noire.* Tout ce que M. Browne nous apprend de cet oiseau , c'est qu'il habite le même pays que le précédent , qu'il est plus petit , mais qu'il lui ressemble à tous autres égards.

- V. *La sittelle à tête noire.* Elle a les mêmes allures que la nôtre , la même habitude de grimper , soit en montant , soit en descendant ; elle reste aussi toute l'année dans son pays , qui est la Caroline.
- VI. *La petite sittelle à tête brune.* elle reste toute l'année à la Caroline , où elle vit d'insectes comme la sittelle à tête noire.
- VII. *La grande sittelle à bec crochu.* C'est en effet la plus grande des sittelles connues. Son bec , quoiqu'assez droit , est renflé dans son milieu et un peu crochu par le bout.
- VIII. *La sittelle grivelée.* Son pays natal est la Guiane hollandaise.
-

LES GRIMPERAUX.

Nous avons déjà vu plusieurs oiseaux grimpeurs , les sittelles et les mésanges ; nous en verrons d'autres encore dans la suite , tels que les pies ; et cependant ceux qui composent le genre dont nous allons parler , sont les seuls auxquels on donne généralement le nom de *grimpeurs*. Ils grimpent en effet très-légerement sur les arbres , soit en montant , soit en descendant , soit sur les branches , soit dessous ; ils courent aussi fort vite le long des poutres , dont ils embrassent la face avec leurs petits pieds : mais ils diffèrent des pies par le bec et la langue , et des sittelles et mésanges , seulement par la forme de leur bec , plus long que celui des mésanges , et plus grêle , plus arqué que celui des sittelles ; aussi ne s'en servent-ils pas pour frapper l'écorce , comme font ces autres oiseaux.

Plusieurs espèces étrangères qui appartiennent au genre des grimpeurs , ont beaucoup de rapport avec les colibris , et leur ressemblent par la petitesse de leur taille , par les belles couleurs de leur plumage , par leur bec menu et recourbé , mais plus effilé , plus tiré en pointe , et formant un angle plus aigu , au lieu que celui des colibris est à peu près d'une grosseur égale dans toute sa longueur , et a même un petit renflement vers son extrémité : de plus , les grimpeurs ont en général les pieds plus courts , les ailes plus longues , et douze pennes à la queue , tandis que les colibris n'en ont que dix. Enfin les grimpeurs n'ont pas , comme les colibris , la langue composée de deux demi-tuyaux

cylindriques , qui , s'appliquant l'un à l'autre , forment un tuyaux entier , un véritable organe d'aspiration , plus analogue à la trompe des insectes qu'à la langue des oiseaux.

Il n'en est pas non plus du genre des grimpereaux comme de celui des colibris , par rapport à l'espace qu'il occupe sur le globe. Les colibris paraissent appartenir exclusivement au continent de l'Amérique ; on n'en a guère trouvé au delà des contrées méridionales du Canada ; et à cette hauteur l'espace de mer à franchir est trop vaste pour un si petit oiseau , plus petit que plusieurs insectes : mais le grimpereau d'Europe ayant pénétré jusqu'en Danemarck , peut-être plus loin , il est probable que ceux de l'Asie et de l'Amérique se seront avancés tout autant vers le nord , et qu'ils auront par conséquent trouvé des communications plus faciles d'un continent à l'autre.

Comme les grimpereaux vivent des mêmes insectes que les pies , les sittelles , les mésanges , et qu'ils n'ont pas , ainsi que nous l'avons remarqué plus haut , la ressource de faire sortir leur proie de dessous l'écorce en frappant celle-ci de leur bec , ils ont l'instinct de se mettre à la suite des bécque-bois , d'en faire , pour ainsi dire , leurs chiens de chasse , et de se saisir adroitement du petit gibier que ces bécque-bois croient ne faire lever que pour eux mêmes. Par la raison que les grimpereaux vivent uniquement d'insectes , on sent bien que les espèces en doivent être plus fécondes et plus variées dans les climats chauds , où cette nourriture abonde , que dans des climats tempérés ou froids , et par conséquent moins favorables à la multiplication des insectes. Cette remarque est de M. Sonnerat , et elle est conforme aux observations.

On sait qu'en général les jeunes oiseaux ont les cou-

leurs du plumage moins vives et moins décidées que les adultes ; mais cela est plus sensible dans les familles brillantes des grimperaux , colibris et autres petits oiseaux qui habitent les grands bois de l'Amérique. M. Bajan nous apprend que le plumage de ces jolis petits oiseaux américains ne se forme que très-lentement , et qu'il ne commence à briller de tout son éclat qu'après un certain nombre de mues. Il ajoute que les femelles sont aussi moins belles et plus petites que leurs mâles.

Au reste , quelque analogie que l'on veuille voir ou supposer entre les grimperaux américains et ceux de l'ancien continent , il faut convenir aussi que l'on connaît entre ces deux branches d'une même famille , des différences suffisantes pour qu'on doive dès à présent les distinguer et les séparer , et je ne doute pas qu'avec le tems on n'en découvre encore de plus considérables , soit dans les qualités extérieures , soit dans les habitudes naturelles.

I. *Le grimperau.* L'extrême mobilité est l'apanage ordinaire de l'extrême petitesse. Le grimperau est presque aussi petit que le roitelet , et , comme lui , presque toujours en mouvement ; mais tout son mouvement , toute son action porte , pour ainsi dire , sur le même point. Il reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître ; un trou d'arbre est son habitation ordinaire : c'est de là qu'il va à la chasse des insectes de l'écorce et de la mousse ; c'est aussi le lieu où la femelle fait sa ponte et couve ses œufs. La femelle grimperau pond ordinairement cinq œufs , et presque jamais plus de sept. Ces œufs sont cendrés , marqués de points et de traits d'une couleur plus foncée , et la coquille en est un peu dure. On a remarqué que cette femelle commençait sa ponte de fort bonne heure au printemps ; et

cela est facile à croire , puisqu'elle n'a point de nid à construire ni de voyage à faire.

Ils n'ont qu'un petit cri fort aigu et fort commun.

Leur poids ordinaire est de cinq drachmes ¹ ; ils paraissent un peu plus gros qu'ils ne sont , en effet , parce que leurs plumes , au lieu d'être couchées régulièrement les unes sur les autres , sont le plus souvent hérissées et en désordre , et que d'ailleurs ces plumes sont fort longues.

II. *Le grand grimpereau.* C'est une simple variété de grandeur , qui a les mêmes allures , le même plumage et la même conformation que le grimpereau : seulement il paraît moins défiant , moins attentif à sa propre conservation ; car , d'un côté , Belon donne le grimpereau ordinaire pour un oiseau difficile à prendre , et , de l'autre , Klein raconte qu'il a pris un jour à la main un de ces grands grimpereaux qui courait sur un arbre.

III. *Le grimpercau de muraille.* Tout ce que le grimpereau de l'article précédent fait sur les arbres , celui-ci le fait sur les murailles ; il y loge , il y grimpe , il y chasse , il y pond. Je comprends sous ce nom de *murailles* non-seulement celles des hommes , mais encore celles de la nature , c'est-à-dire , les grands rochers coupés à pic. M. Kramer a remarqué de ces oiseaux qui se tenaient dans les cimetières par préférence , et qui pondaient leurs œufs dans des crânes humains. Ils volent en battant des ailes à la manière des huppés ; et quoiqu'ils soient plus gros que le précédent , ils sont aussi remuans et aussi vifs. Les mouches , les fourmis ,

¹ La drachme anglaise *avcrdupois* n'est que la seizième partie de l'once.

et sur-tout les araignées , sont leur nourriture ordinaire.

C'est sur-tout l'hiver que ces oiseaux paraissent dans les lieux habités ; et , si l'on en croit Belon , on les entend voler en l'air de bien loin , venant des montagnes pour s'établir contre les tours des villes. Ils vont seuls ou tout au plus deux à deux , comme font la plupart des oiseaux qui se nourrissent d'insectes ; et , quoique solitaires , ils ne sont ni ennuyés ni tristes : tant il est vrai que la gaieté dépend moins des ressources de la société que de l'organisation intérieure !

OISEAUX ÉTRANGERS

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT AUX GRIMPEREAUX.

Je donnerai à ces oiseaux le nom de *soui-mangas* , que porte à Madagascar une assez belle espèce , par laquelle je vais commencer l'histoire de cette tribu. Je ferai ensuite un article séparé des oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont quelque rapport à nos grimperaux , mais auxquels ce nom de *grimperaux* ne peut convenir , puisqu'on sait que la plupart ne grimpent point sur les arbres , et qu'ils ont des mœurs , des allures et un régime fort différens. Je les distinguerai donc , et de nos grimperaux d'Europe , et des *soui-mangas* d'Afrique et d'Asie , par le nom de *guit-guits* , nom que les sauvages , nos maîtres en nomenclature , ont imposé à une très-belle espèce de ce genre qui se trouve au Brésil. J'appelle les sauvages nos maîtres en nomenclature , et j'en pourrais dire autant des enfans , parce que les uns et les autres désignent les êtres par des noms d'après nature , qui ont rapport à leurs qua-

lités sensibles , souvent même à la plus frappante , et qui par conséquent les représentent à l'imagination et les rappellent à l'esprit beaucoup mieux que nos noms abstraits , adoucis , polis , défigurés , et qui la plupart ne ressemblent à rien.

En général , les grimpercaux et les soui-mangas ont le bec plus long à proportion que les guit-guits , et leur plumage est pour le moins aussi beau , aussi beau même que celui des brillans colibris : ce sont les couleurs les plus riches , les plus éclatantes , les plus moëlleuses ; toutes les nuances de vert , de bleu , d'orangé , de rouge , de pourpre , relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté , qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs , leur jeu pétillant , leur inépuisable variété , même dans les peaux desséchées de ces oiseaux , qui ornent nos cabinets : on croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses , telles que le rubis , l'émeraude , l'améthyste , l'aigue-marine , la topaze , pour en composer les barbes de leurs plumes. Que serait-ce donc si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces oiseaux eux-mêmes , et non leurs cadavres ou leurs mannequins ; si nous pouvions voir l'émail de leur plumage dans toute sa fraîcheur , animé par le souffle de vie , embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant , variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau qui se uent sans cesse , et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs , ou plutôt de nouveaux feux !

Dans le petit comme dans le grand , il faut , pour bien connaître la nature , l'étudier chez elle-même ; il faut la voir agir en pleine liberté , ou du moins il faut tâcher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté , et avant que l'homme y ait mis la main.

Il y a beaucoup de soui-mangas vivans chez les oiseleurs hollandais du cap de Bonne-Espérance : ces oiseleurs ne leur donnent , pour toute nourriture , que de l'eau sucrée ; les mouches , qui abondent dans ce climat , et qui sont le fléau de la propreté hollandaise , suppléent au reste. Les soui-mangas sont fort adroits à cette chasse , ils attrapent toutes celles qui entrent dans la volière ou qui en approchent ; et ce qui prouve que ce supplément de subsistance leur est très-nécessaire , c'est qu'ils meurent peu de tems après avoir été transportés sur les vaisseaux , où il y a beaucoup moins d'insectes. M. le vicomte de Querhoent , à qui nous devons ces remarques , n'en a jamais pu conserver au delà de trois semaines.

I. *Le soui-manga.* Proprement dit , c'est , suivant M. Commerson , le nom que l'on donne à ce bel oiseau dans l'île de Madagascar , où il l'a vu vivant.

Le soui-manga a la tête , la gorge et toute la partie antérieure , d'un beau vert brillant , et de plus un double collier , l'un violet et l'autre mordoré : mais ces couleurs ne sont ni simples ni permanentes ; la lumière qui se joue dans les barbes des plumes comme dans autant de petits prismes , en varie incessamment les nuances depuis le vert doré jusqu'au bleu foncé. Il y a de chaque côté , au dessous de l'épaule , une tache d'un beau jaune ; la poitrine est brune ; le reste du dessous du corps jaune clair , le reste du dessus du corps olivâtre obscur ; les grandes couvertures et les plumes des ailes brunes , bordées d'olivâtre ; celles de la queue noires , bordées de vert , excepté la plus extérieure , qui l'est en partie de gris-brun ; la suivante est terminée de cette même couleur ; le bec et les pieds sont noirs.

La femelle est un peu plus petite et beaucoup moins

belle ; brun olivâtre dessus , olivâtre tirant au jaune dessous ; du reste ressemblant au mâle dans tout ce qui n'a point d'éclat. Cet oiseau est à peu près de la grosseur de notre troglodyte.

Longueur totale , environ quatre pouces ; bec , neuf lignes ; tarse , six lignes et plus ; doigt du milieu , cinq lignes et denie plus grand que le postérieur ; vol , six pouces ; queue , quinze lignes , composée de douze pen-nes égales , dépasse les ailes de sept à huit lignes.

On doit rapporter à cette espèce , comme variété très-prochaine , le soui-manga de l'île de Luçon , que j'ai vu dans le beau cabinet de M. Maudit , et qui a la gorge , le cou et la poitrine , couleur d'acier poli , avec des reflets verts , bleus , violets , etc. et plusieurs col-liers que le jeu brillant de ces reflets paraît multiplier encore : il semble cependant que l'on en distingue qua-tre plus constans , l'inférieur violet noirâtre , le suivant marron , puis un brun , et enfin un jaune ; il y a deux taches de cette couleur au dessous des épaules ; le reste du dessous du corps , gris olivâtre ; le dessus du corps , vert foncé , avec des reflets bleus , violets , etc. ; les pen-nes des ailes , les pen-nes et couvertures supérieures de la queue , d'un brun plus ou moins foncé , avec un œil verdâtre.

II. *Le soui-manga marron pourpré à poitrine rou-ge.* Seba dit que le chant de cet oiseau des îles Philip-pines est semblable à celui du rossignol.

III. *Le soui-manga violet à poitrine rouge.* Cet oi-seau est à peu près de la taille du roitelet : il se trouve au Sénégal.

IV. *Le soui-manga pourpre de Brisson.*

V. *Le soui-manga à collier.* Cette espèce , qui vient du cap de Bonne-Espérance , a de l'analogie avec celle du soui-manga violet.

VI. *Le soui-manga olive à gorge pourpre.* C'est M. Poivre qui a apporté cet oiseau des Philippines. Il est à peu près de la taille de notre troglodyte.

VII. *L'angala dian , ou grimpereaue vert de Madagascar.* L'angala est presque aussi gros que notre beccafique. Il fait son nid en forme de coupe , comme le serin et le pinson , et n'y emploie guère d'autres matériaux que le duvet des plantes : la femelle y pond communément cinq ou six œufs ; mais il lui arrive souvent d'en être chassée par une espèce d'araignée aussi grosse qu'elle , et très-vorace , qui s'empare de la couvée et suce le sang des petits.

VIII. *Le soui-manga de toutes couleurs.* Tout ce que l'on sait de cet oiseau , c'est qu'il vient de Ceylan , et que son plumage est d'un vert nuancé de toutes sortes de belles couleurs , parmi lesquelles la couleur d'or semble dominer. Seba dit que les petits de cet oiseau sont exposés aussi à devenir la proie des grosses araignées ; et sans doute c'est un malheur qui leur est commun non-seulement avec l'angala , mais avec toutes les autres espèces de petits oiseaux qui nichent dans les pays habités par ces redoutables insectes , et qui ne savent pas , à l'aide d'une construction industrielle , leur interdire l'entrée du nid.

IX. *Le soui-manga vert à gorge rouge.* M. Sonnerat , qui a rapporté cet oiseau du cap de Bonne-Espérance , nous apprend qu'il chante aussi bien que notre rossignol , et même que sa voix est plus douce.

X. *Le soui-manga rouge, noir et blanc.* C'est ainsi que M. Edwards désigne cet oiseau du Bengale, qui est à peu près de la taille de notre roitelet.

XI. *Le soui-manga de l'île de Bourbon.*

XII. *Le soui-manga à longue queue et à capuchon violet.* J'ignore pourquoi on a donné à cet oiseau du cap de Bonne-Espérance, le nom de *petit grimpereau*, si ce n'est parce qu'il a les deux pennes intermédiaires de la queue moins longues que les deux autres; mais il est certain qu'en retranchant à tous de la longueur totale celle de la queue, celui-ci ne serait pas le plus petit des trois.

XIII. *Le soui-manga vert doré changeant à longue queue.* Cette espèce est du Sénégal.

XIV. *Le grand soui-manga vert à longue queue.* Cet oiseau se trouve au cap de Bonne-Espérance.

XV. *L'oiseau rouge à bec de grimpereau.* Quoique cet oiseau et les trois suivans aient été donnés pour des oiseaux américains, et qu'en cette qualité ils dussent appartenir à la tribu des guit-guits, cependant il nous a paru, d'après leur conformation, et sur-tout d'après la longueur de leur bec, qu'ils avaient plus de rapport avec les soui-mangas.

Sa voix est, dit-on, fort agréable, et sa taille est un peu au dessus de celle de notre grimpereau.

XVI. *L'oiseau brun à bec de grimpereau.* Le bec de cet oiseau fait lui seul en longueur les deux septièmes de tout le reste du corps.

Cet oiseau n'est pas plus gros que notre bec-figue.

XVII. *L'oiseau pourpré à bec de grimpereau.* Tout

son plumage , sans exception , est d'une belle couleur de pourpre uniforme. Seba lui a donné arbitrairement le nom d'*atototl* , qui , en mexicain , signifie *oiseau aquatique* ; cependant l'oiseau dont nous nous occupons ici , n'est rien moins qu'un oiseau aquatique. Seba assure aussi , je ne sais sur quels mémoires , qu'il chante agréablement. Sa taille est un peu au dessus de celle du bec-figue.

LES GUIT-GUITS D'AMÉRIQUE.

Guit-guit est un nom américain qui a été donné à un ou deux oiseaux de cette tribu , composée des grimpeaux du nouveau continent ; et que j'ai cru devoir appliquer comme nom générique à la tribu entière de ces mêmes oiseaux. J'ai indiqué ci-dessus , à l'article des grimpeaux , quelques-unes des différences qui se trouvent entre ces guit-guits et les colibris ; on peut y ajouter encore qu'ils n'ont ni le vol des colibris , ni l'habitude de sucer les fleurs : mais , malgré ces différences , qui sont assez nombreuses et assez constantes , les créoles de Cayenne confondent ces deux dénominations , et étendent assez généralement le nom de *colibris* aux guit-guits ; c'est à quoi il faut prendre garde en lisant les relations de la plupart de nos voyageurs.

On m'assure que les guit-guits de Cayenne ne grimpent point sur les arbres , qu'ils vivent en troupes , et avec les oiseaux de leur tribu , et avec d'autres oiseaux ; tels que petits tangaras , sittelles , picuculles , etc. , et qu'ils ne se nourrissent pas seulement d'insectes , mais de fruits et même de bourgeons.

I. *Le guit-guit noir et bleu* , ou *grimpeur noir et bleu*. Ce bel oiseau a le front d'une couleur brillante

d'aigüe-marine ; un bandeau sur les yeux d'un noir velouté.

Marcgrave a observé que cet oiseau avait les yeux noirs , la langue terminée par plusieurs filets , les plumes du dos soyeuses , et qu'il était à peu près de la grosseur du pinson ; il l'a vu au Bresil ; mais on le trouve aussi dans la Guiane et à Cayenne. La femelle a les ailes doublées de gris jaunâtre.

II. *Le guit-guit vert et bleu à tête noire.*

III. *Le guit-guit vert tacheté.*

IV. *Le guit-guit varié.* La nature semble avoir pris plaisir à rendre agréable le plumage de cet oiseau , par la variété et le choix des couleurs qu'elle y a répandues.

V. *Le guit-guit noir et violet.* Cet oiseau se trouve au Bresil ; il est de la taille de notre roitelet.

VI. *Le sucrier.* Le nom de cet oiseau annonce l'espèce de nourriture qui lui plait le plus : c'est le suc doux et visqueux qui abonde dans les cannes à sucre ; et , selon toute apparence , cette plante n'est pas la seule où il trouve un suc qui lui convienne : il enfonce son bec dans les gerçures de la tige , et il suce la liqueur sucrée ; c'est ce que m'assure un voyageur qui a passé plusieurs années à Cayenne. A cet egard , les sueriers se rapprochent encore par leur petitesse , et celui de Cayenne nommément par la longueur relative de ses ailes , tandis que , d'un autre côté , ils s'en éloignent par la longueur de leurs pieds et la briéveté de leur bec. Je soupçonne que les sucriers mangent aussi des insectes , quoique les observateurs et les voyageurs n'en disent rien.

L'espèce est répandue à la Martinique , à Cayenne , Saint-Domingue. etc.

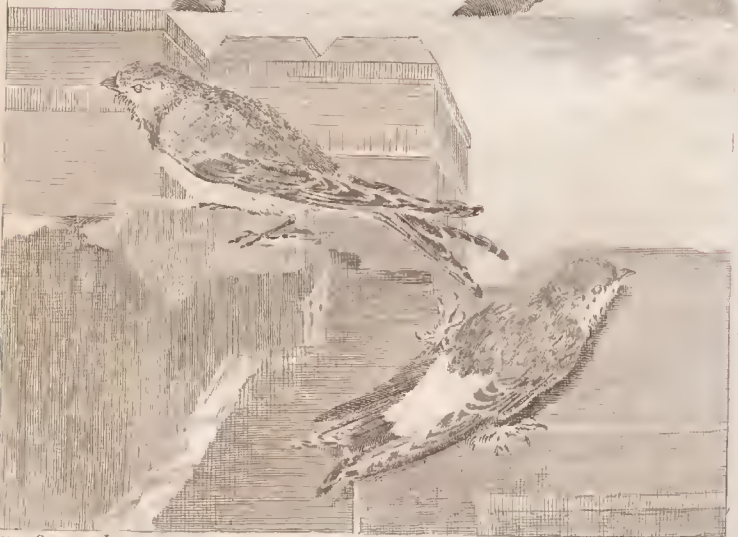




1.



2.



3.

4.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LES OISEAUX MOUCHES. 2 LES COLIBRIS.

3 L'HIRONDELLE de Cheminée. 4 L'HIRONDELLE de Muraille.

L'OISEAU-MOUCHE.

DE tous les êtres animés , voici le plus élégant pour la forme , et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé , dans l'ordre des oiseaux , au dernier degré de l'échelle de grandeur : *maximè miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté , rapidité , prestesse , grâce et riche parure , tout appartient à ce petit favori. L'émeraude , le rubis , la topaze , brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre , et , dans sa vie tout aérienne , on le voit à peine toucher le gazon par instans : il est toujours en l'air , volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar , et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées , n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil , s'avancer , se retirer avec lui , et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printems éternel.

Les Indiens , frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux , leur avaient donné les noms de *rayons* , ou *cheveux du soleil*. Les espa-

gnols les ont appelés *tomineios*, mot relatif à leur excessive petitesse : le tomine est un poids de douze grains. *J'ai vu*, dit Nicremberg, *peser au trébuchet un de ces oiseaux, lequel, avec son nid, ne pesait que deux tomines*. Et pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au dessous de la grande mouche asile (*le taon*) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillans; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus: ils en font peu d'usage; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Maregrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour*. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes; car cet avant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions: l'oiseau la darde hors de son bec, apparemment par un mécanisme de l'os hyoïde,

semblable à celui de la langue des pics ; il la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Telle est sa manière de vivre , d'après tous les auteurs qui en ont écrit. Ils n'ont eu qu'un contradicteur ; c'est M. Badier , qui , pour avoir trouvé dans l'oesophage d'un oiseau-mouche quelques débris de petits insectes , en conclut qu'il vit de ces animaux , et non du suc des fleurs. Mais nous ne croyons pas devoir faire céder une multitude de témoignages authentiques à une seule assertion , qui même paraît prématurée. En effet , que l'oiseau-mouche avale quelques insectes , s'ensuit-il qu'il en vive et s'en nourrisse toujours ? et ne s'emble-t-il pas inévitable qu'en pompant le miel des fleurs , ou recueillant leurs poussières , il entraîne en même-tems quelques-uns des petits insectes qui s'y trouvent engagés ? Au reste , la nourriture la plus substantielle est nécessaire pour suffire à la prodigieuse vivacité de l'oiseau-mouche , comparée avec son extrême petitesse ; il faut bien des molécules organiques pour soutenir tant de force dans de si faibles organes , et fournir à la dépense d'esprits que fait un mouvement perpétuel et rapide : un aliment d'aussi peu de substance que quelques menus insectes y paraît bien peu proportionné ; et Sloane , dont les observations sont ici du plus grand poids , dit expressément qu'il a trouvé l'estomac de l'oiseau-mouche tout rempli des poussières et du miellat des fleurs.

Rien n'égalé en effet la vivacité de ces petits oiseaux , si ce n'est leur courage , ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux , s'attacher à leur corps , et , se laissant emporter par leur vol , les becqueter à coups redoublés , jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère ; quelquefois même ils se livrent entr'eux de très-vifs

combats. L'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée , ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri , *screp , screp* , fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore , jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil , tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires , et il serait difficile qu'étant sans cesse emportés dans les airs , ils pussent se reconnaître et se joindre : néanmoins l'amour , dont la puissance s'étend au delà de celle des élémens , sait rapprocher et réunir tous les êtres dispersés : on voit les oiseaux-mouches deux à deux dans le tems des nichées. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs : ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage , et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux : on la voit , empressée à ce travail chéri , chercher , choisir , employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture ; elle en polit les bords avec sa gorge , le dedans avec sa queue ; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers qu'elle colle alentour pour le défendre des injures de l'air , autant que pour le rendre plus solide : le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger , de citronnier , ou quelquefois à un fêtu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot , et fait de même en demi-coupe : on y trouve deux œufs tout blancs , et pas plus gros que de petits pois ; le mâle et la femelle les couvent tour-à-tour pendant douze jours ; les petits éclosent au trei-

zième jour , et ne sont pas plus gros que des mouches.
 « Je n'ai jamais pu remarquer , dit le P. du Tertre ,
 » quelle sorte de becquée la mère leur apporte , sinon
 » qu'elle leur donne à sucer sa langue encore tout em-
 » miellée du suc tiré des fleurs. »

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles ; ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops , ont dépéri dans quelques semaines. Ces alimens , quoique légers , sont encore bien différens du nectar délicat qu'ils recueillent en liberté sur les fleurs , et peut-être aurait-on mieux réussi en leur offrant du miel.

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane. Ils sont si peu défiants , qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas ¹. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri , une verge enduite d'une gomme gluante à la main ; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur. Il meurt aussitôt qu'il est pris , et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes , qui portent en pendans d'oreilles deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avaient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté. Marcgrave , qui avait vu de ces ouvrages , en admire l'éclat et la délicatesse.

Avec le lustre et le velouté des fleurs , on a voulu encore en trouver le parfum à ces jolis oiseaux ; plusieurs auteurs ont écrit qu'ils sentaient le musc. C'est une erreur dont l'origine est apparemment dans le nom que leur donne Oviedo , de *passer mosquitus* , aisément changé en celui de *passer moscatus*. Ce n'est pas la

¹ Ils sont en si grand nombre , dit Marcgrave , qu'un chasseur en un jour en prendra facilement soixante.

seule petite merveille que l'imagination ait voulu ajouter à leur histoire : on a dit qu'ils étaient moitié oiseaux et moitié mouches, qu'ils se produisaient d'une mouche ; et un provincial des Jésuites affirmé gravement, dans Clusius, avoir été témoin de la métamorphose. On a dit qu'ils monraient avec des fleurs, pour renaître avec elles ; qu'ils passaient dans un sommeil et un engourdissement total toute la mauvaise saison, suspendus par le bec à l'écorce d'un arbre. Mais ces fictions ont été rejetées par les naturalistes sensés, et Catesby assure avoir vu, durant toute l'année, ces oiseaux à Saint-Domingue et au Mexique, où il n'y a pas de saison entièrement dépouillée de fleurs. Sloane dit la même chose de la Jamaïque, en observant seulement qu'ils y paraissent en plus grand nombre après la saison des pluies, et Marcgrave avait déjà écrit qu'on les trouve toute l'année en grand nombre dans les bois du Bresil.

Nous connaissons vingt-quatre espèces dans le genre des oiseaux-mouches, et il est plus que probable que nous ne les connaissons pas toutes.

Le plus petit oiseau-mouche est à peine long de quinze lignes, de la pointe du bec au bout de la queue. Le bec a trois lignes et demie, la queue quatre, de sorte qu'il ne reste qu'un peu plus de neuf lignes pour la tête, le cou et le corps de l'oiseau ; dimensions plus petites que celles de nos grosses mouches. Tout le dessus de la tête et du corps est vert doré brun changeant et à reflets rougeâtres ; tout le dessous est gris blanc. Les plumes de l'aile sont d'un brun tirant sur le violet ; et cette couleur est presque généralement celle des ailes dans tous les oiseaux-mouches, aussi bien que dans les colibris. Ils ont aussi assez communément le bec et les pieds noirs, les jambes sont recouvertes assez bas de petits duvets effilés, et les doigts sont garnis de petits ongles

aigus et courbés. Tous ont dix plumes à la queue. La couleur de ces plumes de la queue est, dans la plupart des espèces, d'un noir bleuâtre, avec l'éclat de l'acier bruni. La femelle a généralement les couleurs moins vives; on la reconnaît aussi, suivant les meilleurs observateurs, à ce qu'elle est un peu plus petite que le mâle. Le caractère du bec de l'oiseau-mouche est d'être égal dans sa longueur, un peu renflé vers le bout, comprimé horizontalement, et *droit*. Ce dernier trait distingue les oiseaux-mouches des colibris, que plusieurs naturalistes ont confondus, et que Maregrave lui-même n'a pas séparés.

Au reste, cette première et très-petite espèce se trouve au Brésil et aux Antilles.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'OISEAU-MOUCHE.

I. *Le rubis*. Le rubis se trouve en été à la Caroline, et jusqu'à la nouvelle Angleterre, et c'est la seule espèce d'oiseau-mouche qui s'avance dans ces terres septentrionales.

II. *L'améthyste, ou petit oiseau-mouche à queue fourchue de Cayenne*. L'oiseau améthyste est un des plus petits oiseaux-mouches.

III. *L'orvert, ou oiseau mouche à queue fourchue du Brésil*.

IV. *Le huppe-col*. Ce nom désigne un caractère fort singulier, et qui suffit pour faire distinguer l'oiseau de tous les autres: non-seulement sa tête est ornée d'une huppe rousse assez longue, mais de chaque côté du

cou , au dessous des oreilles , partent sept ou huit plumes inégales.

La grosseur du huppe-col ne surpasse pas celle de l'améthyste.

V. *Le rubis-topaze* , ou *oiseau-mouche à gorge dorée du Brésil*. De tous les oiseaux de ce genre , celui-ci est le plus beau , dit Maregrave , et le plus élégant : il a les couleurs et jette le feu des deux pierres précieuses dont nous lui donnons les noms.

VI. *L'oiseau mouche huppé*. Cet oiseau est celui que du Tertre et Feuillée ont pris pour un *colibri* : mais c'est un oiseau-mouche , et même l'un des plus petits ; car il n'est guère plus gros que le rubis.

VII. *L'oiseau-mouche à raquettes*. Cette espèce est encore peu connue , et paraît très-rare.

VIII. *L'oiseau-mouche pourpré*. Il a le bec long de dix lignes ; ce qui fait presque le tiers de sa longueur totale.

IX. *La cravate dorée*.

X. *Le saphir*. Cet oiseau-mouche est , dans ce genre , un peu au dessus de la taille moyenne.

XI. *Le saphir-émeraude*. Les deux riches couleurs qui parent cet oiseau , lui méritent le nom des deux pierres précieuses dont il a le brillant.

XII. *L'émeraude émethyse*. Cet oiseau-mouche est de la taille moyenne approchant de la grande : il a près de quatre pouces , et son bec huit lignes.

XIII. *L'escarboucle*. L'oiseau est d'une grandeur un

peu au dessus de la moyenne dans ce genre : le bec , tant dessus que dessous , est garni de plumes presque jusqu'à moitié de sa longueur.

XIV. *Le vert-doré.* C'est la neuvième de Marcgrave.

XV. *L'oiseau-mouche à gorge tachetée.*

XVI. *Le rubis émeraude.* Cet oiseau-mouche , beaucoup plus grand que le rubis de la Caroline , a quatre pouces quatre lignes de longueur.

XVII. *L'oiseau-mouche à oreilles.* Nous nommons ainsi cet oiseau-mouche , tant à cause de la couleur remarquable des deux pinceaux de plumes qui s'étendent en arrière de ses oreilles , que de leur longueur , deux ou trois fois plus grande que celle des petites plumes voisines dont le cou est garni : ces plumes paraissent être le prolongement de celles qui recouvrent dans tous les oiseaux le méat auditif ; elles sont douces , et leurs barbes duvetées ne se collent point les unes aux autres. L'oiseau-mouche à oreilles est de la première grandeur dans ce genre.

XVIII. *L'oiseau-mouche à collier , dit la jacobine.* Cet oiseau mouche est de la première grandeur : sa longueur est de quatre pouces huit lignes ; son bec a dix lignes.

XIX. *L'oiseau-mouche à larges tuyaux,* Cet oiseau et le précédent sont les deux plus grands que nous connaissions dans le genre des oiseaux-mouches : celui-ci a quatre pouces huit lignes de longueur.

XX. *L'oiseau-mouche à longue queue couleur d'acier bruni.* La longueur totale de l'oiseau est de six pouces.

XXI. *L'oiseau-mouche violet à queue fourchue.* Elle n'a qu'un pouce et demi de longueur ; l'oiseau entier a quatre pouces.

XXII. *L'oiseau-mouche à longue queue , or , vert et bleu.* Cette espèce se trouve à la Jamaïque.

XXIII. *L'oiseau-mouche à longue queue noire.* Cet oiseau-mouche a la queue plus longue qu'aucun des autres : les deux grandes plumes en sont quatre fois aussi longues que le corps , qui à peine a deux pouces.

LE COLIBRI,

LA nature, en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moëlleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom. Celui de *colibri* est pris de la langue des Caribes. Marcgrave ne distingue pas les colibris des oiseaux-mouches, et les appelle tous indifféremment du nom bresilien, *guainumbi*. Cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant : cette différence est dans le bec. Celui des colibris, égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur : il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des colibris paraît plus alongée que celle des oiseaux-mouches ; ils sont aussi généralement plus gros : cependant il y a de petits colibris moindres que les grands oiseaux-mouches. C'est au-dessous de la famille des grimpercaux que doit être placée celle des colibris,

quoiqu'ils diffèrent des grimpercaux par la forme et la longueur du bec , par le nombre des plumes de la queue, qui est de douze dans les grimpercaux , et dix dans les colibris , enfin par la structure de la langue , simple dans les grimpercaux , et divisée en deux tuyaux-cylindriques dans le colibri comme dans l'oiseau-mouche.

Tous les naturalistes attribuent avec raison aux colibris et aux oiseaux-mouches la même manière de vivre, et l'on a également contredit leur opinion sur ces deux points ; mais les mêmes raisons que nous avons déjà déduites nous y font tenir, et la ressemblance de ces deux oiseaux en tout le reste garantit le témoignage des auteurs qui leur attribuent le même genre de vie.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits du colibri que ceux de l'oiseau-mouche ; aussi délicats , ils périssent de même en captivité. On a vu le père et la mère, par audace de tendresse , venir jusque dans les mains du ravisseur , porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple assez intéressant pour être rapporté.

« Je montrai , dit-il , au P. Montdidier un nid de colibris qui était sur un appentis auprès de la maison ; il l'emporta avec les petits , lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours , et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre , où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfans , et s'apprivoisèrent tellement , qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre , où , sans cage et sans contrainte , ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vu souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdidier , chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâte très-fine et presque claire , faite avec du biscuit , du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte ; et quand ils

étaient rassasiés , ils voltigeaient et chantaient..... Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux , qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors de la maison , et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier. »

Maregrave , qui ne sépare pas les colibris des oiseaux-mouches , ne donne à tous qu'un même petit cri , et nul des voyageurs n'attribue de chant à ces oiseaux. Les seuls Thevet et Léry assurent de leur *gonambouch* , qu'il chante de manière à le disputer au rossignol ; car ce n'est que d'après eux que Coréal et quelques autres ont répété la même chose : mais il y a toute apparence que c'est une méprise. Le *gonambouch* ou petit oiseau de Léry à *plumage blanchâtre et luisant , et à voix claire et nette* , est le *suerier* ou quelque autre , et non le colibri ; car la voix de ce dernier oiseau , dit Labat , n'est qu'une espèce de petit bourdonnement agréable.

Il ne paraît pas que les colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique septentrionale que les oiseaux-mouches ; du moins Gatesby n'a vu à la Caroline qu'une seule espèce de ces derniers oiseaux ; et Charlevoix , qui prétend avoir trouvé un oiseau-mouche au Canada , déclare qu'il n'y a point vu de colibris. Cependant ce n'est pas le froid de cette contrée qui les empêche d'y fréquenter en été ; car ils se portent assez haut dans les Andes pour y trouver une température déjà froide. M. de la Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre que dans les jardins de Quito , dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à 20 ou 21 degrés de température qu'ils se plaisent ; c'est là que , dans une suite non interrompue de jouissances et de délices , ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante , et que l'année , composée d'un cercle entier de beaux jours , ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité.

Comme la petitesse est le caractère le plus frappant des oiseaux mouches , nous avons commencé l'énumération de leurs espèces nombreuses par le plus petit de tous ; mais les colibris n'étant pas aussi petits , nous avons cru devoir rétablir ici l'ordre naturel de grandeur , et commencer par le colibri-topaze , qui paraît être , même indépendamment des deux longs brins de sa queue , le plus grand dans ce genre. Nous dirions qu'il est aussi le plus beau , si tous ces oiseaux brillans par leur beauté n'en disputaient le prix , et ne semblaient l'emporter tour-à-tour à mesure qu'on les admire. La taille du colibri-topaze , mince , svelte , élégante , est un peu au dessous de celle de notre grim-pereau. La longueur de l'oiseau , prise de la pointe du bec à celle de la vraie queue , est de près de six pouces ; les deux longs brins l'excèdent de deux pouces et demi. Sa gorge et le devant du cou sont enrichis d'une plaque topaze du plus grand brillant ; cette couleur , vue de côté , se change en vert doré , et , vue en dessous , elle paraît d'un vert pur ; une coiffe d'un noir velouté couvre la tête ; un filet de ce même noir encadre la plaque topaze ; la poitrine , le tour du cou et le haut du dos , sont du plus beau pourpre foncé ; le ventre est d'un pourpre encore plus riche , et brillant de reflets rouges et dorés ; les épaules et le bas du dos sont d'un roux aurore ; les grandes plumes de l'aile sont d'un brun violet ; les petites plumes sont rousses ; la couleur des couvertures supérieures et inférieures de la queue est d'un vert doré ; ses plumes latérales sont rousses , et les deux intermédiaires sont d'un brun pourpre : elles portent les deux longs brins , qui sont garnis de petites barbes de près d'une ligne de large de chaque côté. La disposition naturelle de ces longs brins est de se croiser un peu au delà de l'extrémité de la queue , et de s'écar-

ter ensuite en divergeant. Ces brins tombent dans la mue ; et dans ce tems , le mâle , auquel seul ils appartiennent , ressemblerait à la femelle , s'il n'en différait par d'autres caractères. La femelle n'a pas la gorge topaze , mais seulement marquée d'une légère trace de rouge ; de même , au lieu du beau pourpre et du roux de feu du plumage du mâle , presque tout celui de la femelle n'est que d'un vert doré. Ils ont tous deux les pieds blancs.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU COLIBRI.

I. *Le grenat.*

II. *Le brin blanc.*

III. *Le zitzil , ou colibri piqueté.*

IV. *Le brin bleu.*

V. *Le colibri vert et noir.* Cette dénomination caractérise mieux cet oiseau que celle de *colibri du Mexique* que lui donne M. Brisson , puisqu'il y a au Mexique plusieurs autres colibris.

VI. *Le colibri huppé.*

VII. *Le colibri à queue violette.*

VIII. *Le colibri à cravate verte.*

IX. *Le colibri à gorge carmin.*

X. *Le colibri violet.*

XI. *Le hausse-col vert.*

XII. *Le collier rouge.*

XIII. *Le plastron noir.*

XIV. *Le plastron blanc.*

XV. *Le colibri bleu.*

XVI. *Le vert-perlé.*

XVII. *Le colibri à ventre roussâtre.*

XVIII. *Le petit colibri.* Voici le dernier et le plus petit de tous les colibris : il n'a que deux pouces dix lignes de longueur totale. Marcgrave réitère ici son admiration sur la brillante parure dont la nature a revêtu ces charmans oiseaux. Tout le feu et l'éclat de la lumière , dit-il en particulier de celui ci , semblent se réunir sur son plumage; il rayonne comme un petit soleil : *In summa splendet ut sol.*

LES PERROQUETS.

LES animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines : le siége par la ressemblance des formes extérieures , et le perroquet par l'imitation de la parole , lui ont paru des êtres privilégiés , intermédiaires entre l'homme et la brute ; faux jugement produit par la première apparence , mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages , très-insensibles au grand spectacle de la nature , très-indifférens pour toutes ses merveilles , n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes ; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières pour considérer les cabrioles des sapa-jous , et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir , d'élever , et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner ; car ils ont trouvé le petit art , encore inconnu parmi nous , de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage de ces oiseaux ¹.

¹ On appelle *perroquets tapirés* ceux auxquels les sauvages donnent ces couleurs artificielles : c'est , dit-on , avec du sang d'une grenouille , qu'ils laissent tomber goutte à goutte dans les petites plaies qu'ils font aux jeunes perroquets en leur arrachant des plumes ; celles qui renaissent changent de couleur , et vertes ou jaunes qu'elles étaient , deviennent orangées , couleur de rose panachées , selon les drogues qu'ils emploient.

L'usage de la main , la marche à deux pieds , la ressemblance , quoique grossière , de la face , le manque de queue , les fesses nues , la similitude des parties sexuelles , la situation des mamelles , l'écoulement périodique dans les femelles , l'amour passionné des mâles pour nos femmes , tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation , ont fait donner au singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes à la vérité qui l'étaient à demi , et qui ne savaient comparer que les rapports extérieurs. Que serait-ce si , par une combinaison de nature aussi possible que toute autre , le singe eût eu la voix du perroquet , et , comme lui , la faculté de la parole ! le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière , et l'aurait séduite au point que le philosophe aurait eu grande peine à démontrer qu'avec tous ces beaux attributs humains , le singe n'en était pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence , que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes l'imitation de la parole et celle de nos gestes , qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens , et quelques-uns d'entr'eux de membres et d'organes semblables à ceux de l'homme , elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner ; caractère unique et glorieux qui seul fait notre prééminence , et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres ; car il faut distinguer deux genres de perfectibilité , l'un stérile et qui se borne à l'éducation de l'individu ; et l'autre fécond , qui se répand sur toute l'espèce , et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce ; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été , que ce qu'ils seront toujours , et jamais rien de plus , parce que leur éducation étant purement individuelle , ils ne peuvent transmettre à

leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère, au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du tems, profiter de tous les instans de la durée de son espèce pour la perfectionner toujours de plus en plus. Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir à ces âges funestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous étions partis? Sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce humaine eût marché et marcherait encore constamment vers cette perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage qui se refuserait à toute société, ne recevant qu'une éducation individuelle, ne pourrait perfectionner son espèce, et ne serait pas différent, même pour l'intelligence, de ces animaux auxquels on a donné son nom, il n'aurait pas même la parole, s'il fuyait sa famille et abandonnerait ses enfans peu de tems après leur naissance. C'est donc à la tendresse des mères que sont dus les premiers germes de la société; c'est à leur constante sollicitude et aux soins assidus de leur tendre affection qu'est dû le développement de ces germes précieux: la faiblesse de l'enfant exige des attentions continuelles, et produit la nécessité de cette durée d'affection pendant laquelle les cris du besoin et les réponses de la tendresse commencent à former une langue dont les expressions deviennent constantes et l'intelligence réciproque, par la répétition de deux ou trois ans d'exercice mutuel, tandis que dans les animaux, dont l'accroissement est bien plus prompt, les signes respectifs de besoins et de secours, ne se répétant que pendant

six semaines ou deux mois , ne peuvent faire que des impressions légères , fugitives , et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue , soit de paroles , soit par signes , que dans l'espèce humaine , par cette seule raison que nous venons d'exposer ; car l'on ne doit pas attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole , dès que le perroquet peut la prononcer comme l'homme : mais jaser n'est pas parler , et les paroles ne font la langue que quand elles expriment l'intelligence et qu'elles peuvent la communiquer. Or ces oiseaux , auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole , manquent de cette expression de l'intelligence , qui seule fait la haute faculté du langage ; ils en sont privés comme tous les autres animaux , et par les mêmes causes , c'est-à-dire , par leur prompt accroissement dans le premier âge , par la courte durée de leur société avec leurs parens , dont les soins se bornent à l'éducation corporelle , et ne se répètent ni ne se continuent assez de tems pour faire des impressions durables et réciproques , ni même assez pour établir l'union d'une famille constante , premier degré de toute société , et source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette apparence de talent naturel. Le singe qui gesticule , le perroquet qui répète nos mots , n'en sont pas plus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne , dans le perroquet , à le rendre plus intéressant pour nous , mais ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres oiseaux , sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole , il

doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme ; et ce rapport de conformité , qui dans le perroquet est au plus haut degré , se trouve , à quelques nuances près , dans plusieurs autres oiseaux dont la langue est épaisse , arrondie , et de la même forme à peu près que celle du perroquet : les sansonnets , les merles , les geais , les choucas , etc. peuvent imiter la parole. Ceux qui ont la langue fourchue , et ce sont presque tous nos petits oiseaux , sifflent plus aisément qu'ils ne jasant. Enfin ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence des sensations reçues par cette organe , apprennent aisément à répéter des airs , c'est-à-dire , à siffler en musique : le serin , la linotte , le tarin , le bouvreuil , semblent être naturellement musiciens. Le perroquet , soit par imperfection d'organes ou défaut de mémoire , ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes , et ne peut ni chanter ni répéter des airs modulés : néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend , le miaulement du chat , l'aboïement du chien et les cris des oiseaux , aussi facilement qu'il contrefait la parole. Il peut donc exprimer et même articuler les sons , mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadancées ; ce qui prouve qu'il a moins de mémoire , moins de flexibilité dans les organes , et le gosier aussi sec , aussi agreste , que les oiseaux chanteurs l'ont moëlleux et tendre.

D'ailleurs il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation : l'une réfléchie ou sentie , et l'autre machinale et sans intention ; la première acquise , et la seconde , pour ainsi dire , innée. L'une n'est que le résultat de l'instinct commun répandu dans l'espèce entière , et ne consiste que dans la similitude des mouvemens et

des opérations de chaque individu, qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses ; plus ils sont stupides , plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un mouton ne fait et ne fera jamais que ce qu'ont fait et feront tous les autres moutons ; la première cellule d'une abeille ressemble à la dernière. L'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu , et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct : ainsi l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude , une nécessité d'autant moins intelligente et plus avengle , qu'elle est plus également répartie. L'autre imitation , qu'on doit regarder comme artificielle , ne peut ni se répartir ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit , qui la possède sans pouvoir la donner : le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme reste dans l'individu qui en a reçu l'empreinte ; et quoique cette imitation soit , comme la première , entièrement dépendante de l'organisation , cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence , telles que la sensibilité , l'attention , la mémoire ; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation , et qui peuvent recevoir des impressions durables et quelques traits d'éducation de la part de l'homme , sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés ; et si cette éducation est facile , et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus , l'espèce , comme celle du chien , devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux , tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme ; car le chien abandonné à sa seule nature retombe au niveau du renard

ou du loup, et ne peut de lui-même s'élever au dessus.

Nous pouvons donc anoblir tous les êtres en nous approchant d'eux ; mais nous n'apprendrons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes. Chaque individu peut emprunter de nous sans que l'espèce en profite, et c'est toujours faute d'intelligence entre'eux ; aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous : mais tous sont à peu près également susceptibles d'éducation individuelle ; car, quoique les oiseaux, par les proportions du corps et par la forme de leurs membres, soit très-différens des animaux quadrupèdes, nous verrons néanmoins que, comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation. On apprend aux *agamis* à faire à peu près tout ce que font nos chiens ; un serin bien élevé marque son affection par des caresses aussi vives ; plus innocentes et moins fausses que celles du chat. Nous avons des exemples frappans¹ de

¹ On m'apporta, dit M. Fontaine, en 1763, une buse prise au piège : elle était d'abord extrêmement farouche et même cruelle ; j'entrepris de l'appivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant de venir prendre sa nourriture dans ma main ; je parvins par ce moyen à la rendre très-familière ; et, après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je commençai à lui laisser un peu de liberté, avec la précaution de lui lier ensemble les deux fouets de l'aile ; dans cet état elle se promenait dans mon jardin, et revenait quand je l'appelais pour prendre sa nourriture. Au bout de quelque tems, lorsque je me crus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, et je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au dessus de la serre, et je lui appliquai une plaque de cuivre sur le jabot, où était gravé mon nom : avec cette précaution je lui donnai toute liberté ; et elle ne fut pas long-tems sans en abuser, car elle prit son essor et son vol jusque dans la forêt de Belesme. Je la crus perdue ; mais quatre heures après, je la vis fondre dans ma salle qui était ouverte, poursuivie par cinq autres buses qui lui avaient donné la chasse, et qui l'avaient contrainte à venir chercher son asile....

ce que peut l'éducation sur les oiseaux de proie , qui de ceux qui paraissent être les plus farouches et les plus difficiles à dompter. On connaît en Asie le petit art d'instruire le pigeon à porter et rapporter des billets à cent lieues de distance. L'art plus grand et mieux connu de la fauconnerie nous démontre qu'en dirigeant

Depuis ce tems elle m'a toujours gardé fidélité , venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre : elle devint si familière avec moi , qu'elle paraissait avoir un singulier plaisir dans ma compagnie ; elle assistait à tous mes dîners sans y manquer , se mettait sur un coin de la table , et me caressait très-souvent avec sa tête et son bec , en jetant un petit cri aigu , qu'elle savait pourtant quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avais seul ce privilège : elle me suivit un jour , étant à cheval , à plus de deux lieues de chemin en planant.... Elle n'aimait ni les chiens ni les chats ; elle ne les redoutait aucunement : elle a eu souvent vis-à-vis de ceux-ci de rudes combats à soutenir , elle en sortait toujours victorieuse. J'avais quatre chats très-forts que je faisais assembler dans mon jardin en présence de ma buse ; je leur jetais un morceau de chair crue ; le chat qui était le plus prompt s'en saisissait , les autres couraient après : mais l'oiseau fondait sur le corps du chat qui avait le morceau , et avec son bec lui pinçait les oreilles , et avec ses serres lui pétrissait les reins de telle force que le chat était forcé de lâcher sa proie. Souvent un autre chat s'en emparait dans le même instant ; mais il éprouvait aussitôt le même sort , jusqu'à ce qu'enfin la buse , qui avait toujours l'avantage , s'en saisit pour ne pas la céder ; elle savait si bien se défendre , que quand elle se voyait assaillie par les quatre chats à la fois , elle prenait son vol avec sa proie dans ses serres , et annonçait par son cri le gain de sa victoire. Enfin les chats , dégoûtés d'être dupes , ont refusé de se prêter au combat.

Cette buse avait une aversion singulière ; elle n'a jamais voulu souffrir de bonnet rouge sur la tête d'aucun paysan ; elle avait l'art de le leur enlever si adroitement , qu'ils se trouvaient tête nue sans savoir qui leur avait enlevé leur bonnet : elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal , et portait ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé d'un parc voisin , qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins.... Elle ne souffrait aucun autre oiseau de proie dans le canton ; elle les attaquait avec beaucoup de hardiesse , et les mettait en fuite. Elle ne faisait aucun mal dans ma basse-cour : les volailles , qui , dans le commencement , la redoutaient , s'accoutumèrent insensiblement avec elle ; les poulets et les

l'instinct naturel des oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que si l'homme voulait donner autant de tems et de soins à l'éducation d'un oiseau ou de tout autre animal qu'on en donne à celle d'un enfant, ils feraient par imitation tout ce que celui-ci fait par intelligence; la seule différence serait dans le produit : l'intelligence, toujours féconde, se communique et s'étend à l'espèce

petits canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte : elle se baignait au milieu de ces derniers. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avait pas cette même modération chez les voisins ; je fus obligé de faire publier que je paierais les dommages qu'elle pourrait leur causer : cependant elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quioze coups de fusil sans avoir aucune fracture. Mais un jour il arriva que, planant, dès le grand matin, au bord de la forêt, elle osa attaquer un renard ; le garde de ce bois, la voyant sur les épaules du renard, leur tira deux coups de fusil : le renard fut tué, et ma buse eut le gros de l'aile cassé ; malgré cette fracture, elle s'échappa des yeux du chasseur, et fut perdue pendant sept jours. Cet homme, s'étant aperçu, par le bruit du grelot, que c'était mon oiseau, vint le lendemain m'en avertir : j'envoyai sur les lieux en faire la recherche, on ne put le trouver, et ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il se retrouva. J'avais coutume de l'appeler tous les soirs par un coup de sifflet, auquel elle ne répondit pas pendant six jours ; mais, le septième, j'entendis un petit cri dans le lointain, que je crus être celui de ma buse : je le répétai alors une seconde fois, et j'entendis le même cri ; j'allai du côté où je l'avais entendu, et je trouvai enfin ma pauvre buse qui avait l'aile cassée, et qui avait fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asile, dont elle n'était pour lors éloignée que de cent vingt pas. Quoiqu'elle fût extrêmement exténuée, elle me fit cependant beaucoup de caresses ; elle fut près de six semaines à se refaire et à se guérir de ses blessures ; après quoi elle recommença à voler comme auparavant, et à suivre ses anciennes allures pendant environ un an ; après quoi elle disparut pour toujours. Je suis très-persuadé qu'elle fut tuée par méprise ; elle ne m'aurait pas abandonné par sa propre volonté.

Lettre de M. Fontaine, curé de Saint-Pierre de Belesme, à M. le comte de Buffon, en date du 28 janvier 1778.

entière, toujours en augmentant, au lieu que l'imitation, nécessairement stérile, ne peut ni s'étendre ni même se transmettre par ceux qui l'ont reçue.

Et cette éducation par laquelle nous rendons les animaux, les oiseaux, plus utiles ou plus aimables pour nous, semble les rendre odieux à tous les autres, et sur-tout à ceux de leur espèce. Dès que l'oiseau privé prend son essor et va dans la forêt, les autres s'assemblent d'abord pour l'admirer, et bientôt ils le maltraitent et le poursuivent comme s'il était d'une espèce ennemie : on vient d'en voir un exemple dans la buse. Je l'ai vu de même sur la pie, sur le geai : lorsqu'on leur donne la liberté, les sauvages de leur espèce se réunissent pour les assaillir et les chasser ; ils ne les admettent dans leur compagnie que quand ces oiseaux privés ont perdu tous les signes de leur affection pour nous, et tous les caractères qui les rendaient différens de leurs frères sauvages, comme si ces mêmes caractères rappelaient à ceux-ci le sentiment de la crainte qu'ils ont de l'homme leur tyran, et la haine que méritent ses suppôts ou ses esclaves.

Au reste, les oiseaux sont de tous les êtres de la nature les plus indépendans et les plus fiers de leur liberté, parce qu'elle est plus entière et plus étendue que celle de tous les autres animaux. Comme il ne faut qu'un instant à l'oiseau pour franchir tout obstacle et s'élever au dessus de ses ennemis, qu'il leur est supérieur par la vitesse du mouvement et par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre, il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds et rampans, attachés à la terre ; il n'aurait même nulle crainte de l'homme, si la balle et la flèche ne leur avaient appris que, sans sortir de sa place, il peut atteindre, frapper et porter la mort au loin. La nature

en donnant des ailes aux oiseaux , leur a départi les attributs de l'indépendance et les instrumens de la haute liberté : aussi n'ont-ils de patrie que le ciel qui leur convient ; ils en prévoient les vicissitudes et changent de climat en devançant les saisons ; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température ; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printemps a tapissé les forêts de verdure , quand elle fait éclore les germes qui doivent les nourrir, quand ils peuvent s'établir, se gîter, se cacher sous l'ombrage, quand enfin, la nature vivifiant les puissances de l'amour , le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un tems d'inquiétude ; tout-à-l'heure ils auront à craindre ces mêmes ennemis au dessus desquels ils planaient avec mépris : le chat sauvage, la martre, la belette, chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture : quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster, et les enfans, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour. Souvent le tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits ; elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager et de subir le malheur de leur sort à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant, qui néanmoins pourrait seul la consoler en partageant sa douleur. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte, et plus profond que celui de l'amour, puisqu'ici cette affection l'emporte sur les deux dans le cœur d'une mère, et lui fait oublier son amour, sa liberté, sa vie.

Pourquoi le tems des grands plaisirs est-il aussi celui des grandes sollicitudes ? pourquoi les jouissances les plus délicieuses sont-elles toujours accompagnées d'inquiétudes cruelles , même dans les êtres les plus libres et les plus innocens ? n'est-ce pas un reproche qu'on peut faire à la nature , cette mère commune de tous les êtres ? Sa bienfaisance n'est jamais pure , ni de longue durée. Ce couple heureux qui s'est réuni par choix , qui a établi de concert et construit en commun son domicile d'amour , et prodigué les soins les plus tendres à sa famille naissante , craint à chaque instant qu'on ne la lui ravisse ; et s'il parvient à l'élever , c'est alors que des ennemis encore plus redoutables viennent l'assaillir avec plus d'avantage : l'oiseau de proie arrive comme la foudre , et fond sur la famille entière ; le père et la mère sont souvent ses premières victimes , et les petits , dont les ailes ne sont pas encore exercées , ne peuvent lui échapper. Ces oiseaux de carnage frappent tous les autres oiseaux d'une frayeur si vive , qu'on les voit frémir à leur aspect ; ceux même qui sont en sûreté dans nos basses-cours , quelque'éloigné que soit l'ennemi , tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent ; et ceux de la campagne , saisis du même effroi , le marquent par des cris et par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la nature a donc aussi ses tyrans , et malheureusement c'est à eux seuls qu'appartient cette suprême liberté dont ils abusent , et cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux. L'aigle méprise le lion et lui enlève impunément sa proie ; il tyrannise également les habitans de l'air et ceux de la terre , et il aurait peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la nature , si les armes de l'homme ne l'eussent relegué sur le sommet des montagnes , et repoussé

jusqu'aux lieux inaccessibles , où il jouit encore sans trouble et sans rivalité de tous les avantages de sa domination tyrannique.

Le coup d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des oiseaux , suffit pour nous démontrer que , dans la chaîne du grand ordre des êtres , ils doivent être , après l'homme , placés au premier rang. La nature a rassemblé , concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissans ; elle leur a donné plus de légèreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitans de l'air , de la terre et des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une dénomination exclusive sur le genre entier des insectes , qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celle de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture. Ils dominent de même sur les reptiles , dont ils purgent la terre sans redouter leur venin ; sur les poissons , qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer ; et enfin sur les animaux quadrupèdes , dont ils font également des victimes : on a vu la buse assaillir le renard , le faucon arrêter la gazelle , l'aigle enlever la brebis ; attaquer le chien comme le lièvre , les mettre à mort et les emporter dans son aire ; et si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vitesse celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme , la marche à deux picds , l'imitation de la parole , la mémoire musicale , nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paraît l'indiquer , en même-tems que , par la prérogative unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course , nous reconnaitrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

Mais descendons de ces considérations générales sur

les oiseaux à l'examen particulier du genre des perroquets : ce genre , plus nombreux qu'aucun autre, ne laissera pas de nous fournir de grands exemples d'une vérité nouvelle ; c'est que dans les oiseaux , comme dans les animaux quadrupèdes , il n'existe dans les terres méridionales du nouveau monde aucune des espèces des terres méridionales de l'ancien continent , et cette exclusion est réciproque ; aucun des perroquets de l'Afrique et des grandes Indes ne se trouve dans l'Amérique méridionale , et réciproquement aucun de ceux de cette partie du nouveau monde ne se trouve dans l'ancien continent. C'est sur ce fait général que j'ai établi le fondement de la nomenclature de ces oiseaux , dont les espèces sont très-diversifiées et si multipliées , qu'indépendamment de celles qui nous sont inconnues , nous en pouvons compter plus de cent ; et de ces cent espèces , il n'y en a pas une seule qui soit commune aux deux continens. Y a-t-il une preuve plus démonstrative de cette vérité générale que nous avons exposée dans l'histoire des animaux quadrupèdes ? Aucun de ceux qui ne peuvent supporter la rigueur des climats froids , n'a pu passer d'un continent à l'autre , parce que ces continens n'ont jamais été réunis que dans les régions du nord. Il en est de même des oiseaux qui , comme les perroquets , ne peuvent vivre et se multiplier que dans les climats chauds ; ils sont , malgré la puissance de leurs ailes , demeurés confinés , les uns dans les terres méridionales du nouveau monde , et les autres dans celles de l'ancien ; et ils n'occupent dans chacun qu'une zone de vingt-cinq degrés de chaque côté de l'équateur.

Mais, dira-t-on , puisque les éléphants et les autres animaux quadrupèdes de l'Afrique et des grandes Indes ont primitivement occupé les terres du nord dans les deux continens , les perroquets kakatoès , les loris et les

autres oiseaux de ces mêmes contrées méridionales de notre continent, n'ont-ils pas dû se trouver aussi primitivement dans les parties septentrionales des deux mondes ? Comment est-il donc arrivé que ceux qui habitaient jadis l'Amérique septentrionale, n'aient pas gagné les terres chaudes de l'Amérique méridionale ? car ils n'auront pas été arrêtés, comme les éléphants, par les hautes montagnes ni par les terres étroites de l'isthme; et la raison que vous avez tirée de ces obstacles, ne peut s'appliquer aux oiseaux, qui peuvent aisément franchir ces montagnes. Ainsi les différences qui se trouvent constamment entre les oiseaux de l'Amérique méridionale et ceux de l'Afrique, supposent quelques autres causes que celle de votre système sur le refroidissement de la terre et sur la migration de tous les animaux du nord au midi.

Cette objection, qui d'abord paraît fondée, n'est cependant qu'une nouvelle question, qui, de quelque manière qu'on cherche à la faire valoir, ne peut ni s'opposer ni nuire à l'explication des faits généraux de la naissance primitive des animaux dans les terres du nord, de leur migration vers celles du midi, et de leur exclusion des terres de l'Amérique méridionale. Ces faits, quelque difficulté qu'ils puissent présenter, n'en sont pas moins constants, et l'on peut, ce me semble, répondre à la question d'une manière satisfaisante sans s'éloigner du système; car les espèces d'oiseaux auxquelles il faut une grande chaleur pour subsister et se multiplier, n'auront, malgré leurs ailes, pas mieux franchi que les éléphants les sommets glacés des montagnes; jamais les perroquets et les autres oiseaux du midi ne s'élèvent assez haut dans la région de l'air pour être saisis d'un froid contraire à leur nature, et par conséquent ils n'auront pu pénétrer dans les terres de

l'Amérique méridionale , mais auront péri comme les éléphants dans les contrées septentrionales de ce continent , à mesure qu'elles se sont refroidies. Ainsi cette objection , loin d'ébranler le système , ne fait que le confirmer et le rendre plus général , puisque non-seulement les animaux quadrupèdes , mais même les oiseaux du midi de notre continent , n'ont pu pénétrer ni s'établir dans le continent isolé de l'Amérique méridionale. Nous conviendrons néanmoins que cette exclusion n'est pas aussi générale pour les oiseaux que pour les quadrupèdes , dans lesquels il n'y a aucune espèce commune à l'Afrique et à l'Amérique , tandis que , dans les oiseaux , on en peut compter un petit nombre dont les espèces se trouvent également dans ces deux continents ; mais c'est par des raisons particulières , et seulement pour de certains genres d'oiseaux qui , joignant à une grande puissance de vol la faculté de s'appuyer et de se reposer sur l'eau , au moyen des larges membranes de leurs pieds , ont traversé et traversent encore la vaste étendue des mers qui séparent les deux continents vers le midi. Et comme les perroquets n'ont ni les pieds palmés ni le vol élevé et long-tems soutenu , aucun de ces oiseaux n'a pu passer d'un continent à l'autre , à moins d'y avoir été transporté par les hommes.

Les Grecs ne connurent d'abord qu'une espèce de perroquet , ou plutôt de perruche : c'est celle que nous nommons aujourd'hui *grande perruche à collier* , qui se trouve dans le continent de l'Inde. Les premiers de ces oiseaux furent apportés de l'île Taprobane en Grèce par Onésicrite , commandant de la flotte d'Alexandre : ils y étaient si nouveaux et si rares , qu'Aristote lui-même ne paraît pas en avoir vu , et semble n'en parler que par relation. Mais la beauté de ces oiseaux et leur

talent d'imiter la parole en firent bientôt un objet de luxe chez les Romains : le sévère Caton leur en a fait un reproche. Ils logeaient cet oiseau dans des cages d'argent, d'écaille et d'ivoire, et le prix d'un perroquet fut quelquefois plus grand chez eux que celui d'un esclave.

On ne connaissait de perroquets à Rome que ceux qui venaient des Indes, jusqu'au tems de Néron, où des émissaires de ce prince en trouvèrent dans une île du Nil, entre Syène et Méroé; ce qui revient à la limite de vingt-quatre à vingt-cinq degrés que nous avons posée pour ces oiseaux, et qu'il ne paraît pas qu'ils aient passée. Au reste, Pline nous apprend que le nom *psittacus*, donné par les Latins au perroquet, vient de son nom, indien *psittace* ou *sittace*.

Les Portugais, qui les premiers ont doublé le cap de Bonne-Espérance et reconnu les côtes de l'Afrique, trouvèrent les terres de Guinée et toutes les îles de l'Océan indien peuplées, comme le continent, de diverses espèces de perroquets, toutes inconnues à l'Europe, et en si grand nombre, qu'à Calicut, à Bengale et sur les côtes d'Afrique, les Indiens et les Nègres étaient obligés de se tenir dans leurs champs de maïs et de riz vers le tems de la maturité, pour en éloigner ces oiseaux qui viennent les dévaster.

Cette grande multitude de perroquets, dans toutes les régions qu'ils habitent, semble prouver qu'ils réitérent leurs pontes, puisque chacune est assez peu nombreuse : mais rien n'égale la variété d'espèces d'oiseaux de ce genre qui s'offrirent aux navigateurs sur toutes les plages méridionales du nouveau monde, lorsqu'ils en firent la découverte; plusieurs îles reçurent le nom d'*îles des Perroquets*. Ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première où il aborda, et ces

oiseaux servirent d'objets d'échange dans le premier commerce qu'eurent les Européens avec les Américains. Enfin on apporta des perroquets d'Amérique et d'Afrique en si grand nombre, que le perroquet des anciens fut oublié : on ne le connaissait plus du tems de Belon que par la description qu'ils en avaient laissée ; et cependant, dit Aldrovande, nous n'avons encore vu qu'une partie de ces espèces dont les îles et les terres du nouveau monde nourrissent une si grande multitude, que, pour exprimer leur incroyable variété, aussi bien que le brillant de leurs couleurs et toute leur beauté, il faudrait quitter la plume et prendre le pinceau.

PERROQUETS DE L'ANCIEN

CONTINENT.

LES KAKATOES.

Les plus grands perroquets de l'ancien continent sont les kakatoes ; ils en sont tous originaires, et paraissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale. Nous ne savons pas s'il y en a dans les terres de l'Afrique ; mais il est sûr qu'il ne s'en trouve point en Amérique. Ils paraissent répandus dans les régions des Indes méridionales et dans toutes les îles de l'Océan indien, à Ternate, à Banda, à Céram, aux Philippines, aux îles de la Sonde. Leur nom de *kakatoes*, *catacua* et *cacatou*, vient de la ressemblance de ce mot à leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage blanc et par leur bec plus crochu et plus arrondi, et particulièrement par une huppe de longues plumes

dont leur tête est armée , et qu'ils élèvent et abaissent à volonté ¹.

Ces perroquets kakatoes apprennent difficilement à parler ; il y a même des espèces qui ne parlent jamais : mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation. On les apprivoise tous aisément : ils semblent même être devenus domestiques en quelques endroits des Indes , car ils font leurs nids sur le toit des maisons ; et cette facilité d'éducation vient du degré de leur intelligence , qui paraît supérieure à celle des autres perroquets ; ils écoutent , entendent et obéissent mieux : mais c'est vainement qu'ils font les mêmes efforts pour répéter ce qu'on leur dit ; ils semblent vouloir y suppléer par d'autres expressions de sentiment et par des caresses affectueuses. Ils ont dans tous leurs mouvemens une douceur et une grâce qui ajoutent encore à leur beauté. On en a vu deux , l'un mâle et l'autre femelle , au mois de mars 1775 , à la foire Saint-Germain , à Paris , qui obéissaient avec beaucoup de docilité , soit pour étaler leur huppe , soit pour saluer les personnes d'un signe de tête , soit pour toucher les objets de leur bec ou de leur langue , ou pour répondre aux questions de leur maître , avec le signe d'assentiment qui exprimait parfaitement un *oui* muet. Ils indiquaient aussi par des signes réitérés le nombre des personnes qui étaient dans la chambre , l'heure qu'il était , la couleur des habits , etc. Ils se baisaient en se prenant le bec réciproquement ; ils se caressaient ainsi d'eux-mêmes : ce prélude marquait l'envie de s'apparier ; et le maître assura qu'en effet ils s'appariaient souvent , même dans notre climat. Quoique les kakatoes se servent , comme les

¹ Le sommet de la tête , qui est recouvert par les longues plumes couchées en arrière de la huppe , est absolument chauve.

autres perroquets , de leur bec pour monter et descendre , ils n'ont pas leur démarche lourde et désagréable ; ils sont au contraire très-agiles , et marchent de bonne grâce , en trottant et par petits sauts vifs.

I. *Le kakatoes à huppe blanche.* Ce kakatoes est à peu près de la grosseur d'une poule : son plumage est entièrement blanc , à l'exception d'une teinte jaune sur le dessous des ailes et des pennes latérales de la queue ; il a le bec et les pieds noirs. Sa magnifique huppe est très-remarquable , en ce qu'elle est composée de dix ou douze grandes plumes , non de l'espèce des plumes , mais de la nature des pennes , hautes et largement barbées ; elles sont implantées du front en arrière sur deux lignes parallèles , et forment un double éventail.

II. *Le kakatoes à huppe jaune.* C'est un kakatoes de cette espèce , et vraisemblablement le premier qui ait été vu en Italie , que décrit Aldrovande : il admire l'élégance et la beauté de cet oiseau , qui d'ailleurs est aussi intelligent , aussi doux et aussi docile que celui de la première espèce.

Nous avons vu nous-mêmes ce beau kakatoes vivant ; la manière dont il témoigne sa joie , est de secouer vivement la tête plusieurs fois de haut en bas , faisant un peu craquer son bec et relevant sa belle huppe ; il rend caresse pour caresse ; il touche le visage de sa langue et semble vous lécher ; il donne des baisers doux et savourés : mais une sensation particulière est celle qu'il paraît éprouver lorsque l'on met la main à plat dessous son corps , et que de l'autre main on le touche sur le dos , ou que simplement on approche la bouche pour le baiser ; alors il s'appuie fortement sur la main qui le soutient , il bat des ailes , et , le bec à demi ouvert ,

il souffle en haletant, et semble jouir de la plus grande volupté : on lui fait répéter ce petit manège autant que l'on veut. Un autre de ses plaisirs est de se faire gratter ; il montre sa tête avec la patte ; il soulève l'aile pour qu'on la lui frotte : il aiguise souvent son bec en rongéant et cassant le bois. Il ne peut supporter d'être en cage ; mais il n'use de sa liberté que pour se mettre à portée de son maître , qu'il ne perd pas de vue : il vient lorsqu'on l'appelle , et s'en va lorsqu'on le lui commande ; il témoigne alors la peine que lui fait cet ordre en se retournant souvent , et regardant si on ne lui fait pas signe de revenir. Il est de la plus grande propreté : tous ses mouvemens sont pleins de grâces , de délicatesse et de mignardise. Il mange des fruits , des légumes , toutes les graines farineuses , de la pâtisserie , des œufs , du lait , et de tout ce qui est doux sans être trop sucré.

III. *Le kakatoes à huppe rouge.* C'est un des plus grands de ce genre , ayant près d'un pied et demi de longueur : le dessus de sa huppe , qui se rejette en arrière , est en plumes blanches et couvre une gerbe de plumes rouges.

IV. *Le petit kakatoes à bec couleur de chair , ou des Philippines.* Tout son plumage est blanc , à l'exception de quelques teintes de rouge pâle sur la tempe et aux plumes du dessous de la huppe.

V. *Le kakatoes noir.* M. Edwards , qui a donné ce kakatoes , dit qu'il est aussi gros qu'un ara. Tout son plumage est d'un noir bleuâtre , plus foncé sur le dos et les ailes que sous le corps ; la huppe est brune ou noirâtre , et l'oiseau a , comme tous les autres kakatões ,

la faculté de la relever très-haut , et de la coucher presque à plat sur sa tête.

LES PERROQUETS PROPREMENT DITS.

Nous laisserons le nom de *perroquets proprement dits* à ceux de ces oiseaux qui appartiennent à l'ancien continent ; et qui ont la queue courte et composée de plumes à peu près d'égale longueur.

I. *Le jaco, ou perroquet cendré.* C'est l'espèce que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui , et qui s'y fait le plus aimer , tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert ; sans avoir ses cris désagréables. Le mot de *jaco* qu'il paraît se plaire à prononcer , est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise , plus foncé sur le manteau , plus clair au dessus du corps , et blanchissant au ventre ; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré , moiré , et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais ; l'œil est placé dans une peau blanche , nue et farineuse , qui couvre la joue ; le bec est noir ; les pieds sont gris ; l'iris de l'œil est couleur d'or. La longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

La plupart de ces perroquets nous sont apportés de la Guinée : ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique. On les trouve aussi à Congo et sur la côte d'Angole. On leur apprend fort aisément à parler , et ils semblent imiter de préférence la voix des enfans , et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard. Au reste , les anciens ont remarqué qu'

tous les oiseaux susceptibles de l'imitation des sons de la voix humaine écoutent plus volontiers et rendent plus aisément la parole des enfans , comme moins fortement articulée , et plus analogue , par ses sons clairs , à la portée de leur organe voeal. Néanmoins ce perroquet imite aussi le ton grave d'une voix adulte ; mais cette imitation semble pénible , et les paroles qu'il prononce de cette voix sont moins distinctes. Un de ces perroquets de Guinée , endoctriné en route par un vieux matelot , avait pris sa voix rauque et sa toux , mais si parfaitement , qu'on pouvait s'y méprendre. Quoiqu'il eût été donné ensuite à une jeune personne , et qu'il n'eût plus entendu que sa voix , il n'oublia pas les leçons de son premier maître , et rien n'était si plaisant que de l'entendre passer d'une voix douce et gracieuse à son vieux enrouement et à son ton de marin.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme , il semble encore en avoir le desir : il le manifeste par son attention à écouter , par l'effort qu'il fait pour répéter , et cet effort se reitère à chaque instant ; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre , et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille ; en faisant éclater la sienne. Souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avait pas pris la peine de lui apprendre , et qu'on ne le soupçonnait pas même d'avoir écoutés . Il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil , et Marcgrave dit qu'il jase encore

* Témoin ce perroquet de Henri VIII , dont Aldrovande fait l'histoire , qui , tombé dans la Tamise , appela les bateliers à son secours , comme il avait entendu les passagers les appeler du rivage.

en rêvant. C'est sur-tout dans ses premières années qu'il montre cette facilité , qu'il a plus de mémoire , et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile. Quelquefois cette faculté de mémoire , cultivée de bonne heure , devient étonnante , comme dans ce perroquet dont parle Rhodiginus , qu'un cardinal acheta cent écus d'or , parce qu'il *récitait correctement le symbole des apôtres* ; mais , plus âgé , il devient rebelle et n'apprend que difficilement. Au reste , Olina conseille de choisir l'heure du soir , après le repas des perroquets , pour leur donner leçon , parce qu'étant alors plus satisfaits , ils deviennent plus dociles et plus attentifs.

On a comparé l'éducation du perroquet à celle de l'enfant : il y aurait souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du perroquet. A Rome , celui qui dressait un perroquet , tenait à la main une petite verge , et l'en frappait sur la tête. Pline dit que son crâne est très-dur , et qu'à moins de le frapper fortement lorsqu'on lui donne leçon , il ne sent rien des petits coups dont on veut le punir. Cependant celui dont nous parlons craignait le fouet autant et plus qu'un enfant qui l'aurait souvent senti. Après avoir resté toute la journée sur sa perche , l'heure d'aller dans le jardin approchant , si par hasard il la devançait et descendait trop tôt (ce qui lui arrivait rarement) , la menace et la démonstration du fouet suffisaient pour le faire remonter à son juchoir avec précipitation. Alors il ne descendait plus , mais marquait son ennui et son impatience en battant des ailes et en jetant des cris.

« Il est naturel de croire que le perroquet ne s'entend pas parler , mais qu'il croit cependant que quel-

* M. de la Borde nous dit en avoir vu un qui servait d'aumonier dans un vaisseau ; il récitait la prière aux matelots, ensuite le rosaire

qu'un lui parle : on l'a souvent entendu se demander à lui-même la patte, et il ne manquait jamais de répondre à sa propre question en tendant effectivement la patte. Quoiqu'il aimât fort le son de la voix des enfans, il montrait pour eux beaucoup de haine ; il les poursuivait, et, s'il pouvait les attraper, les pinçait jusqu'au sang. Comme il avait des objets d'aversion, il en avait aussi de grand attachement : son goût, à la vérité, n'était pas fort délicat ; mais il a toujours été soutenu. Il aimait, mais aimait avec fureur, la fille de cuisine ; il la suivait partout, la cherchait dans les lieux où elle pouvait-être, et presque jamais en vain. S'il y avait quelque tems qu'il ne l'eût vue, il grimpait avec le bec et les pattes jusque sur ses épaules, lui faisait mille caresses et ne la quittait plus : quelque effort qu'elle fit pour s'en débarrasser : l'instant d'après, elle le retrouvait sur ses pas. Son attachement avait toutes les marques de l'amitié la plus sentie. Cette fille eut un mal au doigt considérable et très-long, douloureux à lui arracher des cris : tout le tems qu'elle se plaignit, le perroquet ne sortit point de sa chambre ; il avait l'air de la plaindre en se plaignant lui-même, mais aussi douloureusement que s'il avait souffert en effet. Chaque jour, sa première démarche était de lui aller rendre visite. Son tendre intérêt se soutint pour elle tant que dura son mal ; et dès qu'elle en fut quitte, il devint tranquille avec la même affection, qui n'a jamais changé. Cependant son goût excessif pour cette fille paraissait être inspiré par quelques circonstances relatives à son service à la cuisine plutôt que par sa personne ; car cette fille ayant été remplacée par une autre, l'affection du perroquet ne fit que changer d'objet, et parut être au même degré dès le premier jour pour cette nouvelle fille de cuisine,

et par conséquent avant que ses soins n'eussent pu inspirer et fonder cet attachement. »

Les talens des perroquets de cette espèce ne se bornent pas à l'imitation de la parole; ils apprennent aussi à contrefaire certains mouvemens. Scaliger en a vu un qui imitait la danse des Savoyards en répétant leur chanson. Celui-ci aimait à entendre chanter, et lorsqu'il voyait danser, il sautait aussi, mais de la plus mauvaise grâce du monde, portant les pattes en dedans et retombant lourdement : c'était là sa plus grande gaieté. On lui voyait aussi une joie folle et un babil intarissable dans l'ivresse; car tous les perroquets aiment le vin, particulièrement le vin d'Espagne et le muscat, et l'on avait déjà remarqué du tems de Pline les accès de gaieté que leur donnent les fumées de cette liqueur. L'hiver il cherchait le feu : son grand plaisir, dans cette saison, était d'être sur la cheminée; et dès qu'il s'y était réchauffé, il marquait son bien-être par plusieurs signes de joie. Les pluies d'été lui faisaient autant de plaisir, il s'y tenait des heures entières, et pour que l'arrosement pénétrât mieux, il étendait ses ailes et ne demandait à rentrer que lorsqu'il était mouillé jusqu'à la peau. De retour sur sa perche, il passait toutes ses plumes dans son bec les unes après les autres. Au défaut de la pluie, il se baignait avec plaisir dans une cuvette d'eau, y rentrait plusieurs fois de suite, mais avait toujours grand soin que sa tête ne fût pas mouillée. Autant il aimait à se baigner en été, autant il le craignait en hiver : en lui montrant dans cette saison un vase plein d'eau, on le faisait fuir et même crier.

Quelquefois on le voyait bâiller, et ce signe était presque toujours celui de l'ennui. Il sifflait avec plus de force et de netteté qu'un homme; mais, quoiqu'il

donnât plusieurs tons , il n'a jamais pu apprendre à siffler un air. Il imitait parfaitement les cris des animaux sauvages et domestiques , particulièrement celui de la corneille , qu'il contrefaisait à s'y méprendre. Il ne jasant presque jamais dans une chambre où il y avait du monde : mais seul dans une chambre voisine , il parlait et criait d'autant plus qu'on faisait plus de bruit dans l'autre ; il paraissait même s'exciter et répéter de suite et précipitamment tout ce qu'il savait , et il n'était jamais plus bruyant et plus animé. Le soir venu , il se rendait volontairement à sa cage , qu'il fuyait le jour : alors une patte retirée dans les plumes ou accrochée aux barreaux de la cage , et la tête sous l'aile , il dormait jusqu'à ce qu'il revît le jour du lendemain. Cependant il veillait souvent aux lumières ; c'était le tems où il descendait sur la planche pour aiguïser ses pattes , en faisant le même mouvement qu'une poule qui a gratté. Quelquefois il lui arrivait de siffler ou de parler la nuit lorsqu'il voyait de la clarté ; mais dans l'obscurité il était tranquille et muet ¹.

L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage , est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvemens et de nos gestes. Si celles du chien , du cheval ou de l'éléphant , sont plus intéressantes par le sentiment et par l'utilité , la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément ; il récréé , il distrait , il amuse : dans la solitude il est une compagnie , dans la conversation il est interlocuteur ; il répond , il appelle , il accueille , il jette l'éclat des ris , il exprime l'accent de l'affection , il joue la gravité de la sentence ; ses petits mots tombés au

¹ Suite de la note communiquée par madame Nadault.

hasard égaient par les disparates , ou quelquefois surprennent par la justesse ¹. Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque ; et , sans être plus vide que tant d'autres propos , il est toujours plus amusant. Avec cette imitation de nos paroles , le perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs ; il aime et il hait ; il a des attachemens , des préférences , des caprices ; il s'admire , s'applaudit , s'encourage ; il se réjouit et s'attriste ; il semble s'émuouvoir et s'attendrir aux caresses ; il donne des baisers affectueux ; dans une maison de deuil il apprend à gémir ² , et , souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée , il rappelle à des cœurs sensibles et leurs plaisirs et leurs chagrins ³.

L'aptitude à rendre les accens de la voix articulée , portée dans le perroquet au plus haut degré , exige dans l'organe une structure particulière et plus parfaite. La

¹ Willughby parle , d'après Clusius , d'un perroquet qui , lorsqu'on lui disait , *riez perroquet , riez* , riait effectivement , et l'instant d'après s'écriait avec un grand éclat : *O le grand sot qui me fait rire !* Nous en avons vu un autre qui avait vieilli avec son maître , et partageait avec lui les infirmités du grand âge : accoutumé à ne plus guère entendre que ces mots , *je suis malade* , lorsqu'on lui demandait , *qu'as-tu , perroquet ? qu'as-tu ? Je suis malade* , répondait-il d'un ton douloureux et s'étendant sur le foyer , *je suis malade*.

² Voyez , dans les Annales de Constantin Manassés , l'histoire du jeune prince Léon , fils de l'empereur Basile condamné à la mort par ce père impitoyable , que les gémissemens de tout ce qui l'environnait ne pouvaient toucher , et dont les accens de l'oiseau qui avait appris à déplorer la destinée du jeune prince , émuèrent enfin le cœur barbare.

³ Voyez dans Aldrovande une pièce gracieuse et touchante , qu'un poète qui pleure sa maîtresse , adresse à son perroquet , qui en répétait sans cesse le nom.

sûreté de sa mémoire , quoiqu'étrangère à l'intelligence, suppose néanmoins un degré d'attention et une force de réminiscence mécanique dont nul oiseau n'est autant doué : aussi les naturalistes ont tous remarqué la forme particulière du bec , de la langue et de la tête du perroquet. Son bec , arrondi en dehors , creusé et concave en dedans , offre en quelque manière la capacité d'une bouche dans laquelle la langue se meut librement ; le son venant frapper contre le bord circulaire de la mandibule inférieure , s'y modifie comme il ferait contre une file de dents , tandis que , de la concavité du bec supérieur , il se réfléchit comme d'un palais : ainsi le son ne s'échappe ni ne fuit pas en sifflement , mais se remplit et s'arrondit en voix. Au reste , c'est la langue qui plie en tons articulés les sons vagues qui ne seraient que des chants ou des cris. Cette langue est ronde et épaisse , plus grosse même dans le perroquet à proportion que dans l'homme ; elle serait plus libre pour le mouvement , si elle n'était d'une substance plus dure que la chair , et recouverte d'une membrane forte et comme cornée.

Mais cette organisation si ingénieusement préparée le cède encore à l'art qu'il a fallu à la nature pour rendre le demi-bec supérieur du perroquet mobile , pour donner à ses mouvemens la force et la facilité , sans nuire en même-tems à son ouverture , et pour muscler puissamment un organe auquel on n'apercevait pas même où elle a pu attacher des tendons. Ce n'est ni à la racine de cette pièce , où ils eussent été sans force , ni à ses côtés , où ils eussent fermé son ouverture , qu'ils pouvaient être placés : la nature a pris un autre moyen ; elle a attaché au fond du bec deux os qui , des deux côtés et sous les deux joues , forment , pour ainsi dire , des prolongemens de sa substance , semblables

pour la forme aux os qu'on nomme *ptérygoïdes* dans l'homme, excepté qu'ils ne sont point, par leur extrémité postérieure, implantés dans un autre os, mais libres de leurs mouvemens; des faisceaux épais de muscles partant de l'occiput et attachés à ces os les meuvent et le bec avec eux. Il faut voir avec plus de détail dans Aldrovande l'artifice et l'assortiment de toute cette mécanique admirable.

Ce naturaliste fait remarquer, avec raison, depuis l'œil à la mâchoire inférieure, un espace qu'on peut ici plus proprement appeler une joue que dans tout autre oiseau, où il est occupé par la coupe du bec. Cet espace représente encore mieux dans le perroquet une véritable joue par les faisceaux des muscles qui le traversent et servent à fortifier le mouvement du bec autant qu'à faciliter l'articulation.

Ce bec est très-fort : le perroquet casse aisément les noyaux des fruits rouges; il ronge le bois, et même il fausse avec son bec et écarte les barreaux de sa cage, pour peu qu'ils soient faibles et qu'il soit las d'y être renfermé. Il s'en sert plus que de ses pattes pour se suspendre et s'aider en montant; il s'appuie dessus en descendant, comme sur un troisième pied qui affermit sa démarche lourde, et se présente, lorsqu'il s'abat, pour soutenir le premier choc de la chute. Cette partie est pour lui comme un second organe du toucher, et lui est aussi utile que ses doigts pour grimper ou pour saisir.

Il doit à la mobilité du demi-bec supérieur la faculté que n'ont pas les autres oiseaux, de mâcher ses alimens. Tous les oiseaux granivores et carnivores n'ont dans leur bec, pour ainsi dire, qu'une main avec laquelle ils prennent leur nourriture et la jettent dans le gosier, ou une arme dont ils la percent et la déchirent:

le bec du perroquet est une bouche à laquelle il porte les alimens avec les doigts ; il présente le morceau de côté , et le ronge à l'aise ¹. La mâchoire inférieure a peu de mouvemens ; le plus marqué est de droite à gauche : souvent l'oiseau se le donne sans avoir rien à manger , et semble manger à vide ; ce qui a fait imaginer qu'il ruminait. Il y a plus d'apparence qu'il aiguise alors la tranche de cette moitié du bec qui lui sert à couper et à ronger.

Le perroquet appète à peu près également toute espèce de nourriture. Dans son pays natal , il vit de presque toutes les sortes de fruits et de graines. On a remarqué que le perroquet de Guinée s'engraisse de celle de *carthame* , qui néanmoins est pour l'homme un purgatif violent. En domesticité , il mange presque de tous nos alimens : mais la viande , qu'il préférerait , lui est extrêmement contraire ; elle lui donne une maladie qui est une espèce de *pica* ou d'appétit contre nature , qui le force à sucer , à ronger ses plumes et à les arracher brin à brin partout où son bec peut atteindre. Ce perroquet cendré de Guinée est particulièrement sujet à cette maladie ; il déchire ainsi les plumes de son corps , et même celles de sa belle queue ; et lorsque celles-ci sont une fois tombées , elles ne renaissent pas avec le rouge vif qu'elles avaient auparavant.

Le perroquet cendré est , comme plusieurs autres

¹ On doit remarquer que le doigt externe de derrière est mobile , et que l'oiseau le ramène de côté et en devant , pour saisir et manier ce qu'on lui donne ; mais ce n'est que dans ce cas seul qu'il fait usage de cette faculté , et le reste du tems , soit qu'il marche ou qu'il se perche , il porte constamment deux doigts devant et deux derrière. Apulée et Solin parlent de perroquets à cinq doigts ; mais c'est en se méprenant sur un passage de Plinè , où ce naturaliste attribue à une race de pies cette singularité.

espèces de ce genre , sujet à l'épilepsie et à la goutte ; néanmoins il est très-vigoureux et vit long-tems ¹. M. Salerne assure en avoir vu un à Orléans , âgé de plus de soixante ans , et encore vif et gai ².

Il est assez rare de voir des perroquets produire dans nos contrées tempérées ; il ne l'est pas de leur voir pondre des œufs clairs et sans germe. Cependant on a quelques exemples de perroquets nés en France : M. de la pigeonière à eu un perroquet mâle et une femelle dans la ville de Marmande en Agénois , qui , pendant cinq ou six années , n'ont pas manqué chaque printemps de faire une ponte qui a réussi et donné des petits , que le père et la mère ont élevés. Chaque ponte était de quatre œufs , dont il y avait toujours trois de bons et un de clair. La manière de les faire couvrir à leur aise fut de les mettre dans une chambre où il n'y avait autre chose qu'un baril défoncé par un bout et rempli de sciure de bois ; des bâtons étaient ajustés en dedans et en dehors du baril , afin que le mâle pût y monter également de toutes façons , et coucher auprès de sa compagne. Une attention nécessaire était de n'entrer dans cette chambre qu'avec des bottines , pour garantir les jambes des coups de bec du perroquet jaloux , qui déchirait tout ce qu'il voyait approcher de sa femelle. Le P. Laba fait aussi l'histoire de deux perroquets qui eurent plusieurs fois des petits à Paris.

¹ J'en ai connu un au Cap , à Saint-Domingue , qui était âgé de quarante-six ans bien avérés. (*Note communiquée par M. de la Borde.*)

² Vosnaer dit qu'il connaît dans une famille un perroquet qui depuis cent ans passe de père en fils. Mais Olina , plus croyable et plus instruit , n'attribue que vingt ans de vie moyenne au perroquet.

II *Le perroquet vert.* M. Edwards a donné cet oiseau comme venant de la Chine : il ne s'en trouve cependant pas dans la plus grande partie des provinces de ce vaste empire ; il n'y a guère que les plus méridionales , comme Quanton et Quangsi , qui approchent du tropique , limite ordinaire du climat des perroquets , où l'on trouve de ces oiseaux.

III. *Le perroquet varié.* Ce perroquet est le même que le *psittacus elegans* de Clusius , et le *perroquet à tête de faucon* d'Edwards. Il est de la grosseur d'un pigeon.

IV. *Le vaza , ou perroquet noir.* La quatrième espèce des perroquets proprement dits et le vaza , nom que celui-ci porte à Madagascar , suivant Flaccourt , qui ajoute que ce perroquet imite la voix de l'homme. Rennefort en fait aussi mention ; et c'est le même que François Cauche appelle *woures-meinte* , ce qui veut dire *oiseau noir* , le nom de *vourou* en langue madégage signifiant oiseau en général.

V. *Le mascarin.* Il est ainsi nommé , parce qu'il a autour du bec une sorte de masque noir qui engage le front , la gorge et le tour de la face.

VI. *Le perroquet à bec couleur de sang.* Ce perroquet se trouve à la nouvelle Guinée : il est remarquable par sa grandeur ; il l'est encore par son bec couleur de sang , plus épais et plus large à proportion que celui de tous les autres perroquets , et même que celui des aras d'Amérique.

VII. *Le grand perroquet vert à tête bleue.* Ce perroquet , qui se trouve à Amboine , est un des plus grands ;

il a près de seize pouces de longueur , quoique sa queue soit assez courte.

VIII. *Le perroquet à tête grise.* Cet oiseau a été nommé *petite perruche du Sénégal*. Mais ce n'est point une perruche proprement dite , puisqu'il n'a pas la queue longue , et qu'au contraire il l'a très-courte ; il n'est pas non plus un moineau de Guinée ou petite perruche à queue courte , étant deux ou trois fois plus gros que cet oiseau : il doit donc être placé parmi les perroquets , dont c'est véritablement une espèce , quoiqu'il n'ait que sept pouces et demi de longueur ; mais dans sa taille ramassée il est gros et épais.

LES LORIS.

On a donné ce nom dans les Indes orientales à une famille de perroquets , dont le cri exprime assez bien le mot *lori*. Ils ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce genre que par leur plumage , dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé. Outre cette différence principale , on peut aussi remarquer que les loris ont en général le bec plus petit , moins courbé et plus aigu que les autres perroquets. Ils ont de plus le regard vif , la voix perçante et les mouvemens prompts. Ils sont , dit Edwards , les plus agiles de tous les perroquets , et les seuls qui sautent sur leur bâton jusqu'à un pied de hauteur. Ces qualités bien constatées démentent la tristesse silencieuse qu'un voyageur leur attribue.

Ils apprennent très-facilement à siffler et à articuler des paroles : on les apprivoise fort aisément , et , ce qui est assez rare dans tous les animaux , ils conservent de la gaieté dans la captivité ; mais ils sont en général très-

déliçats et très-difficiles à transporter et à nourrir dans nos climats tempérés , où ils ne peuvent vivre long-tems. Ils sont sujets , même dans leur pays natal , à des accès épileptiques , comme les aras et autres perroquets ; mais il est probable que les uns et les autres ne ressentent cette maladie que dans la captivité.

I. *Le lori-noira.* Ce lori est connu , sous la dénomination de *lori des Moluques* ; mais cette dénomination est trop vague , puisque , presque toutes les espèces de loris viennent de ces îles. Celui-ci se trouve à Ternate , à Céram et à Java. Le nom de *noira* est celui que les Hollandais lui donnent , et sous lequel il est connu dans ces îles.

Cette espèce est si recherchée dans les Indes , qu'on donne volontiers jusqu'à dix réaux de huit pour un noira. On lit dans les premiers voyages des Hollandais à Java , que pendant long-tems on avait tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe ; ils périssaient tous dans la traversée : cependant les Hollandais du second voyage en apportèrent un à Amsterdam. On en a vu plus fréquemment depuis. Le noira marque à son maître de l'attachement et même de la tendresse , il le carresse avec son bec , lui passe les cheveux brin à brin avec une douceur et une familiarité surprenantes ; et en même-tems il ne peut souffrir les étrangers , et les mord avec une sorte de fureur. Les Indiens de Java nourrissent un grand nombre de ces oiseaux. En général , il paraît que la coutume de nourrir et d'élever des perroquets en domesticité est très-ancienne chez les Indiens , puisqu'Élien en fait mention.

II. *Le lori à collier.* Cette espèce est connue sous la

dénomination de *lori mâle des Indes orientales*. Nous n'adoptons pas cette dénomination , parce qu'elle est trop vague , et que d'ailleurs les loris ne sont pas réellement répandus dans les grandes Indes , mais plutôt confinés à la nouvelle Guinée et aux Moluques.

III. *Le lori tricolor* ou *lori des Philippines*. Le beau rouge , l'azur et le vert , qui frappent les yeux dans le plumage de ce lori , et le coupent par grandes masses , nous ont déterminés à lui donner le nom de *tricolor*.

IV. *Le lori cramoisi*. Ce lori a près de onze pouces de longueur. Nous le nommons *cramoisi* , parce que son rouge , la face exceptée , est beaucoup moins éclatant que celui des autres loris , et paraît terni et comme bruni sur l'aile.

V. *Le lori rouge*. Quoique dans tous les loris le rouge soit la couleur dominante , celui-ci mérite , entre tous les autres , le nom que nous lui donnons : il est entièrement rouge , à l'exception de la pointe de l'aile , qui est noirâtre ; de deux taches bleues sur le dos , et d'une de même couleur aux couvertures du dessous de la queue. Il a dix pouces de longueur. C'est une espèce qui paraît nouvelle. Nous corrigeons la dénomination de *lori de la Chine* qui lui est donnée , parce qu'il ne paraît pas , d'après les voyageurs , qu'il se trouve des loris à la Chine.

VI. *Le lori rouge et violet*. Ce lori ne s'est trouvé jusqu'à présent qu'à Gueby ; et c'est par cette raison qu'on l'avait nommé *lori de Gueby*.

VII. *Le grand lori*. C'est le plus grand des loris ; il a treize pouces de longueur.

Il paraît que c'est cette espèce que M. Vosmaër a décrite sous le nom de *lori de Ceylan*.

LES LORIS PERRUCHES.

Les espèces qui suivent sont des oiseaux presque entièrement rouges comme les loris ; mais leur queue est plus longue , et cependant plus courte que celle des perruches , et l'on doit les considérer comme faisant la nuance entre les loris et les perruches de l'ancien continent. Nous les appellerons , par cette raison , *loris perruches*.

I. *Le lori perruche rouge.*

II. *Le lori perruche violet et rouge, ou perruche des Indes orientales.*

III. *Le lori perruche tricolor , ou perruche rouge d'Amboine.*

PERRUCHES DE L'ANCIEN CONTINENT.

PERRUCHES A QUEUE LONGUE ET ÉGALEMENT ÉTAGÉE.

I. *La grande perruche à collier d'un rouge vif.* Elle se trouve non-seulement dans les terres du continent de l'Asie méridionale , mais aussi dans les îles voisines et à Ceylan ; car il paraît que c'est de cette dernière île que les navigateurs de l'armée d'Alexandre la rapportèrent en Grèce , où l'on ne connaissait encore aucun espèce de perroquets.

II. *La perruche à double collier.* Il est probable que

cette perruche , venue de l'île de Bourbon , se trouve aussi dans le continent correspondant ou de l'Afrique ou des Indes.

III. *La perruche à tête rouge.*

IV. *La perruche à tête bleue , des Indes orientales.*

V. *La perruche lori , ou perruche variée des Indes orientales.*

VI. *La perruche jaune.* M. Brisson donne cette espèce sous la dénomination de *perruche jaune d'Angola.*

VII. *La perruche à tête d'azur.*

VIII. *La perruche souris , ou perruche à poitrine grise.*

IX. *La perruche à moustaches , ou perruche de Pondichéry.*

X. *La perruche à face bleue , ou perruche d'Amboine.*

XI. *La perruche aux ailes chamarrées.*

PERRUCHES

A QUEUE LONGUE ET INÉGALE

DE L'ANCIEN CONTINENT.

I. *La perruche à collier couleur de rose.* On la trouve dans plusieurs parties de l'Afrique : on en voit arriver au Caire en grand nombre par les caravanes d'Éthiopie. Les vaisseaux qui partent du Sénégal ou de Guinée , où cette perruche se trouve aussi communément , en portent en quantité avec les nègres dans nos îles de l'Amé

rique. On ne rencontre point de ces perruches dans tout le continent du nouveau monde ; on ne les voit que dans les habitations de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadeloupe, etc., où les vaisseaux d'Afrique abordent continuellement, tandis qu'à Cayenne, où il ne vient que très-rarement des vaisseaux négriers, l'on ne connaît pas ces perruches.

II. *La petite perruche à tête couleur de rose à longs brins.*

III. *La grande perruche à longs brins.*

IV *La grande perruche à ailes rougeâtres, ou perruche de gingi.*

V. *La perruche à gorge rouge.*

VI. *La grande perruche à bandeau noir.*

VII. *La perruche verte et rouge.* Cette espèce a été donnée par M. Brisson sous la dénomination de *perruche du Japon.*

VIII. *La perruche huppée.* Celle-ci est le *petit perroquet de Bontius*, duquel Willughby vante le plumage pour l'éclat et la variété des couleurs, dont le pineau, dit-il, rendrait à peine le brillant et la beauté.

LES PERRUCHES A COURTE QUEUE

DE L'ANCIEN CONTINENT.

Il y a une grande quantité de ces perruches dans l'Asie méridionale et en Afrique : elles sont toutes différentes des perruches de l'Amérique, et s'il s'en trouve

quelques-unes dans ce nouveau continent qui ressemblent à celles de l'ancien, c'est que probablement elles y ont été transportées. Pour les distinguer par un nom générique, nous avons laissé celui de *perruches* à celles de l'ancien continent, et nous appellerons *perri-ches* celles du nouveau. Au reste, les espèces de perruches à queue courte sont bien plus nombreuses dans l'ancien continent que dans le nouveau : elles ont de même quelques habitudes naturelles aussi différentes que le sont les climats ; quelques-unes, par exemple, dorment la tête en bas et les pieds en haut, accrochées à une petite branche d'arbre, ce que ne font pas les perri-ches d'Amérique.

En général, tous les perroquets du nouveau monde font leurs nids dans des creux d'arbre, et spécialement dans les trous abandonnés par les pics, nommés aux îles *charpentiers*. Dans l'ancien continent, au contraire, plusieurs voyageurs nous assurent que différentes espèces de perroquets suspendent leurs nids tissus de joncs et de racines, en les attachant à la pointe des rameaux flexibles. Cette diversité dans la manière de nicher, si elle est réelle pour un grand nombre d'espèces, pourrait être suggérée par la différente impression du climat ; en Amérique, où la chaleur n'est jamais excessive, elle doit être recueillie dans un petit lieu qui la concentre ; et sous la zone torride d'Afrique, le nid suspendu reçoit des vents qui le bercent, un rafraîchissement peut-être nécessaire.

I. *La perruche à tête bleue, ou petite perruche du Pérou.*

II. *La perruche à tête rouge, ou le moineau de Guinée.* Bien des gens appellent mal-à-propos cet oi-

seau *moineau du Bresil*, quoiqu'il ne soit pas naturel au climat du Bresil ; mais comme les vaisseaux y en transportent de Guinée , et qu'ils arrivent du Bresil en Europe , on a pu croire qu'ils appartenaiènt à cette contrée de l'Amérique.

III. *Le coulacissi , ou perruche des Philippines.* Comme nous adoptons toujours de préférence les noms que les animaux portent dans leur pays natal , nous conserverons à cet oiseau celui de *coulacissi* qu'on lui donne aux Philippines et particulièrement dans l'île de Luçon.

IV, *La Perruche aux ailes d'or.*

V. *La perruche à tête grise , ou petite perruche de Madagascar.*

VI. *La perruche aux ailes variées , ou petite perruche de Batavia.* Cette perruche est un peu plus grande que les précédentes. Elle se trouve à Batavia et à l'île de Luçon.

VII. *La perruche aux ailes bleues , ou perruche du cap de Bonne-Espérance.*

VIII. *La perruche à collier.*

IX. *La perruche à ailes noires.* Autre espèce qui se trouve à l'île de Luçon.

X. *L'arimanon , ou petite perruche d'Otahiti.*

PERROQUETS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LES ARAS.

De tous les perroquets , l'ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré ; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage. Il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentait son prix et connaissait trop sa beauté ; néanmoins son naturel paisible le rend aisément familier et même susceptible de quelque attachement. On peut le rendre domestique sans en faire un esclave, il n'abuse pas de la liberté qu'on lui donne ; la douce habitude le rappelle auprès de ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter.

Tous les aras sont naturels aux climats du nouveau monde situés entre les deux tropiques, dans le continent comme dans les îles ; et aucun ne se trouve en Afrique ni dans les grandes Indes. Christophe Colomb, dans son second voyage, en touchant à la Guadeloupe, y vit des aras auxquels il donna le nom de *guacvmayas*. On les rencontre jusque dans les îles désertes, et surtout ils font le plus bel ornement de ces sombres forêts qui couvrent la terre abandonnée à la seule nature.

Cet ara rouge a près de trente pouces de longueur ; mais celle de la queue en fait presque moitié. Tout le corps, excepté les ailes, est d'un rouge vermeil ; les quatre plus longues plumes de la queue sont du même rouge ; les grandes pennes de l'aile sont d'un bleu tur-

quin en-dessus, et en-dessous d'un rouge de cuivre sur fond noir; dans les plumes moyennes, le bleu et le vert sont alliés et fondus d'une manière admirable; les grandes couvertures sont d'un jaune doré, et terminées de vert; les épaules sont du même rouge que le dos; les couvertures supérieures et inférieures de la queue sont bleues; quatre des plumes latérales de chaque côté sont bleues en-dessus, et toutes sont doublées d'un rouge de cuivre plus clair et plus métallique sous les quatre grandes plumes du milieu; un toupet de plumes veloutées, rouge mordoré, s'avance en bourrelet sur le front; la gorge est d'un rouge brun; une peau membraneuse, blanche et nue, entoure l'œil, couvre la joue et enveloppe la mandibule inférieure du bec, lequel est noirâtre, ainsi que les pieds. Cette description a été faite sur un de ces oiseaux vivant, des plus grands et des plus beaux. Au reste, les voyageurs remarquent des variétés dans les couleurs, comme dans la grandeur de ces oiseaux, selon les différentes contrées, et même d'une île à une autre: nous en avons vu qui avaient la queue toute bleue, d'autres rouge et terminée de bleu. Leur grandeur varie autant et plus que leurs couleurs; mais les petits aras rouges sont plus rares que les grands.

Les aras habitent les bois dans les terrains humides plantés de palmiers, et ils se nourrissent principalement des fruits du palmier-latanier, dont il y a de grandes forêts dans les savanes noyées: ils vont ordinairement par paires et rarement en troupes; quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble, et se font entendre de très-loin. Ils jettent les mêmes cris lorsque quelque objet les effraie ou les surprend. Ils ne manquent jamais aussi de crier en volant; et de tous les perroquets, ce sont ceux qui volent le mieux, ils traversent les lieux découverts, mais ne s'y arrê-

tent pas ; ils se perchent toujours sur la cime ou sur la branche la plus élevée des arbres. Ils vont le jour chercher leur nourriture au loin ; mais tous les soirs ils reviennent au même endroit , dont ils ne s'éloignent qu'à la distance d'une lieue environ , pour chercher des fruits mûrs. Du Tertre dit , que quand ils sont pressés de la faim , ils mangent le fruit du mancenillier , qui , comme l'on sait , est un poison pour l'homme et vraisemblablement pour la plupart des animaux. Il ajoute que la chair de ces aras qui ont mangé des pommes de mancenillier , est mal-saine et même vénéneuse : néanmoins on mange tous les jours des aras à la Guiane , au Bresil , etc. sans qu'on s'en trouve incommodé , soit qu'il n'y ait pas de mancenillier dans ces contrées , soit que les aras trouvant une nourriture plus abondante , et qui leur convient mieux , ne mangent point les fruits de cet arbre de poison.

Il paraît que les perroquets dans le nouveau monde étaient tels à peu près qu'on a trouvé tous les animaux dans les terres désertes , c'est-à-dire , confians et familiers , et nullement intimidés à l'aspect de l'homme , qui , mal armé et peu nombreux dans ces régions , n'y avait point encore fait connaître son empire. C'est ce que Pierre d'Angleria assure des premiers tems de la découverte de l'Amérique : les perroquets s'y laissaient prendre au laeet et presque à la main du chasseur ; le bruit des armes ne les effrayait guère , et ils ne fuyaient pas en voyant leurs compagnons tomber morts. Ils préféraient à la solitude des forêts les arbres plantés près des maisons : c'est là que les Indiens les prenaient trois ou quatre fois l'année pour s'approprier leurs belles plumes , sans que cette espèce de violence parût leur faire désertir ce domicile de leur choix ; et c'est delà qu'Aldrovande , sur la foi de toutes les premières relations

de l'Amérique , a dit que ces oiseaux s'y montraient naturellement amis de l'homme , ou du moins ne donnaient pas des signes de crainte : ils s'approchaient des cases en suivant les Indiens lorsqu'ils les y voyaient rentrer , et paraissaient s'affectionner aux lieux habités par ces hommes paisibles.

Les aras font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris , qui ne sont pas rares dans leur pays natal , où il y a plus d'arbres tombant de vétusté que d'arbres jeunes et sains : ils agrandissent le trou avec leur bec lorsqu'il est trop étroit ; ils en garnissent l'intérieur avec des plumes. La femelle fait deux pontes par an , comme tous les autres perroquets d'Amérique , et chaque ponte est ordinairement de deux œufs , qui , selon du Tertre , sont gros comme des œufs de pigeon , et tachés comme ceux de perdrix. Il ajoute que les jeunes ont deux petits vers dans les narines , et un troisième dans un petit bubon qui leur vient au dessus de la tête , et que ces petits vers meurent d'eux-mêmes lorsque ces oiseaux commencent à se couvrir de plumes. Ces vers dans les narines des oiseaux ne sont pas particuliers aux aras ; les autres perroquets , les cassiques et plusieurs autres oiseaux , en ont de même tant qu'ils sont dans leur nid. Il y a aussi plusieurs quadrupèdes , et notamment les singes , qui ont des vers dans le nez et dans d'autres parties du corps. On connaît ces insectes en Amérique sous le nom de *vers macaques* ; ils s'insinuent quelquefois dans la chair des hommes , et produisent des abcès difficiles à guérir. On a vu des chevaux mourir de ces abcès causés par les vers macaques ; ce qui peut provenir de la négligence avec laquelle on traite les chevaux dans ce pays , où on ne les loge ni ne les panse.

Le mâle et la femelle ara couvent alternativement leurs œufs et soignent les petits ; ils leur apportent éga-

lement à manger : tant qu'ils ont besoin d'éducation, le père et la mère, qui ne se quittent guère, ne les abandonnent point; on les voit toujours ensemble perchés à portée de leur nid.

Les jeunes aras s'apprivoisent aisément; et dans plusieurs contrées de l'Amérique on ne prend ces oiseaux que dans le nid, et on ne tend point de pièges aux vieux, parce que leur éducation serait trop difficile et peut-être infructueuse : cependant du Tertre raconte que les sauvages des Antilles avaient une singulière manière de prendre ces oiseaux vivans; ils épiaient le moment où ils mangent à terre des fruits tombés; ils tâchaient de les environner, et tout-à-coup ils jetaient des cris, frappaient des mains et faisaient un si grand bruit, que ces oiseaux, subitement épouvantés, oublièrent l'usage de leurs ailes, et se renversèrent sur le dos pour se défendre du bec et des ongles; les sauvages leur présentaient alors un bâton, qu'ils ne manquaient pas de saisir, et dans le moment on les attachait avec une petite liane au bâton. Il prétend de plus qu'on peut les apprivoiser, quoiqu'adultes et pris de cette manière violente; mais ces faits me paraissent un peu suspects, d'autant que tous les aras s'enfuient actuellement à la vue de l'homme, et qu'à plus forte raison ils s'enfuiraient au grand bruit. Waffer dit que les Indiens de l'isthme de l'Amérique apprivoisent les aras comme nous apprivoisons les pies; qu'ils leur donnent la liberté d'aller se promener le jour dans les bois, d'où ils ne manquent pas de revenir le soir; que ces oiseaux imitent la voix de leur maître et le chant d'un oiseau qu'il appelle *chicali*. Fernandès rapporte qu'on peut leur apprendre à parler, mais qu'ils ne prononcent que d'une manière grossière et désagréable; que quand on les tient dans les maisons, ils y élèvent leurs petits

comme les autres oiseaux domestiques. Il est très-sûr en effet qu'ils ne parlent jamais aussi bien que les autres perroquets , et que quand ils sont apprivoisés , ils n'ècherchent point à s'enfuir.

Les Indiens se servent de leurs plumes pour faire des bonnets de fêtes et d'autres parures; ils se passent quelques-unes de ces belles plumes à travers les joues , la cloison du nez et les oreilles. La chair des aras , quoiqu'ordinairement dure et noire , n'est pas mauvaise à manger ; elle fait de bon bouillon ; et les perroquets en général sont le gibier le plus eommun des terres de Cayenne , et celui qu'on mange le plus ordinairement.

L'ara est peut-être plus qu'aucun autre oiseau sujet au mal eaduc , qui est plus violent et plus immédiatement mortel dans les elimats chauds que dans les pays tempérés. J'en ai nourri un des plus grands et des plus beaux de cette espèce , qui m'avait été donné par Madame la marquise de Pompadour en 1751 : il tombait d'épilepsie deux ou trois fois par mois , et cependant il n'a pas laissé de vivre plusieurs années dans ma campagne en Bourgogne , et il aurait vécu bien plus longtemps si on ne l'avait pas tué. Mais dans l'Amérique méridionale ees oiseaux meurent ordinairement de ce même mal cadue , ainsi que tous les autres perroquets , qui y sont également sujets dans l'état de domesticité. C'est probablement , comme nous l'avons dit dans l'article des serins , la privation de leur femelle et la surabondance de nourriture qui leur causent ces accès épileptiques , auxquels les sauvages , qui les élèvent dans leurs carbets pour faire eommerce de leurs plumes , ont trouvé un remède bien simple : c'est de leur entamer l'extrémité d'un doigt et d'en faire couler une goutte de sang ; l'oiseau paraît guéri sur-le-champ ; et ce même secours réussit également sur plusieurs autres

oiseaux qui sont , en domesticité , sujets aux mêmes accidens. On doit rapprocher ceci de ce que j'ai dit à l'article des serins qui tombent du mal eaduc , et qui meurent lorsqu'ils ne jettent pas une goutte de sang par le bec : il semble que la nature cherche à faire le même remède que les sauvages ont trouvé.

On appelle *crampe* , dans les colonies , cet accident épileptique , et on assure qu'il ne manque pas d'arriver à tous les perroquets en domesticité , lorsqu'ils se perchent sur un morceau de fer , comme sur un clou ou sur une tringle , etc. ; en sorte qu'on a grand soin de ne leur permettre de se poser que sur du bois. Ce fait , qui , dit on , est reconnu pour vrai , semble indiquer que cet accident , qui n'est qu'une forte convulsion dans les nerfs , tient d'assez près à l'électricité , dont l'action est , comme l'on sait , bien plus violente dans le fer que dans le bois.

L'ara bleu se trouve dans les mêmes endroits que l'ara rouge ; il a les mêmes habitudes naturelles , et il est au moins aussi commun.

Sa description est aisée à faire ; car il est entièrement bleu d'azur sur le dessus du corps , les ailes et la queue , et d'un beau jaune sous tout le corps : ce jaune est vif et plein , et le bleu a des reflets et un lustre éblouissant. Les sauvages admirent ces aras et chantent leur beauté ; le refrain ordinaire de leurs chansons est : *Oiseau jaune , oiseau jaune , que tu es beau !*

Les aras bleus ne se mêlent point avec les aras rouges , quoiqu'ils fréquentent les mêmes lieux , sans chercher à se faire la guerre. Ils ont quelque chose de différent dans la voix : les sauvages reconnaissent les rouges et les bleus sans les voir , et par leur seul cri ; ils prétendent que ceux-ci ne prononcent pas si distinctement *ara*.

L'ara vert est bien plus rare que l'ara rouge et l'ara bleu ; il est aussi bien plus petit. Sa longueur , depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue , est d'environ seize pouces ; son corps , tant en dessus qu'en dessous , est d'un vert qui , sous les différens aspects , paraît ou éclatant et doré , ou olive foncé ; les grandes et petites pennes de l'aile sont d'un bleu d'aigue-marine sur fond brun doublé d'un rouge de cuivre ; le dessous de la queue est de ce même rouge , et le dessus est peint de bleu d'aigue-marine fondu dans du vert d'olive , le vert de la tête est plus vif et moins chargé d'olivâtre que le vert du reste du corps ; à la base du bec supérieur , sur le front , est une bordure noire de petites plumes effilées qui ressemblent à des poils , la peau blanche et nue qui environne les yeux , est aussi parsemée de petits pinceaux rangés en lignes des mêmes poils noirs ; l'iris de l'œil est jaunâtre.

Cet oiseau aussi beau que rare est encore aimable par ses mœurs sociales et par la douceur de son naturel : il est bientôt familiarisé avec les personnes qu'il voit fréquemment ; il aime leur accueil , leurs caresses , et semble chercher à les leur rendre : mais il repousse celles des étrangers , et sur-tout celles des enfans , qu'il poursuit vivement , et sur lesquels il se jette ; il ne connaît que ses amis. Comme tous les perroquets élevés en domesticité , il se met sur le doigt dès qu'on le lui présente ; il se tient aussi sur le bois : mais en hiver et même en été , dans les tems frais et pluvieux , il préfère d'être sur les bras ou sur l'épaule , sur-tout si les habillemens sont de laine ; car en général il semble se plaire beaucoup sur le drap ou sur les autres étoffes de cette nature qui garantissent le mieux du froid ; il se plaît aussi sur les fourneaux de la cuisine , lorsqu'ils ne sont pas tout-à-fait refroidis , et qu'ils conservent encore

une chaleur douce. Par la même raison il semble éviter de se poser sur les corps durs qui communiquent du froid, tels que le fer, le marbre, le verre, etc., et même, dans les tems froids et pluvieux de l'été, il frissonne et tremble si on lui jette de l'eau sur le corps; cependant il se baigne volontiers pendant les grandes chaleurs, et trempe souvent sa tête dans l'eau.

Lorsqu'on le gratte légèrement, il étend les ailes en s'accroupissant, et il fait alors entendre un son désagréable, assez semblable au cri du geai, en soulevant les ailes et hérissant ses plumes, et ce cri habituel paraît être l'expression du plaisir comme celle de l'ennui: d'autres fois il fait un cri bref et aigu qui est moins équivoque que le premier, et qui exprime la joie ou la satisfaction; car il le fait ordinairement entendre lorsqu'on lui fait accueil, ou lorsqu'il voit venir à lui les personnes qu'il aime. C'est cependant par ce même dernier cri qu'il manifeste ses petits momens d'impatience et de mauvaise humeur. Au reste, il n'est guère possible de rien statuer de positif sur les différens cris de cet oiseau et de ses semblables, parce qu'on sait que ces animaux, qui sont organisés de manière à pouvoir contrefaire les sifflemens, les cris, et même la parole, changent de voix presque toutes les fois qu'ils entendent quelques sons qui leur plaisent et qu'ils peuvent imiter.

Celui-ci est jaloux; il l'est sur-tout des petits enfans qu'il voit avoir quelque part aux caresses ou aux bienfaits de sa maîtresse; s'il en voit un sur elle, il cherche aussitôt à s'élancer de son côté en étendant les ailes: mais comme il n'a qu'un vol court et pesant, et qu'il semble craindre de tomber en chemin, il se borne à lui témoigner son mécontentement par des gestes et des mouvemens inquiets, et par des cris perçans et redoublés, et il continue ce tapage jusqu'à ce qu'il plaise à sa maîtresse.

se de quitter l'enfant et d'aller le reprendre sur son doigt ; alors il lui en témoigne sa joie par un murmure de satisfaction , et quelquefois par une sorte d'éclat qui imite parfaitement le rire grave d'une personne âgée. Il n'aime pas non plus la compagnie des autres perroquets ; et si on en met un dans la chambre qu'il habite , il n'a point de bien qu'on ne l'en ait débarrassé. Il semble donc que cet oiseau ne veuille partager avec qui que ce soit la moindre caresse ni le plus petit soin de ceux qu'il aime , et que cette espèce de jalousie ne lui est inspirée que par l'attachement : ce qui le fait croire , c'est que si un autre que sa maîtresse caresse le même enfant contre lequel il se met de si mauvaise humeur , il ne paraît pas s'en soucier , et n'en témoigne aucune inquiétude.

Il mange à peu près de tout ce que nous mangeons : le pain , la viande de bœuf , le poisson frit , la pâtisserie , et le sucre sur-tout , sont fort de son goût ; néanmoins il semble leur préférer les pommes cuites , qu'il avale avidement , ainsi que les noisettes , qu'il casse avec son bec et épluche ensuite fort adroitement entre ses doigts , afin de n'en prendre que ce qui est mangeable. Il suce les fruits tendres au lieu de les mâcher , en les pressant avec sa langue contre la mandibule supérieure du bec ; et pour les autres nourritures moins tendres , comme le pain , la pâtisserie , etc. , il les broie ou les mâche , en appuyant l'extrémité du demi-bec inférieur contre l'endroit le plus concave du supérieur : mais , quels que soient ses alimens , ses excréments ont toujours été d'une couleur verte , et mêlée d'une espèce de craie blanche comme ceux de la plupart des autres oiseaux , excepté les tems où il a été malade , qu'ils étaient d'une couleur orangée ou jaunâtre foncé.

Au reste , cet ara , comme tous les autres perroquets ,

se sert très-adroitement de ses pattes ; il ramène en avant le doigt postérieur pour saisir et retenir les fruits et les autres morceaux qu'on lui donne , et pour les porter ensuite à son bec. On peut donc dire que les perroquets se servent de leurs doigts à peu près comme les écureuils ou les singes ; ils s'en servent aussi pour se suspendre et s'accrocher. L'ara vert dont il est ici question dormait presque toujours ainsi accroché dans les fils de fer de sa cage. Les Perroquets ont une autre habitude commune que nous avons remarquée sur plusieurs espèces différentes ; ils ne marchent, ni ne grimpent ni ne descendent jamais sans commencer par s'accrocher ou s'aider avec la pointe de leur bec ; ensuite ils portent leurs pattes en avant pour servir de second point d'appui. Ainsi ce n'est que quand ils marchent à plat qu'ils ne font point usage de leur bec pour changer de lieu.

Les narines , dans cet ara , ne sont point visibles, comme celles de la plupart des autres perroquets ; au lieu d'être sur la corne apparente du bec , elles sont cachées dans les premières petites plumes qui recouvrent la base de la mandibule supérieure , qui s'élève et forme une cavité à sa racine. Quand l'oiseau fait effort pour imiter quelques sons difficiles , on remarque aussi que sa langue se replie alors vers l'extrémité ; et lorsqu'il mange , il la replie de même , faculté refusée aux oiseaux qui ont le bec droit et la langue pointue , et qui ne peuvent la faire mouvoir qu'en la retirant ou en l'avançant dans la direction du bec. Au reste , ce petit ara vert est aussi et peut être plus robuste que la plupart des autres perroquets ; il apprend bien plus aisément à parler , et prononce bien plus distinctement que l'ara rouge et l'ara bleu ; il écoute les autres perroquets et s'instruit avec eux. Son cri est presque semblable à celui des autres aras ; seulement il n'a pas la voix si

forte à beaucoup près, et ne prononce pas si distinctement *ara*.

On prétend que les amandes amères font mourir les perroquets ; mais je ne m'en suis pas assuré : je sais seulement que le persil, pris même en petite quantité, et qu'ils semblent aimer beaucoup, leur fait grand mal : dès qu'ils en ont mangé, il coule de leur bec une liqueur épaisse et gluante, et ils meurent ensuite en moins d'une heure ou deux.

Nous ne pouvons qu'indiquer la 4^e. espèce d'aras, qui est connue des sauvages de la Guiane, mais que nous n'avons pu nous procurer ; nous savons seulement que cet oiseau diffère des autres aras par quelques habitudes naturelles : il ne vient jamais près des habitations, et ne se tient que sur les sommets secs et stériles des montagnes de roches et de pierres. Il paraît que c'est de cet ara noir que de Lact a parlé sous le nom d'*aranura* ou *machao*, et dont il dit que le plumage est noir, mais si bien mêlé de vert, qu'aux rayons du soleil il brille admirablement. Il ajoute que cet oiseau a les pieds jaunes, le bec et les yeux rougeâtres, et qu'il ne se tient que dans l'intérieur des terres.

LES AMAZONES ET LES CRIKS.

Nous appellerons *perroquets amazones* tous ceux qui ont du rouge sur le fouet de l'aile : ils sont connus en Amérique sous ce nom, parce qu'ils viennent originairement du pays des Amazones. Nous donnerons le nom de *criks* à ceux qui n'ont pas de rouge sur le fouet de l'aile, mais seulement sur l'aile : c'est aussi le nom que les sauvages de la Guiane ont donné à ces perroquets, qui commencent même à être connus en France

sous ce même nom. Ils diffèrent encore des amazones : 1°. en ce que le vert du plumage des amazones est brillant et même éblouissant , tandis que le vert des criks est mat et jaunâtre ; 2°. en ce que les amazones ont la tête couverte d'un beau jaune très-vif, au lieu que, dans les criks, ce jaune est obscur et mêlé d'autres couleurs ; 3°. en ce que les criks sont un peu plus petits que les amazones, lesquels sont eux-mêmes beaucoup plus petits que les aras ; 4°. les amazones sont très-beaux et très-rares, au lieu que les criks sont les plus communs des perroquets et les moins beaux ; ils sont d'ailleurs répandus partout en grand nombre, au lieu que les amazones ne se trouvent guère qu'au Para et dans quelques autres contrées voisines de la rivière des Amazones.

Mais les criks ayant du rouge dans les ailes, doivent être ici rapprochés des amazones, dont ce rouge fait le caractère principal ; ils ont aussi les mêmes habitudes naturelles ; ils volent également en troupes nombreuses, se perchent en grand nombre dans les mêmes endroits, et jettent tous ensemble des cris qui se font entendre fort loin ; ils vont aussi dans les bois, soit sur les hauteurs, soit dans les lieux bas, et jusque dans les savanes noyées, plantées de palmiers *common* et d'*avouara*, dont ils aiment beaucoup les fruits, ainsi que ceux des *gommiers élastiques*, des *bananiers*, etc. Ils mangent donc de beaucoup plus d'espèces de fruits que les aras, qui ne se nourrissent ordinairement que de ceux du palmier-latanier ; et néanmoins ces fruits du latanier sont si durs, qu'on a peine à les couper au couteau : ils sont ronds et gros comme des pommes de rainette.

Les amazones, les criks et tous les autres perroquets d'Amérique font, comme les aras, leurs nids dans des

trous de vieux arbres creusés par les pics ou charpentiers , et ne pondent également que deux œufs deux fois par an , que le mâle et la femelle couvent alternativement. On assure qu'ils ne renoncent jamais leurs nids , et que quoiqu'on ait touché et manié leurs œufs , ils ne se dégoûtent pas de les couvrir , comme l'ont la plupart des autres oiseaux. Ils s'attourent dans la saison de leurs amours , pondent ensemble dans le même quartier , et vont de compagnie chercher leur nourriture. Lorsqu'ils sont rassasiés , ils font un caquetage continu et bruyant , changeant de place sans cesse , allant et revenant d'un arbre à l'autre , jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit et la fatigue du mouvement les forcent à se reposer et à dormir. Le matin on les voit sur les branches dénuées de feuilles , dès que le soleil commence à paraître ; ils y restent tranquilles jusqu'à ce que la rosée qui a humecté leurs plumes soit dissipée , et qu'ils soient réchauffés : alors ils partent tous ensemble avec un bruit semblable à celui des corneilles grises , mais plus fort. Le tems de leurs nichées est la saison des pluies.

D'ordinaire les sauvages prennent les perroquets dans le nid , parce qu'ils sont plus aisés à élever , et qu'ils s'appriivoisent mieux : cependant les Caraïbes , selon le P. Labat , les prennent aussi lorsqu'ils sont grands. Ils observent , dit-il , les arbres sur lesquels ils se perchent en grand nombre le soir et quand la nuit est venue ; ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumés , sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment vert : cela fait une fumée épaisse qui étourdit ces oiseaux et les fait tomber à terre ; ils les prennent alors , leur lient les pieds , et les font revenir de leur étourdissement en leur jetant de l'eau sur la tête. Ils les abattent aussi , sans les blesser beaucoup , à coups de flèches émoussées.

Mais lorsqu'on les prend ainsi vieux , ils sont difficiles à priver. Il n'y a qu'un seul moyen de les rendre doux au point de pouvoir les manier ; e'est de leur souffler de la fumée de tabac dans le bec : ils en respirent assez pour s'enivrer à demi , et ils sont doux tant qu'ils sont ivres ; après quoi on réitère le même camouflet s'ils deviennent méchans , et ordinairement ils cessent de l'être en peu de jours. Au reste , on n'a pas l'idée de la méchanceté des perroquets sauvages ; ils mordent cruellement et ne démordent pas , et cela sans être provoqués. Ces perroquets pris vieux n'apprennent jamais que très-imparfaitement à parler. On fait la même opération de la fumée de tabac pour les empêcher de *cancaner* (e'est le mot dont se servent les Français d'Amérique pour exprimer leur vilain cri), et ils cessent en effet de crier lorsqu'on leur a donné un grand nombre de camouflets.

Quelques auteurs ont prétendu que les femelles des perroquets n'apprenaient point à parler ; mais c'est en même-tems une erreur et une idée contre nature : on les instruit aussi aisément que les mâles , et même elles sont plus dociles et plus douces. Au reste , de tous les perroquets de l'Amérique , les amazones et les criks sont ceux qui sont les plus susceptibles d'éducation et de l'imitation de la parole , sur-tout quand ils sont pris jeunes.

Comme les sauvages font commerce entr'eux des plumes de perroquets , ils s'emparent d'un certain nombre d'arbres sur lesquels ces oiseaux viennent faire leurs nids ; c'est une espèce de propriété dont ils tirent le revenu en vendant les perroquets aux étrangers , et commerçant des plumes avec les autres sauvages. Ces arbres aux perroquets passent de père en fils , et c'est souvent le meilleur immeuble de la succession.

I. *L'amazone à tête jaune.* Nous devons observer ici que M. Linnæus a fait une erreur en disant que ces oiseaux ont les joues nues (*psittacus genis nudis*); ce qui confond mal-à-propos les perroquets amazones avec les aras, qui seuls ont ce caractère, les amazones ayant au contraire des plumes sur les joues, c'est-à-dire, entre le bec et les yeux; et n'ayant, comme tous les autres perroquets, qu'un très-petit cercle de peau nue autour des yeux.

II. *Le tarabé, ou amazone à tête rouge.*

III. *L'amazone à tête blanche, ou perroquet de la Martinique.* Il serait plus exact de nommer ce perroquet à *front blanc*, parce qu'il n'a guère que cette partie de la tête blanche; quelquefois le blanc engage aussi l'œil et s'étend sur le sommet de la tête.

IV. *L'amazone jaune.*

V. *L'aourou-couraou ou perroquet amazone.*

VI. *Le crik à tête et à gorge jaunes.* Ce crik a la tête entière, la gorge et le bas du cou d'un très-beau jaune.

Ce crik à gorge jaune est actuellement vivant chez le R. P. Bourgot, qui nous a donné le détail suivant sur son naturel et ses mœurs.

« Il se montre, dit-il, très-capable d'attachement pour son maître; il l'aime, mais à condition d'en être souvent caressé. Il semble être fâché si on le néglige, et vindicatif si on le chagrine; il a des accès de désobéissance; il mord dans ses caprices, et rit avec éclat après avoir mordu, comme pour s'applaudir de sa méchanceté. Les châtimens ou la rigueur des traitemens

ne font que le révolter , l'endurcir et le rendre plus opiniâtre; on ne le ramène que par la douceur.

L'envie de dépecer , le besoin de ronger , en font un oiseau destructeur de tout ce qui l'environne; il coupe les étoffes des meubles , entame les bois des chaises , et déchire le papier et les plumes , etc. Si on l'ôte d'un endroit , l'instinct de contradiction , l'instant d'après , l'y ramène. Il rachète ses mauvaises qualités par des agrémens ; il retient aisément tout ce qu'on veut lui faire dire. Avant d'articuler , il bat des ailes , s'agite et se joue sur sa perche. La cage l'attriste et le rend muet; il ne parle bien qu'en liberté : du reste , il cause moins en hiver que dans la belle saison , où , du matin au soir , il ne cesse de jaser , tellement qu'il en oublie la nourriture.

Dans ces jours de gaieté , il est affectueux; il reçoit et rend les caresses , obéit et écoute : mais un caprice interrompt souvent et fait cesser cette belle humeur. Il semble être affecté des changemens de tems ; il devient alors silencieux. Le moyen de le ranimer est de chanter près de lui ; il s'éveille alors et s'efforce de surpasser par ses éclats et par ses cris la voix qui l'excite. Il aime les enfans , et en cela il diffère du naturel des autres perroquets : il en affectionne quelques-uns de préférence ; ceux-là ont droit de le prendre et de le transporter impunément ; il les caresse ; et si quelque grande personne le touche dans ce moment , il la mord très-serré. Lorsque ses amis enfans le quittent , il s'afflige , les suit et les rappelle à haute voix. Dans le tems de la mue , il paraît souffrant et abattu , et cet état de forte mue dure environ trois mois.

On lui donne pour nourriture ordinaire du chènevis , des noix , des fruits de toute espèce , et du pain trempé dans du vin. Il préférerait la viande si on voulait lui

en donner; mais on a éprouvé que cet aliment le rend lourd et triste, et lui fait tomber les plumes au bout de quelque tems. On a aussi remarqué qu'il conserve son manger dans des poches ou abajoues, d'où il le fait sortir ensuite par une espèce de rumination. »

VII. *Le meunier ou le erik poudré.* Aucun naturaliste n'a indiqué ni décrit cette espèce d'une manière distincte; il semble seulement que ce soit le grand perroquet vert poudré de gris, que Barrière a désigné sous le nom de *perroquet blanchâtre*. C'est le plus grand de tous les perroquets du nouveau monde, à l'exception des aras. Il a été appelé *meunier* par les habitans de Cayenne, parce que son plumage, dont le fond est vert, paraît saupoudré de farine.

VIII. *Le erik rouge et bleu.*

IX. *Le erik à faec bleue.* Ce perroquet nous a été envoyé de la Havane, et probablement il est commun au Mexique et aux terres de l'isthme; mais il ne se trouve pas à la Guiane. Il est beaucoup moins grand que le meunier ou erik poudré.

X. *Le erik proprement dit.*

XI. *Le erik à tête bleue.*

XII. *Le erik à tête violette.* C'est le P. du Tertre qui le premier a indiqué et décrit ce perroquet qui se trouve à la Guadeloupe. « Il est si beau, dit-il, et si singulier dans les couleurs de ses plumes, qu'il mérite d'être choisi entre tous les autres pour le décrire. Il est presque gros comme une poule; il a le bec et les yeux bordés d'incarnat; toutes les plumes de la tête, du cou et

du ventre , sont de couleur violette , un peu mêlée de vert et de noir , et changeantes comme la gorge d'un pigeon ; tout le dessus du dos est d'un vert fort brun ; les grandes plumes des ailes sont noires ; toutes les autres sont jaunes , vertes et rouges , et il a sur les couvertures des ailes deux taches en forme de roses des mêmes couleurs. Quand il hérissé les plumes de son cou , il s'en fait une belle fraise autour de la tête , dans laquelle il semble se mirer comme le paon fait dans sa queue ; il a la voix forte , parle très-distinctement , et apprend promptement , pourvu qu'on le prenne jeune. »

Nous devons observer que comme les criks sont les perroquets les plus communs , et en même-tems ceux qui parlent le mieux , les sauvages se sont amusés à les nourrir et à faire des expériences pour varier leur plumage : ils se servent , pour cette opération , du sang d'une petite grenouille , dont l'espèce est bien différente de celle de nos grenouilles d'Europe ; elle est de moitié plus petite , et d'un beau bleu d'azur , avec des bandes longitudinales de couleur d'or ; c'est la plus jolie grenouille du monde ; elle se tient rarement dans les marécages , mais toujours dans les forêts éloignées des habitations. Les sauvages commencent par prendre un jeune erik au nid , et lui arrachent quelques-unes des plumes scapulaires et quelques autres plumes du dos ; ensuite ils frottent du sang de cette grenouille le perroquet à demi plumé : les plumes qui renaissent après cette opération , au lieu de vertes qu'elles étaient , deviennent d'un beau jaune ou d'un très-beau rouge ; c'est ce qu'on appelle en France *perroquets tapirés*. C'est un usage ancien chez les sauvages , car Marcgrave en parle. Ceux de la Guiane , comme ceux de l'Amazonne , pratiquent cet art de tapirer le plumage des perroquets. Au reste , l'opération d'arracher les plumes

fait beaucoup de mal à ces oiseaux ; et même ils en meurent si souvent , que ces perroquets tapirés sont forts rares , quoique les sauvages les vendent beaucoup plus cher que les autres.

LES PAPEGAIS.

Les papegais sont , en général , plus petits que les amazones ; et ils en diffèrent , ainsi que les criks , en ce qu'ils n'ont point de rouge dans les ailes : mais tous les papegais , aussi bien que les amazones , les criks et les aras , appartiennent au nouveau continent , et ne se trouvent point dans l'ancien.

I. *Le papegai de paradis , ou perroquet de Cuba.* Catesby a appelé cet oiseau *perroquet de paradis* : il est très-joli , ayant le corps jaune , et toutes les plumes bordées de rouge mordoré ; les grandes pennes des ailes sont blanches , et toutes les autres jaunes comme les plumes du corps ; les deux pennes du milieu de la queue sont jaunes aussi ; et toutes les latérales sont rouges depuis leur origine jusque vers les deux tiers de leur longueur , le reste est jaune ; l'iris des yeux est rouge ; le bec et les pieds sont blancs.

II. *Le papegai maillé.*

III. *Le tavoua.*

IV. *Le papegai à bandeau rouge.* Ce perroquet se trouve à Saint-Domingue , et on l'a nommé *perroquet de Saint-Domingue.*

V. *Le papegai à ventre pourpre.* On trouve ce per-

roquet à la Martinique ; mais il n'est pas si beau que les précédens.

VI. *Le papegai à tête et gorge bleues*, ou *perroquet à tête bleue de Cayenne*. Ce papegai se trouve à la Guiane, où cependant il est assez rare ; d'ailleurs on le cherche peu , parce qu'il n'apprend point à parler.

VII. *Le papegai violet* ou *perroquet varié de Cayenne*.

VIII. *Le sassebé*. Oviedo est le premier qui ait indiqué ce papegai sous le nom de *xaxbés* ou *sassebé*.

IX. *Le papegai brun*. Cet oiseau a été décrit , dessiné et colorié par Edwards ; c'est un des plus rares et des moins beaux de tout le genre des perroquets ; il se trouve à la nouvelle Espagne.

X. *Le papegai à tête aurore*.

XI. *Le paragua*. Cet oiseau décrit par Marcgrave paraît se trouver au Bresil. Il est en partie noir et plus grand que l'amazone.



1.



2.

De Seve, Del.

L'Épinc. Sculp.

1 LA PÉRICHE. 2 LE MASCARIN.

LES PERRICHES.

AVANT de passer à la grande tribu des perriches , nous commencerons par en séparer une petite famille qui n'est ni de cette tribu , ni de celle des papegais , et qui paraît faire la nuance pour la grandeur entre les deux. Ce petit genre n'est composé que de deux espèces ; savoir , le maïpouri et le caïen ; et cette dernière n'est que très-nouvellement connue.

LE MAIPOURI

OU PETITE PERRUCHE MAIPOURI DE CAYENNE.

Ce nom convient très-bien à cet oiseau , parce qu'il siffle comme le tapir , qu'on appelle à Cayenne *maïpouri* ; et quoiqu'il y ait une énorme différence entre ce gros quadrupède et ce petit oiseau , le coup de sifflet est si semblable , qu'on s'y méprendrait. Il se trouve à la Guiane , au Mexique et jusqu'aux Caraques ; il n'approche pas des habitations et se tient ordinairement dans les bois entourés d'eau , et même sur les arbres des savanes noyées ; il n'a pas d'autre voix que son sifflet aigu , qu'il répète souvent en volant , et il n'apprend point à parler.

Ces oiseaux vont ordinairement en petites troupes , mais souvent sans affection les uns pour les autres , car ils se battent fréquemment et cruellement. Lorsqu'on en prend quelques-uns à la chasse , il n'y a pas moyen

de les conserver ; ils refusent la nourriture si constamment , qu'ils se laissent mourir ; ils sont de si mauvaise humeur , qu'on ne peut les adoucir même avec les camouflets de fumée de tabac , dont on se sert pour rendre doux les perroquets les plus revêches. Il faut , pour élever ceux-ci , les prendre jeunes , et ils ne vaudraient pas la peine de leur éducation , si leur plumage n'était pas beau et leur figure singulière ; car ils sont d'une forme différente de celle des perroquets et même de celle des perriches : ils ont le corps plus épais et plus court , la tête aussi beaucoup plus grosse , le cou et la queue extrêmement courts , en sorte qu'ils ont l'air massif et lourd. Tous leurs mouvemens répondent à leur figure. Leurs plumes même sont toutes différentes de celles des autres perroquets ou perriches : elles sont courtes , très-serrées et collées contre le corps , en sorte qu'il semble qu'on les ait en effet comprimées et collées artificiellement sur la poitrine et sur toutes les parties inférieures du corps.

Le maïpouri a le dessus de la tête noir ; une tache verte au dessous des yeux ; les côtés de la tête , la gorge et la partie inférieure du cou sont d'un assez beau jaune ; le dessus du cou , le bas-ventre et les jambes , de couleur orangée ; le dos , le croupion , les couvertures supérieures des ailes et les penes de la queue , d'un beau vert ; la poitrine et le ventre blanchâtres quand l'oiseau est jeune , et jaunâtre quand il est adulte ; les grandes penes des ailes sont bleues à l'extérieur en dessus , et noires à l'intérieur , et pardessus elles sont noirâtres ; les suivantes sont vertes et bordées extérieurement de jaunâtre ; l'iris des yeux est d'une couleur de noisette foncée ; le bec est de couleur de chair ; les pieds sont d'un brun cendré , et les ongles noirâtres.

LE CAICA , OU PERRUCHE A TÊTE NOIRE DE CAYENNE.

Nous avons adopté , pour cet oiseau , le mot de *caïca* de la langue galibi , qui est le nom des plus grosses perriches , parce qu'il est en effet aussi gros que le précédent : il est aussi du même genre ; car il lui ressemble par toutes les singularités de la forme , et par la calotte noire de sa tête.

La coiffe noire qui enveloppe la tête du caïca , est comme percée d'une ouverture dans laquelle l'œil est placé ; cette coiffe noire s'étend fort bas et s'élargit en deux mentonnières de même couleur ; le tour du cou est fauve et jaunâtre ; dans le beau vert qui couvre le reste du corps , tranche le bleu d'azur qui marque le bord de l'aile presque depuis l'épaule , borde ses grandes plumes sur un fond plus sombre , et peint les pointes de celles de la queue , excepté les deux intermédiaires , qui sont toutes vertes et paraissent un peu plus courtes que les latérales.

LES PERRICHES DU NOUVEAU CONTINENT.

Il y a dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, des perriches à longue et à courte queue ; dans les premières , les unes ont la queue également étagée , et les autres l'ont inégale : nous suivrons donc le même ordre dans leur distribution en commençant par les perriches à queue longue et égale , que nous ferons suivre des perriches à queue longue et inégale , et nous finirons par les perriches à queue courte.

PERRICHES

A QUEUE LONGUE ET ÉGALEMENT ÉTAGÉE.

I. *La perriche pavouane de Cayenne ou de la Guiane.* Cette perriche est une des plus jolies ; elle est assez commune à Cayenne ; on la trouve également aux Antilles ; c'est de toutes les perriches du nouveau continent celle qui apprend le plus facilement à parler ; néanmoins elle n'est docile qu'à cet égard ; car , quoique privée depuis long-tems , elle conserve toujours un naturel farouche et sauvage ; elle a même l'air mutin et de mauvaise humeur ; mais comme elle a l'œil très-vif et qu'elle est leste et bien faite , elle platt par sa figure.

II. *La perriche à gorge brune.* M. Edwards a donné le premier cette perriche qui se trouve dans le nouveau continent.

III. *La perriche à gorge variée ou perruche à gorge tachetée de Cayenne.* Cette perriche est fort rare et fort jolie ; on ne la voit pas fréquemment à Cayenne , et l'on ne sait pas si on peut l'instruire à parler ; elle n'est pas si grosse qu'un merle.

IV. *La perriche à ailes variées ou petite perruche verte de Cayenne.* Cette espèce est celle que l'on nomme à Cayenne la *perruche commune* ; elle n'est pas si grande qu'un merle , n'ayant que huit pouces quatre lignes , y compris la queue , qui a trois pouces et demi. Ces perriches vont en grandes troupes , fréquentent volontiers les lieux découverts , et viennent même jus-

qu'au milieu des lieux habités. Elles aiment beaucoup les boutons des fruits de l'arbre immortel , et arrivent en nombre pour s'y percher dès que cet arbre est en fleurs : comme il y a un de ces grands arbres planté dans la nouvelle ville de Cayenne , plusieurs personnes y ont vu arriver ces perriches , qui se rassembloient sur cet arbre tout voisin des maisons. On les fait fuir en les tirant ; mais elles reviennent peu de tems après. Au reste , elles ont assez de facilité pour apprendre à parler.

V. *L'anaca* est une très-jolie perriche qui se trouve au Bresil : elle n'est que de la grandeur d'une alouette.

VI. *Le jendaya*. Cet oiseau est de la grandeur d'un merle.

VII. *La perriche émeraude* Le vert plein et brillant qui couvre tout le corps de cette perruche , excepté la queue , qui est d'un brun marron , avec , la pointe verte , nous semble lui rendre propre la dénomination de *perruche émeraude* : celle de *perruche des terres Magellaniques* qu'elle porte , doit être rejetée , par la raison qu'aucun perroquet ni aucune perruche n'habitent à de si hautes latitudes ; il y a peu d'apparence que ces oiseaux franchissent le tropique du Capricorne pour aller trouver des régions qui , comme l'on sait , sont plus froides , à latitudes égales , dans l'hémisphère austral que dans le nôtre. Est-il probable d'ailleurs que des oiseaux qui ne vivent que de fruits tendres et succulens , se transportent dans des terres glacées qui produisent à peine quelques chétives baies ? telles sont les terres voisines du détroit , où l'on suppose pourtant que quelques navigateurs ont vu des perroquets.

PERRICHES A QUEUE LONGUE.

ET INÉGALEMENT ÉTAGÉE.

I. *Le sincialo*. C'est le nom que cet oiseau porte à Saint-Domingue. Il n'est pas plus gros qu'un merle ; mais il paraît une fois plus long , ayant une queue de sept pouces de longueur , et le corps n'étant que de cinq. Il est fort causeur ; il apprend aisément à parler , à siffler et à contrefaire la voix ou le cri de tous les animaux qu'il entend. Ces perriches volent en troupes et se perchent sur les arbres les plus touffus et les plus verts ; et comme elles sont vertes elles-mêmes , on a beaucoup de peine à les apercevoir : elles font grand bruit sur les arbres , en criant , piaillant et jabotant plusieurs ensemble ; et si elles entendent des voix d'hommes ou d'animaux , elles n'en crient que plus fort. Au reste , cette habitude ne leur est pas particulière ; car presque tous les perroquets que l'on garde dans les maisons , crient d'autant plus fort que l'on parle plus haut. Elles se nourrissent comme les autres perroquets ; mais elles sont plus vives et plus gaies. On les apprivoise aisément : elles paraissent aimer qu'on s'occupe d'elles , et il est rare qu'elles gardent le silence ; car , dès qu'on parle , elles ne manquent pas de crier et de jaser aussi. Elles deviennent grasses et bonnes à manger dans la saison des graines de bois d'Inde , dont elles font alors leur principale nourriture.

II. *La perriche à front rouge*. Cet oiseau se trouve , comme le précédent , dans presque tous les climats chauds de l'Amérique , et c'est M. Edwards qui l'a décrit le premier.

III. *L'aputé jura*, ou *perruche illinoise*.

IV. *La perriche couronnée d'or*, ou *perruche des savanes*.

V. *Le guarouba* ou *perruche jaune de Cayenne*.

VI. *La perriche à tête jaune*, ou *perruche de la Caroline*.

VII. *La perriche-ara*. M. Barrère est le premier qui ait parlé de cet oiseau ; on le voit néanmoins fréquemment à Cayenne, où il dit qu'il est de passage. Il se tient dans les savanes noyées comme les aras, et vit aussi comme eux des fruits du palmier-latanier. On l'appelle *perruche ara*, parce que d'abord elle est plus grosse que les autres perriches, qu'ensuite elle a la queue très-longue, ayant neuf pouces de longueur, et le corps autant. Elle a aussi de commun avec les aras la peau nue depuis les angles du bec jusqu'aux yeux, et elle prononce aussi distinctement le mot *ara*, mais d'une voix moins rauque, plus légère et plus aiguë. Les naturels de la Guiane l'appellent *maka-vouanne*.

LES TOUIS,

OU PERRICHES A QUEUE COURTE.

Les touis sont les plus petits de tous les perroquets et même des perriches du nouveau continent. Ils ont tous la queue courte et ne sont pas plus gros que le moineau ; la plupart semblent aussi différer des perroquets et des perriches, en ce qu'ils n'apprennent point à parler. De cinq espèces que nous connaissons, il n'y en a que deux auxquelles on ait pu donner ce talent. Il paraît qu'il se trouve des touis actuellement dans les deux

continens , non pas absolument de la même espèce , mais en espèces analogues et voisines probablement , parce qu'elles ont été transportées d'un continent dans l'autre.

I. *Le toui à gorge jaune , ou petite perruche à gorge jaune d'Amérique.*

II. *Le sosové , ou petite perruche de Cayenne.* Sosové est le nom galibi de ce charmant petit oiseau , dont la description est bien aisée ; car il est partout d'un vert brillant , à l'exception d'une tache d'un jaune léger sur les penes des ailes et sur les couvertures supérieures de la queue ; il a le bec blanc , et les pieds gris.

L'espèce en est commune à la Guiane , sur-tout vers l'Oyapok et vers l'amazone. On peut les élever aisément , et ils apprennent très-bien à parler. Ils ont une voix fort semblable à celle du polichinel des marionnettes ; et lorsqu'ils sont instruits , ils ne cessent de jaser.

III. *Le tirica.* Maregrave est le premier qui ait indiqué cet oiseau. Son plumage est entièrement vert ; il a les yeux noirs , le bec incarnat , et les pieds bleuâtres. Il se prive très-aisément , et apprend de même à parler ; il est aussi très-doux et se laisse manier facilement.

IV. *L'été , ou toui-été.* C'est encore à Maregrave qu'on doit la connaissance de cet oiseau qui se trouve au Bresil.

V. *Le toui à tête d'or.* Cet oiseau se trouve encore au Bresil.

VI. *La petite perruche de l'île Saint-Thomas.* Variété du toui à tête d'or.

L'ENGOULEVENT.

Lorsqu'il s'agit de nommer un animal , ou , ce qui revient presque au même , de lui choisir un nom parmi tous les noms qui ont été donnés , il faut , ce me semble , préférer celui qui présente une idée plus juste de la nature , des propriétés , des habitudes de cet animal , et sur-tout rejeter impitoyablement ceux qui tendent à accréditer de fausses idées et à perpétuer des erreurs. C'est en partant de ce principe que j'ai rejeté les noms de *tette-chèvre* , de *crapaud volant* , de *grand merle* , de *corbeau de nuit* , et d'*hirondelle à queue quarrée* , donnés par le peuple ou par les savans à l'oiseau dont il s'agit ici. Le premier de ces noms a rapport à une tradition , fort ancienne à la vérité , mais encore plus suspecte ; car il est aussi difficile de supposer à un oiseau l'instinct de téter une chèvre , que de supposer à une chèvre la complaisance de se laisser téter par un oiseau ; et il n'est pas moins difficile de comprendre comment , en la tétant réellement , il pourrait lui faire perdre son lait : aussi Schwenckfeld , ayant pris des informations exactes dans un pays où il y avait des troupeaux nombreux de chèvres parqués , assure n'avoir ouï dire à personne que jamais chèvre se fût laissé téter par un oiseau quelconque. Il faut que ce soit le nom de *crapaud volant* , donné à cet oiseau , qui lui ait fait attribuer une habitude dont on soupçonne les crapauds , et peut-être avec un peu plus de fondement.

J'ai pareillement rejeté les autres noms , parce que

l'oiseau dont il est ici question n'est ni un crapaud , ni un merle , ni un corbeau , ni une chouette , ni même une hirondelle , quoiqu'il ait avec cette dernière espèce plusieurs traits de ressemblance , soit dans la conformation extérieure , soit dans les habitudes ; par exemple , dans ses pieds courts , dans son petit bec suivi d'un large gosier , dans le choix de sa nourriture , dans la manière de la prendre : mais , à d'autres égards , il en diffère autant qu'un oiseau de nuit peut différer d'un oiseau de jour , autant qu'un oiseau solitaire peut différer d'un oiseau sociable , et encore par son cri , par le nombre de ses œufs , par l'habitude qu'il a de les déposer à crud sur la terre , par le tems de ses voyages ; et d'ailleurs on verra dans la suite qu'il existe réellement des espèces d'hirondelles à queue quarrée , avec lesquelles on ne doit pas le confondre. Enfin j'ai conservé à cet oiseau le nom d'*engoulevent* qu'on lui donne en plusieurs provinces , parce que ce nom , quoiqu'un peu vulgaire , peint assez bien l'oiseau , lorsque , les ailes déployées , l'œil hagard et le gosier ouvert de toute sa largeur , il vole , avec un bourdonnement sourd à la rencontre des insectes , dont il fait sa proie , et qu'il semble *engouler* par aspiration.

L'*engoulevent* se nourrit en effet d'insectes , et surtout d'insectes de nuit ; car il ne prend son essor et ne commence sa chasse que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon ; ou s'il la commence au milieu du jour , c'est lorsque le tems est nébuleux : dans une belle journée , il ne part que lorsqu'il y est forcé , et dans ce cas son vol est bas et peu soutenu : il a les yeux si sensibles , que le grand jour l'éblouit plus qu'il ne l'éclaire , et qu'il ne peut bien voir qu'avec une lumière affaiblie ; mais encore lui en faut-il un peu , et l'on se tromperait fort si l'on se persuadait qu'il voit et qu'il vole lorsque

l'obscurité est totale. Il est dans le cas des autres oiseaux nocturnes : tous sont , au fond , des oiseaux de crépuscule plutôt que des oiseaux de nuit.

Celui-ci n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les insectes qui y sont entraînés ; l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu qui paraît filer de la partie supérieure , et qui suffit pour retenir toutes les phalènes et même les scarabées dont les ailes s'y engagent.

Les engoulevents sont très-répandus , et cependant ne sont communs nulle part ; ils se trouvent , ou du moins ils passent dans presque toutes les régions de notre continent , ils semblent préférer les terrains secs et pierreux , les bruyères , etc. Ils arrivent plus tard dans les pays plus froids , et ils en partent plus tôt ; ils nichent , chemin faisant , dans les lieux qui leur conviennent , tantôt plus au midi , tantôt plus au nord. Ils ne se donnent pas la peine de construire un nid ; un petit trou qui se trouve en terre ou dans des pierrailles , au pied d'un arbre ou d'un rocher , et que le plus souvent ils laissent comme ils l'ont trouvé , leur suffit. La femelle y dépose deux ou trois œufs plus gros que ceux du merle et plus rembrunis ; et quoique l'affection des père et mère pour leur géniture se mesure ordinairement par les peines et les soins qu'ils se sont donnés pour elle , il ne faut pas croire que l'engoulevent ait peu d'attachement pour ses œufs : en m'assure au contraire que la mère les couve avec une grande sollicitude , et que lorsqu'elle s'est aperçue qu'ils étaient menacés ou seulement remarqués par quelque ennemi (ce qui revient au même) , elle sait fort bien les changer de place en les poussant adroitement , dit-on , avec ses ailes , et les faisant rouler dans un autre trou qui n'est ni mieux travaillé ni mieux arrangé que le pre-

mier, mais où elle les juge apparemment micux cachés.

La saison où l'on voit plus souvent voler ces oiseaux, c'est l'automne. En général, ils ont à peu près le vol de la bécasse et les allures de la chouette. Quelquefois ils inquiètent et dérangent beaucoup les chasseurs qui sont à l'affût. Mais ils ont une habitude assez singulière et qui leur est propre : ils feront cent fois de suite le tour de quelque gros arbre effeuillé, d'un vol fort irrégulier et fort rapide; on les voit de tems à autre s'abatre brusquement et comme pour tomber sur leur proie, puis se relever tout aussi brusquement. Ils donnent sans doute ainsi la chasse aux insectes qui voltigent autour de ces sortes d'arbres : mais il est très-rare qu'on puisse, dans cette circonstance, les approcher à la portée du fusil ; lorsqu'on s'avance, ils disparaissent fort promptement et sans qu'on puisse découvrir le lieu de leur retraite.

Comme ces oiseaux volent le bec ouvert, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, et qu'ils volent assez rapidement, on comprend bien que l'air, entrant et sortant continuellement, éprouve une collision contre les parois du gosier, et c'est ce qui produit un bourdonnement semblable au bruit d'un rouet à filer. Ce bourdonnement ne manque jamais de se faire entendre tandis qu'ils volent, parce qu'il est l'effet de leur vol, et il se varie suivant les différens degrés de vitesse respective avec lesquels l'air s'engouffre dans leur large gosier. C'est de là que leur vient le nom de *wheel-bird*, sous lequel ils sont connus dans quelques provinces d'Angleterre. Mais est-il bien vrai que ce cri ait passé généralement pour un cri de mauvais augure, comme le disent Belon, Klein, et ceux qui les ont copiés ? ou plutôt ne serait-ce pas une erreur née d'une autre mé-

prise, qui a fait confondre l'engoulevent avec l'effraie ? Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils sont posés, ils font entendre leur cri véritable, qui consiste dans un son plaintif répété, trois ou quatre fois de suite ; mais il n'est pas bien avéré qu'ils ne le fassent jamais entendre en volant.

Ils se perchent rarement ; et lorsque cela leur arrive, on prétend qu'ils se posent, non en travers comme les autres oiseaux, mais longitudinalement sur la branche qu'ils semblent *chocher* ou *cocher* comme le coq fait la ponte, et delà le nom de *chauche-branche*. 'Souvent, lorsqu'un oiseau est connu dans un grand nombre de pays différens, et qu'il a été nommé dans chaenn, il suffit, pour faire connoître ses principales habitudes, de rendre raison de ces noms divers. Ceux-ci sont des oiseaux très-solitaires : la plupart du tems on les trouve seuls, et l'on n'en voit guère plus de deux ensemble ; encore sont-ils souvent à dix ou douze pas l'un de l'autre.

L'engoulevent a le vol de la bécasse, et l'on peut dire la même chose du plumage ; car il a tout le dessus du cou, de la tête et du corps, et même le dessous, joliment variés de gris et de noirâtre, avec plus ou moins de roussâtre sur le cou, les scapulaires, les joues, la gorge, le ventre, les couvertures et les penes de la queue et des ailes ; tout cela distribué de manière, que les teintes les plus foncées règnent sur le dessus de la tête, la gorge, la poitrine, la partie antérieure des ailes et leur extrémité : mais cette distribution est si variée, les détails en sont si multipliés et d'une si grande finesse, que l'idée de la chose se perdrait dans les particularités d'une description d'autant plus obscure, qu'elle serait plus minutieusement complète ; un seul coup d'œil sur l'oiseau, ou du moins

sur son portrait , on apprendra plus que toutes les paroles. Je me contenterai donc d'ajouter ici les attributs qui caractérisent l'engoulevant. Il a la mâchoire inférieure bordée d'une raie blanche qui se prolonge jusque derrière la tête ; une tache de la même couleur sur le côté intérieur des trois premières penes de l'aile et au bout des deux ou trois penes plus extérieures de la queue , mais ces taches blanches sont propres au mâle, suivant M. Linnæus ; la tête grosse , les yeux très-saillans , l'ouverture des oreilles considérable , celle du gosier dix fois plus grande que celle du bec , le bec petit , plat , un peu crochu , la langue courte , pointue , non divisée par le bout , les narines rondes , leur bord saillant sur le bec , le crâne transparent , l'ongle du doigt du milieu dentelé du côté intérieur , comme dans le héron , enfin les trois doigts antérieurs unis par une membrane jusqu'à la première phalange. On prétend que la chair des jeunes est un assez bon manger , quoiqu'elle ait un arrière-goût de fourmi.

Les principaux attributs qui appartiennent aux engoulevants , c'est un bec applati à sa base , ayant la pointe légèrement crochue , petit en apparence , mais suivi d'une large ouverture , plus large que la tête , disent certains auteurs ; de gros yeux saillans , vrais yeux d'oiseaux nocturnes , et de longues moustaches noires autour du bec. Il résulte de tout cela une physiologie morne et stupide , mais bien caractérisée ; un air de famille lourd et ignoble , tenant des martinets et des oiseaux de nuit , mais si bien marqué , que l'on distingue au premier coup d'œil un engoulevant de tout autre oiseau. Ils ont , outre cela , les ailes et la queue longues , celle-ci rarement et très-peu fourchue , composée de dix penes seulement , les pieds courts et le plus souvent pattus ; les trois doigts antérieurs liés en

semble par une membrane jusqu'à leur première articulation , le doigt postérieur mobile et se tournant quelquefois en avant ; l'ongle du doigt du milieu dentelé ordinairement sur son bord intérieur ; la langue pointue et non divisée par le bout ; les narines tubulées , c'est-à-dire que leurs rebords saillans forment sur le bec la naissance d'un petit tube cylindrique ; l'ouverture des oreilles grande , et probablement l'ouïe très-fine : il semble au moins que cela doit être ainsi dans tout oiseau qui a la vue faible , et le sens de l'odorat presque nul ; car le sens de l'ouïe étant alors le seul qui puisse l'aviser de ce qui se passe au dehors à une certaine distance , il est comme forcé de donner une grande attention aux rapports que lui fait ce sens unique , et de le disposer de la manière la plus avantageuse ; ce qui ne peut manquer , à la longue , de le modifier , de le perfectionner , du moins quant aux bruits qui sont relatifs à ses besoins , et en même-tems d'influer sur la conformation des pièces qui composent cet organe. Au reste , on ne doit pas se persuader que tous les attributs dont j'ai fait l'énumération , appartiennent sans exception à chaque espèce : quelques-unes n'ont point de moustaches ; d'autres ont plus de dix pennes à la queue ; d'autres n'ont pas l'ongle du milieu dentelé ; quelques-unes l'ont dentelé , non sur le bord intérieur , mais sur l'extérieur ; d'autres n'ont point les narines tubulées ; dans d'autres enfin , le doigt postérieur ne paraît avoir aucune disposition à se tourner en avant. Mais une propriété commune à toutes les espèces , c'est d'avoir les organes de la vue trop sensibles pour pouvoir soutenir la clarté du jour ; et de cette seule propriété dérivent les principales différences qui séparent le genre des engoulevents de celui des hirondelles : delà l'habitude qu'ont ces oiseaux de ne sortir de leur retraite que le

soir au coucher du soleil , et d'y rentrer le matin avant ou peu après son lever : delà l'habitude de vivre isolés et tristement seuls ; car l'effet naturel des ténèbres est de rendre les animaux qui y sont condamnés , tristes , inquiets , désians , et par conséquent sauvages : delà la différence du cri ; car on sait combien , dans les animaux , le cri est modifié par les affections intérieures : delà encore , selon moi l'habitude de ne point faire de nid ; car il faut voir pour choisir les matériaux d'un nid , pour les employer , les entrelacer , les mettre chacun à leur place , donner la forme au tout , etc. Nul oiseau , que je sache , ne travaille à cet ouvrage pendant la nuit , et la nuit est longue pour les engoulevens , puisque sur vingt-quatre heures ils n'ont que trois heures de crépuscule , pendant lesquelles ils puissent exercer avec avantage la faculté de voir : or ces trois heures sont à peine suffisantes pour satisfaire au premier besoin , au besoin le plus pressant , le plus impérieux , devant lequel se taisent tous les autres besoins , en un mot , au besoin de manger. Ces trois heures sont à peine suffisantes , parce qu'ils sont obligés de poursuivre leur nourriture dans le vague de l'air , que leur proie est ailée comme eux , fuit légèrement , leur échappe , sinon par la vitesse , du moins par l'irrégularité de son vol , et qu'ils ne peuvent s'en saisir qu'à force d'allées et de venues , de ruses , de patience , et sur-tout à force de tems : il ne leur en reste donc pas assez pour construire un nid. Par la même raison , les oiseaux de nuit , qui sont organisés à peu près de même , quant au sens de la vue , et qui , pour la plupart , n'ont l'usage de ce sens que lorsque le soleil est sous l'horizon ou près d'y descendre , ne font guère plus de nids que les engoulevens , et , ce qui est plus décisif , ne s'en occupent qu'à proportion que leur vue , plus ou moins

capable de soutenir une grande clarté , prolonge pour eux le tems du travail. De tous les hiboux, le grand duc est le seul que l'on dise faire un nid, et c'est aussi de tous celui qui est le moins oiseau de nuit, puisqu'il voit assez clair en plein jour pour voler et fuir à de grandes distances. La petite chevêche , qui poursuit et prend les petits oiseaux avant le coucher et après le lever du soleil , amasse seulement quelques feuilles , quelques brins d'herbe , et dépose ainsi ses œufs , point tout-à-fait crud , dans des trous de rochers ou de vieilles murailles ; enfin le moyen duc, l'effraie, la hulotte et la grande chevêche , qui , de toutes les espèces nocturnes , peuvent le moins supporter la présence du soleil , pondent aussi dans des trous semblables ou dans des arbres creux , mais sans y rien ajouter , ou dans des nids étrangers qu'ils trouvent tout faits ; et j'ose assurer qu'il en est de même de tous les oiseaux qui , par le vice d'une trop grande sensibilité , ou , si l'on veut , d'une trop grande perfection des organes visuels , sont offusqués , aveuglés par la lumière du jour , au lieu d'en être éclairés.

Un autre effet de cette incommode perfection , c'est que les engoulevens , ainsi que les autres oiseaux de nuit , n'ont aucune couleur éclatante dans leur plumage , et sont même privés de ces reflets riches et changeans qui brillent sur la robe , assez modeste d'ailleurs , de nos hirondelles ; du blanc et du noir , du gris qui n'est que le mélange de l'un et de l'autre , et du roux , font toute leur parure , et se brouillent de manière qu'il en résulte un ton général de couleur sombre , confus et terne : c'est qu'ils fuient la lumière , et que la lumière est , comme l'on sait , la source première de toutes les belles couleurs. Nous voyons les linottes perdre sous nos yeux , dans les prisons où nous les

tenons renfermées , le beau rouge qui faisait l'ornement de leur plumage , lorsqu'à chaque aurore elles pouvaient saluer en plein air la lumière naissante , et tout le long du jour se pénétrer , s'imbiber , pour ainsi dire , de ses brillantes influences. Ce n'est point dans la froide Norwège , ni dans la ténébreuse Laponie , que l'on trouve les oiseaux de paradis , les cotingas , les flamands , les perroquets , les colibris , les paons ; ce n'est pas même dans ces climats disgraciés que se forment les rubis , le saphir , la topaze ; enfin les fleurs qui croissent comme malgré elles , et végètent tristement sur une cheminée ou dans l'ombre d'une serre entretenue à grands frais , n'ont pas cet éclat vif et pur que le soleil du printems répand avec tant de profusion sur les fleurs de nos parterres et même sur celles de nos prairies. A la vérité , les phalènes ou papillons de nuit ont quelquefois de fort belles couleurs ; mais cette exception apparente confirme mon idée , ou du moins ne la contredit pas ; car d'habiles observateurs ont remarqué que ceux de ces papillons nocturnes qui voltigent quelquefois le jour , soit pour chercher leur nourriture , soit pour s'apparier , et qui ne sont par conséquent nocturnes qu'à demi , ont les ailes peintes de couleurs plus vives que les véritables phalènes , les véritables papillons de nuit , qui ne paraissent jamais tandis que le soleil est sur l'horizon. J'ai même observé que la plupart de ceux-ci ont des couleurs assez semblables à celles des engoulevents ; et si dans le grand nombre il s'en trouve qui en aient de belles , c'est parce que les couleurs du papillon ne peuvent manquer d'être déjà fort ébauchées dans sa larve , et que les larves ou les chenilles des phalènes n'éprouvent pas moins l'action de la lumière que les chenilles des papillons diurnes. Enfin les chrysalides de ceux-ci , qui sont

toujours sans enveloppe , toujours exposés à l'air libre , ont pour la plupart des couleurs éclatantes , et quelques-unes semblent ornées de paillettes d'or et d'argent que l'on chercherait vainement sur les chrysalides des phalènes , le plus souvent renfermées dans des coques ou enfouies dans la terre. En voilà assez , ce me semble , pour m'autoriser à croire que lorsqu'on aura fait des observations suivies et comparées sur la couleur des plumes des oiseaux , des ailes des papillons , et peut-être du poil des quadrupèdes , on trouvera que , toutes choses égales d'ailleurs , les espèces les plus brillantes , les plus riches en couleurs , seront presque toujours celles qui , dans les différens états , auront été le plus à portée d'éprouver l'action de la lumière.

Si mes conjectures ont quelque fondement , les personnes qui réfléchissent , verront sans beaucoup de surprise combien un sens de plus ou de moins , ou seulement quelques degrés de sensibilité de plus ou de moins dans un seul organe , peuvent entraîner de différences considérables , et dans les habitudes naturelles d'un animal , et dans ses propriétés tant intérieures qu'extérieures.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'ENGOULEVENT.

I. *L'engoulement de la Caroline.* Voici ce que Gatsby nous apprend de ses habitudes naturelles : il se montre le soir , mais jamais plus fréquemment que lorsque le tems est couvert ; et delà sans doute son nom d'*oiseau de pluie* , qui lui est commun avec plusieurs autres oiseaux ; il poursuit , la gueule béante , les insectes ailés dont il fait sa pâture , et son vol est accompagné de bourdonnement ; enfin il pond à terre des œufs sembla-

bles à ceux de vanneau. On voit que chaque trait de cette petite-histoire est un trait de conformité avec l'histoire de notre espèce européenne.

II. *Le whip-pour-will.* Je conserve le nom que les Virginicns ont donné à cette espèce, parce qu'ils le lui ont donné d'après son cri, et que par cela seul il doit être adopté dans toutes les langues.

Ces oiseaux arrivent en Virginie vers le milieu d'avril, sur-tout dans la partie occidentale, et dans les endroits montagnoux : c'est là qu'on les entend chanter ou plutôt crier pendant la nuit d'une voix si aiguë et si perçante, tellement répétée et multipliée par les échos des montagnes, qu'il est difficile de dormir dans les environs. Ils commencent peu de minutes après le coucher du soleil et continuent jusqu'au point du jour. Ils descendent rarement sur les côtes; plus rarement encore ils paraissent pendant le jour. Leur ponte est de deux œufs d'un vert obscur, varié de petites taches noirâtres; la femelle les dépose négligemment au milieu d'un sentier battu, sans construire aucun nid, sans mettre ensemble deux brins de mousse ou de paille, et même sans gratter la terre. Lorsque ces oiseaux couvent, on peut les approcher d'assez près avant qu'ils s'envolent.

Plusieurs les regardent comme des oiseaux de mauvais augure. Les sauvages de la Virginie sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres, massacrés autrefois par les Anglais, ont passé dans le corps de ces oiseaux; et pour preuve, ils ajoutent qu'avant cette époque on ne les avait jamais vus dans le pays. Mais cela prouve seulement que de nouveaux habitans apportent de nouvelles cultures, et que de nouvelles cultures attirent des espèces nouvelles.

III. *Le guira-querea.* Cet oiseau se trouve au Brésil;

c'est un habitant des bois , qui vit d'insectes , et ne vole que la nuit.

IV. *L'ibijau*. On retrouve dans cet oiseau du Bresil tous les attributs des engoulevents : tête large et comprimée , gros yeux , petit bec , large gosier , pieds courts , ongle du doigt du milieu dentelé sur son bord intérieur , etc. Mais une chose qui lui est propre , c'est l'habitude d'épanouir sa queue de tems en tems.

V. *Le petit engoulevent tacheté de Cayenne*. Il a beaucoup de rapports avec l'ibijau.

VI. *Le grand ibijau , ou grand crapaud volant de Cayenne*.

VII. *L'engoulevent à lunettes , ou le haleur*. On a cru voir quelque rapport entre les narines saillantes de cet oiseau et une paire de lunettes : delà son nom d'*engoulevent à lunettes*. Quant à celui de *haleur* , on juge bien qu'il doit avoir rapport à son cri.

Cet engoulevent vit d'insectes comme tous les autres.

VIII. *L'engoulevent varié de Cayenne , ou crapaud-volant de Cayenne*. Tous les oiseaux de ce genre sont variés , mais celui-ci l'est plus que les autres ; c'est aussi l'espèce la plus commune dans l'île de Cayenne. Cet engoulevent se tient dans les plantages , les chemins et autres endroits découverts : lorsqu'il est à terre , il fait entendre un cri faible , toujours accompagné d'un mouvement de trépidation dans les ailes ; ce cri a du rapport avec celui du crapaud ; et si l'engoulevent d'Europe en avait un semblable , on aurait été bien fondé à lui donner le nom de *crapaud-volant*. Celui de Cayen-

ne , dont il s'agit ici , a encore un autre cri qui n'est pas fort différent de l'aboiement d'un chien : il est peu farouche , et ne part que lorsqu'on est fort près ; encore ne va-t-il pas loin sans se poser.

IX. *L'engoulevent acutipenne de la Guiane.* On dit que ces oiseaux se mêlent quelquefois avec les chauve-souris ; ce qui n'est pas fort étonnant , vu qu'ils sortent de leur retraite aux mêmes heures , et qu'ils donnent la chasse au même gibier. Probablement c'est à ce même engoulevent que doit se rapporter ce que dit M. de la Borde d'une petite espèce de la Guiane , qu'elle fait sa ponte , ainsi que les ramiers , les tourterelles , etc. aux mois d'octobre et de novembre , c'est-à-dire , deux ou trois mois avant les pluies. On sait que la saison des pluies , qui commence à la Guiane vers le 15 décembre , est aussi dans cette même contrée la saison de la ponte pour la plupart des oiseaux.

X *L'engoulevent gris.*

XI. *Le montvoyau de la Guiane.* Montvoyau est le cri de cet engoulevent , qui en prononce distinctement les trois syllabes , et les répète assez souvent le soir dans les buissons : on ne doit pas être surpris que ce mot soit devenu son nom.

XII. *L'engoulevent roux de Gayenne , crapaud-volant , ou tette-chèvre de Cayenne.*

LES HIRONDELLES.

ON a vu que les engoulevents n'étaient , pour ainsi dire , que des hirondelles de nuit , et qu'ils ne différaient essentiellement des véritables hirondelles que par la trop grande sensibilité de leurs yeux , qui en fait des oiseaux nocturnes , et par l'influence que ce vice premier a pu avoir sur leurs habitudes et leur conformation. Pour m'attacher principalement aux différences les plus apparentes qui se trouvent entre ces deux familles d'oiseaux , je remarque d'abord qu'en général les hirondelles sont beaucoup moins grosses que les engoulevents : la plus grande de celles-là n'est guère plus grande que le plus petit de ces derniers , et elle est deux ou trois fois moins grande que le plus grand.

Je remarque en second lieu , que quoique les couleurs des hirondelles soient à peu près les mêmes que celles des engoulevents , et se réduisent à du noir , du brun , du gris , du blanc et du roux , cependant leur plumage est tout différent , non-seulement parce que ces couleurs sont distribuées par plus grandes masses , moins brouillées , et qu'elles tranchent plus nettement l'une sur l'autre , mais encore parce qu'elles sont changeantes et se multiplient par le jeu des divers reflets que l'on y voit briller et disparaître tour-à-tour à chaque mouvement de l'œil ou de l'objet.

Quoique ces deux genres d'oiseaux se nourrissent d'insectes ailés qu'ils attrapent au vol , ils ont cependant chacun leur manière assez différente. Les engoulevents , comme je l'ai dit , vont à leur rencontre en ouvrant leur

large gosier , et les phalènes qui donnent dedans s'y trouvent prises à une espèce de glu , de salive visqueuse , dont l'intérieur du bec est enduit ; au lieu que nos hirondelles et nos martinets n'ouvrent le bec que pour saisir les insectes , et le ferment d'un effort si brusque , qu'il en résulte une espèce de craquement. Nous verrons encore d'autres différences à cet égard entre les hirondelles et les martinets , lorsque nous ferons l'histoire particulière de chacun de ces oiseaux.

Les hirondelles ont les mœurs plus sociables que les engoulevents : elles se réunissent souvent en troupes nombreuses , et paraissent même , en certaines circonstances , remplir les devoirs de la société , et se prêter un secours mutuel , par exemple , lorsqu'il s'agit de construire le nid.

La plupart construisent ce nid avec grand soin ; et si quelques espèces pondent dans des trous de muraille ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre , elles font ou choisissent ces excavations assez profondes pour que leurs petits , venant à éclore , y soient en sûreté , et elles y portent tout ce qu'il faut pour qu'ils s'y trouvent à la fois mollement , chaudement et à leur aise.

Le vol de l'hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'engoulevent. Il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier oiseau , et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert. En second lieu , quoiqu'elle ne paraisse pas avoir les ailes beaucoup plus longues ou plus fortes , ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement , son vol est néanmoins beaucoup plus hardi , plus léger , plus soutenu , parce qu'elle a la vue bien meilleure , et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes : aussi le vol est-il son état

naturel , je dirais presque son état nécessaire : elle mange en volant , elle boit en volant , se baigne en volant , et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon , mais elle est plus facile et plus libre ; l'un se précipite avec effort , l'autre coule dans l'air avec aisance : elle sent que l'air est son domaine ; elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens , comme pour en jouir dans tous les détails , et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans , et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse , ou bien quitte l'un pour courir à l'autre ; et happe en passant un troisième ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvemens : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse , elle en change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent , s'entrelacent , se fuient , se rapprochent , se heurtent , se roulent , montent , descendent , se perdent et reparaissent pour se croiser , se rebrouiller encore en mille manières , et dont le plan , trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin , peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

Les hirondelles ne paraissent point appartenir à l'un des continens plus qu'à l'autre , et les espèces en sont répandues à peu près en nombre égal dans l'ancien et dans le nouveau. Les nôtres se trouvent en Norwège et au Japon , sur les côtes de l'Égypte , celles de Guinée , et au cap de Bonne-Espérance. Hé ! quel pays serait inaccessible à des oiseaux qui volent si bien et voyagent

avec tant de facilité ? Mais il est rare qu'elles restent toute l'année dans le même climat. Les nôtres ne demeurent avec nous que pendant la belle saison : elles commencent à paraître vers l'équinoxe du printemps , et disparaissent peu après l'équinoxe d'automne. Aristote , qui écrivait en Grèce , et Pline , qui le copiait en Italie , disent que les hirondelles vont passer l'hiver dans des climats d'une température plus douce , lorsque ces climats ne sont pas fort éloignés ; mais que lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées , elles restent pendant l'hiver dans leur pays natal , et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagne bien exposées. Aristote ajoute qu'on en a trouvé beaucoup qui étaient ainsi recélées , et auxquelles il n'était pas resté une seule plume sur le corps. Cette opinion accréditée par de grands noms , fondée sur des faits , était devenue une opinion populaire , au point que les poètes y puisaient des sujets de comparaison : quelques observations modernes semblaient même la confirmer ; et si l'on s'en fût tenu là , il n'eût fallu que la restreindre pour la ramener au vrai : mais un évêque d'Upsal , nommé *Olaius Magnus* , et un jésuite nommé Kircher , renchérissant sur ce qu'Aristote avait avancé déjà trop généralement , ont prétendu que , dans les pays septentrionaux , les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets , avec le poisson , des groupes d'hirondelles pelotonnées , se tenant accrochées les unes aux autres , bec contre bec , pieds contre pieds , ailes contre ailes ; que ces oiseaux , transportés dans des poêles , se raniment assez vite , mais pour mourir bientôt après , et que celles-là seules conservent la vie après leur réveil , qui , éprouvant dans son tems l'influence de la belle saison , se dégourdissent insensiblement , quittent peu à

peu le fond des lacs , reviennent sur l'eau , et sont enfin rendues par la nature même , et avec toutes les gradations , à leur véritable élément. Ce fait , ou plutôt cette assertion , a été répétée , embellie , chargée de circonstances plus ou moins extraordinaires ; et comme s'il y eût manqué du merveilleux , on a ajouté que , vers le commencement de l'automne , ces oiseaux venaient en foule se jeter dans les puits et les citernes. Je ne dissimulerai pas qu'un grand nombre d'écrivains et d'autres personnes recommandables par leur caractère ou par leur rang , ont cru à ce phénomène : M. Linnæus lui-même a jugé à propos de lui donner une espèce de sanction , en l'appuyant de toute l'autorité de son suffrage ; seulement il l'a rostreint à l'hirondelle de fenêtre et à celle de cheminée , au lieu de le restreindre , comme il eût été plus naturel , à celle de rivage. D'autre part , le nombre des naturalistes qui n'y croient point est tout aussi considérable ; et s'il ne s'agissait que de compter ou de peser les opinions , ils balanceraient facilement le parti de l'affirmative : mais , par la force de leurs preuves , ils doivent à mon avis , l'emporter de beaucoup. Je sais qu'il est quelquefois imprudent de vouloir juger d'un fait particulier d'après ce que nous appelons les lois générales de la nature ; que ces lois n'étant que des résultats de faits , ne méritent vraiment leur nom que lorsqu'elles s'accordent avec tous les faits : mais il s'en faut bien que je regarde comme un fait le séjour des hirondelles sous l'eau. Voici mes raisons.

Le plus grand nombre de ceux qui attestent ce prétendu fait , notamment Hevelius et Schœffer , chargés de le vérifier par la société royale de Londres , ne citent que des ouï-dire vagues , ne parlent que d'après une tradition suspecte , à laquelle le récit d'Olaüs a

pu donner lieu , ou qui peut-être avait cours dès le tems de cet écrivain , et fut l'unique fondement de son opinion. Ceux même qui disent avoir vu , comme Etmuller , Wallerius et quelques autres , ne font que répéter les paroles d'Olaüs , sans se rendre l'observation propre par aucune de ces remarques de détail qui inspirent la confiance et donnent de la probabilité au récit.

S'il était vrai que toutes les hirondelles d'un pays habité se plongeassent dans l'eau ou dans la vase régulièrement chaque année au mois d'octobre , et qu'elles en sortissent chaque année au mois d'avril , on aurait eu de fréquentes occasions de les observer , soit au moment de leur immersion , soit au moment beaucoup plus intéressant de leur émergence , soit pendant leur long sommeil sous l'eau. Ce serait nécessairement autant de faits notoires qui auraient été vus et revus par un grand nombre de personnes de tout état , pêcheurs , chasseurs , cultivateurs , voyageurs , bergers , matelots , etc. , et dont on ne pourrait douter. On ne doute point que les marmottes , les loirs , les hérissons , ne dorment l'hiver engourdis dans leurs trous ; on ne doute point que les chauve-souris ne passent cette mauvaise saison dans ce même état de torpeur , accrochées au plafond des grottes souterraines , et enveloppées de leurs ailes comme d'un manteau : mais on doute que les hirondelles vivent six mois sans respirer , ou qu'elles respirent sous l'eau pendant six mois ; on en doute , non-seulement parce que la chose tient du merveilleux , mais parce qu'il n'y a pas une seule observation , vraie ou fautive , sur la sortie des hirondelles hors de l'eau , quoique cette sortie , si elle était réelle , dût avoir lieu et très-fréquemment dans la saison où l'on s'occupe le plus des étangs et de leur pêche.

Ce n'est point assez d'avoir réduit à leur juste valeur

les preuves dont on a voulu étayer ce paradoxe , il faut de plus faire voir qu'il est contraire aux lois connues du mécanisme animal. En effet , lorsqu'une fois un quadrupède , un oiseau , a commencé de respirer , et que le trou ovale qui faisait dans le fœtus la communication des deux ventricules du cœur , est fermé , cet oiseau , ce quadrupède , ne peut cesser de respirer sans cesser de vivre ; et certainement il ne peut respirer sous l'eau. Que l'on tente , ou plutôt que l'on renouvelle l'expérience , car elle a déjà été faite , que l'on essaye de tenir une hirondelle sous l'eau pendant quinze jours , avec toutes les précautions indiquées , comme de lui mettre la tête sous l'aile , ou quelques brins d'herbe dans le bec , etc. ; que l'on essaye seulement de le tenir enfermée dans une glacière , elle ne s'engourdira pas , elle mourra et dans la glacière , et bien plus sûrement encore étant plongée sous l'eau ; elle y mourra d'une mort réelle , à l'épreuve de tous les moyens employés avec succès contre la mort apparente des animaux noyés récemment. Comment donc oserait-on se permettre de supposer que ces mêmes oiseaux puissent vivre sous l'eau pendant six mois tout d'une haleine ? Je sais qu'on dit cela possible à certains animaux : mais voudrait-on comparer , comme a fait M. Klein , les hirondelles aux insectes , aux grenouilles , aux poissons , dont l'organisation intérieure est si différente ? voudrait-on même s'autoriser de l'exemple des marmottes , des loirs , des hérissons , des chauve-souris , dont nous parlions tout-à-l'heure , et de ce que ces animaux vivent pendant l'hiver engourdis , conclure que les hirondelles pourraient aussi passer cette saison dans un état de torpeur à peu près semblable ? Mais sans parler du fond de nourriture que ces quadrupèdes trouvent en eux-mêmes dans la graisse surabondante

dont ils sont pourvus sur la fin de l'automne , et qui manque à l'hirondelle ; sans parler de leur peu de chaleur intérieure, en quoi ils diffèrent encore de l'hirondelle ; sans me prévaloir de ce que souvent ils périssent dans leurs trous , et passent de l'état de torpeur à l'état de mort , quand les hivers sont un peu longs , ni de ce que les hérissons s'engourdissent aussi au Sénégal , où l'hiver est plus chaud que notre plus grand été , et où l'on sait que nos hirondelles ne s'engourdissent point ; je me contente d'observer que ces quadrupèdes sont dans l'air , et non pas sous l'eau ; qu'ils ne laissent pas de respirer , quoiqu'ils soient engourdis ; que la circulation de leur sang et de leurs humeurs , quoique beaucoup ralentie , ne laisse pas de continuer ; elle continue de même suivant les observations de Vallisnieri , dans les grenouilles qui passent l'hiver au fond des marais : la circulation s'exécute dans ces amphibies par une mécanique toute différente de celle qu'on observe dans les quadrupèdes ou les oiseaux ; et il est contraire à toute expérience , comme je l'ai dit , que des oiseaux plongés dans un liquide quelconque puissent y respirer , et que leur sang puisse y conserver son mouvement de circulation : or ces deux mouvemens , la respiration et la circulation , sont essentiels à la vie , sont la vie même. On sait que le docteur Hooek , ayant étranglé un chien , et lui ayant coupé les côtes , la diaphragme , le péricarde , le haut de la trachée-artère , fit ressusciter et mourir cet animal autant de fois qu'il voulut , en soufflant ou cessant de souffler de l'air dans ses poumons. Il n'est donc pas possible que les hirondelles ni les cigognes , car on les a mises aussi du nombre des oiseaux plongeurs , vivent six mois sous l'eau sans aucune communication avec l'air extérieur ; et d'autant moins possible , que cette communication est néces-

saire , même aux poissons et aux grenouilles , du moins c'est ce qui résulte des expériences que j'ai faites sur plusieurs de ces animaux.

Si donc il est constaté que les grenouilles et les poissons ne peuvent se passer d'air ; s'il est acquis par l'observation générale de tous les pays et de tous les tems , qu'aucun amphibie , petit ou grand , ne peut subsister sans respirer l'air , au moins par intervalles , et chacun à sa manière ; comment se persuader que des oiseaux puissent en supporter l'entière privation pendant un tems considérable ? comment supposer que les hirondelles , ces filles de l'air , qui paraissent organisées pour être toujours suspendues dans ce fluide élastique et léger , ou du moins pour le respirer toujours , puissent vivre pendant six mois sans air ?

Je serais sans doute plus en droit que personne d'admettre ce paradoxe , ayant eu l'occasion de faire une expérience , peut-être unique jusqu'à présent , qui tend à le confirmer. Le 5 septembre , à onze heures du matin , j'avais renfermé dans une cache une nichée entière d'hirondelles de fenêtre , composée du père , de la mère et de trois jeunes en état de voler. Étant revenu quatre ou cinq heures après dans la chambre où était cette cage , je m'aperçus que le père n'y était plus ; et ce ne fut qu'après une demi-heure de recherche que je le trouvai : il était tombé dans un grand pot-à-l'eau où il s'était noyé ; je lui reconnus tous les symptômes d'une mort apparente , les yeux fermés , les ailes pendantes , tout le corps roide. Il me vint à l'esprit de le ressusciter , comme j'avais autrefois ressuscité des mouches noyées ; je l'enterrai donc à quatre heures et demie sous de la cendre chaude , ne laissant à découvert que l'ouverture du bec et des narines. Il était couché sur son ventre : bientôt il commença à avoir

un mouvement sensible de respiration qui faisait fendre la couche de cendres dont le dos était couvert ; j'eus soin d'y en ajouter ce qu'il fallait. A sept heures , la respiration était plus marquée ; l'oiseau ouvrait les yeux de tems en tems , mais il était toujours couché sur son ventre : à neuf heures , je le trouvai sur ses pieds , à côté de son petit tas de cendres ; le lendemain matin il était plein de vie : on lui présenta de la pâtée , des insectes ; il refusa le tout , quoiqu'il n'eût rien mangé la veille. L'ayant posé sur une fenêtre ouverte , il y resta quelques momens à regarder de côté et d'autre ; puis il prit son essor en jetant un petit cri de joie , et dirigea son vol du côté de la rivière. Cette espèce de résurrection d'une hirondelle noyée depuis deux ou trois heures , ne m'a point disposé à croire possible la résurrection périodique et générale de toutes les hirondelles , après avoir passé plusieurs mois sous l'eau. La première est un phénomène auquel les progrès de la médecine moderne nous ont accoutumés , et qui se réalise tous les jours sous nos yeux dans la personne des noyés. La seconde n'est , à mon avis , ni vraie ni vraisemblable : car , indépendamment de ce que j'ai dit , n'est-il pas contre toute vraisemblance que les mêmes causes produisent des effets contraires ; que la température de l'automne dispose les oiseaux à l'engourdissement , et que celle du printemps les dispose à se ranimer , tandis que le degré moyen de cette dernière température , à compter du 22 mars au 22 avril , est moindre que le degré moyen de celle de l'automne , à compter du 22 septembre au 20 octobre ? Par la même raison , n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'occulte énergie de cette température printanière , lors même qu'elle est plus froide et plus long-tems froide que de coutume , comme

elle le fut en 1740, ne laisse pas de réveiller les hirondelles jusqu'au fond des eaux, sans réveiller en même-tems les insectes dont elles se nourrissent, et qui sont néanmoins plus exposés et plus sensibles à son action? d'où il arrive que les hirondelles ne ressuscitent alors que pour mourir de faim, au lieu de s'engourdir une seconde fois et de se replonger dans l'eau comme elles devraient faire si les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets. N'est-il pas contre toute vraisemblance que ces oiseaux supposés engourdis, sans mouvement, sans respiration, percent les glaces qui souvent couvrent et ferment les lacs au tems de la première apparition des hirondelles; et qu'au contraire, lorsque la température des mois de février et de mars est douce et même chaude, comme elle fut en 1774¹, elle n'avance pas d'un seul jour l'époque de cette apparition? N'est-il pas contre la vraisemblance que l'automne étant chaude, ces oiseaux ne laissent pas de s'engourdir au tems marqué, quoique l'on veuille regarder le froid comme la cause de cet engourdissement? Enfin n'est il pas contre toute vraisemblance que les hirondelles du Nord, qui sont absolument de la même espèce que celles du Midi, aient des habitudes si différentes, et qui supposent une toute autre organisation?

En recherchant d'après les faits connus ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur populaire ou savante, j'ai pensé que parmi le grand nombre d'hirondelles qui se rassemblent la nuit, dans les premiers et derniers tems de leur séjour, sur les bords des étangs, et qui voltigent si fréquemment sur l'eau, il peut s'en noyer

¹ Le tems fut si doux à cette époque, que, même dans les pays du Nord, les plantes avaient commencé d'entrer en végétation.

plusieurs par divers accidens faciles à imaginer ; que des pêcheurs auront pu trouver dans leurs filets quelques-unes de ces hirondelles noyées récemment ; qu'ayant été portées dans un poêle ; elles auront repris le mouvement sous leurs yeux ; que delà on aura conclu trop vite , et beaucoup trop généralement , qu'en certains pays toutes les hirondelles passaient leur quartier d'hiver sous l'eau ; enfin que des savans se sont appuyés d'un passage d'Aristote , pour n'attribuer cette habitude qu'aux hirondelles des contrées septentrionales , à cause de la distance des pays chauds où elles pourraient trouver la température et la nourriture qui leur conviennent : comme si une distance de quatre ou cinq cents lieues de plus était un obstacle pour des oiseaux qui volent aussi légèrement , et sont capables de parcourir jusqu'à deux cents lieues dans un jour , et qui d'ailleurs , en s'avancant vers le midi , trouvent une température toujours plus douce , une nourriture toujours plus abondante.

Puis donc que les hirondelles (je pourrais dire tous les oiseaux de passage) ne cherchent point , ne peuvent trouver sous l'eau un asyle analogue à leur nature contre les inconvéniens de la mauvaise saison , il en faut revenir à l'opinion la plus ancienne , la plus conforme à l'observation et l'expérience ; il faut dire que ces oiseaux ne trouvant plus dans un pays les insectes qui leur conviennent , passent dans des contrées moins froides , qui leur offrent en abondance cette proie sans laquelle ils ne peuvent subsister ; et il est si vrai que c'est là la cause générale et déterminante des migrations des oiseaux , que ceux-là partent les premiers qui vivent d'insectes voltigeans , et , pour ainsi dire , aériens , parce que ces insectes manquent les premiers ; ceux qui vivent de larves , de fourmis et autres insectes ter-

restres , en trouvent plus long-tems et partent plus tard ; ceux qui vivent de baies , de petites graines et de fruits qui mûrissent en automne et restent sur les arbres tout l'hiver , n'arrivent aussi qu'en automne , et restent dans nos eampagnes la plus grande partie de l'hiver ; ceux qui vivent des mêmes choses que l'homme et de son superflu , restent toute l'année à portée des lieux habités. Enfin de nouvelles cultures qui s'introduisent dans un pays , donnent lieu à la longue à de nouvelles migrations : e'est ainsi qu'après avoir établi à la Caroline la eulture de l'orge , du riz et du froment , les colons y ont vu arriver régulièrement ehaque année des volées d'oiseaux qu'on n'y eonnaissait point , et à qui l'on a donné , d'après la eirconstanee , les noms d'*oiseaux de riz* , d'*oiseaux de blé* , etc. D'ailleurs il n'est pas rare de voir dans les mers d'Amérique des nuées d'oiseaux attirés par des nuées de papillons si eonsidérables , que l'air en est obscurci. Dans tous les cas , il paraît que ce n'est ni le climat , ni la saison , mais l'artiele des subsistanees , la nécessité de vivre , qui déeide principalement de leur marehe , ee qui les fait errer de contrée en contrée , passer et repasser les mers , ou qui les fixe pour toujours dans un même pays.

J'avoue qu'après eette première eause , il en est une autre qui influe aussi sur les migrations des oiseaux , du moins sur leur retour dans le pays qui les a vus naître. Si un oiseau n'a point de elimat , du moins il a une patrie ; comme tout autre animal , il reconnaît , il affectionne les lieux où il a eommencé de voir la lumière , de jouir de ses faeultés , où il a éprouvé les premières sensations , goûté les premières de l'existenee ; il ne le quitte qu'avec regret , et lorsqu'il y est foreé par la disette ; un penchant irrésistible l'y rappelle sans cesse , et ce penchant , joint à la eonnaissance d'une

route qu'il a déjà faite , et à la force de ses ailes , le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être et la subsistance. Mais sans entrer ici dans la thèse générale du passage des oiseaux et de ses causes , il est de fait que nos hirondelles se retirent au mois d'octobre dans les pays méridionaux , puisqu'on les voit quitter chaque année dans cette même saison les différentes contrées de l'Europe , et arriver peu de jours après en différens pays de l'Afrique , et que même on les a trouvées plus d'une fois en route au milieu des mers.

Dans presque tous les pays connus , les hirondelles sont regardées comme amies de l'homme ; et à très-juste titre , puisqu'elles consomment une multitude d'insectes qui vivraient aux dépens de l'homme. Il faut convenir que les engoulevens auraient les mêmes droits à sa reconnaissance puisqu'ils lui rendent les mêmes services ; mais , pour les lui rendre , ils se cachent dans les ombres du crépuscule , et l'on ne doit pas être surpris qu'il restent ignorés , eux et leurs bienfaits.

L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE ,

OU L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

Elle est en effet domestique par instinct ; elle recherche la société de l'homme par choix ; elle la préfère , malgré ses inconvéniens , à toute autre société. Elle niche dans nos cheminées , et jusque dans l'intérieur de nos maisons , sur-tout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit : la foule n'est point la société. Lorsque les maisons sont trop bien closes , et que les cheminées sont fermées par le haut , comme elles le sont à Nantua et dans les pays de montagnes , à cause

de l'abondance des neiges et des pluies , elle change de logement sans changer d'inclination ; elle se réfugie sous les avant-toits et y construit son nid : mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et toutes les fois qu'un voyageur égaré aperçoit dans l'air quelques-uns de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure , et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paraisse dans nos climats : c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps. Elle arrive plus tôt dans les contrées plus méridionales , et plus tard dans les pays du nord. Mais quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars , quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement d'avril , elle ne paraît guère dans chaque pays qu'à l'époque ordinaire. On en voit quelquefois voler à travers des flocons d'une neige très-épaisse. Elles souffrirent beaucoup , comme on sait , en 1740 : elles se réunissaient en assez grand nombre sur une rivière qui bordait une terrasse appartenant alors à M. Hébert, et où elles tombaient mortes à chaque instant ; l'eau était couverte de leurs petits cadavres. Ce n'était point par l'excès du froid qu'elles périssaient ; tout annonçait que c'était faute de nourriture : celles qu'on ramassait étaient de la plus grande maigreur , et l'on voyait celles qui vivaient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé , et , pour dernière ressource , saisir avidement les moucherons desséchés qui pendaient à de vieilles toiles d'araignées.

Il semble que l'homme devrait accueillir , bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs

lui rend des services réels; il semble au moins que ses services devraient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes, qui le protègent quelquefois jusqu'à la superstition¹: mais il s'en trouve trop souvent qui se font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-mobile, par conséquent très-difficile à atteindre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocens paraissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule. Elle est plus que ridicule, cette guerre; car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charançons et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des hirondelles² et autres insectivores y diminue.

L'expérience de Frisch, et quelques autres semblables³, prouvent que les mêmes hirondelles reviennent

¹ On a dit que ces hirondelles étaient sous la protection spéciale des dieux pénates; que lorsqu'elles se sentaient maltraitées, elles allaient piquer les mamelles des vaches, et leur faisaient perdre leur lait: c'étaient des erreurs, mais des erreurs utiles.

² Il est vrai qu'elles consomment aussi des insectes utiles; par exemple, les abeilles: mais on peut toujours les empêcher de construire leurs nids à portée des ruches.

³ Dans un château près d'Épinal en Lorraine, on attachait, il y a quelques années, au pied d'une de ces hirondelles, un anneau de fil de laiton, qu'elle rapporta fidèlement l'année suivante. Heerkens, dans son poème intitulé *Hirundo*, cite un autre fait de ce genre.

aux mêmes endroits ; elles n'arrivent que pour faire leur ponte , et se mettent tout de suite à l'ouvrage. Elles construisent chaque année un nouveau nid , et l'établissent au dessus de celui de l'année précédente , si le local le permet. J'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étaient ainsi construits par étages ; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres , tous quatre égaux entr'eux , maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin. Il y en avait de deux grandeurs et de deux formes différentes : les plus grands représentaient un demi-cylindre creux¹ , ouvert par le dessus, d'environ un pied de hauteur ; ils occupaient le milieu des parois de la cheminée : les plus petits occupaient les angles , et ne formaient que le quart d'un cylindre ou même d'un cône renversé. Le premier nid , qui était le plus bas , avait son fond maçonné comme le reste ; mais ceux des étages supérieurs n'étaient séparés des inférieurs que par leur matelas composé de paille , d'herbe sèche et de plumes. Au reste , parmi les petits nids des angles , je n'en ai trouvé que deux qui fussent par étages ; je crois que c'étaient les nids des jeunes : ils n'étaient pas si bien faits que les grands.

Dans cette espèce, comme dans la plupart des autres, c'est le mâle qui chante l'amour : mais la femelle n'est pas absolument muette ; son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité. Elle est encore moins insensible ; car non-seulement elle reçoit les caresses du mâle avec complaisance , mais elle les rend avec ardeur , et l'excite quelquefois par ses agaceries. Ils font deux pontes par an : la première , d'environ cinq œufs ; la seconde , de trois. Ces œufs sont blancs,

¹ Frisch dit que l'oiseau donne à son nid cette forme circulaire , ou plutôt demi-circulaire , en prenant son nid pour centre.

selon Willughby, et tachetés, selon Klein et Aldrovande. Ceux que j'ai vus étaient blancs. Tandis que la femelle couve, le mâle passe la nuit sur le bord du nid. Il dort peu ; car on l'entend babiller dès l'aube du jour, et il voltige presque jusqu'à la nuit close. Lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid, jusqu'à ce que les petits, devenus plus forts, sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture, et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir, les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude, hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif, qu'on croirait en entendre le sens. Si l'on joint à cela ce que dit Boerhaave d'un de ces oiseaux, qui, étant allé à la provision, et trouvant à son retour la maison où était son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter nourriture et secours à ses petits, on jugera avec quelle passion les hirondelles aiment leur géniture¹.

On a prétendu que lorsque leurs petits avaient les yeux crevés, même arrachés, elles les guérissaient et leur rendaient la vue avec une certaine herbe qui a été appelée *chélidoine*, c'est-à-dire, herbe aux hirondelles; mais les expériences de Redi et de M. de la Hire nous apprennent qu'il n'est besoin d'aucune herbe pour cela,

¹ Comme il s'agit ici d'une mère et d'une couveuse, on ne peut guère supposer qu'elle se soit précipitée dans les flammes par défaut d'expérience

et que lorsque les yeux d'un jeune oiseau sont, je ne dis pas arrachés tout-à-fait, mais seulement crevés ou même flétris, ils se rétablissent très-prompement et sans aucun remède. Aristote le savait bien et l'a écrit; Celse l'a répété. Les expériences de Redi et de M. de la Hire, et de quelques autres, sont sans réplique, et néanmoins l'erreur dure encore.

Outre les différentes inflexions de voix dont j'ai parlé jusqu'ici, les hirondelles de cheminée ont encore le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui la menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là : ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

J'ai dit ailleurs que ces oiseaux vivaient d'insectes ailés qu'ils happent en volant; mais comme ces insectes ont le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou moins chaud, il arrive que, lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre, et les empêche même de faire usage de leurs ailes, nos oiseaux rasant la terre et cherchent ces insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies, et jusque sur le pavé de nos rues; ils rasant aussi les eaux et s'y plongent quelquefois à demi en poursuivant les insectes aquatiques; et, dans les grandes disettes, ils vont disputer aux araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent par les dévorer elles-mêmes. Dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur. On trouve dans leur estomac des débris de mouches, de cigales, de scarabées, de papillons, et même de petites pierres; ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les hirondelles de cheminée passent la plus grande partie de leur

vie dans l'air, elles se posent assez souvent sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même à terre et sur les arbres. Dans notre climat, elles passent souvent les nuits vers la fin de l'été, perchées sur des aunes au bord des rivières, et c'est alors qu'on les prend en grand nombre et qu'on les mange en certains pays; elles choisissent les branches les plus basses qui se trouvent au dessous des berges et bien à l'abri du vent. On a remarqué que les branches qu'elles adoptent pour y passer ainsi la nuit, meurent et se dessèchent.

C'est encore sur un arbre, mais sur un très-grand arbre, qu'elles ont coutume de s'assembler pour le départ. Ces assemblées ne sont que de trois ou quatre cents; car l'espèce n'est pas si nombreuse, à beaucoup près, que celle des hirondelles de fenêtre. Elles s'en vont de ce pays-ci vers le commencement d'octobre; elles partent ordinairement la nuit comme pour dérober leur marche aux oiseaux de proie qui ne manquent guère de les harceler dans leur route. M. Frisch en a vu quelquefois partir en plein jour, et M. Hébert en a vu plus d'une fois, au tems du départ, des pelotons de quarante ou cinquante qui faisaient route au haut des airs; et il a observé que dans cette circonstance leur vol était non-seulement plus élevé qu'à l'ordinaire, mais encore beaucoup plus uniforme et plus soutenu. Elles dirigent leur route du côté du midi, en s'aidant d'un vent favorable, autant qu'il est possible; et lorsqu'elles n'éprouvent point de contre-tems, elles arrivent en Afrique dans la première huitaine d'octobre. Si, durant la traversée, il s'élève un vent de sud-est qui les repousse, elles relâchent, de même que les autres oiseaux de passage, dans les îles qui se trouvent sur leur chemin. M. Adanson en a vu arriver, dès le 6 octobre, à six heures et demie du soir, sur les côtes

du Sénégal, et les a bien reconnues pour être nos vraies hirondelles. Il s'est assuré depuis qu'on ne les voyait dans ces contrées que pendant l'automne et l'hiver. Il nous apprend qu'elles y couchent toutes les nuits, seules ou deux à deux, dans le sable sur le bord de la mer, et quelquefois en grand nombre dans les cases, perchées sur les chevrons de la couverture. Enfin il ajoute une observation importante : c'est que ces oiseaux ne nichent point au Sénégal. Aussi M. Frisch observe-t-il qu'au printems elles ne ramènent jamais avec elles des jeunes de l'année : d'où l'on peut inférer que les contrées plus septentrionales sont leur véritable patrie ; car la patrie d'une espèce quelconque est le pays où elle fait l'amour et se perpétue.

Quoiqu'en général ces hirondelles soient des oiseaux de passage, même en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques-unes pendant l'hiver, sur-tout dans les pays tempérés où elles trouvent des insectes ; par exemple, dans les îles d'Ilières et sur la côte de Gênes, où elles passent les nuits sur les orangers en pleine terre, et où elles causent beaucoup de dommage à ces précieux arbrisseaux. D'un autre côté, on dit qu'elles paraissent rarement dans l'île de Malte.

On s'est quelquefois servi, et l'on pourrait encore se servir avec le même succès, de ces oiseaux pour faire savoir très-promptement des nouvelles intéressantes ; il ne s'agit que d'avoir une couveuse prise sur ses œufs dans l'endroit même où l'on veut envoyer l'avis ; et de la lâcher avec un fil à la patte, noué d'un certain nombre de nœuds, teint d'une certaine couleur, d'après ce qui aura été convenu ; cette bonne mère prendra aussitôt son essor vers le pays où est sa couvée, et portera avec une célérité incroyable les avis qui lui auront été confiés.

L'hirondelle de cheminée a la gorge , le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore ; tout le reste du dessous du corps blanchâtre avec une teinte de ce même aurore ; tout le reste de la partie supérieure de la tête et du corps , d'un noir bleuâtre éclatant , seule couleur qui paraisse , les plumes étant bien rangées , quoiqu'elles soient cendrées à la base et blanches dans leur partie moyenne ; les pennes des ailes suivant les différentes incidences de la lumière , tantôt d'un noir bleuâtre plus clair que le dessus du corps , tantôt d'un brun verdâtre ; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets verts ; les cinq paires latérales marquées d'une tache blanche vers le bout ; le bec noir au dehors , jaune au dedans ; le palais et les coins de la bouche jaunes aussi , et les pieds noirâtres. Dans les mâles , la couleur aurore de la gorge est plus vive , et le blanc du dessous du corps a une légère teinte de rougeâtre.

L'hirondelle de cheminée est répandue dans tout l'ancien continent , depuis la Norwège jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; et du côté de l'Asie , jusqu'aux Indes et au Japon.

VARIÉTÉS

DE L'HIRONDELLE DOMESTIQUE ,

ET OISEAUX QUI Y ONT RAPPORT.

I. *L'hirondelle d'Antigue* , à gorge couleur de rouille.

II. *L'hirondelle à ventre roux de Cayenne.*

Les hirondelles de cette espèce font leur nid dans

les maisons , comme nos hirondelles de cheminée : elles le construisent en forme de cylindre avec de petites tiges , de la mousse , des plumes ; ce cylindre est suspendu verticalement , et isolé de toutes parts ; elles l'allongent comme font les nôtres , à mesure qu'elles se multiplient ; l'entrée est au bas , sur l'un des côtés , et si bien ménagée qu'elle communique , dit-on , à tous les étages. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs.

Il n'est point du tout contre la vraisemblance que nos hirondelles domestiques soient passées dans le nouveau continent , et y aient fondé une colonie qui aura conservé l'emprunte de la race primitive ; empreinte très-reconnaissable à travers les influences du nouveau climat.

III. *L'hirondelle au capuchon roux.*

IV. *La grande hirondelle à ventre roux du Sénégal.*

V. *L'hirondelle à ceinture blanche , ou hirondelle de Cayenne.* C'est un oiseau rare : il se trouve à Cayenne et à la Guiane , dans l'intérieur des terres , sur le bord des rivières. Il se plaît à voltiger sur l'eau comme font nos hirondelles ; mais ce qu'elles ne font pas toutes , il se pose volontiers sur les arbres déracinés qu'on y voit flottans.

VI. *L'hirondelle ambrée.* Scha dit que ces hirondelles , de même que les nôtres de rivage , gagnent la côte lorsque la mer est agitée , qu'on lui en a apporté quelquefois de mortes et de vivantes , et qu'elles exhalent une odeur si forte d'ambre gris , qu'il n'en faut qu'une pour parfumer toute une chambre ; cela fait conjecturer qu'elles se nourrissent d'insectes et autres animales qui sont eux-mêmes parfumés , et peut-être d'ambre gris.

L'HIRONDELLE A CROUPION BLANC.

OU L'HIRONDELLE DE FENÊTRE.

Ce n'est pas sans raison que les anciens donnaient à cette hirondelle le nom de *sauvage*. Elle peut , à la vérité , paraître familière et presque domestique , si on la compare au grand martinet ; mais elle paraîtra sauvage si on la compare à notre hirondelle domestique. Elle s'approche de l'homme lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances ; mais , toutes choses étant égales , elle préfère pour l'emplacement de son manoir , une avance de rocher à la saillie d'une corniche , une caverne à un péristyle , en un mot la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids , que j'ai observé dans le mois de septembre , et qui avait été détaché d'une fenêtre , était composé de terre à l'extérieur , sur-tout de celle qui a été rendue par les vers , et que l'on trouve le matin çà et là sur les planches de jardin nouvellement labourées ; il était fortifié dans le milieu de son épaisseur par des brins de paille , et dans la couche la plus antérieure , par une grande quantité de plumes. La poussière qui garnissait le fond du nid , fourmillait de petits vers très-grêles , hérissés de longs poils , se tortillant en tout sens , s'agitant avec vivacité , et s'aidant de leur bouche pour ramper ; ils abondaient sur-tout aux endroits où les plumes étaient implantées dans les parois intérieures. On y trouva aussi des puces plus grosses , plus alongées , moins brunes que les puces ordinaires , mais conformées de même , et sept ou huit punaises , quoiqu'il n'y en eût point et qu'il n'y en eût jamais eu dans la mai-

son. Ces deux dernières espèces d'insectes se trouvaient indifféremment, et dans la poussière du nid, et dans les plumes des oiseaux qui l'habitaient au nombre de cinq, savoir, le père, la mère, et trois jeunes en état de voler. J'ai certitude que ces cinq oiseaux y passaient les nuits tous ensemble. Ce nid représentait par sa forme le quart d'un demi-sphéroïde creux, alongé par ses pôles, d'environ quatre pouces et demi de rayon, adhérent par ses deux faces latérales au jambage et au chassis de la croisée, et par son équateur à la plate-bande supérieure. Son entrée était près de cette plate-bande, située verticalement, demi-circulaire et fort étroite.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite, et probablement aux mêmes couples : ce qui doit s'entendre seulement des nids que les hirondelles attachent à nos fenêtres ; car on m'assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers, ne servent jamais qu'une seule saison, et qu'elles en font chaque année un nouveau. Quelquefois il ne leur faut que cinq ou six jours pour le construire ; d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix ou douze jours. Elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes ; elles le gâchent et le posent avec le bec seul. Souvent on voit un assez grand nombre de ces oiseaux qui travaillent au même nid ¹, soit qu'ils se plaisent à s'entraider les uns les autres, soit que, dans cette espèce, l'accouplement ne pouvant avoir lieu que dans le nid, tous les mâles qui recherchent la même femelle, travaillent avec émulation à l'achèvement de ce nid,

¹ J'en ai compté jusqu'à cinq posés dans un même nid ou accrochés autour, sans compter les allans et venans ; plus leur nombre est grand, plus l'ouvrage va vite.

dans l'espérance d'en faire un doux et prompt usage. On en a vu quelques-uns qui travaillaient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettaient à le construire : était-ce un mâle absolument rebuté , qui , n'espérant rien pour lui-même , cherchait la triste consolation de troubler ou retarder les jouissances des autres ? Quoi qu'il en soit , ces hirondelles arrivent plus tôt ou plus tard , suivant le degré de latitude ; à Uspal , le 9 mai , selon M. Linnæus ; en France et en Angleterre , dans les commencemens d'avril ¹ , huit ou dix jours après les hirondelles domestiques , qui , selon M. Frisch , ayant le vol plus bas , trouvent plus facilement et plus tôt à se nourrir. Souvent elles sont surprises par les derniers froids , et on en a vu voltiger au travers d'une neige fort épaisse. Les premiers jours de leur arrivée , elles se tiennent sur les eaux et dans les endroits marécageux. Je ne les ai guère vues

¹ Cette année 1779, l'hiver a été sans neige , et le printems très-beau ; néanmoins ces hirondelles ne sont arrivées en Bourgogne que le 9 avril , et sur le lac de Genève que le 14. On a dit qu'un cordonnier de Bâle , ayant mis à une hirondelle un collier sur lequel était écrit :

Hirondelle ,
Qui es si bello ,
Dis-moi , l'hiver où vas-tu ?

reçut le printems suivant , et par le même courrier , cette réponse à sa demande :

A Athènes ,
Chez Antoine.
Pourquoi t'en informes-tu ?

Ce qu'il y a de plus probable dans cette anecdote , c'est que les vers ont été faits en Suisse : quant au fait , il est plus que douteux , puisqu'on sait par Belon et par Aristote , que les hirondelles sont des oiseaux semestriers dans la Grèce comme dans le reste de l'Europe , et qu'elles vont passer l'hiver en Afrique.

revenir aux nids qui sont à mes fenêtres avant le 15 avril ; quelquefois elles n'y ont paru que dans les premiers jours de mai. Elles établissent leur nid à toute exposition , mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne , sur-tout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières , des ruisseaux ou des étangs : elles le construisent par fois dans les maisons ; mais cela est rare et même fort difficile à obtenir. Leurs petits sont souvent éclos dès le 15 de juin. On a vu le mâle et la femelle se caresser sur le bord d'un nid qui n'était pas encore achevé , se becqueter avec un petit gazouillement expressif : mais on ne les a point vus s'accoupler ; ce qui donne lieu de croire qu'ils s'accouplent dans le nid , où on les entend gazouiller ainsi de très-grand matin , et quelquefois pendant la nuit entière. Leur première ponte est ordinairement de cinq œufs blancs , ayant un disque moins blanc au gros bout ; la seconde ponte est de trois ou quatre ; et la troisième , lorsqu'elle a lieu , de deux ou trois. Le mâle ne s'éloigne guère de la femelle tandis qu'elle couve ; il veille sans cesse à sa sûreté , à celle des fruits de leur union , et il fond avec impétuosité sur les oiseaux qui s'en approchent de trop près. Lorsque les petits sont éclos , tous deux leur portent fréquemment à manger , et paraissent en prendre beaucoup de soin. Cependant il y a des cas où cet amour paternel semble se démentir. Un de ces petits , déjà avancé et même en état de voler , étant tombé du nid sur la tablette de la fenêtre , le père et la mère ne s'en occupèrent point , ne lui donnèrent aucun secours : mais cette dureté apparente eut des suites heureuses ; car le petit , se voyant abandonné à lui-même , fit usage de ses ressources , s'agita , battit des ailes , et , au bout de trois quarts d'heure d'efforts , parvint à prendre sa volée. Ayant fait détacher du haut

d'une autre fenêtre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos , et l'ayant laissé sur la tablette de la même fenêtre , les père et mère , qui passaient et repassaient sans cesse , voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avait ôté le nid , et qui nécessairement le voyaient et entendaient le cri d'appel de leurs petits , ne parurent point non plus s'en occuper , tandis qu'une femelle moineau , dans le même lieu et les mêmes circonstances , ne cessa d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours. Il semble que l'attachement de ces hirondelles pour leurs petits dépende du local ; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore long-tems après qu'ils ont commencé à voler , et même elles la leur portent au milieu des airs. Le fond de cette nourriture consiste en insectes ailés qu'elles attrapent au vol , et cette manière de les attrapper leur est tellement propre , que lorsqu'elles en voient un posé sur une muraille , elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler , et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise.

On dit que les moineaux s'emparent souvent des nids de ces hirondelles , et cela est vrai ; mais on ajoute que les hirondelles , ainsi chassées de chez elles , reviennent quelquefois avec un grand nombre d'autres , serment en un instant l'entrée du nid avec le même mortier dont elles l'ont construit , y claquemurent les moineaux , et rendent ainsi l'usurpation funeste aux usurpateurs. Je ne sais si cela est jamais arrivé ; mais ce que je puis dire , c'est que des moineaux s'étant emparés , sous mes yeux et en différens tems , de plusieurs nids d'hirondelles , celles-ci , à la vérité , y sont revenues en nombre et à plusieurs fois dans le cours de l'été , sont entrées dans le nid , se sont querellées avec les moineaux , ont voltigé aux environs , quelquefois

pendant un jour ou deux , mais qu'elles n'ont jamais fait la plus légère tentative pour fermer l'entrée du nid , quoiqu'elles fussent bien dans le cas ; qu'elles se trouvaient en force , et qu'elles eussent tous les moyens pour y réussir. Au reste , si les moineaux s'emparent des nids des hirondelles , ce n'est point du tout par l'effet d'aucune antipathie entre ces deux espèces , comme on l'a voulu croire : cela signifie seulement que les moineaux prennent leurs convenances. Ils pondent dans ces nids parce qu'ils les trouvent commodes ; ils pondraient pareillement dans tout autre nid , et même dans tout autre trou.

Quoique ces hirondelles soient un peu plus sauvages que les hirondelles de cheminée ; quoique des philosophes aient cru que leurs petits étaient *inapprivoisables*¹ , la vérité est néanmoins qu'ils s'apprivoisent assez facilement. Il faut leur donner la nourriture qu'elles aiment le mieux et qui est le plus analogue à leur nature , c'est-à-dire , des mouches , des papillons , et leur en donner souvent² ; il faut sur-tout ménager leur amour pour la liberté , sentiment commun à tous les genres d'animaux , mais qui , dans aucun , n'est ni si

1 J. J. Rousseau.

² Quelques auteurs prétendent qu'elles ne peuvent absolument vivre de matières végétales ; cependant il ne faut pas croire que ce soit un poison pour elles. Le pain entrainait pour quelque chose dans la nourriture d'une hirondelle apprivoisée dont je parlerai bientôt : mais ce qui est plus singulier , on a vu des enfans nourrir de petits hirondeaux de cheminée avec la seule fiente qui tombait d'un nid d'hirondelle de la même espèce ; ces jeunes oiseaux vécurent fort bien pendant dix jours à ce régime , et il y a toute apparence qu'ils l'eussent soutenu encore quelques tems , si l'expérience n'eût été interrompue par une mère qui avait plus le goût de la propreté que celui des connaissances.

vif ni si ombrageux que dans le genre ailé¹. On a vu une de ces hirondelles apprivoisées qui avait pris un attachement singulier pour la personne dont elle avait reçu l'éducation ; elle restait sur ses genoux des journées entières ; et lorsqu'elle la voyait reparaître après quelques heures d'absence, elle l'accueillait avec petits cris de joie ; un battement d'ailes et toute l'expression du sentiment. Elle commençait déjà à prendre la nourriture dans les mains de sa maîtresse, et il y a toute apparence que son éducation eût réussi complètement si elle ne se fût pas envolée. Elle n'alla pas fort loin, soit que la société intime de l'homme lui fût devenue nécessaire, soit qu'un animal dépravé, du moins amolli par la vie domestique, ne soit plus capable de la liberté ; elle se donna à un jeune enfant, et bientôt après elle périt sous la griffe d'un chat. M. le vicomte de Querhoent m'assure qu'il a aussi élevé, pendant plusieurs mois, de jeunes hirondelles prises au nid ; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu venir à bout de les faire manger seules, et qu'elles ont toujours péri dans le tems où elles ont été abandonnées à elles-mêmes. Lorsque celle dont j'ai parlé ci-dessus voulait marcher, elle se traînait de mauvaise grâce, à cause de ses pieds courts : aussi les hirondelles de cette espèce se posent-elles rarement ailleurs que dans leur nid, et seulement lorsque la nécessité les y oblige ; par exemple, elles se posent sur le bord des eaux, lorsqu'il s'agit d'amasser la terre humide dont elles construisent leur

¹ J'ai eu souvent le plaisir, dit M. Rousseau, de les voir se tenir dans ma chambre les fenêtres fermées, assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sûres que cela ne tarderait pas. En effet, je me levais tous les jours pour cela à quatre heures du matin.

nid , ou dans les roseaux pour y passer les nuits sur la fin de l'été , lorsqu'à la troisième ponte elles sont devenues trop nombreuses pour pouvoir être toutes contenues dans les nids , ou enfin sur les convertis et les cordons d'un grand bâtiment , et lorsqu'il s'agit de s'assembler pour le départ. M. Hébert avait en Brie une maison qu'elles prenaient tous les ans pour leur rendez-vous général : l'assemblée était fort nombreuse, non-seulement parce que l'espèce l'est beaucoup par elle-même , chaque paire faisant toujours deux et quelquefois trois pontes , mais aussi parce que souvent les hirondelles de rivage et quelques traîneuses de l'espèce domestique en augmentaient le nombre. Elles ont un cri particulier dans cette circonstance , et qui paraît être leur cri d'assemblée. On a remarqué que , peu de tems avant leur départ , elles s'exercent à s'élever presque jusqu'aux nues , et semblent ainsi se préparer à voyager dans ces hautes régions ; ce qui s'accorde avec d'autres observations dont j'ai rendu compte dans l'article précédent , et ce qui explique en même tems pourquoi l'on voit si rarement ces oiseaux dans l'air , faisant route d'une contrée à l'autre. Ils sont fort répandus dans l'ancien continent ; cependant Aldrovande assure qu'il n'en a jamais vu en Italie , et notamment aux environs de Bologne. On les prend l'automne en Alsace avec les étourneaux , dit M. Herman , en laissant tomber , à l'entrée de la nuit , un filet tendu sur un marais rempli de joncs , et noyant le lendemain les oiseaux qui se trouvent pris dessous. On comprend aisément que des hirondelles noyées de cette manière auront été quelquefois rendues à la vie , et que ce fait très-simple , ou quelque autre de même genre , aura pu donner lieu à la fable de leur immersion et de leur émergence annuelles.

Cette espèce semble tenir le milieu entre l'espèce domestique et le grand martinet : elle a un peu du gazouillement et de la familiarité de celle-là ; elle construit son nid à peu près comme elle , et ses doigts sont composés du même nombre de phalanges respectivement : elle a les pieds pattus du martinet , et le doigt postérieur disposé à se tourner en avant ; elle vole comme lui par les grandes pluies , et vole alors en troupes plus nombreuses que de coutume ; comme lui elle s'accroche aux murailles , se pose rarement à terre ; lorsqu'elle y est posée , elle rampe plutôt qu'elle ne marche. Elle a aussi l'ouverture du bec plus large que l'hirondelle domestique , du moins en apparence , parce que son bec s'élargit brusquement à la hauteur des narines , où ses bords font de chaque côté un angle saillant. Enfin , quoiqu'elle ait un peu plus de masse , elle paraît un peu moins grosse , parce qu'elle a les plumes et sur-tout les couvertures inférieures de la queue , moins fournies. Le poids moyen de toutes celles que j'ai pesées , a été constamment de trois à quatre gros.

Elles ont le croupion , la gorge et tout le dessous du corps , d'un beau blanc ; la côte des couvertures de la queue brune ; le dessus de la tête et du cou , le dos , ce qui paraît des plumes et des plus grandes couvertures supérieures de la queue , d'un noir lustré , enrichi de reflets bleus ; les plumes de la tête et du dos cendrées à leur base , blanches dans leur partie moyenne ; les pennes des ailes brunes , avec des reflets verdâtres sur les bords ; les trois dernières les plus voisines du corps , terminées de blanc ; les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc ; le bec noir , et les pieds gris brun. Le noir de la femelle est moins décidé : son blanc est moins pur : il est même varié de brun sur le croupion. Les jeunes ont la tête brune , une teinte de cette

même couleur sous le cou ; les reflets du dessus du corps , d'un bleu moins foncé , et même verdâtres à certains jours , et , ce qui est remarquable , ils ont les plumes des ailes plus foncées. Il semble que l'individu décrit par M. Brisson était un jeune. Ces jeunes ont un mouvement fréquent dans la queue de bas en haut , et la naissance de la gorge dénuée de plumes.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

Nous avons vu les deux espèces précédentes employer beaucoup d'industrie et de travail pour bâtir leur petite maison en maçonnerie ; nous allons voir deux autres espèces faire leur ponte dans des trous en terre , dans des trous de muraille , dans des arbres creux , sans se donner beaucoup de peine pour construire un nid , et se contentant de préparer à leur couvée une petite litière composée des matériaux les plus communs , entassés sans art ou grossièrement arrangés.

Les hirondelles de rivage arrivent dans nos climats et en repartent à peu près dans les mêmes tems que nos hirondelles de fenêtre. Dès la fin du mois d'août elles commencent à s'approcher des endroits où elles ont coutume de se réunir toutes ensemble ; et vers la fin de septembre , M. Hébert a vu souvent les deux espèces rassemblées en grand nombre sur la maison qu'il occupait en Brie¹ , et , par préférence , sur le côté du comble qui était tourné au midi. Lorsque l'assemblée était formée , la maison en était entièrement couverte. Ce-

¹ Cette maison était dans une petite ville , mais à une extrémité ; elle avait son principal aspect sur une rivière , et tenait à la campagne de plusieurs côtés.

pendant toutes ces hirondelles ne changent pas de climat pendant l'hiver. M. le commandeur des Mazys me mande qu'on en voit constamment à Malte dans cette saison , sur-tout par les mauvais tems ; et il est bon d'observer que , dans cette ile , il n'y a d'autre lac , d'autre étang que la mer , et que par conséquent on ne peut supposer que dans l'intervalle des tempêtes elles soient plongées au fond des eaux, M. Hébert en a vu voltiger en différens mois de l'hiver , jusqu'à quinze ou seize , à la fois dans les montagnes du Bugey ; c'était fort près de Nantua , à une hauteur moyenne , dans une gorge d'un quart de lieue de long sur trois ou quatre cents pas de large , lieu délicieux , ayant sa principale exposition au midi , garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue , où le gazon conserve presque toute l'année son beau vert et sa fraîcheur , où la violette fleurit en février , et où l'hiver ressemble à nos printems. C'est dans ce lieu privilégié que l'on voit fréquemment ces hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison , et poursuivre les insectes , qui n'y manquent pas non plus. Lorsque le froid devient trop vif , et qu'elles ne trouvent plus de mouches au dehors , elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous , où la gelée ne pénètre point , où elles trouvent assez d'insectes terrestres et de chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries , et où peut-être elles éprouvent plus ou moins cet état de torpeur et d'engourdissement auquel M. Gmelin et plusieurs autres prétendent qu'elles sont sujettes pendant les froids , mais auquel les expériences de M. Collinson prouvent qu'elles ne sont pas toujours sujettes. Les gens du pays dirent à M. Hébert qu'elles paraissaient les hivers après que les neiges des avens étaient fondues , toutes les fois que le tems était doux.

Ces oiseaux se trouvent dans toute l'Europe. Belon en a observé en Romanie qui nichaient avec les martin-pêcheurs et les guépiers dans les berges du fleuve Marissa , autrefois le fleuve *Hébrus*. M. Kœnigsfeld , voyageant dans le nord , s'aperçut que la rive gauche d'un ruisseau qui passe au village de Kakui en Sibérie , était criblée , sur une étendue d'environ quinze toises , d'une quantité de trous servant de retraite à de petits oiseaux grisâtres nommés *streschis* (lesquels ne peuvent être que des hirondelles de rivage). On en voyait cinq ou six cents voler pêle-mêle autour de ces trous , y entrer , en sortir , et toujours en mouvement , comme des moucherons. Les hirondelles de cette espèce sont fort rares dans la Grèce , selon Aristote ; mais elles sont assez communes dans quelques contrées d'Italie , d'Espagne , de France , d'Angleterre , de Hollande et d'Allemagne. Elles font leurs trous ou les choisissent de préférence dans les berges et les falaises escarpées , parce qu'elles y sont plus en sûreté ; sur le bord des caux dormantes , parce qu'elles y trouvent les insectes en plus grande abondance ; dans les terrains sablonneux , parce qu'elles ont plus de facilité à y faire leurs petites excavations et à s'y arranger. M. Salerne nous apprend que , sur les bords de la Loire , elles nichent dans les carrières ; d'autres disent dans des grottes. Toutes ces opinions peuvent être vraies , pourvu qu'elles ne soient pas exclusives. Le nid de ces hirondelles n'est qu'un amas de paille et d'herbe sèche ; il est garni à l'intérieur de plumes sur lesquelles les œufs reposent immédiatement. Quelquefois elles creusent elles-mêmes leurs trous ; d'autres fois elles s'emparent de ceux des guépiers et des martin-pêcheurs. Le boyau qui y conduit est ordinairement de dix-huit pouces de longueur. On n'a pas manqué de donner à

cette espèce le pressentiment des inondations , comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud , et tout aussi gratuitement : on a dit qu'elle ne se laissait jamais surprendre par les eaux ; qu'elle savait faire sa retraite à propos , et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou. Mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations , c'est de creuser son trou et son nid fort au dessus de la plus grande élévation possible des eaux.

Ces hirondelles ne font , suivant M. Frisch , qu'une seule ponte par an ; elle est de cinq ou six œufs blancs , demi-transparens et sans taches , dit M. Klein. Leurs petits prennent beaucoup de graisse , et une graisse très-fine , comparable à celle des ortolans. Comme cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres ; et qui consiste non-seulement dans la nombreuse tribu des insectes ailés , mais dans celle des insectes vivant sous terre , et dans la multitude des chrysalides qui y végètent , elle doit nourrir ses petits encore mieux que les autres espèces , qui , comme nous avons vu , nourrissent très-bien les leurs : aussi fait-on une grande consommation des hirondeaux de rivage en certains pays , par exemple à Valence en Espagne ¹ ; ce qui me ferait croire que , dans ces mêmes pays , ces oiseaux , quoi qu'en dise M. Frisch , font plus d'une ponte par an.

Les adultes poursuivent leur proie sur les eaux avec une telle activité , qu'on se persuaderait qu'ils se battent. En effet , ils se rencontrent ; ils se choquent en courant après les mêmes mouchrons ; ils se les arrachent ou se les disputent en jetant des cris perçans : mais tout cela

¹ Ces jeunes hirondeaux sont néanmoins sujets aux poux de bois qui se glissent sous leur peau ; mais ils n'ont jamais de punaises.

n'est autre chose que l'émulation , telle qu'on la voit régner entre des animaux d'espèce quelconque attirés par la même proie et poussés du même appétit.

Quoique cette espèce semble être la plus sauvage des espèces européennes , du moins à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation , elle est toutefois moins sauvage que le grand martinet , lequel fait à la vérité sa demeure dans les villes , mais ne se mêle jamais avec aucune autre espèce d'hirondelle ; au lieu que l'hirondelle de rivage va souvent de compagnie avec celle de fenêtre , et même avec celle de cheminée. Cela arrive sur-tout dans les tems du passage ; tems où les oiseaux paraissent mieux sentir qu'en toute autre circonstance , le besoin et peut-être l'intérêt qu'ils ont de se réunir. Au reste , elle diffère des deux espèces dont je viens de parler , par le plumage , par la voix , et , comme on a pu le voir , par quelques-unes de ses habitudes naturelles : ajoutez qu'elle ne se perche jamais , qu'elle revient au printemps beaucoup plus tôt que le grand martinet. Je ne sais sur quel fondement Gesner prétend qu'elle s'accroche et se suspend par les pieds pour dormir.

Elle a toute la partie supérieure gris-de-souris ; une espèce de collier de la même couleur au bas du cou ; tout le reste de la partie inférieure blanc ; les plumes de la queue et des ailes brunes ; les couvertures inférieures des ailes grises ; le bec noirâtre , et les pieds bruns , garnis parderrière , jusqu'aux doigts , d'un duvet de même couleur.

Le mâle , dit Schwenckfeld , est d'un gris plus sombre , et il a à la naissance de la gorge une teinte jaunâtre.

C'est la plus petite des hirondelles d'Europe.

L'HIRONDELLE GRISE DES ROCHERS.

Nous avons vu que les hirondelles de fenêtré étaient aussi par fois des hirondelles de rocher : mais celles dont il s'agit ici le sont toujours ; toujours elles nichent dans les rochers : elles ne descendent dans la plaine que pour suivre leur proie ; et communément leur apparition annonce la pluie un jour ou deux d'avance : sans doute que l'humidité , ou plus généralement l'état de l'air qui précède la pluie , détermine les insectes dont elles se nourrissent à quitter la montagne. Ces hirondelles vont de compagnie avec celles de fenêtré ; mais elles ne sont pas en si grand nombre. On voit assez souvent le matin des oiseaux de ces deux espèces voltiger ensemble autour du château de l'Épine en Savoie. Ceux dont il s'agit ici , paraissent les premiers , et sont aussi les premiers à regagner la montagne : sur les huit heures et demie du matin , il n'en reste pas un seul dans la plaine.

L'hirondelle de rocher arrive en Savoie vers le milieu d'avril , et s'en va dès le premier d'août ; mais on voit encore des traîneuses jusqu'au 10 octobre. Il en est de même de celles qui se trouvent dans les montagnes d'Auvergne et du Dauphiné.

Cette espèce semble faire la nuance entre l'hirondelle de fenêtré , dont elle a à peu près le cri et les allures , et celle de rivage , dont elle a les couleurs : toutes les plumes du dessus de la tête et du corps , les penes et les couvertures de la queue , les penes et les couvertures supérieures des ailes, sont d'un gris brun bordé de roux ; la paire intermédiaire de la queue est moins foncée ; les quatre paires latérales comprises entre cette

intermédiaire et la plus extérieure sont marquées , sur le côté intérieur , d'une tache blanche qui ne paraît que lorsque la queue est épanouie ; le dessous du corps est roux ; les flanes d'un roux teinté de brun ; les ouvertures inférieures des ailes brunes ; le pied revêtu d'un duvet gris varié de brun ; le bec et les ongles noirs.

LE MARTINET NOIR.

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles , et , à bien des égards , plus hirondelles , si j'ose ainsi parler , que les hirondelles mêmes ; car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre , mais ils les ont à l'exces : leur cou , leur bec et leurs pieds , sont plus courts ; leur tête et leur gosier plus larges ; leurs ailes plus longues ; ils ont le vol plus élevé , plus rapide que ces oiseaux , qui volent déjà si légèrement. Ils volent par nécessité , car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre ; et lorsqu'ils y tombent par quelque accident , ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrain plat ; à peine peuvent-ils , en se traînant sur une petite motte , en grim pant sur une taupinière ou sur une pierre , prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes. C'est une suite de leur conformation , ils ont le tarse fort court ; et lorsqu'ils sont posés , ce tarse porte à terre jusqu'au talon , de sorte qu'ils sont à peu près couchés sur le ventre , et que , dans cette situation , la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage , et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche. Si tout le terrain était uni et sans aucune inégalité , les plus légers des oiseaux deviendraient les plus pesans des reptiles ; et s'ils se

trouvaient sur une surface dure et polie, ils seraient privés de tout mouvement progressif; tout changement de place leur serait interdit. La terre n'est donc pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet écueil avec le plus grand soin. Ils n'ont guère que deux manières d'être, le mouvement violent ou le repos absolu; s'agiter avec effort dans le vague de l'air, ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vic: le seul état intermédiaire qu'ils connaissent, c'est de s'accrocher aux murailles et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner ensuite dans l'intérieur de ce trou en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire. Ordinairement ils y entrent de plein vol; et après avoir passé et repassé devant plus de cent fois, ils s'y élancent tout-à-coup, et d'une telle vitesse, qu'on les perd de vue, sans savoir où ils sont allés: on serait presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles.

Ces oiseaux sont assez sociables entr'eux; mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie: aussi en diffèrent-ils pour les mœurs et le naturel, comme on le verra dans la suite de cet article. On dit qu'ils ont peu d'instinct: ils en ont cependant assez pour loger dans nos bâtimens sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable. Ce logement, du moins dans nos villes, c'est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entréc; le plus élevé est celui qu'ils aiment le mieux parce que son élévation fait leur sûreté: ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours quelquefois sous les arches des ponts, où il est moins élevé, mais où apparemment ils le croient mieux caché, d'autres fois dans

des arbres creux , ou enfin des berges escarpées à côté des martin-pêcheurs , des guêpiers et des hirondelles de rivages. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous , ils y reviennent tous les ans , et savent bien le reconnaître , quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne , avec beaucoup de vraisemblance , de s'emparer quelquefois des nids des moineaux ; mais quand à leur retour ils trouvent les moineaux en possession du leur , ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les martinets sont , de tous les oiseaux de passage , ceux qui , dans notre pays , arrivent les derniers et s'en vont les premiers. D'ordinaire ils commencent à paraître sur la fin d'avril ou au commencement de mai , et ils nous quittent avant la fin de juillet. Leur marche est moins régulière que celle des autres hirondelles , et plus subordonnée aux variations de la température. On en voit quelquefois en Bourgogne dès le 20 avril ; mais ces premiers venus sont des passagers qui vont plus loin : les domiciliés ne reviennent guère prendre possession de leur nid avant les premiers jours de mai. Leur retour s'annonce par de grands cris. Ils entrent assez rarement deux en même-tems dans le même trou , et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant : plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième ; mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

J'ai fait enlever en différens tems et en différens endroits , dix ou douze nids de martinets : j'ai trouvé dans tous à peu près les mêmes matériaux , et des matériaux de toute espèce ; de la paille avec l'épi , de l'herbe sèche , de la mousse , du chanvre , des bouts de ficelle , de fil et de soie , un bout de queue d'hermine , de petits morceaux de gaze , de mousseline et autres étoffes légères , des plumes d'oiseaux domestiques , de perdrix ,

de perroquets, du charbon, en un mot tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes. Mais comment des oiseaux qui ne posent jamais à terre, viennent-ils à bout d'amasser tout cela? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux divers en rasant la surface du terrain, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau. Frisch croit qu'ils saisissent dans l'air ceux qui sont portés jusqu'à eux par quelque coup de vent; mais on sent bien qu'ils ne peuvent se procurer que fort peu de chose de cette dernière façon, et que si la première était véritable, elle ne pourrait être ignorée dans les villes où ils sont domiciliés: or, après des informations exactes, je n'ai trouvé qu'une seule personne digne de foi qui crût avoir vu les martinets (ce sont ses expressions) occupés à cette récolte; d'où je conclus que cette récolte n'a point lieu. Je trouve beaucoup plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens simples, témoins oculaires, qu'ils avaient vu fort souvent les martinets sortir des nids d'hirondelles et de moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres; et ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que, 1°. les nids des martinets sont composés des mêmes choses que ceux des moineaux; 2°. c'est que l'on sait d'ailleurs que les martinets entrent quelquefois dans les nids des petits oiseaux pour manger les œufs, d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres, qui sont très-fortes, sur le tronc des arbres, où ils savent fort bien s'accrocher, d'autant plus qu'ils nichent aussi, comme on sait, dans les arbres creux.

De sept nids trouvés sous le cintre d'un portail d'église

se , à quinze pieds du sol , il n'y en avait que trois qui eussent la forme régulière d'un nid en coupe , et dont les matériaux fussent plus ou moins entrelacés ; ils l'étaient plus régulièrement qu'ils ne le sont communément dans les nids des moineaux : ceux des martinets contenaient plus de mousse et moins de plumes , et en général ils sont moins volumineux.

Peu de tems après que les martinets ont pris possession d'un nid , il en sort continuellement pendant plusieurs jours , et quelquefois la nuit , des cris plaintifs ; dans certains momens on croit distinguer deux voix : est-ce une expression de plaisir , commune au mâle et à la femelle ? est-ce un chant d'amour par lequel la femelle invite le mâle à venir remplir les vœux de la nature ? Cette dernière conjecture semble être la mieux fondée , d'autant plus que le cri du mâle en amour , lorsqu'il poursuit sa femelle dans l'air , est moins traînant et plus doux. On ignore si cette femelle s'apparie avec un seul mâle , ou si elle en reçoit plusieurs ; tout ce qu'on sait , c'est que dans cette circonstance , on voit assez souvent trois ou quatre martinets voltiger autour du trou , et même étendre leurs griffes comme pour s'accrocher à la muraille : mais ce pourraient être les jeunes de l'année précédente qui reconnaissent le lieu de leur naissance. Ces petits problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre , que les femelles ont à peu près le même plumage que les mâles , et qu'on a rarement l'occasion de suivre et d'observer de près leurs allures.

Ces oiseaux , pendant leur court séjour dans notre pays , n'ont que le tems de faire une seule ponte ; elle est communément de cinq œufs blancs , pointus , de forme très-allongée. J'en ai vu le 28 mai qui n'étaient pas encore éclos. Lorsque les petits ont percé la coque,

bien différens des petits des autres hirondelles , ils sont presque muets et ne demandent rien : heureusement leurs père et mère entendent le cri de la nature , et leur donnent tout ce qu'il leur faut. Ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour ; mais à chaque fois ils reviennent au nid avec une ample provision , ayant leur large gosier rempli de monches , de papillons , de scarabées , qui s'y prennent comme dans une nasse , mais une nasse mobile , qui s'avance à leur rencontre et les engloutit. Ils vivent aussi d'araignées qu'ils trouvent dans leurs trous et aux environs ; leur bec a si peu de force , qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette faible proie ; ni même pour la serrer et l'assujettir.

Vers le milieu de juin , les petits commencent à voler , et quittent bientôt le nid ; après quoi les père et mère ne paraissent plus s'occuper d'eux. Les uns et les autres ont quantité de vermine qui ne paraît pas les incommoder beaucoup.

Ces oiseaux sont bons à manger , comme tous les autres de la même famille , lorsqu'ils sont gras ; les jeunes sur-tout , pris au nid , passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer , à cause de leur vol également élevé et rapide : mais comme par un effet de cette rapidité même ils ne peuvent aisément se détourner de leur route , on en tire parti pour les tuer , non-seulement à coups de fusil , mais à coups de baguette ; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage , en montant dans un clocher , sur un bastion , etc. ; après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter le coup lorsqu'on les voit venir directement à soi , ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou. Dans l'île de Zante , les enfans les prennent à la ligne ; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée , et se servent , pour toute amorce ,

d'une plume que ces oiseaux veulent saisir pour porter à leur nid ; une seule personne en prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer : c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise , et que les bons tireurs en démontent toujours quelques-uns.

Les martinets craignent la chaleur , et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid , dans les fentes de muraille ou de rocher , entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé ; et le matin et le soir ils vont à la provision , ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes : ils rentrent le matin sur les dix heures , lorsque le soleil paraît , et le soir , une demi-heure après le coucher de cet astre. Ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses , tantôt dérivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre , tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue , tantôt tournant autour de quelque grand édifice , en criant tous à la fois et de toutes leurs forces ; souvent ils plangent sans remuer les ailes , puis tout-à-coup ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité. On connaît assez leurs allures ; mais on ne connaît pas si bien leurs intentions.

Dès les premiers jours de juillet on aperçoit parmi ces oiseaux un mouvement qui annonce le départ ; leur nombre grossit considérablement , et c'est du 10 au 20 , par des soirées brûlantes , que se tiennent les grandes assemblées ; à Dijon , c'est constamment autour des mêmes clochers. Ces assemblées sont fort nombreuses , et , malgré cela , on ne voit pas moins de martinets qu'à l'ordinaire autour des autres édifices : ce sont donc des étrangers qui viennent probablement des pays méridionaux , et qui ne font que passer. Après le

coucher du soleil , ils se divisent par petits pelotons , s'élèvent au haut des airs en poussant de grands cris , et prennent un vol tout autre que leur vol d'amusement. On les entend encore long-tems après qu'on a cessé de les voir , et ils semblent se perdre du côté de la campagne. Ils vont sans doute passer la nuit dans les bois : car on sait qu'ils y nichent , qu'ils y chassent aux insectes ; que ceux qui se tiennent dans la plaine pendant le jour , et même quelques-uns de ceux qui habitent la ville , s'approchent des arbres sur le soir , et y demeurent jusqu'à la nuit. Les martinets habitans des villes , s'assemblent aussi bientôt après , et tous se mettent en route pour passer dans des climats moins chauds. M. Hébert n'en a guère vu après le 27 juillet ; il croit que ces oiseaux voyagent la nuit , qu'ils ne voyagent pas loin , et qu'ils ne traversent pas les mers : ils paraissent en effet trop ennemis de la chaleur pour aller au Sénégal. Plusieurs naturalistes prétendent qu'ils s'engourdissent dans leur trou pendant l'hiver ; mais cela ne peut avoir lieu dans nos climats , puisqu'ils s'en vont long-tems avant l'hiver , et même avant la fin des plus grandes chaleurs de l'été. Je puis assurer d'ailleurs que je n'en ai pas trouvé un seul dans les nids que j'ai fait enlever vers le milieu d'avril , douze ou quinze jours avant leur première apparition.

Indépendamment des migrations périodiques et régulières de ces oiseaux , on en voit quelquefois en automne des volées nombreuses qui ont été détournées de leur route par quelques cas fortuits : telle était la troupe que M. Hébert a vue paraître tout-à-coup en Brie , vers le commencement de novembre. Elle prit un peuplier pour le centre de ses mouvemens ; elle tourna long-tems autour de cet arbre , et finit par s'éparpiller , s'élever fort haut , et disparaître avec le jour pour ne

plus revenir. M. Hébert en a vu encore une autre volée , sur la fin de septembre , aux environs de Nantua , où l'on n'en voit pas ordinairement. Dans ces deux troupes égarées , il a remarqué que plusieurs des oiseaux qui les composaient , avaient un cri différent des cris connus des martinets , soit qu'ils aient une autre voix pendant l'hiver , soit que ce fût celle des jeunes ou celle d'une autre race de cette même famille dont je vais parler dans un moment.

En général , le martinet n'a point de ramage ; il n'a qu'un cri ou plutôt un sifflement aigu , dont les inflexions sont peu variées , et il ne le fait guère entendre qu'en volant. Dans son trou , c'est-à-dire , dans son repos , il est tout-à-fait silencieux : il craindrait , ce semble , en élevant la voix , de se déceler. On doit cependant excepter , comme on a vu , le tems de l'amour. Dans toute autre circonstance , son nid est bien différent de ces nids babillards dont parle le poète.

Des oiseaux dont le vol est si rapide , ne peuvent manquer d'avoir la vue perçante , et ils sont en effet une confirmation du principe général établi ci-devant dans le discours sur la nature des oiseaux. Mais tout a ses bornes , et je doute qu'ils puissent apercevoir une mouche à la distance d'un demi quart de lieue , comme dit Belon , c'est-à-dire , de vingt-huit mille fois plus grande que celle où l'homme qui aurait la meilleure vue , pourrait l'apercevoir. Les martinets ne sont pas seulement répandus dans toute l'Europe ; M. le vicomte de Querhoent en a vu au cap de Bonne-Espérance , et je ne doute pas qu'ils ne se trouvent aussi en Asie , et même dans le nouveau continent.

Si l'on réfléchit un moment sur ce singulier oiseau , on reconnaîtra qu'il a une existence en effet bien singulière , et toute partagée entre les extrêmes opposés du

mouvement et du repos : on jugera que , privé tant qu'il vole (et il vole long-tems) des sensations du tact , ce sens fondamental , il ne les retrouve que dans son trou ; que là elles lui procurent , dans le recueillement , des jouissances préparées , comme toutes les autres , par l'alternative des privations , et dont ne peuvent bien juger les êtres en qui ces mêmes sensations sont nécessairement émoussées par leur continuité : enfin l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie. Sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite , dans laquelle il se trouve réduit à l'état de reptille , sans défense , exposé à toutes les insultes : il y entre furtivement ; il y reste long-tems ; il en sort à l'improviste ; il y élève ses petits dans le silence : mais , lorsqu'ayant pris son essor il a le sentiment actuel de sa force ou plutôt de sa vitesse , la conscience de sa supériorité sur les autres habitans de l'air , c'est alors qu'il devient étourdi , téméraire ; il ne craint plus rien , parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers , et souvent , comme on a vu , il succombe à ceux qu'il aurait évités facilement s'il eût voulu s'en apercevoir ou s'en défier.

Le martinet noir est plus gros que nos autres hironnelles , et pèse dix à douze gros ; il a l'œil enfoncé , la gorge d'un blanc cendré ; le reste du plumage noirâtre avec des reflets verts ; la teinte du dos et des couvertures inférieures de la queue plus foncée , celles-ci vont jusqu'au bout des deux pennes intermédiaires : le bec est noir ; les pieds de couleur de chair rembrunie ; le devant et le côté intérieur du tarse sont couverts de petites plumes noirâtres.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX HIRONDELLES ET
AUX MARTINETS.

I. *Le grand martinet à ventre blanc*, ou *hirondelle d'Espagne*. Ces oiseaux se plaisent dans les montagnes, et nichent dans des trous de rocher; il en vient tous les ans dans ceux qui bordent le Rhône en Savoie, dans ceux de l'île de Malte, des Alpes suisses, etc.

II. *Le petit martinet noir*.

III. *Le grand martinet noir à ventre blanc*, ou *hirondelle d'Amérique*.

IV. *Le martinet noir et blanc à ceinture grise*. Cet oiseau se trouve au Pérou, où il a été décrit par le P. Feuillée.

V. *Le martinet à collier blanc*, ou *martinet à collier de Cayenne*. Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée de l'île de Cayenne. Nous l'avons rangée avec les martinets, parce qu'elle paraît avoir, comme notre martinet, les quatre doigts tournés en avant.

VI. *La petite hirondelle noire à ventre cendré*. Cette hirondelle du Pérou, selon le P. Feuillée, est beaucoup plus petite que nos hirondelles d'Europe.

VII. *L'hirondelle bleue de la Louisiane*.

VIII. *La tapère*.

IX. *L'hirondelle brune et blanche à ceinture brune, ou l'hirondelle brune à collier du cap de Bonne-Espérance.*

X. *L'hirondelle à ventre blanc de Cayenne.*

XI. *La salangane.* C'est le nom que donnent les habitans des Philippines à une petite hirondelle de rivage fort célèbre, et dont la célébrité est due aux nids singuliers qu'elle sait construire. Ces nids se mangent et sont fort recherchés, soit à la Chine, soit dans plusieurs autres pays voisins situés à cette extrémité de l'Asie. C'est un morceau, ou, si l'on veut, un assaisonnement très-estimé, très-cher, et qui par conséquent a été très-altéré, très-falsifié; ce qui, joint aux fables diverses et aux fausses applications dont on a chargé l'histoire de ces nids, n'a pu qu'y répandre beaucoup d'embarras et d'obscurité.

XII. *La grande hirondelle brune à ventre tacheté, ou l'hirondelle des blés, ou hirondelle de l'île de Bourbon.* Ce dernier nom est celui sous lequel on connaît cette espèce à l'île de France. Elle habite les lieux ensemenés de froment, les clairières des bois, et par préférence les endroits élevés. Elle se pose fréquemment sur les arbres et les pierres; elle suit les troupeaux, ou plutôt les insectes qui les tourmentent; on la voit aussi de tems en tems voler en grand nombre pendant quelques jours derrière les vaisseaux qui se trouvent dans la rade de l'île, et toujours à la poursuite des insectes. Son cri a beaucoup de rapport avec celui de notre hirondelle de cheminée.

XIII. *La petite hirondelle noire à croupion gris.*

XIV. *L'hirondelle à croupion roux et queue quarrée.*

XV. *L'hirondelle brune acutipenne de la Louisiane, ou hirondelle à queue pointue de la Louisiane.* Il se trouve en Amérique quelques races d'hirondelles qu'on peut nommer *acutipennes*, parce que les pennes de leur queue sont entièrement dénuées de barbes par le bout et finissent en pointe.

XVI. *L'hirondelle noire acutipenne de la Martinique.* C'est la plus petite de toutes les *acutipennes* connues ; elle n'est pas plus grosse qu'un roitelet : les pointes qui terminent les pennes de sa queue sont très-fines.

LES PICS.

LES animaux qui vivent des fruits de la terre , sont les seuls qui entrent en société ; l'abondance est la base de l'instinct social , de cette douceur de mœurs et de cette vie paisible qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont aucun motif de se rien disputer : ils jouissent sans trouble du riche fonds de substance qui les environne ; et , dans ce grand banquet de la nature , l'abondance du lendemain est égale à la profusion de la veille. Les autres animaux , sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours , pressés par le besoin , retenus par le danger , sans provision , sans moyens que dans leur industrie , sans aucune ressource que leur activité , ont à peine le tems de se pourvoir , et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les oiseaux chasseurs ; et , à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte , et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis , tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires : chacun est tout entier à soi ; nul n'a de biens ni de sentimens à partager.

Et de tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse , il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse , plus dure que celle du pic : elle l'a condamné au travail , et , pour ainsi dire , à la galère perpétuelle , tandis que les autres ont pour moyens la course , le vol , l'embuscade , l'attaque ; exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le pic , assujetti à une tâche pénible , ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la

fibres dures des arbres qui la recèlent ; occupé sans relâche à ce travail de nécessité , il ne connaît ni délassement ni repos ; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour : il ne partage pas les doux ébats des autres habitans de l'air ; il n'entre point dans leurs concerts , et n'a que des cris sauvages , dont l'accent plaintif , en troublant le silence des bois , semble exprimer ses efforts et la peine. Ses mouvemens sont brusques ; il a l'air inquiet , les traits et la physionomie rudes , le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société , même celle de son semblable ; et quand le besoin physique de l'ainour le force à rechercher une compagne , c'est sans aucune des grâces dont ce sentiment anime les mouvemens de tous les êtres qui l'éprouvent avec un cœur sensible.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la nature des organes et des instrumens appropriés à cette destinée , ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais , nerveux , tournés deux en avant , deux en arrière , celui qui représente l'ergot étant le plus alongé et même le plus robuste , tous armés de gros ongles arqués , implantés sur un pied très-court et puissamment musclé , lui servent à s'attacher fortement et grimper en tout sens autour du tronc des arbres. Son bec tranchant , droit , en forme de coin , quarré à sa base , cannelé dans sa longueur , applati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau , est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs : ce bec , d'une substance solide et dure , sort d'un crâne épais. De forts muscles dans un cou raccourci portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment pour percer le bois

et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres : il y darde une longue langue effilée , arrondie , semblable à un ver de terre , armée d'une pointe dure , osseuse , comme d'un aiguillon , dont il perce dans leurs trous les vers , qui sont sa seule nourriture. Sa queue , composée de dix pennes roides , fléchies en dedans , tronquées à la pointe , garnies de soies rudes , lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même ; et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui , quoiqu'ailée , est néanmoins destinée à ramper alentour , à y entrer de nouveau pour se reproduire , et à ne s'en séparer jamais.

Le genre du pic est très-nombreux en espèces qui varient pour les couleurs , et diffèrent par la grandeur. Les plus grands pics sont de la taille de la corneille , et les plus petits de celle de la mésange ; mais chaque espèce en particulier paraît peu nombreuse en individus , ainsi qu'il en doit être de tous les êtres dont la vie peu aisée diminue la multiplication. Cependant la nature a placé des pics dans toutes les contrées où elle a produit des arbres , et en plus grande quantité dans les climats plus chauds.

LE PIC VERT.

Le pic vert est le plus connu des pics , et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps , et fait retentir les forêts des cris aigus et durs , *tiacacan* , *tiacacan* , que l'on entend de loin , et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds. Il plonge , se relève et trace en l'air des arcs ondulés , ce qui n'em-

pêche pas qu'il ne s'y soutienne assez long-tems ; et quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur , il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Dans le tems de la parade , il a , de plus que son cri ordinaire , un appel d'amour qui ressemble , en quelque manière , à un éclat de rire bruyant et continu , *tio , tio , tio , tio , tio* , répété jusqu'à trente et quarante fois de suite.

Le pic vert se tient à terre plus souvent que les autres pies , sur-tout près des fourmilières , où l'on est assez sûr de le trouver , et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage , couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file ; et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes , il la retire pour les avaler : mais si les fourmis ne sont pas assez en mouvement , et lorsque le froid les tient encore renfermées , il va sur la fourmilière , l'ouvre avec les pieds et le bec , et , s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire , il les saisit à son aise , et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres tems , il grimpe contre les arbres , qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité , il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce ; on entend de loin ses coups de bec , et l'on peut les compter. Comme il est paresseux pour tout autre mouvement , il se laisse aisément approcher , et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche , et se tenant sur la face opposée. On a dit qu'après quelques coups de bec , il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé : mais c'est plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement ; et ce qui paraît encore plus certain , c'est que

le son rendu par la partie du bois qu'il frappe , semble lui faire connaître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche , ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place , à quinze ou vingt pieds au dessus de terre , et plus souvent dans les arbres de bois tendre , comme trembles ou marsauts , que dans les chênes. Le mâle et la femelle travaillent incessamment , et tour-à-tour , à percer la partie vive de l'arbre , jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié ; ils le vident et le creusent , rejetant au dehors avec les pieds les copeaux et la poussière du bois ; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond , que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs , qui sont verdâtres , avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits , et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère , se couchent de bonne heure , avant les autres oiseaux , et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Quelques naturalistes ont pensé que le pic vert est l'oiseau pluvial (*pluviae avis*) des anciens , parce qu'on croit vulgairement qu'il annonce la pluie par un cri très-différent de sa voix ordinaire. Ce cri est plaintif et traîné , *plieu , plieu , plieu* , et s'entend de très-loin. C'est dans le même sens que les Anglais le nomment *rain-fowl* (oiseau de pluie) , et que dans quelques-unes de nos provinces , comme en Bourgogne , le peuple l'appelle *procureur du meunier* ¹ . Ces observateurs prétendent même avoir reconnu dans le pic vert quelque pres-

¹ Comme annonçant la pluie et la crue d'eau qui fait moudre le moulin.

sentiment marqué du changement de la température et des autres affections de l'air ; et c'est apparemment d'après cette prévision naturelle à cet oiseau , que la superstition lui a supposé des connaissances encore plus merveilleuses. Le pic tenait le premier rang dans les auspices ; son histoire , où plutôt sa fable , mêlée à la mythologie des anciens héros du *Latium*¹ , présente un être mystérieux et augural , dont les signes étaient interprétés , les mouvemens significatifs et les apparitions fatales. Pline nous en offre un trait frappant , et qui montre en même-tems dans les anciens Romains deux caractères qu'on croirait incompatibles , l'esprit superstitieux et la grandeur d'âme² .

L'espèce du pic vert se trouve dans les deux continens ; et quoiqu'assez peu nombreuse en individus , elle est très-répandue.

Le pic vert a la tête fort grosse et la faculté de relever les petites plumes rouges qui en couvrent le sommet , et c'est de là que Pline lui prête une louppe. On le prend quelquefois à la pipée , mais c'est par une espèce de hasard ; il y vient moins répondant à l'appreau qu'attiré par le bruit que fait le pipeur en frappant contre l'arbre qui soutient sa loge , et qui ressemble assez au bruit que fait un pic avec son bec. Quelquefois il se prend par le cou

¹ Picus, fils de Saturne , et père de Faunus , fut aïeul du roi Latinus. Pour avoir méprisé l'amour de Circé , il fut changé en pic vert ; il devint un des dieux champêtres sous le nom de *Picumnus*. Tandis que la louve allaitait Romulus et Remus , on vit ce pic sacré se poser sur leur berceau.

² Un pic vint se poser sur la tête du préteur *Ælius Tubero* , tandis qu'il était assis sur son tribunal dans la place publique , et se laissa prendre à la main ; les devins , consultés sur ce prodige , répondirent que l'empire était menacé de destruction si on relâchait l'oiseau , et le préteur de mort si on le retenait. Tubero à l'instant le déchira de ses mains ; peu après , ajoute Pline , il accomplit l'oracle.

aux sauterelles , en grimpant le long du piquet. Mais c'est un mauvais gibier : ces oiseaux sont toujours extrêmement maigres et secs , quoiqu'Aldrovande dise qu'on en mange en hiver à Bologne , et qu'ils sont alors assez gras ; ce qui nous apprend du moins qu'il en reste en Italie dans cette saison , tandis qu'ils disparaissent alors dans nos provinces de France.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU PIC VERT.

- I. *Le palalaca , ou grand pic vert des Philippines.*
- II. *Autre palalaca , ou pic vert tacheté des Philippines.*
- III. *Le pic vert de Goa.*
- IV. *Le pic vert de Bengale.*
- V. *Le goertan , ou pic vert du Sénégal.*
- VI. *Le petit pic rayé du Sénégal.*
- VII. *Le pic à tête grise du cap de Bonne-Espérance.*
- VIII. *Le pic rayé de Saint-Domingue , ou pic rayé à tête noire de Saint-Domingue.*
- IX. *Le petit pic olive de Saint-Domingue.*
- X. *Le grand pic rayé de Cayenne.*
- XI. *Le petit pic rayé de Cayenne.*
- XII. *Le pic jaune de Cayenne.*
- XIII. *Le pic mordoré , ou pic jaune tacheté de Cayenne.*

XIV. *Le pic à cravate noire.*

XV. *Le pic roux.*

XVI. *Le petit pic à gorge jaune.*

XVII. *Le très-petit pic de Cayenne.*

XVIII. *Le pic aux ailes dorées , ou pic rayé du Canada.*

LE PIC NOIR.

La seconde espèce de pic qui se trouve en Europe , est celle du pic noir ; elle paraît confinée dans quelques contrées particulières , et sur-tout en Allemagne. Les Grecs néanmoins connaissent , comme nous , trois espèces de pics ; Aristote les indique toutes trois. L'une , dit-il , moindre que le merle , c'est le pic varié ou l'épeiche ; l'autre , plus grande que le merle , et qu'il appelle ailleurs *colios* , et c'est notre pic vert ; la troisième enfin , qu'il dit presque égale à la poule en grandeur , ce qu'il faut entendre de la longueur et non de l'épaisseur du corps , et c'est notre pic noir , le plus grand de tous les pies de l'ancien continent. Il a seize pouces de longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue ; le bec , long de deux pouces et demi , est de couleur de corne ; une calotte d'un rouge vif couvre le sommet de la tête ; le plumage de tout le corps est d'un noir profond. Les noms de *krae-specht* et de *holtz-krae* , pic-corneille , corneille de bois , que lui donnent les Allemands , désignent en même-tems sa couleur et sa taille.

On le trouve dans les hantes futaies , sur les montagnes en Allemagne , en Suisse et dans les Vosges. Il

n'est pas connu dans la plupart de nos provinces de France, et il ne vient guère dans les pays de plaine. Willughby assure qu'il ne se trouve point en Angleterre.

En effet, cet oiseau de forêt a dû quitter une contrée trop découverte et trop dénuée de bois : c'est la seule cause qui l'ait pu bannir de l'Angleterre comme de la Hollande, où l'on assure qu'il ne se trouve pas ; car on lo voit dans des climats plus septentrionaux, et jusqu'en Suède : mais on ne peut guère deviner pourquoi il ne se trouverait pas en Italie, où Aldrovande dit ne l'avoir jamais vu.

Il y a aussi dans la même contrée des cantons que le pic noir affecte de préférence, et ce sont les lieux solitaires et sauvages. Frisch nomme une forêt de Franconie, fameuse par la quantité des pics noirs qui l'habitent¹. Ils ne sont pas si communs dans le reste de l'Allemagne. L'espèce en général parait peu nombreuse, et il est rare que, dans une étendue de demi-lieue, on rencontre plus d'un couple de ces oiseaux. Ils sont cantonnés dans un certain arrondissement qu'ils ne quittent guère, et où l'on est presque sûr de les retrouver toujours.

Cet oiseau frappe contro les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend, dit Frisch, d'aussi loin qu'une hache. Il les creuse profondément pour se loger dans le cœur, où il se met fort au large : On voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de petits copeaux. Quelquefois il creuse et excave l'intérieur des arbres, au point qu'ils sont bientôt rompus par les vents : cet oiseau ferait donc grand tort aux forêts si l'espèce en était plus nombreuse. Il s'attache de préférence aux arbres dépérissans. Les gens soi-

¹ La forêt de Spessert.

gneux de leurs bois cherchent à le détruire ; car il ne laisse pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. M. Deslandes , dans son *Essai sur la marine des anciens* , se plaint de ce qu'il y avait peu d'arbres propres à fournir des rames de quaranté pieds de long , sans être percés de trous faits par les pics ¹ .

Le pie noir pond au fond de son trou deux ou trois œufs blancs , et cette couleur est celle des œufs de tous les pics , suivant Willughby. Celui-ci se voit rarement à terre ; les anciens ont même dit qu'aucun pic n'y descendait , et en effet ils n'y descendent pas souvent. Quand ils grimpent contre les arbres , le long doigt postérieur se trouve tantôt de côté , et tantôt en avant ; ce doigt est mobile dans son articulation avec le pied , et peut se prêter à toutes les positions nécessaires au point d'appui , et favorables à l'équilibre. Cette faculté est commune à tous les pics.

Lorsque le pic noir a percé son trou et s'est ouvert l'entrée d'un creux d'arbre , il y pousse un grand cri ou sifflement aigu et prolongé qui retentit au loin ; il fait entendre aussi par intervalles un craquement ou plutôt un frôlement qu'il fait avec son bec en le secouant et le frottant rapidement contre les parois de son trou.

La femelle diffère du mâle par sa couleur ; elle est d'un noir moins profond , et n'a de rouge qu'à l'occiput , et quelquefois elle n'en a point du tout. On observe que le rouge descend plus bas sur la nuque du cou dans quelques individus , et ce sont les vieux mâles.

Le pie noir disparaît pendant l'hiver. Agricola croit qu'il demeure caché dans des trous d'arbre ; mais Frisch

¹ Mais M. Deslandes se trompe beaucoup au même endroit , lorsqu'il dit que le pic se sert de sa langue comme d'une tarière pour percer les plus gros arbres.

assure qu'il part et fuit la rigueur de la saison , pendant laquelle toute subsistance lui manque , parce que , dit-il , les vers du bois s'enfoncent alors davantage , et que les fourmières restent ensevelies sous la glace ou la neige.

Nous ne connaissons aucun oiseau dans l'ancien continent , ni en Asie ni en Afrique , dont l'espèce ait du rapport avec celle du pic noir d'Europe , et il semble qu'il nous soit arrivé du nouveau continent , où l'on trouve plusieurs espèces qu'on doit rapporter presque immédiatement à celle de notre pic noir. Voici l'énumération de ces espèces.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU PIC NOIR.

I. *Le grand pic noir à bec blanc.* Ce pic se trouve à la Caroline , et il est plus grand que celui d'Europe , et même plus grand que tous les oiseaux de ce genre.

II. *Le pic noir à huppe rouge.* Ce pic , qui est assez commun à la Louisiane , se trouve également à la Caroline et à la Virginie.

III. *L'ouantou , ou pic noir huppé de Cayenne.*

IV. *Le pic à cou rouge , ou grand pic huppé à tête rouge de Cayenne.*

V. *Le petit pic noir.*

VI. *Le pic noir à domino rouge.*

L'ÉPEICHE , OU LE PIC VARIÉ.

La troisième espèce de nos pics d'Europe est le pic varié ou l'épeiche , et ce dernier nom paraît venir de l'allemand *elster specht* , qui répond dans cette langue à celui de *pic varié* dans la nôtre , il désigne l'agréable effet que font dans son plumage le blanc et le noir , relevés du rouge de la tête et du ventre. Le sommet de la tête est noir , avec une bande rouge sur l'occiput , et la coiffe se termine sur le cou par une pointe noire ; delà partent deux rameaux noirs , dont une branche de chaque côté remonte à la racine du bec , y trace une moustache , et l'autre , descendant au bas du cou , le garnit d'un collier ; ce trait noir s'engage vers l'épaule , dans la pièce noire qui occupe le milieu du dos ; deux grandes plaques blanches couvrent les épaules ; dans l'aile , les grandes plumes sont brunes , les autres noires et toutes mêlées de blanc ; tout ce noir est profond , tout ce blanc est net et pur ; le rouge de la tête est vif , et celui du ventre est un beau ponceau. Ainsi le plumage de l'épeiche est très-agréablement diversifié , et on peut lui donner la prééminence en beauté sur tout les autres pics.

Cette description ne convient entièrement qu'au mâle : la femelle n'a point de rouge à l'occiput. On connaît aussi des épeiches dont le plumage est moins beau , et même des épeiches tout blancs. Il y a de plus dans cette espèce une variété dont les couleurs paraissent moins vives , moins tranchées , et dont tout le dessus de la tête et le ventre sont rouges , mais d'un rouge pâle et terne.

L'épeiche frappe contre les arbres des coups plus vifs

et plus secs que le pic vert ; il grimpe ou descend avec beaucoup d'aisance , en haut , en bas , de côté et par dessous les branches : les pennes rudes de sa queue lui servent de point d'appui quand , se tenant à la renverse , il redouble de coups de bec. Il paraît désiant ; car , lorsqu'il aperçoit quelqu'un , il se tient immobile après s'être caché derrière la branche. Il niche , comme les autres pics , dans un trou d'arbre creux. En hiver , dans nos provinces , il vient près des habitations , et cherche à vivre sur les écorces des arbres fruitiers , où les chrysalides et les œufs d'insectes sont déposés en plus grand nombre que sur les arbres des forêts.

En été , dans les tems de sécheresse , on tue souvent des épeiches auprès des mares d'eau qui se trouvent dans les bois , et où les oiseaux viennent boire. Celui-ci arrive toujours à la muette , c'est-à-dire , sans faire de bruit , et jamais d'un seul vol ; car il ne vient pour l'ordinaire qu'en voltigeant d'arbre en arbre. A chaque pause qu'il fait , il semble chercher à reconnaître s'il n'y a rien à craindre pour lui dans les environs ; il a l'air inquiet , il écoute , il tourne la tête de tous côtés , et il la baisse aussi pour voir à terre à travers le feuillage des arbres ; et le moindre bruit qu'il entend , suffit pour le faire rétrograder. Lorsqu'il est arrivé sur l'arbre le plus voisin de la mare d'eau , il descend de branche en branche jusqu'à la plus basse , et de cette dernière branche sur le bord de l'eau. A chaque fois qu'il y trempe son bec , il écoute encore et regarde autour de lui ; et dès qu'il a bu , il s'éloigne promptement sans faire de pause comme lorsqu'il est venu. Quand on le tire sur un arbre , il est rare qu'il tombe jusqu'à terre , s'il lui reste encore un peu de vie , car il s'accroche aux branches avec ses ongles ; et pour le faire tomber , on est souvent obligé de le tirer une seconde fois.

LE PETIT ÉPEICHEF.

Ce pic serait en tout un diminutif de l'épeiche , s'il n'en différât pas par le devant du corps , qui est d'un blanc sale ou même gris , et par le manque de rouge sous la queue , et de blanc sur les épaules. Du reste , tous les autres caractères sont semblables. Dans ce petit épeiche comme dans le grand , le rouge ne se voit que sur la tête du mâle.

Ce petit pic varié est à peine de la grandeur du moineau , et ne pèse qu'une once. On le voit venir pendant l'hiver près des maisons et dans les vergers. Il ne grimpe pas fort haut sur les grands arbres , et semble attaché alentour du tronc. Il niche dans un trou d'arbre , qu'il dispute souvent à la mésange charbonnière , qui n'est pas la plus forte , et qui est obligée de lui céder son domicile. On le trouve en Angleterre , où il a un nom propre. On le voit en Suède , et il paraît même que l'espèce , comme celle du grand épeiche , s'est étendue jusque dans l'Amérique septentrionale ; car l'on voit à la Louisiane un petit pic varié qui lui ressemble presque en tout , et à l'exception que le dessus de la tête , comme dans le pic varié du Canada , est couvert d'une calotte noire , bordée de blanc.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'ÉPEICHE.

I. *L'épeiche de Nubie ondé et tacheté.*

II. *Le grand pic varié de l'île de Luçon.*

III. *Le petit épeiche brun des Moluques , ou petit pic des Moluques.*

IV. *L'épeiche du Canada.*

V. *L'épeiche du Mexique.*

VI. *L'épeiche , ou pic varié de la Jamaïque.*

VII. *L'épeiche , ou pic rayé de la Louisiane.*

VIII. *L'épeiche , ou pic varié de la Encénada.*

IX. *L'épeiche , ou pic chevelu de Virginie.*

X. *L'épeiche , ou petit pic varié de Virginie.*

XI. *L'épeiche , ou pic varié de la Caroline.*

XII. *L'épeiche , ou pic varié ondé.*

LES PICS-GRIMPEREAUX.

LE genre de ces oiseaux , dont nous ne connaissons que deux espèces , nous paraît être assez différent de tous les autres genres pour l'en séparer. On nous a envoyé de Cayenne deux espèces de ces oiseaux , et nous avons cru devoir les nommer *pics-grimpereaux* , parce qu'ils font la nuance entre le genre des pics et celui des grimpereaux , la première et la plus grande espèce étant plus voisine des grimpereaux par son bec courbé , et la seconde étant au contraire plus voisine des pics par son bec droit. Toutes deux ont trois doigts en avant et un en arrière comme les grimpereaux , et en même-tems les pennes de la queue roides et pointues comme les pics.

Le premier et le plus grand de ces pics-grimpereaux a dix pouces de longueur ; il a la tête et la gorge tachetées de roux et de blanc ; le dessus du corps roux , et le dessous jaune , rayé transversalement de noirâtre ; le bec et les pieds noirs.

Le second et le plus petit n'a que sept pouces de longueur : il a la tête , le cou et la poitrine tachetées de roux et de blanc ; le dessus du corps est roux , et le ventre d'un brun roussâtre ; son bec est gris , et ses pieds sont noirâtres.

Tous deux ont à très-peu près les mêmes habitudes naturelles : ils grimpent contre les arbres à la manière des pics , en s'aidant de leur queue , sur laquelle ils s'appuient ; ils percent l'écorce et le bois en faisant

beaucoup de bruit ; ils mangent les insectes qui se trouvent dans le bois et les écorces qu'ils percent ; ils habitent les forêts , où ils cherchent le voisinage des ruisseaux et des fontaines. Les deux espèces vivent ensemble et se trouvent souvent sur le même arbre ; cependant elles ne se mêlent pas : seulement il paraît que ces oiseaux aiment fort la compagnie ; car ils s'attachent toujours , en grim pant aux arbres sur lesquels il y a plusieurs autres petits oiseaux perchés. Ils sont très-vifs et voltigent d'un arbre à l'autre pour se coller et grimper ; mais jamais ils ne se perchent ni ne font de longs vols. On les trouve assez communément dans l'intérieur des terres de la Guiane , où les naturels du pays les confondent avec les pics ; et c'est par cette raison qu'ils ne leur ont point donné de nom particulier. Il est assez probable que ces oiseaux se trouvent aussi dans les autres climats chauds de l'Amérique ; néanmoins aucun voyageur n'en a fait mention.

LE TORCOL.

CET oiseau se reconnaît au premier coup d'œil par un signe ou plutôt par une habitude qui n'appartient qu'à lui ; c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière , la tête renversée vers le dos , et les yeux à demi fermés , pendant tout le tems que dure ce mouvement , qui n'a rien de précipité , et qui est au contraire lent , sinueux et tout semblable aux replis ondoyans d'un reptile : il paraît être produit par une convulsion de surprise et d'effroi , ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau ; c'est aussi un effort que l'oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu. Cependant cet étrange mouvement lui est naturel et dépend en grande partie d'une conformation particulière , puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou ; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpens.

Le torcol a encore une autre habitude assez singulière : un de ces oiseaux , qui était en cage depuis vingt-quatre heures , lorsqu'on s'approchait de lui , se tournait vis-à-vis le spectateur ; puis le regardant fixement , s'élevait sur ses ergots , se portait en avant avec lenteur , en relevant les plumes du sommet de sa tête , la queue épanouie ; puis se retirait brusquement en frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe. Il recommençait ce manège, que Schwenckfeld a observé comme nous , jusqu'à cent fois de suite et tant qu'on restait en présence.

Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces

tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition quand elle adopta cet oiseau dans les enchantemens , et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres.

L'espèce du torcol n'est nombreuse nulle part , et chaque individu vit solitairement et voyage de même ; on les voit arriver seuls au mois de mai ; nulle société que celle de leur femelle : encore cette union est-elle de très-courte durée ; car ils se séparent bientôt , et repartent seuls en septembre. Un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le torcol préfère ; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Sur la fin de l'été , on le trouve également seul dans les blés , sur-tout dans les avoines et dans les petits sentiers qui traversent les pièces de blé noir. Il prend sa nourriture à terre , et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics , quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux , et qu'il soit très-voisin du genre de ces oiseaux ; mais il paraît former une petite famille à part et isolée , qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des pics et des épichics.

Le torcol est de la grandeur de l'alouette , ayant sept pouces de longueur et dix de vol. Tout son plumage est un mélange de gris , de noir et de tanné , par ondes et par bandes , tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres ; le dessous du corps , fond gris blanc , teint de roussâtre sous le cou , est peint de petites zones noires , qui , sur la poitrine , se détachent , s'allongent en fer de lance , et se parsèment en s'éclaircissant sur l'estomac : la queue , composée de dix pennes flexibles , et que l'oiseau épanouit en volant , est variée par dessous de points noirs sur un fond gris feuille-morte , et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes , pareilles à celles qu'on voit sur

L'aile des papillons phalènes; le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, dans lesquelles on distingue des zones, les rhombes, des zigzags, peint tout le manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du torcol à celui de la bécasse: mais il est plus agréablement varié; les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moëlleuse et d'un plus bel effet. Le ton de couleur, plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle; c'est ce qui les distingue. Les pieds sont d'un gris roussâtre, les ongles aigus, et les deux extérieurs sont beaucoup plus longs que les deux intérieurs.

Cet oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose; son corps est même renversé en arrière: il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir; mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces. Son bec, long de neuf lignes, et taillé comme celui des pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture; ce n'est, pour ainsi dire, que l'étui d'une grande langue qu'il tire de la longueur de trois ou quatre doigts, et qu'il darde dans les fourmilières: il la retire chargée de fourmis retenues par une liqueur visqueuses dont elle est enduite. La pointe de cette langue est aiguë et cornée; et pour fournir à son alongement, deux grands muscles partent de sa racine, embrassent le larynx, et, couronnant la tête, vont, comme aux pics, s'implanter dans le front. Il a encore de commun avec ces oiseaux de manquer de cœcum. Willughby dit qu'il a seulement une espèce de renflement dans les intestins à la place du cœcum.

Le cri du torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appelaient proprement *stridor*: Le torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le coucou. Il pond dans des trous d'arbre, sans

faire de nid , et sur la poussière du bois pourri qu'il fait tomber au fond du trou en frappant les parois avec son bec ; on y trouve communément huit ou dix œufs d'un blanc d'ivoire. Le mâle apporte des fourmis à sa femelle qui couve ; et les petits nouveau nés , dans le mois de juin , tordent déjà le cou , et soufflent avec force lorsqu'on les approche. Ils quittent bientôt leur nid , où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres ; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage ; il est très-difficile de leur fournir une nourriture convenable : ceux qu'on a conservés pendant quelque tems , touchaient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentait avant de la manger , et , après en avoir goûté , ils la refusaient et se laissaient mourir de faim. Un torcol adulte que Gesner essaya de nourrir de fourmis , ne vécut que cinq jours ; il refusa constamment tous les autres insectes , et mourut apparemment d'ennui dans sa prison.

Sur la fin de l'été , cet oiseau prend beaucoup de graisse , et il est alors excellent à manger ; c'est pour cela qu'en plusieurs pays on lui donne le nom d'*ortolan*. Il se prend quelquefois à la sauterelle , et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue , dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût des fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août jusqu'au milieu de septembre , tems du départ de ces oiseaux , dont il n'en reste aucun dans nos contrées pendant l'hiver.

L'espèce est néanmoins répandue dans toute l'Europe , depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède , et même en Laponie ; elle est assez commune en Grèce , en Italie. Nous voyons par un passage de Philostrate ,

que le torcol était connu des mages , et se trouvait dans la Babylonie , et Edwards nous assure qu'on le trouve au Bengale : en sorte que l'espèce , quoique peu nombreuse dans chaque contrée , paraît s'être étendue dans toutes les régions de l'ancien continent. Aldrovande seul parle d'une variété dans cette espèce ; mais il ne la donne que d'après un dessin , et les différences sont si légères , que nous avons cru ne devoir pas l'en séparer.

DES OISEAUX BARBUS.

LES naturalistes ont donné le nom de *barbus* à plusieurs oiseaux qui ont la base du bec garnis de plumes effilées, longues, roides comme des soies, et toutes dirigées en avant; mais nous devons observer qu'on a confondu sous cette dénomination des oiseaux d'espèces diverses et de climats très-éloignés. Le *tamatia* de Marcgrave, qui est un oiseau du Brésil, a été mis à côté du barbu d'Afrique et de celui des Philippines; et toutes les espèces qui portent barbe sur le bec et qui ont deux doigts en avant et deux en arrière, ont été mêlées par les nomenclateurs, quoique les barbus de l'ancien continent diffèrent de ceux du nouveau en ce qu'ils ont le bec beaucoup plus épais, plus raccourci et plus convexe au dessous. Pour les distinguer, nous appellerons *tamatias* ceux de l'Amérique, et nous ne laisserons le nom de *barbus* qu'à ceux de l'ancien continent.

I. *Le tamotia*, ou *barbu à ventre tacheté*. Les habitudes naturelles de ce premier *tamatia* sont aussi celles de tous les oiseaux de ce genre dans le nouveau continent: ils ne se tiennent que dans les endroits les plus solitaires des forêts, et restent toujours éloignés des habitations, même des lieux découverts; on ne les voit ni en troupes ni par paires. Ils ont le vol pesant et court, ne se posent que sur des branches basses, et cherchent de préférence celles qui sont les plus garnies de petits rameaux et de feuilles. Ils ont peu de vivacité; et quand ils sont une fois posés, c'est pour long-tems:

ils ont même une mine triste et sombre; on dirait qu'ils affectent de se donner un air grave en retirant leur grosse tête entre leurs épaules; elle paraît alors couvrir tout le devant du corps. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive et à leur maintien sérieux. Leur corps est aussi large que long, et ils ont beaucoup de peine à se mettre en mouvement. On peut les approcher d'aussi près que l'on veut, et tirer plusieurs coups de fusil sans les faire fuir. Leur chair n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'ils vivent de scarabées et d'autres gros insectes. Enfin ils sont très-silencieux, très-solitaires, assez laids et fort mal faits.

II. *Le tamatia à tête et gorge rouges barbu de Cayenne, ou barbu de Saint-Domingue.*

III. *Le tamatia à collier, ou barbu à collier de Cayenne.*

IV. *Le beau tamatia, ou barbu de Maynas.*

V et VI. *Les tamatias noirs et blancs, ou barbues à gros bec de Cayenne.*

VII. *Le barbu à gorge jaune.*

VIII. *Le barbu à gorge noire.*

IX. *Le barbu à plastron noir.*

X. *Le petit barbu.*

XI. *Le grand barbu.*

XII. *Le barbu vert.*

LES TOUCANS.

Ce qu'on peut appeler *physionomie* dans tous les êtres vivans , dépend de l'aspect que leur tête présente lorsqu'on les regarde de face : ce qu'on désigne par les noms de *forme*, de *figure*, de *taille*, etc. , se rapporte à l'aspect du corps et des membres. Dans les oiseaux , si l'on recherche cette physionomie , on s'apercevra aisément que tous ceux qui , relativement à la grosseur de leur corps , ont une tête légère avec un bec court et fin , ont en même-tems la physionomie fine , agréable , et presque spirituelle ; tandis que ceux au contraire qui , comme les barbus , ont une trop grosse tête , ou qui , comme les toucans , ont un bec aussi gros que la tête , se présentent avec un air stupide , rarement démenti par leurs habitudes naturelles. Mais il y a plus ; ces grosses têtes et ces becs énormes , dont la longueur excède quelquefois celle du corps entier de l'oiseau , sont des parties si disproportionnées et des exubérances de nature si marquées , qu'on peut les regarder comme des monstruosités d'espèce , qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu'en ce qu'elles se perpétuent sans altération ; en sorte qu'on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps , et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent. Si quelqu'un voyait un toucan pour la première fois , il prendrait sa tête et son bec , vus de face , pour un de ces masques à long nez dont on épouvante les enfans : mais , considérant en-

suite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée , il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un oiseau de médiocre grandeur ; et l'étonnement augmentera en reconnaissant que ce bec mince et faible , loin de servir , ne fait que nuire à l'oiseau , qui ne peut en effet rien saisir , rien entamer , rien diviser , et qui , pour se nourrir , est obligé de gober et d'avalier sa nourriture en bloc , sans la broyer ni même la concasser. De plus , ce bec , loin de faire un instrument utile , une arme , ou même un contre-poids , n'est au contraire qu'une masse en levier , qui gêne le vol de l'oiseau , et , lui donnant un air à demi culbutant , semble le ramener vers la terre , lors même qu'il veut se diriger en haut.

Les vrais caractères des erreurs de la nature sont la disproportion jointe à l'inutilité. Toutes les parties qui , dans les animaux , sont excessives , surabondantes , placées à contre-sens , et qui sont en même-tems plus nuisibles qu'utiles , ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la nature , mais dans la petite carte de ses caprices , ou , si l'on veut , de ses méprises , qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières , puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que tout ce qui peut être , est , et que , quoique les proportions , la régularité , la symétrie , règnent ordinairement dans tous les ouvrages de la nature , les disproportions , les excès et les défauts nous démontrent que l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter.

Et de même que la nature a doué le plus grand nombre des êtres de tous les attributs qui doivent concourir à la beauté et à la perfection de la formé , elle n'a

guère manqué de réunir plus d'une disproportion dans ses productions moins soignées. Le bec excessif, inutile du toucan, renferme une langue encore plus inutile, et dont la structure est très-extraordinaire : ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres oiseaux, c'est une véritable plume bien mal placée, comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui.

Le nom même de *toucan* signifie *plume* en langue brésilienne ; et les naturels de ce pays ont appelé *toucan tabouracé* l'oiseau dont ils prenaient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portaient que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes à danser*. Ces oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage. Ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornemens, et ce sont celles de la gorge : la couleur en est orangée, vive, éclatante ; et quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques-unes des espèces de toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche même en Europe ces gorges de toucans pour faire des manchons. Son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappans et les plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre oiseau ; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que, dans toute sa longueur, il est plus large que la tête de l'oiseau : c'est, comme le dit Léry, le bec des becs : aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le toucan *l'oiseau tout bec* et nos créoles de Cayenne ne le désignent que par l'épithète de *gros bec*. Ce long et large bec fatiguerait prodigieusement la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'était pas d'une substance

légère : mais il est si mince , qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres ; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et de même il ne peut s'en servir pour se défendre , et encore moins pour attaquer ; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on lui présente. Les auteurs qui ont écrit que ce toucan perçait les arbres comme le pic , se sont donc bien trompés ; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols qui ont confondu ces deux oiseaux , et les ont également appelés *carpenteros* (charpentiers) ou *tacatacas* en langue péruvienne , croyant qu'ils frappaient également contre les arbres. Néanmoins il est certain que les toucans n'ont ni ne peuvent avoir cette habitude , et qu'ils sont très-éloignés du genre des pics ; et Sealiger avait fort bien remarqué , avant nous , que ces oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas , il ne paraissait pas possible qu'ils entamassent les arbres.

La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule : la supérieure est recourbée en bas en forme de faux , arrondie en dessus et crochue à son extrémité ; l'inférieure est plus courte , plus étroite et moins courbée en bas que la supérieure : toutes deux sont dentelées sur leurs bords ; mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure ; et ce qui paraît encore singulier , c'est que ces dentelures , quoiqu'en égal nombre de chaque côté des mandibules , non-seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni de bas en haut , mais même ne se rapportent pas dans leur position relative , celles du côté droit ne se trouvant pas vis-à-vis de celles du côté gauche , car elles commencent plus près ou plus loin en arrière et se terminent aussi plus ou moins près en avant.

La langue des toucans est , comme nous venons de le dire , encoro plus extraordinaire que le bec : ce sont les seuls oiseaux qui aient une plume au lieu de langue ; et c'est une plume dans l'acception la plus stricte , quoique le milieu ou la tige de cette *plume-langue* soit d'une substance cartilagineuse , large de deux lignes : mais elle est accompagnée , des deux côtés , de barbes très-serrées et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires ; ces barbes , dirigées en avant , sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue , qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Avec un organe aussi singulier et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue , on serait porté à croire que ces oiseaux devraient être muets : néanmoins ils ont autant de voix que les autres , et ils font entendre très-souvent une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement et assez long-tems pour qu'on les ait appelés *oiseaux prédicateurs*. Les sauvages attribuent aussi de grandes vertus à cette langue de plume ¹ , et ils l'emploient comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les toucans n'avaient point de narines : cependant il ne faut , pour les voir , qu'écarter les plumes de la base du bec qui les couvrent dans la plupart des espèces ; et dans d'autres elles sont sur le bec nud , et par conséquent fort apparentes.

Les toucans n'ont rien de commun avec les pics que la disposition des doigts , deux en avant et deux en arrière ; et même , dans ce caractère qui leur est

¹ M. de la Condamine parle d'un toucan qu'il a vu sur les bords du Maragnon , dont le bec monstrueux est rouge et jaune ; sa langue , dit-il , qui ressemble à une plume déliée , passe pour avoir de grandes vertus.

commun , on peut observer que les doigts des toucans sont bien plus longs , et tout autrement proportionnés que ceux des pics. Le doigt extérieur du devant est presque aussi long que le pied tout entier , qui est à la vérité fort court ; et les autres doigts sont aussi fort longs : les deux doigts intérieurs sont les moins longs de tous. Les pieds des toucans n'ont que la moitié de la longueur des janhes , en sorte que ces oiseaux ne peuvent marcher , parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre ; ils ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grâce : ces pieds sont dénués de plumes , et couverts de longues écailles douces au toucher. Les ongles sont proportionnés à la longueur des doigts , arqués , un peu aplatis , obtus à leur extrémité , et sillonnés en-dessous suivant leur longueur par une cannelure ; ils ne servent pas à l'oiseau pour attaquer ou se défendre , ni même pour grimper , mais uniquement pour se maintenir sur les branches , où il se tient assez ferme.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale , et ne se trouvent point dans l'ancien continent : ils sont erratiques plutôt que voyageurs , ne changent de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture , ce sont sur-tout les fruits de palmiers ; et comme ces espèces d'arbres croissent dans les terrains humides et près du bord des eaux , les toucans habitent ces lieux de préférence , et se trouvent même quelquefois dans les palétuviers , qui ne croissent que dans la vase liquide ; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeaient du poisson : mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très-petits ; car leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper , ils ne peuvent qu'avalier en bloc les fruits même les plus tendres , sans

les comprimer ; et leur large gosier leur facilite cette habitude , dont on peut s'assurer en leur jetant un assez gros morceau de pain , car ils l'avalent sans chercher à le diviser.

Ces oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix ; leur vol est lourd , et s'exécute péniblement , vu leurs courtes ailes et leur énorme bec , qui fait pencher le corps en avant : cependant ils ne laissent pas de s'élever au dessus des grands arbres , à la cime desquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle , qui , malgré la vivacité de leurs mouvemens , n'ôte rien à leur air grave , parce que ce gros bec leur donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore ; en sorte que , quoique très-vifs et très-remuans , ils n'en paraissent que plus gauches et moins gais.

Comme ils font leur nid dans des trous d'arbre que les pics ont abandonnés , on a cru qu'ils creusaient eux-mêmes ces trous. Ils ne pondent que deux œufs , et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes ; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir ; car ils avalent tout ce qu'on leur jette , pain , chair ou poisson : ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près ; ils les lancent en haut , et les reçoivent dans leur large gosier. Mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes et de ramasser les alimens à terre , ils semblent les chercher en tâtonnant , et ne prennent le morceau que de côté , pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste , ils paraissent si sensibles au froid , qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit dans les climats même les plus chauds

du nouveau continent: on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille, et de tout ce qu'ils peuvent ramasser, pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes, et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger.

Nous connaissons deux genres particuliers dans le genre entier de ces oiseaux, les toucans et les aracarís. Ils sont différens les uns des autres, 1°. par la grandeur, les toucans étant de beaucoup plus grands que les aracarís; 2°. par les dimensions et la substance du bec, lequel dans les aracarís est beaucoup moins allongé, et d'une substance plus dure et plus solide; 3°. par la différence de la queue, qui est plus longue dans les aracarís et très-sensiblement étagée, tandis qu'elle est arrondie dans les toucans¹. Nous séparerons donc ces oiseaux les uns des autres; et, après cette division, il ne nous restera que cinq espèces dans les toucans.

I. *Le toco*. Cette espèce est nouvelle, et nous lui avons donné le nom de *toco* pour la distinguer des autres.

II. *Le toucan à gorge jaune, ou toucan à gorge jaune de Cayenne*.

III. *Le toucan à ventre rouge*.

IV. *Le cochicat*.

V. *Le hochicat*.

¹ Ce sont les Bresiliens qui les premiers ont distingué ces deux variétés, et qui ont appelé *toucans* les grands, et *aracarís* les petits oiseaux de ce genre; et cette distinction est si bien fondée, que les naturels de la Guiane l'ont faite de même, en appelant les toucans *kararouïma*, et les aracarís *grigrí*.

LES ARACARIS.

Les aracaris , comme nous l'avons dit , sont bien plus petits que les toucans. On en connaît quatre espèces , toutes originaires des climats chauds de l'Amérique.

- I. *Le grigri* , ou *toucan vert du Brésil*.
- II. *Le koulik* , ou *toucan à collier de Cayenne*.
- III. *L'aracari à bec noir*.
- IV. *L'aracari bleu*.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX TOUCANS, AUX BARBUS
ET AUX CASSIQUES.

I. *Le barbican*. Comme cet oiseau tient du barbu et du toucan , nous avons cru pouvoir le nommer *barbican*. C'est une espèce nouvelle , qui n'a été décrite par aucun naturaliste , et qui néanmoins n'est pas d'un climat fort éloigné ; car elle nous a été envoyée des côtes de Barbarie , mais sans nom et sans aucune notice sur ses habitudes naturelles.

II. *Le cassican*. Nous avons donné le nom de *cassican* à cet oiseau , dont l'espèce n'était pas connue , et qui nous a été envoyé par M. Sonnerat , parce que ce nom indique les deux genres d'oiseaux auxquels il a le plus de rapport , celui des cassiques et celui des toucans. Nous ne sommes pas assurés du climat où il se

trouve ; nous présumons seulement qu'il est des parties méridionales de l'Amérique : mais , de quelque contrée qu'il soit originaire ou natif , il est certain qu'il ressemble aux cassiques de l'Amérique par la forme du corps et par la partie chauve du devant de la tête , et qu'en même-tems il tient du toucan par la grosseur et la forme du bec , qui est arrondi et large à sa base , et crochu à l'extrémité ; en sorte que si ce bec était plus gros , et que les doigts fussent disposés deux à deux , on pourrait le regarder comme une espèce voisine du genre des toucans.

Fin du neuvième volume.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

	Page.
<i>Le pinson.</i>	1.
<i>Variétés et oiseaux qui ont rapport au pinson.</i>	7.
<i>Les veuves.</i>	12.
<i>Le grenadin.</i>	16.
<i>Le chardonneret.</i>	17.
<i>Variétés du chardonneret.</i>	23.
<i>Oiseaux qui ont rapport au chardonneret.</i>	25.
<i>Le sizerin.</i>	26.
<i>Le tarin.</i>	29.
<i>Variétés dans l'espèce du tarin.</i>	34.
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport au tarin.</i>	35.
<i>Les tangaras.</i>	36.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux tangaras.</i>	37.
<i>L'ortolan.</i>	43.
<i>Variétés de l'ortolan.</i>	46.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'ortolan.</i>	47.
<i>Le bruant de France.</i>	50.
<i>Oiseaux qui ont rapport au bruant.</i>	53.
<i>Le bouvreuil.</i>	57.
<i>Variétés du bouvreuil.</i>	62.
<i>Oiseaux qui ont rapport au bouvreuil.</i>	62.
<i>Le colion.</i>	66.
<i>Les manakins.</i>	69.
<i>Le coq de roche.</i>	73.
<i>Les cotingas.</i>	78.

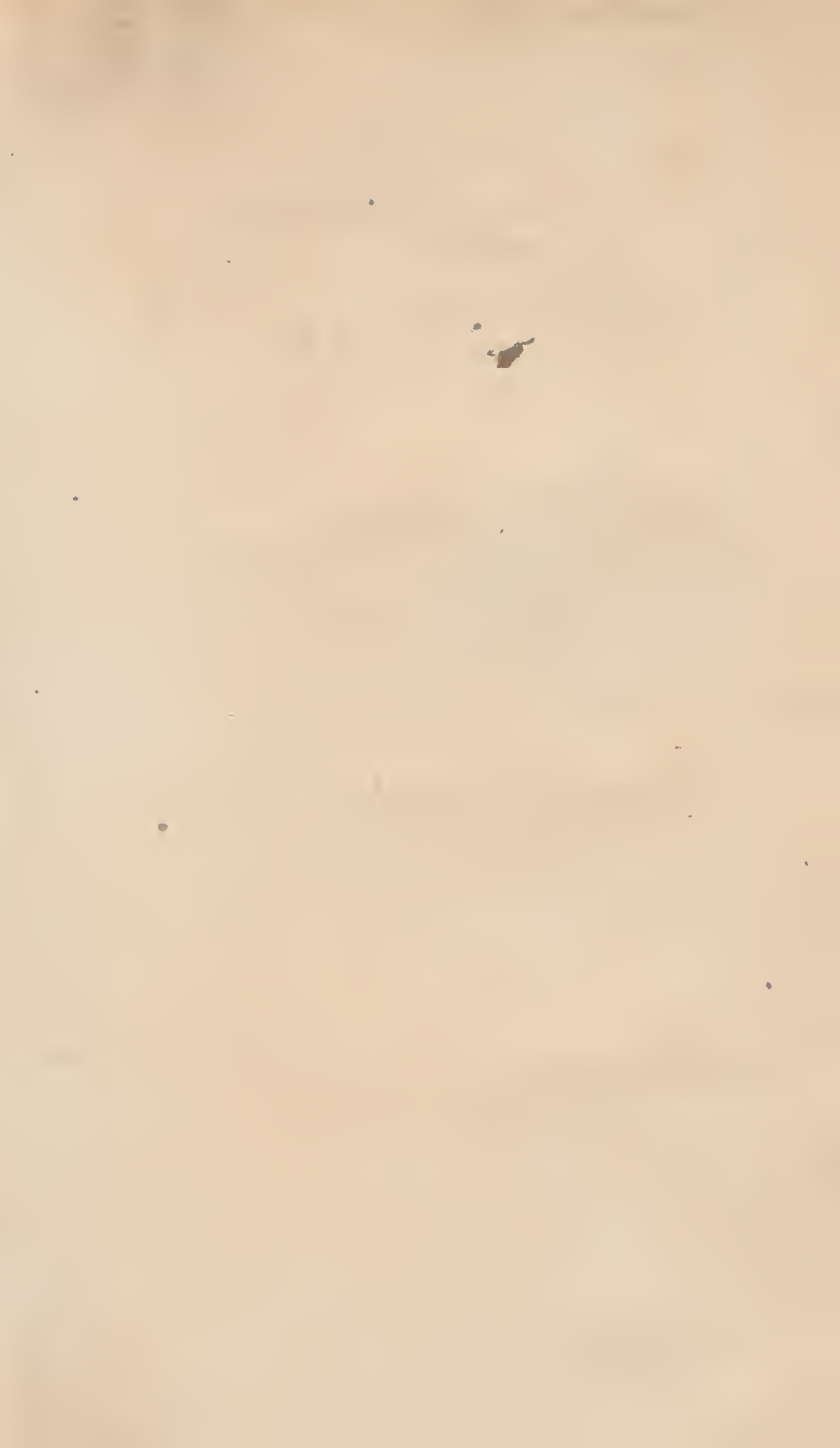
<i>Les fourmilliers.</i>	82.
<i>L'agami.</i>	90.
<i>Les tinamous.</i>	98.
<i>Les gobe-mouches , moucherolles et tyrans.</i>	103.
<i>Les moucherolles.</i>	112.
<i>Les tyrans.</i>	114.
<i>Oiseaux qui ont rapport au genre des gobe-mouches , moucherolles et tyrans.</i>	116.
<i>L'alouette.</i>	120.
<i>Variétés de l'alouette.</i>	132.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'alouette.</i>	133.
<i>Le cochevis , ou la grosse alouette huppée.</i>	139.
<i>Oiseaux qui ont rapport au cochevis.</i>	143.
<i>Le rossignol.</i>	145.
<i>Variétés du rossignol.</i>	167.
<i>La fauvette.</i>	169.
<i>Oiseaux qui ont rapport à la fauvette.</i>	174.
<i>Le cou-jaune.</i>	181.
<i>Le rossignol de muraille.</i>	185.
<i>Le rouge-gorge.</i>	189.
<i>Oiseaux qui ont rapport à la rouge-gorge.</i>	194.
<i>Le bec-figue.</i>	198.
<i>Oiseaux qui ont rapport au bec-figue.</i>	202.
<i>Les figuiers.</i>	203.
<i>Le traquet , le tarier et les oiseaux qui s'y rapportent.</i>	209.
<i>Le mottoux , anciennement vitrec , vulgairement cul-blanc.</i>	215.
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport au mottoux.</i>	219.
<i>La lavandière.</i>	220.
<i>Les bergeronnettes , ou bergerettes.</i>	225.
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux bergeronnettes.</i>	230.
<i>Les demi-fins.</i>	231.
<i>Les pitpits.</i>	234.

<i>Le pouillot , ou le chantre.</i>	256.
<i>Le troglodyte , vulgairement et improprement le roitelet.</i>	240.
<i>Le roitelet.</i>	245.
<i>Variétés du roitelet.</i>	249.
<i>Les mésanges.</i>	251.
<i>La charbonnière , ou grosse mésange.</i>	258.
<i>La petite charbonnière.</i>	261.
<i>La nonette cendrée.</i>	262.
<i>La mésange bleue.</i>	262.
<i>La moustache.</i>	264.
<i>Le remiz.</i>	265.
<i>La penduline.</i>	267.
<i>La mésange à longue queue.</i>	268.
<i>La mésange huppée.</i>	270.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux mésanges.</i>	271.
<i>La sittelle , vulgairement le torche pot.</i>	274.
<i>Variétés et oiseaux qui ont rapport à la sittelle.</i>	279.
<i>Les grimperaux.</i>	281.
<i>Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport aux grimperaux.</i>	285.
<i>Les guit-guits d'Amérique.</i>	291.
<i>L'oiseau-mouche.</i>	293.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'oiseau-mouche.</i>	299.
<i>Le colibri.</i>	303.
<i>Oiseaux qui ont rapport au colibri.</i>	307.
<i>Les perroquets.</i>	309.
<i>Perroquets de l'ancien continent.</i>	
<i>Les kakatoes.</i>	326.
<i>Les perroquets proprement dits.</i>	330.
<i>Les loris.</i>	342.
<i>Les loris perruches.</i>	345.
<i>Perruches de l'ancien continent.</i>	
<i>Perruches à queue longue et également étagée.</i>	345.
<i>Perruches à queue longue et inégale de l'ancien continent.</i>	346.

<i>Les perruches à courte queue de l'ancien continent.</i>	347.
<i>Perroquets du nouveau continent.</i>	
<i>Les aras.</i>	350.
<i>Les amazones et les criks.</i>	361.
<i>Les papegais.</i>	369.
<i>Les perriches.</i>	371.
<i>Le maïpouri , ou petite perruche maïpouri de Cayenne.</i>	371.
<i>Le caïca , ou perruche à tête noire de Cayenne.</i>	373.
<i>Les perriches du nouveau continent.</i>	373.
<i>Perriches à queue longue et également étagée.</i>	374.
<i>Perriches à queue longue et inégalement étagée.</i>	376.
<i>Les touïs , ou perriches à queue courte.</i>	377.
<i>L'engoulevent.</i>	379.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'engoulevent.</i>	389.
<i>Les hirondelles.</i>	393.
<i>L'hirondelle de cheminée , ou hirondelle domestique.</i>	406.
<i>Variétés de l'hirondelle domestique , et oiseaux qui y ont rapport.</i>	414.
<i>L'hirondelle à croupion blanc , ou l'hirondelle de fenêtre.</i>	416.
<i>L'hirondelle de rivage.</i>	425.
<i>L'hirondelle grise des rochers.</i>	430.
<i>Le martinet noir.</i>	431.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux hirondelles et aux martinets.</i>	441.
<i>Les pics.</i>	444.
<i>Le pic vert.</i>	446.
<i>Oiseaux qui ont rapport au pic vert.</i>	450.
<i>Le pic noir.</i>	451.
<i>Oiseaux qui ont rapport au pic noir.</i>	454.
<i>L'épeiche , ou le pic varié.</i>	455.
<i>Le petit épeiche.</i>	457.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'épeiche.</i>	457.

<i>Les pics-grimpercaux.</i>	459.
<i>Le torcol.</i>	461.
<i>Des oiseaux barbus.</i>	466.
<i>Les toucans.</i>	468.
<i>Les aracaris.</i>	476.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux toucans , aux barbus et aux cassiques.</i>	476.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.



unlabeled
Goodman
W^h 2730

H'

